N°43 - septembre 2025

Les Inrockuptibles



FEU ! CHATTERTON
Le grand disque de cette fin d'été

MALIK BENTALHA

L'humour est un sport de combat

DOSSIER SPÉCIAL
RENTRÉE LITTÉRAIRE
Nos romans, essais, BD immanquables

\+ David Byrne
Jehnny Beth
The Divine Comedy
Blood Orange
Rebeka Warrior
Óliver Laxe
Joachim Trier

Les Inrockuptibles
N° 43
DOM/A 14,50€ - DOM/S 13,90€ - BEL/LUX 13,90€ - CH 21CHF - ESP/ITA/PORT.CONT 13,90€ - CAN 21.99$CA - D 14,50€

photographie retouchée

MILLION GOLD

PARFUM



rabanne

Qu'est-ce qui vous fait rêver ? par Carole Boinet



Ce qu'il y a d'enthousiasmant, c'est de voir autant de nouveaux récits, de nouvelles signatures démentes en cette rentrée littéraire. C'est très enthousiasmant, puisqu'on aurait pu partir du principe qu'avec l'explosion des réseaux sociaux, des nouveaux modes de consommation de "contenus", les livres disparaîtraient. Comme si les uns s'opposaient aux autres. Alors oui, la lecture tend à décroître, c'est certain. Mais l'appétence des auteurs et autrices, elle, ne faiblit pas. Des jeunes gens se disent toujours, aujourd'hui, que la forme littéraire est la mieux à même d'exprimer ce qu'ils et elles souhaitent dire, crier, hurler. Qu'il n'y a qu'à cet endroit-là qu'ils et elles peuvent le faire. Ça, c'est enthousiasmant. Non pas qu'il s'agisse de préserver une forme pour laisser un monde ancien intact, dans un mouvement nostalgique, voire conservateur. Non, il ne s'agit pas de ça, du tout. Mais plutôt de défendre un espace aux frontières très troubles, très poreuses, qui permet à l'écriture et donc à la lecture de surgir.

Je ne connais, personnellement, pas beaucoup de sensation aussi forte que celle de la lecture. Que ces mots sur une page qui me plongent instantanément dans la peau de quelqu'un·e, dans sa façon de réfléchir, de respirer, d'aimer, de souffrir, de voir. Ces mots sur une page qui me donnent à voir l'autre, enfin. Cette connexion avec un·e inconnu·e qui se crée, quasi instantanément, avec la langue qui n'est jamais la même, qui se déploie à des rythmes profondément différents. Duras aimait Proust, car il lui permettait d'être Proust en lisant ses livres : *"Proust, c'est moi lorsque je lis* À l'ombre des jeunes filles en fleurs. *C'est en cela qu'on pourrait dire que quand on lit Proust, on l'écrit, on a le sentiment de l'écriture, on participe, en somme, et au monde de Proust et à sa mise en œuvre. On rentre dans l'univers par les portes laissées ouvertes par lui."** Rien à ajouter.

En cette rentrée littéraire, l'enthousiasme est donc là, foudroyant. C'est pourquoi nous avons choisi de mettre en avant une "nouvelle vague" d'auteurs et d'autrices, dont les premiers ou second livres bousculent la matière, la pensée, le regard sur le monde que nous habitons. Des livres qui bien souvent sont des autofictions, la fiction permettant désormais d'emmener le récit de soi plus loin, plus fort. Comme le dit Rebeka Warrior, qui publie son premier livre : *"Le réel n'existe pas quand on écrit. C'est impossible de réécrire le réel. Il est* de facto *déformé."* Autant de regards corrosifs, décalés, novateurs. Car, ne l'oublions jamais, la littérature est – tout autant que l'intime – politique.

C'est précisément ce qui m'a plu chez Salomé Lahoche, jeune autrice de BD découverte au détour de son compte Instagram avant que je ne dévore ses livres. En se racontant, Salomé Lahoche raconte une époque, avec ses paradoxes, sa violence politique… Je suis ravie qu'elle rejoigne ces pages avec une chronique mensuelle sous forme d'abécédaire piquant et touchant.

De politique, il est question dans notre grand entretien avec l'humoriste Malik Bentalha, qui s'oppose au système Bolloré, au tout-capitalisme, et défend avec ferveur la liberté d'expression. Interrogé sur le titre de son ouvrage *Tu cherches quoi ?*, Adrien Le Bot, l'un des auteurs de la rentrée, répond : *"On cherche, je cherche, quelque chose, mais quoi ? C'est aussi une question dont j'aimerais qu'elle se retourne vers mon lectorat. Qu'est-ce qui alimente votre curiosité ? Qu'est-ce qui vous dérange dans toutes ces histoires, qu'est-ce qui vous fait rêver ?"* Je me joins à lui pour vous adresser ces questions, à deux ans de la prochaine élection présidentielle.

* dans *Le Dernier des métiers – Entretiens (1962-1991)* de Marguerite Duras (Seuil).

Illustration : Agnès Decourchelle pour Les Inrockuptibles

J.F. REY®

jfrey.fr

SOMMAIRE

Ouverture

p.4 Édito par Carole Boinet
p.8 Les contributions

p.10 En virée avec Akim Omiri
p.14 Excitation : les événements à ne pas rater en septembre
p.16 Les visages : Blood Orange, Joachim Trier & Renate Reinsve, Rebeka Warrior
p.22 Le naufrage : Jonathan Coe
p.24 L'époque : le nouveau visage du fascisme
p.28 Trésor caché
p.30 Où est le cool
p.34 Hors-Champs par Laure Adler
p.36 Pourquoi Jehnny Beth aime Quicksand

Magazine

p.38 **À la une : Malik Bentalha**
Rencontre avec un humoriste engagé
p. 48 Portfolio : *Kwir Nou Éxist* de Raya Martigny et Édouard Richard
p.54 **Dossier spécial rentrée littéraire**
p.56 Rencontre avec Séphora Pondi pour son premier roman, *Avale*
p.60 La poétesse et romancière Laura Vazquez, icône underground
p.64 *La Collision* de Paul Gasnier : une histoire intime et politique de la violence
p.66 Nacera Tamer : un premier roman qui trouve sa place et sa langue
p.68 Adrien Le Bot ou la cartographie du désir
p.70 Romans : nos 40 coups de cœur
p.82 Entretien avec Sigrid Nunez
p.86 Sélection essais
p.88 Sélection BD
p.90 Entretien avec David Byrne
p.96 Reportage en Galice, sur les terres du cinéaste Óliver Laxe

Les critiques

p.106 Musiques
p.121 La playlist de la rentrée
p.122 Cinémas
p.134 Séries
p.138 Jeux vidéo
p.140 Livres
p.146 BD
p.148 Scènes
p.152 Arts
p.156 Photo books
p.158 Podcasts
p.160 Les Inrocks d'or
p.162 L'abécédaire de Salomé Lahoche

↓ La couverture

Malik Bentalha à Paris, en juillet 2025.
Photo Boby pour Les Inrockuptibles



"Je me suis détaché de cette quête frénétique de la vanne pour être plus sincère." → p. 38



"J'ai passé des castings, mais c'était souvent pour des rôles d'infirmière." → p. 56



"Si j'en dis trop, on va me caricaturer, ou me dire fou." → p. 96



Boby pour Les Inrockuptibles · Julien Lienard pour Les Inrockuptibles · Adra Pallòn pour Les Inrockuptibles

Un jour, vous leur direz « pas de téléphone à table »

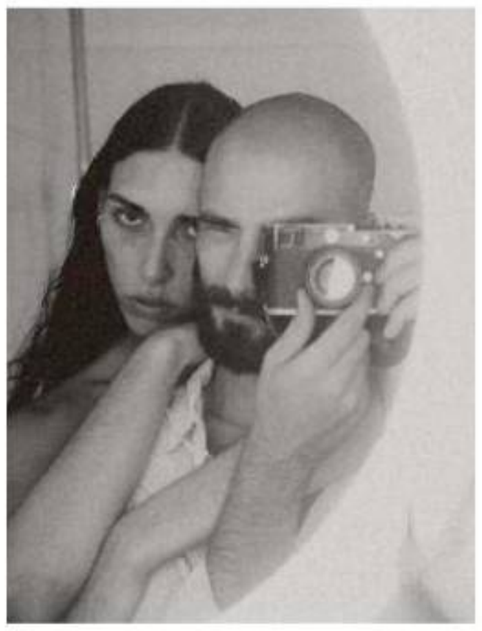
Et quand ce jour viendra, nous serons là pour les aider à gérer leur temps d'écran. D'ici là, tenez bon.

#ForGoodConnections

orange™

est là

Orange, SA au capital de 10640226396 € - 111 quai du Président Roosevelt 92130 Issy-les-Moulineaux - RCS Nanterre 380129866.



Raya Martigny
Actrice et photographe
Édouard Richard
Photographe et réalisateur
→ p. 48

Mêlant intime et politique, le couple a documenté pendant cinq ans les identités queer et créoles de La Réunion avec *Kwir Nou Éxist*. Ce projet, présenté dans nos pages et exposé cet été à Paris et Saint-Leu, à La Réunion, mêle photos, vidéos et archives. Le duo a également réalisé *Liberté chéri·e* pour le Sidaction, une campagne solaire et vibrante en soutien aux droits des personnes trans.



Adra Pallón
Photographe
→ p. 96

À travers des projets combinant photographie et multimédia, le Galicien explore des questions sociales avec une approche qui fusionne intention documentaire et forte vision d'auteur – un travail au long cours plusieurs fois récompensé à l'international. Il concilie ces projets personnels avec des collaborations avec les médias et l'enseignement de la photo. Adra Pallón a réalisé pour nous un reportage en Galice sur les traces du cinéaste Óliver Laxe.



Boby
Photographe
→ p. 1, 38

Reportages politiques pour la presse écrite (*Libération*, *Les Inrocks* depuis 2016…), immersion dans les coulisses de concerts, captations de défilés, portraits de personnalités, couverture des JO… Touche-à-tout, Boby explore une multitude de thématiques où l'exigence informative se mêle toujours à une recherche esthétique. Chaque projet traduit son envie de raconter des histoires sous un angle inattendu. Il signe notre couverture du mois et notre entretien avec Malik Bentalha.

Les Inrockuptibles

Édité par la société **Les Éditions indépendantes** (membre du groupe **combat**), société anonyme au capital de 326 757,51 € **10-12, rue Maurice-Grimaud, 75018 Paris**
Tél. 01 42 44 16 16, lesinrockuptibles.com
MAIL support@lesinrockuptibles.fr cppap 0225 D 85912, dépôt légal 2e trimestre 2025
Siret 428 787 188 000 39 ISSN : 0298-3788 0225 D 85912

DIRECTION Président **Matthieu Pigasse** Directeur général et directeur de la publication **Emmanuel Hoog** Directeur général délégué **Mathieu Levieille** Directeur éditorial **Pierre Siankowski**
RÉDACTION Directrice de la rédaction **Carole Boinet** Rédacteurs en chef **Jean-Marc Lalanne** (cinémas/culture), **Franck Vergeade** (musiques) Musiques **François Moreau** Cinémas **Bruno Deruisseau, Jean-Baptiste Morain** Séries **Olivier Joyard** Jeux vidéo **Erwan Higuinen** Livres **Nelly Kaprièlian** BD **Vincent Brunner** Scènes et Arts **Jean-Marie Durand** Mode **Manon Renault**
SECRÉTARIAT DE RÉDACTION Secrétaire générale de la rédaction **Yaël Girardot**
SR **Cécile Desclaux, Laurent Malet, Florianne Segalowitch**
ARTISTIQUE Directeur artistique **Philippe Lévêque** Graphiste **Olivier Dupéron**
Typographes **Martin Pasquier, Pauline Fourest** Typographie exclusive et logo par **Yorgo&Co** 44 bis, rue Lucien-Sampaix 75010 Paris Conception de la nouvelle formule **Yorgo Tloupas**
PHOTO Directrice photo **Aurélie Derhee** Iconographe **Stéphane Damant**
Photographe **Renaud Monfourny**
ILLUSTRATRICE **Agnès Decourchelle**
ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO **Laure Adler, Fabienne Arvers, Philippe Azoury, Ludovic Béot, Rémi Boiteux, Boby, Alexandre Büyükodabas, Maxime Delcourt, Louise Desnos, Théo Dubreuil, Arnaud Ducome, Marilou Duponchel, Valentin Gény, Jacky Goldberg, Igor Hansen-Løve, Salomé Lahoche, Pauline Le Gall, Noémie Lecoq, Gérard Lefort, Julien Lienard, Louise Lucas, Philippe Noisette, Adra Pallón, Juliette Poulain, Théo Ribeton, Xavier Ridel, Sophie Rosemont, Sylvie Tanette, Maud Tenda, Patrick Thévenin, Yedihael**
LESINROCKS.COM Cheffe d'édition **Elsa Pereira** Éditrice **Anna Péan** Alternant **Jolan Maffi**
DÉVELOPPEMENT Responsable marketing/abonnements **Lucille Langaud**
Assistantes marketing **Chloé Legris, Valentine Sorgues** Social Media Strategist **Leslye Granaud,** assistée de **Shana Soltin ♥** Directeur technique **Christophe Vantyghem**
Contact Agence Destination Média **Didier Devillers, Cédric Vernier,** tél. 01 56 82 12 06, reseau@destinationmedia.fr
PARTENARIAT ET PUBLICITÉ Directeur délégué **Germain Loyer,** tél. 06 07 63 29 31
Directrice culture **Cécile Revenu,** tél. 01 42 44 15 32, **Matthieu de Jerphanion** (musiques), tél. 01 53 33 33 52, **Benjamin Choukroun** (cinéma, vidéo, médias, édition), tél. 01 42 44 16 17, **Charlotte Ellès** (arts, scènes), tél. 01 42 44 18 12, assisté·es de **Xavier Jaeger** Directrice grands comptes **Audrey Chastanet**, tél. 06 46 30 31 25, **Neil Mokaddem** (OPS & Brand Content), tél. 06 23 26 76 44 Codirectrices de production **Axelle Cohen** et **Léna Le Roux Bourdieu** assistées de **Maïa Dubois** et **Tsharly Sintinat** Traffic manager **Stéphane Battu,** tél. 01 42 44 00 13 Chargée de planning publicitaire **Axelle Cohen,** tél. 01 42 44 16 62 Régie externe publicité commerciale **MEDIAOBS** Sandrine Kirchthaler, tél. 01 44 88 89 22
ADMINISTRATION ET FINANCE Directeur administratif et financier **Olivier Jouannic**
Directrice juridique **Rozenn Calle** Responsable des ressources humaines **Agnès Baverey** Responsable paie **Ouafa Benbachir** Responsable du contrôle financier **Nika Fegic** Comptable **Cathy Cavalli** FABRICATION Prépresse **Armstrong** Impression, gravure **Imaye Graphic**
Imaye Graphic est impliqué dans la préservation de l'environnement par ses certifications ISO14001, FSC, PEFC et Imprim'Vert. Origine papier : Allemagne, taux de fibres recyclées : 100 %, eutrophisation Ptot : 0.008kg/t, certification : PEFC 100 % Fabrication **Créatoprint - Isabelle Dubuc** tél. 06 71 72 43 16 Distribution **MLP**
ABONNEMENT Service abonnement Les Inrockuptibles – 60643 Chantilly cedex, support@lesinrockuptibles.fr ou tél. 03 44 62 52 35. Tarif France 1 an : 115 €
FONDATEURS **Christian Fevret, Arnaud Deverre, Serge Kaganski**

© Les Inrockuptibles 2025. Tous droits de reproduction réservés.

Ce numéro comporte un encart abonnement (kiosques), deux cahiers complémentaires *Rentrée scènes 2025* de 16 pages (abonné·es et kiosques) et *Festival actoral* de 16 pages (abonné·es et kiosques PACA).

Martin Colombet

Talent Boutique et Le 13e Art présentent

MAISON D'EN FACE

un spectacle
de LA MARCHE BLEUE
chorégraphié
par LÉO WALK



DU 8 AU 31
OCTOBRE 2025

Le théâtre de la place d'Italie

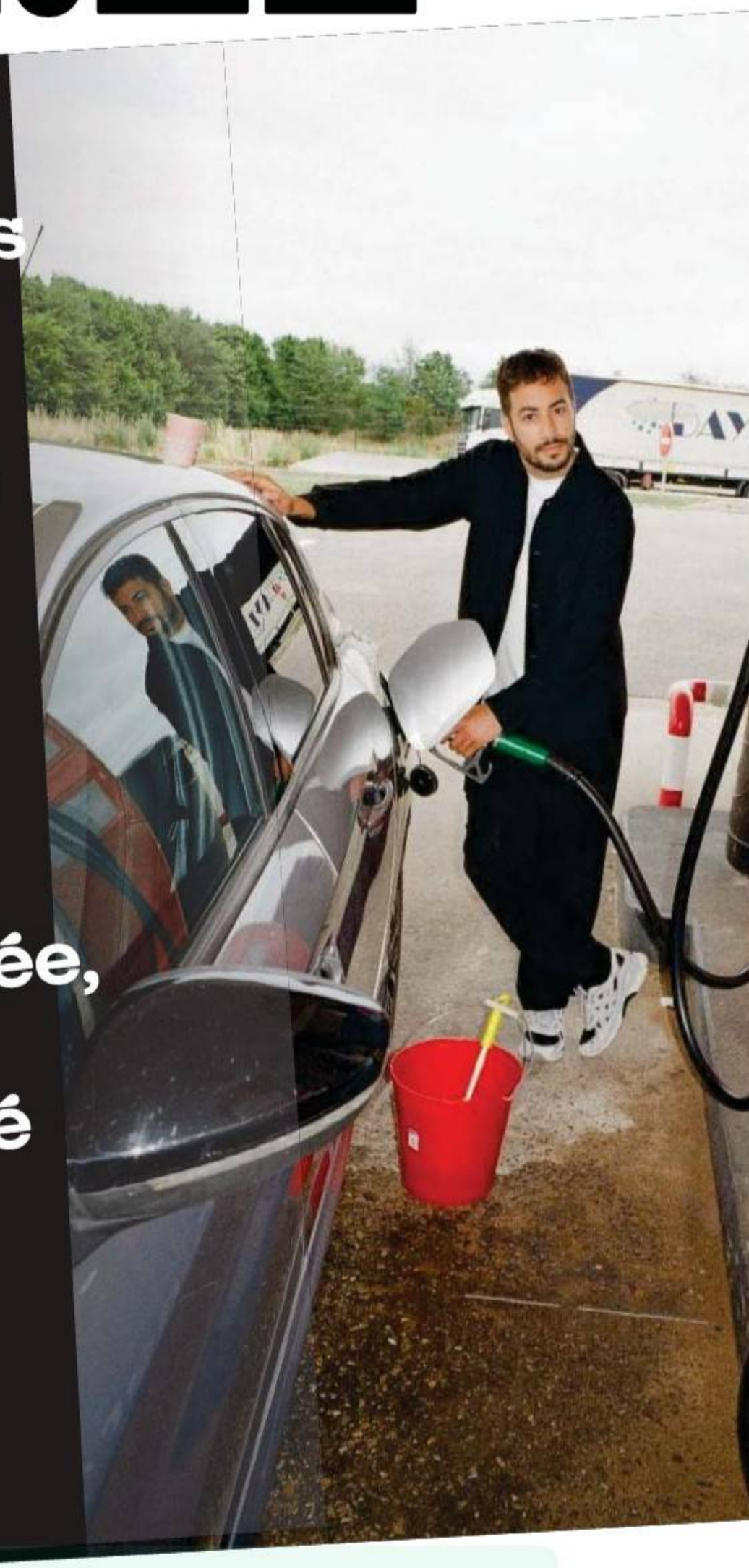
13e art

SCULPTURE : JAN MELKA - PHOTOGRAPHIE : BORIS OVINI
INFOS & RÉSERVATIONS : LE13EMEART.COM - PAR TÉLÉPHONE 01 48 28 53 53
30 PLACE D'ITALIE 75013 PARIS

EN VIRÉE

L'humoriste et vidéaste aux manettes de *La Riposte* sur Radio Nova, qui dézingue les réacs à tout-va, nous embarque au Havre, sa ville natale. Alors que la tournée de son spectacle *Contexte* se poursuit à la rentrée, il se montre plus que jamais déterminé à en découdre avec le business chahuté de l'humour.

Texte François Moreau
Photo Yedihael pour Les Inrockuptibles



avec Akim Omiri



←
Sur la route du Havre.

→
Avec le journaliste François Moreau
sur la plage du Havre.



↓
Moules thaï au Havre,
un rituel pour Akim.



J'aurais pu lui proposer une virée à la machine à café. Akim Omiri a l'habitude de débouler tous les lundis au cinquième étage de l'immeuble Combat, le groupe média qui rassemble notamment *Les Inrocks* et Radio Nova. Je les vois chaque semaine préparer *La Riposte*, lui et ses acolytes, au milieu de leurs barquettes de sushis vides. L'émission hebdomadaire, qu'il a imaginée pour la station fondée par Jean-François Bizot en 1981, est enregistrée en public le soir même, puis diffusée par petits bouts tous les jours à l'antenne. Elle défonce avec humour les âneries racistes et réacs proférées dans les médias "mainstream", que notre homme estime en pleine dérive vers l'extrême droite. Autant dire que les médias Bolloré, CNews en tête, en prennent pour leur grade.

La première a eu lieu le 18 mars 2025, et le show a rapidement trouvé son rythme de croisière. Il fera son retour sur les ondes la saison prochaine. *"Ah bah si je dois t'emmener dans un endroit qui compte à mes yeux, il faut qu'on aille au Havre"*, m'avait-il dit. Mi-juillet, je saute dans la bagnole et je passe le récupérer chez lui, en banlieue parisienne. Direction : la Normandie.

Akim revient alors tout juste du sud de l'Italie, après des vacances bien méritées. *"Bizarrement, je me demande si on ne mange pas mieux italien en France"*, glisse-t-il au passage. Il lance *Scar Tissue* de Red Hot Chili Peppers, parce qu'il trouve que j'ai un look de Californien. L'humoriste et vidéaste est un enfant de la ville bastion d'Édouard Philippe, où il a grandi dans les quartiers populaires de la Mare Rouge et de Mont-Gaillard. Il a décidé de nous emmener, Yedihael le photographe et moi, dans un restaurant en bord de plage : Akim commande ses traditionnelles moules thaï, dont il nous a parlé tout le trajet, et nous une crêpe méga-complète, ...



→
Souvenirs au skate park, près de la plage.



↑
Le Havre, sur la plage abandonnée…

→ parce qu'on n'est pas trop fruits de mer. Sur la piste de skate pleine de graffitis qui jouxte le resto, sur la grande promenade, Akim et ses cousins avaient l'habitude, plus jeunes, de faire des figures acrobatiques en rollers. Lui se contentait de dévaler la rampe. C'est déjà pas mal. Le Havre a, ce jour d'été plombé, des allures de paysage shoegaze. De la pluie, du froid et du vent. Sur la plage désertée, une passante, trop mimi, s'arrête net dans une bourrasque : *"Oh, je ne m'attendais pas à tomber sur vous. Je ne sais pas quoi dire, alors bon, bah bonne journée"*, lâche-t-elle en direction d'Akim, décontenancée par cette rencontre inopinée.

À défaut de faire dans les X Games, l'humoriste s'est donné à fond dans la boxe. À la fac, il a même fini vice-champion de France de boxe française, au terme d'un combat qu'il estime encore aujourd'hui volé. Une déconvenue qui l'a dégoûté à vie de la compétition et qui a peut-être forgé son besoin d'en découdre avec les injustices. Alors, aujourd'hui, il fait comme Ärsenik : il boxe avec les mots. *"Je suis au fait que Le Havre a une longue histoire avec le rock, mais je suis plutôt de la génération Din Records."* Din, comme le label fondé en 2002 par des membres du collectif La Boussole, dont la tête de gondole s'appelle Médine. Comme Akim, cette maison de disques spécialisée dans le rap est totalement indépendante, intrinsèquement liée au quartier de Mont-Gaillard et fondamentalement engagée. *"Ado, je n'écoutais quasiment que du rap qui racontait quelque chose, donc quand j'ai commencé à faire de l'humour, j'ai tout de suite voulu qu'il y ait des messages dans ce que je racontais. Mais je ne voyais pas ces messages comme politiques, plutôt comme humanistes. Après, pendant le Covid, enfermé chez moi, j'ai eu envie d'écrire des textes plus engagés, mais je ne m'en sentais pas forcément capable, et c'est Kaza, mon coauteur et coproducteur, qui m'a encouragé à le faire. En 2017, j'avais écrit mon premier spectacle* [Akim Omiri est super gentil !] *seul, mais là il s'agissait d'une manière d'écrire différente. Kaza m'a dit 'Tu en es capable' et il m'a aidé. J'ai vraiment pris conscience que les humoristes qui m'ont marqué, comme Coluche, campaient sur des positions fortes. Je me suis dit que je n'avais pas envie d'être dans la demi-mesure."*

"Ado, je n'écoutais quasiment que du rap qui racontait quelque chose, donc quand j'ai commencé à faire de l'humour, j'ai tout de suite voulu qu'il y ait des messages dans ce que je racontais."



→
Restauration du théâtre Art déco Le Normandy, en attendant Akim Omiri en avril 2026.

Petit exemple de ce refus des concessions : Akim connaît Guillaume Meurice depuis qu'il a fait sa première partie, il y a un bail. Un jour de 2024, alors que Meurice officie encore sur France Inter, il lui envoie un texto pour lui proposer ses services de chroniqueur dans *Le Grand Dimanche soir,* l'émission d'humour de la bande à Charline Vanhoenacker. Meurice, un type sympa, lui dit qu'une chronique, c'est compliqué, mais qu'en revanche il peut lui proposer le tremplin, une séquence au cours de laquelle un·e humoriste peut venir présenter un bout de son spectacle et ainsi se faire un peu de pub à une heure de grande écoute. Banco. Sauf qu'entre-temps, Guillaume se voit interdit d'antenne pour sa sortie sur Benyamin Netanyahou : *"Je me retrouve invité dans une émission, et le pote qui m'invite n'a pas le droit d'être là. Je ne peux décemment pas faire la promo de mon spectacle alors qu'un mec, humoriste comme moi, est privé d'antenne à cause d'une blague. Moi, j'avais vraiment envie de faire partie de cette bande, mais je ne pouvais pas ne rien dire. Alors, avec Kaza, on décide de faire un truc sur le sort réservé à Guillaume. C'était peut-être un peu suicidaire, mais je pense que ça l'a touché, parce qu'il m'a ensuite proposé de venir faire une chronique lors de la première de* La Dernière *sur Radio Nova."*

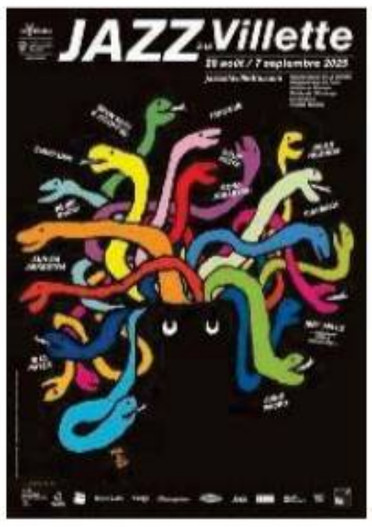
Après un petit tour sous la flotte, Akim passe un coup de fil à un certain Alexandre Siefridt, responsable événementiel et communication du théâtre Le Normandy, vieille bâtisse à l'architecture Art déco, situé rue Aristide-Briand. Un bijou, dans un quartier un peu mort. Le lieu a été inauguré en 1934 et a vu défiler du beau linge, de Duke Ellington à Motörhead en passant par Les Inconnus. Après avoir fermé ses portes en 1991, il est resté à l'abandon pendant plus de trente ans, jusqu'à ce que le fils du propriétaire décédé ne décide de relancer l'affaire. Les travaux sont pharaoniques. Ils ont commencé un peu après la période du Covid, avec des fonds privés exclusivement. Akim tient à nous emmener sur le chantier, parce qu'il y jouera son spectacle *Contexte,* en avril prochain. C'est une promesse qu'il a faite au Normandy, mais surtout une promesse qu'il s'est faite à lui-même. Pendant des années, il est passé devant ce bâtiment qui a de la gueule, survivant des bombardements de la Seconde Guerre mondiale, en se jurant de contribuer d'une manière ou d'une autre à sa rénovation. La symbolique est forte : il n'a jamais joué ses spectacles dans sa ville natale, même s'il y est déjà monté sur scène, à l'occasion d'un plateau d'artistes qu'il avait organisé au tout début de sa carrière. Sa première fois, ce sera au Normandy et pas ailleurs.

Je gare la voiture et tout le monde sort. Alex nous accueille. La façade est intégralement refaite. L'entrée, avec le bar, flambant neuve. Mais franchissez les portes battantes qui mènent à la salle, et vous tomberez de haut : seuls les murs tiennent debout. Des engins de chantier mastoc trônent au centre et des ouvriers s'activent au milieu des gravats. *"Il faut comprendre que pour nous, tel que tu vois les choses, c'est quasi fini. Mais il faut se projeter",* me rencarde Alexandre. Akim, lui, contemple le lieu comme s'il regardait son parcours dans le rétro : il a commencé dans l'ombre, il y a près de vingt ans, comme auteur pour toutes les petites stars de l'humour sur YouTube, dont certains ne daignaient pas le créditer. *"Il y a un truc qu'on dit ici, c'est que si tu arrives à faire rire Le Havre, tu feras rire la France entière",* poursuit Alex. Verdict en avril 2026.

La Riposte, du lundi au vendredi à 12 h 30 sur Radio Nova.
Contexte au Théâtre des Mathurins, Paris, du 12 septembre au 25 décembre, et en tournée.

Du 28 août au 7 septembre
Jazz à La Villette, à Paris

MUSIQUES



24e édition pour le festival de jazz avec The Headhunters, groupe de légende du jazz-funk fondé par Herbie Hancock, le duo franco-congolais Tshegue, Seun Kuti & Egypt 80, les descendants de l'afrobeat de Fela Kuti, le retour du chanteur et musicien malien Salif Keïta, ainsi que Sun Ra Arkestra, Rejjie Snow, Jeff Mills, Ala.ni et Anne Paceo, qui dévoilera son nouvel album *Atlantis* quelques jours seulement après sa sortie.

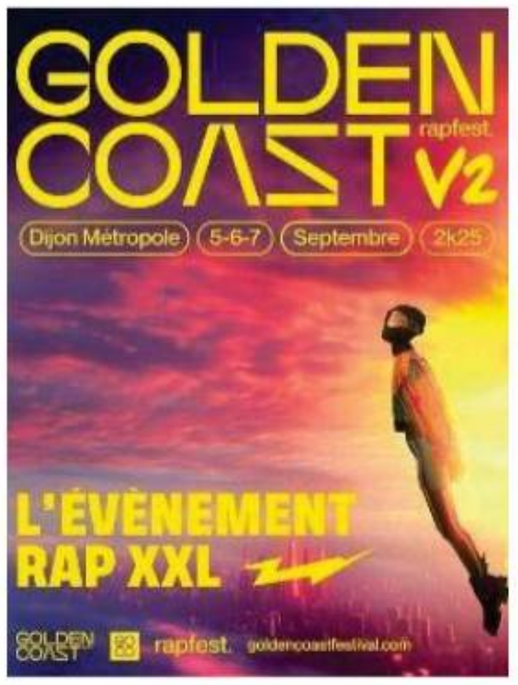
jazzalavillette.com

Du 5 au 7 septembre
Golden Coast, à Dijon

MUSIQUES

Après le succès de la 1re édition en 2024 qui avait réuni près de 50 000 personnes, le festival de rap XXL est de retour. On ne compte plus les têtes d'affiche avec notamment Gazo, IAM, Ninho & Niska, SCH, Gims, Hamza, Oxmo Puccino, MC Solaar et Jok'Air, sans oublier les espoirs Theodora, Jolagreen23, Andy4000, H JeuneCrack, Dalí, Danyl…

goldencoastfestival.com





Du 20 au 24 août
Rock en Seine, à Saint-Cloud

MUSIQUES

Pas d'été réussi sans un passage par le domaine national de Saint-Cloud! Cette année, Rock en Seine régale avec le meilleur de l'international (Chappell Roan, Doechii, A$AP Rocky, Vampire Weekend, Mk.gee, Caribou, Empire of the Sun, Jamie xx, Jorja Smith, Fontaines D.C., Queens of the Stone Age…) et de l'Hexagone (Justice, Kids Return, The Limiñanas, Léonie Pernet, Bryan's Magic Tears…), sans oublier les découvertes du Club Avant Seine (Eat-Girls, Andéol, Pamela, Whisper…).

rockenseine.com

À ne pas rater en

Du 19 septembre au 4 janvier 2026
Histoires personnelles/Réalités politiques et *Efflorescence/Tel est notre éveil,* à Lyon

ARTS



Histoires personnelles/Réalités politiques dévoile un dialogue fécond entre les musées d'Art contemporain de Lyon et de Belgrade. Une collaboration qui permet de découvrir leurs collections respectives et offre un accès à la création contemporaine prolifique de Serbie et d'ex-Yougoslavie, très peu présentes dans les collections françaises. Avec *Efflorescence/Tel est notre éveil,* le MAC Lyon expose aussi pour la première fois en France deux figures centrales de la scène artistique canadienne : Rajni Perera, originaire du Sri Lanka, et Marigold Santos, des Philippines. Marquées par l'expérience de l'immigration, de l'exil et de la spiritualité, elles font de leur complicité le sujet d'une œuvre en cours.

mac-lyon.com

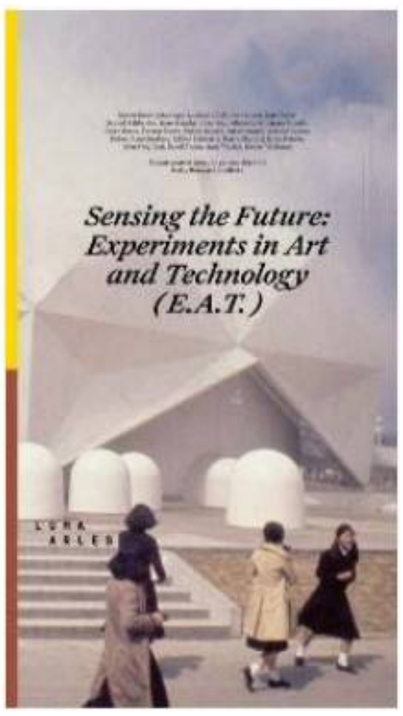
Du 3 au 21 septembre
Blazing Grace, à Paris

ARTS

Cent ans après la percée du Swedish Grace, mouvement décoratif des années 1920 proche de l'Art déco français, une nouvelle génération d'artistes verriers se déploie aujourd'hui en Suède, qui possède une riche tradition. L'exposition collective de l'Institut suédois *Blazing Grace* en témoigne à travers les œuvres de cinq artistes – Maria Bang Espersen, Hanna Hansdotter, Peter Hermansson, Fredrik Nielsen et Kirsten Vikingstad Hermansson –, invité·es par le commissaire Markus Emilsson. Tous·tes prolongent la conception d'un design fonctionnel et épuré, marqueur de la culture suédoise attentive à l'esthétique du quotidien où le verre a toute sa place.

paris.si.se





Jusqu'au 11 janvier 2026
Sensing the Future: Experiments in Art and Technology (E.A.T.), à Arles

ARTS

Organisée en partenariat avec le Getty Research Institute, l'exposition de Luma Arles retrace les moments-clés de l'histoire mythique d'E.A.T., fondé par des ingénieur·es et des artistes américain·es en 1966 pour rapprocher le théâtre, les arts visuels, les environnements multisensoriels et les technologies de pointe. Cette aventure scientifique a marqué plusieurs générations d'artistes, comme l'éclaire parfaitement l'exposition, riche en documents inédits et en œuvres saisissantes (Robert Breer, John Cage, Lucinda Childs, Hans Haacke, Yvonne Rainer, Robert Rauschenberg…).

luma.org

septembre

Du 20 septembre au 5 octobre
Entre Cour et Jardins, à Dijon



ARTS

Festival itinérant proposant depuis plus de vingt ans des expériences artistiques inédites entre espaces naturels, architecture chargée d'histoire et tiers-lieux, Entre Cour et Jardins a inventé une écriture à part dans le paysage de la création vivante hexagonale. Porté par le Dancing – centre de développement chorégraphique national Dijon-Bourgogne-Franche-Comté – depuis 2019, l'événement célèbre de manière inventive et iconoclaste la vitalité discrète des résidences artistiques territoriales.

ledancing.com/le-festival-entre-cour-et-jardins

Du 8 au 13 septembre
Nuits transfigurées, à Lyon

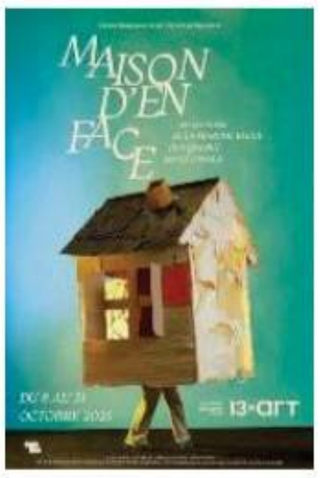
SCÈNES

Avec trois chorégraphies d'Anne Teresa De Keersmaeker, Mercedes Dassy et Katerina Andreou, l'Opéra de Lyon propose un lumineux triptyque pour réinventer la nuit.

Dans *La Nuit transfigurée,* Anne Teresa De Keersmaeker chorégraphie une *"histoire d'amour dans la lumière lunaire d'une nuit transfigurée"*. Dans son solo *deepstarias bienvenu·e·s ((re:))*, Mercedes Dassy raconte le désir de l'inattendu. Dans *We Need Silence,* Katerina Andreou danse sur les rythmes de la house music. Leur corps leur appartient, la nuit les rassemble, le désir les meut.

opera-lyon.com





Du 8 au 31 octobre
Maison d'en face, à Paris

SCÈNES

Exploration poétique des sentiments amoureux et amicaux au travers de scènes de vie domestique et conjugale, la pièce *Maison d'en face,* mise en scène par Léo Walk et sa compagnie La Marche Bleue, dessine les contours de nos vies quotidiennes, traversées de flux contradictoires. Entre beauté et dureté des échanges, affects et ressentiment, le spectacle tente de saisir les failles intimes de l'époque dans laquelle nous évoluons tant bien que mal.

le13emeart.com

Du 24 septembre au 17 octobre
La guerre n'a pas un visage de femme, à Saint-Denis

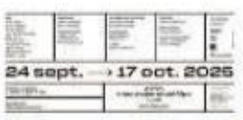
SCÈNES

Après *Welfare* de Frederick Wiseman, Julie Deliquet adapte à nouveau une œuvre documentaire : le premier récit de la journaliste russe Svetlana Alexievitch, Prix Nobel de littérature en 2015.

À partir de témoignages recueillis durant des années, la pièce relate des histoires de femmes qui ont participé à la Grande Guerre patriotique. Retiré des programmes scolaires par Vladimir Poutine, le livre résonne aujourd'hui avec la guerre en Ukraine et la montée des violences dans la société russe. Dire la réalité de la guerre, la faim, la peur, les paysages dévastés, les abus ; Julie Deliquet trouve dans ce texte fort le lieu d'une réflexion sur l'émancipation des femmes et la manière de résister à l'inhumain.

tgp.theatregerardphilipe.com







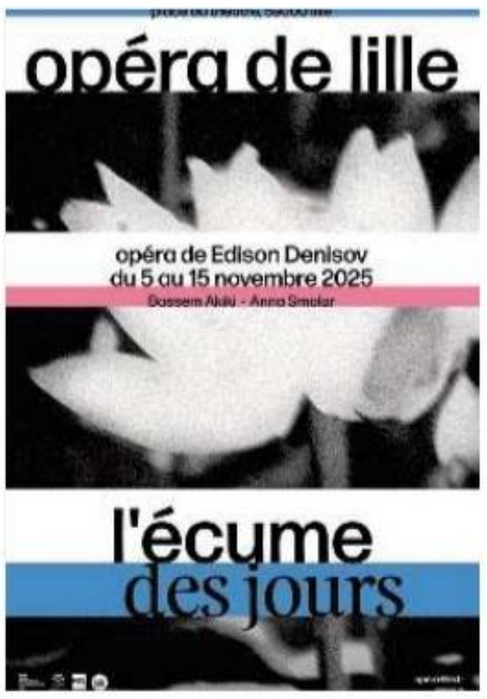
Du 5 au 15 novembre
L'Écume des jours, à Lille

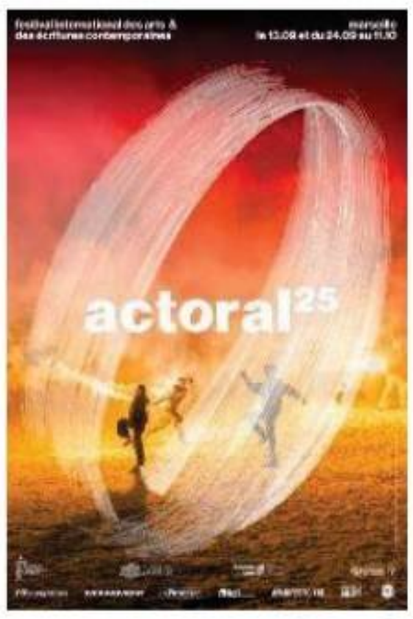
SCÈNES

Fasciné par le roman de Boris Vian et par la musique d'Europe occidentale, le compositeur russe Edison Denisov déploie des motifs issus du jazz, de grands chœurs liturgiques, de *Tristan et Isolde* de Wagner ou même des cloches orthodoxes. Lui-même compositeur, sensible à la fusion des langages musicaux, le chef d'orchestre libano-polonais Bassem Akiki embrasse ce mélange de styles, tandis que la metteuse en scène franco-polonaise Anna Smolar choisit de placer le personnage de Chloé au centre de l'intrigue.

L'Opéra de Lille, désormais dirigé par Barbara Eckle, fait souffler un vent nouveau sur ce drame lyrique qui n'a plus été représenté en France depuis sa création en 1986.

opera-lille.fr





Du 13 septembre au 11 octobre
Actoral, à Marseille

SCÈNES

La 25e édition du précieux festival Actoral, piloté par Hubert Colas, s'apprête, comme chaque année, à dévoiler et à révéler des pièces, chorégraphies ou performances au sommet de la créativité du spectacle vivant. D'Alberto Cortés à Némo Flouret, de Lia Rodrigues à Nacera Belaza et Valérie Dréville, de Latifa Laâbissi et Antonia Baehr à Samir Kennedy, Actoral s'impose à Marseille comme le cœur vibrant du spectacle vivant le plus abrasif et séduisant.

actoral.org

LES VISAGES

Blood Orange, *consolation blues*

Sorte de journal de deuil à la beauté sombre, *Essex Honey* est l'album le plus personnel à ce jour de Devonté Hynes, musicien britannique longtemps expatrié à New York. Un retour sur les traces de son enfance dans les faubourgs de Londres, pour le meilleur disque de cette rentrée.

Depuis que Devonté Hynes, affublé du sobriquet de Blood Orange après celui de Lightspeed Champion, a médusé le petit monde de l'indie avec *Coastal Grooves* (2011), un premier album lo-fi profondément ancré dans l'imaginaire nocturne du New York des années 1980, il est devenu aussi indissociable de la carte postale de la ville américaine que la statue de la Liberté, les photos de Debbie Harry jeune, Biggie ou le Velvet Underground. Cultivant une image de solitaire flirtant avec les plus fier·ères représentant·es des marges de NYC, Dev a très vite transfiguré le format pop de son projet pour livrer des disques en forme de mixtapes de luxe, sur lesquelles la parole est prise de façon intempestive par ses invité·es sur des motifs mélodiques récurrents – une façon de mettre en lumière le maillage new-yorkais dans ce qu'il a de plus multiculturel et pluri-identitaire.

À ce titre, les albums *Freetown Sound* (2016) et *Negro Swan* (2018) constituaient de véritables plateformes d'émancipation mises à disposition par l'esthète Hynes, qui jouait avec les sonorités de la ville, du new jack swing à l'avant-garde minimaliste, comme un peintre avec sa palette de couleurs. On y croisait notamment l'auteur Ta-Nehisi Coates, la poétesse Ashlee Haze, le sensible Ian Isiah, ou encore des figures plus connues telles que Steve Lacy et A$AP Rocky, dans un grand maelström gospel à la chaleur irradiante. Dans le contexte du trumpisme et de la montée en puissance d'une internationale réactionnaire aujourd'hui aux manettes, appelons ça un acte de résistance.

Ce tropisme pour la Big Apple et l'Amérique ferait presque oublier que Devonté, britannique, n'a pas grandi à Manhattan, mais dans une petite localité de l'Est londonien baptisée Ilford. Et si Ilford ne fait plus partie du comté de l'Essex depuis le XIe siècle, cette ville y est traditionnellement rattachée, d'où le nom du nouvel album de Blood Orange, *Essex Honey*. C'est dans ces ruelles sans charme, dans une région acquise à la cause du Brexit – Dev changeait de trottoir quand il passait devant un pub arborant un drapeau affublé de la croix de saint Georges – et aux téléréalités, le genre *Jersey Shore* à l'anglaise, que le jeune Dev a fait ses armes.

Vous pouviez le croiser à l'époque au skate park, sur un terrain de foot miteux (il est supporter du club de Tottenham) ou dans sa piaule d'ado, où il répétait solo le répertoire des Smiths à la guitare. *"Il y a quelques années, mon pote George Barnett, du groupe These New Puritans, m'a parlé d'un bouquin écrit par l'un de ses amis, Tim Burrows, qu'il a appelé* The Invention of Essex: The Making of an English County. *Quand tu regardes de plus près, The Prodigy, Stereolab, Depeche Mode, Blur, David Beckham…, toutes ces personnalités à l'influence incontestable viennent toutes de l'Essex",* nous confie-t-il un matin de juillet, dans un café parisien. Branché cinéma, littérature et théâtre, il n'oublie pas de mentionner la dramaturge Sarah Kane, dont il a décortiqué les pièces entre deux relectures du classique de Mary Shelley, *Frankenstein ou le Prométhée moderne* (1818), son bouquin préféré – pas étonnant lorsque l'on voit le caractère composite et patchwork des albums de l'artiste.

Si le sixième album – le cinquième, si l'on considère *Angel's Pulse* (2019) comme une mixtape – s'est longtemps fait attendre, ce n'est pas que Dev s'est retiré du monde, mais plutôt qu'il vaquait à diverses occupations musicales ailleurs (bandes originales, collaborations, compositions de pièces néoclassiques). De son propre aveu, il n'était même plus sûr que le format album correspondait à son approche de la création : *"Je travaille toujours sur plein de choses de façon éparpillée, en me disant que, d'une manière ou d'une autre, il en ressortira quelque chose. Mais pourquoi cela aurait la forme d'un album ?"*

C'est oublier qu'on ne revient jamais là où on a grandi en vain, surtout quand on a passé sa jeunesse à vouloir fuir. La pandémie et le décès de sa mère, il y a deux ans et demi, ont en quelque sorte répondu à cette question : *"Je me souviens avoir écouté en boucle la chanson* Fourth of July *de*

Jade Boulton

Sufjan Stevens et m'être dit que la musique avait un pouvoir de réconfort d'une puissance sidérante dans les moments difficiles", poursuit-il. Dev cite également Roland Barthes et son *Journal de deuil*, *"sombre à bien des égards, mais d'un réconfort salutaire"*, pour préciser les intentions tapies derrière la confection d'*Essex Honey*, son œuvre la plus personnelle à ce jour : *"Avant, je jetais sur un carnet des mots tout au long de la journée et je piochais dedans pour écrire les paroles de mes chansons, ce qui explique certaines tournures abstraites ou métaphoriques. Mais dernièrement, je me suis passé de ce réservoir de paroles ; j'écris en suivant un flux de conscience, sur la musique, ce qui rend mes morceaux plus directs, en prise avec le réel."* Intime, l'album de Blood Orange n'en demeure pas moins un blockbuster au générique duquel on croise Vini Reilly (The Durutti Column), Lorde, Mustafa, Caroline Polachek ou encore Tirzah et Charlotte Dos Santos. *Essex Honey*, ou l'œuvre majeure d'un enfant du siècle. **François Moreau**

Essex Honey (RCA Records/Sony Music). Sortie le 29 août. En concert à l'Olympia, dans le cadre du Pitchfork Music Festival Paris, le 3 novembre.



Joachim Trier et Renate Reinsve, good vibrations

Le cinéaste et la comédienne signent leur troisième film ensemble, *Valeur sentimentale*, grand prix au dernier Festival de Cannes. Une œuvre bergmanienne sur l'art et la famille qui offre un beau miroir au duo et à sa relation hyper-créative.

À l'aube des années 2020, Renate Reinsve a décidé de devenir charpentière. À 33 ans et après une dizaine d'années de carrière, l'ennui était trop fort pour cette comédienne portant une haute idée de son travail, en panne de projets excitants avant l'appel de Joachim Trier. *"Tout était prêt pour cette nouvelle vie,* raconte l'intéressée. *Joachim m'a appelée le lendemain du jour où j'avais pris la décision d'arrêter pour me proposer* Julie (en 12 chapitres)." Le film, qui raconte la vie sentimentale d'une trentenaire inconstante, a mené la Norvégienne jusqu'à la scène du Grand Théâtre Lumière, pour recevoir le prix d'interprétation féminine lors du Festival de Cannes 2021. Avant que le duo réalisateur-actrice ne remette le couvert cette année avec *Valeur sentimentale*, auréolé du grand prix le 24 mai dernier.

On appelle ça une équipe qui gagne. Et qui redéfinit, à l'aune des interrogations contemporaines, la relation artiste-muse et les rapports de pouvoir sur les plateaux, trop longtemps toxiques. Face à nous, Joachim Trier et Renate Reinsve jouent un pas de deux fluide. Ultra-proches – mais vivant chacun·e maritalement avec d'autres –, il et elle mettent en avant une relation horizontale. Leur dernier film donne une idée claire de ce que le duo façonne. *"J'ai raconté l'histoire de* Valeur sentimentale *à Renate avant même d'en parler aux producteurs,* explique Trier. *J'avais besoin de savoir si cela avait du sens pour toi* [il se tourne vers elle]. *Je t'ai invitée à la maison, sachant que tu pourrais dire non. La conversation a été longue, nous avons parlé de parents, de famille, de frères et de sœurs. Nous nous sommes tous les deux mis à pleurer. J'ai ressenti une forme de soulagement, parce que tu semblais comprendre. Je pouvais écrire pour toi et cela m'a donné une grande énergie."*

Créer ensemble ne signifie pas confondre leurs rôles respectifs, mais infuser en profondeur le travail de l'autre. *"J'ai une théorie selon laquelle je vois en toi ce que tu ne vois pas, et inversement,* confirme Reinsve. *Cela nous aide à exprimer des idées et des sentiments. Si je te donne une petite étincelle, tu la fais grandir. S'il y a une idée dans le scénario, je commence à turbiner. Un tournage avec toi est comme un animal dont tous et toutes, acteurs et techniciens, incarnons une partie. Cet animal est fort, sauvage, sensible."* Entre les deux, le désir circule au bon endroit. Cela donne, dans le cas de *Valeur sentimentale,* un cheminement constamment inventif. Renate Reinsve y interprète le rôle d'une jeune actrice de théâtre dont le père (Stellan Skarsgård), mythique cinéaste en fin de carrière, lui propose de jouer dans le film de son comeback.

Ce drame familial sur la création a activé des lueurs intimes dans le duo. *"Nous partageons une passion profonde pour la création artistique depuis l'enfance,* éclaire Joachim Trier. *Renate, tu as joué au théâtre petite. Moi, j'ai commencé à filmer en suivant mes potes skateurs. C'est devenu une joie dans nos vies mais aussi un mécanisme de défense, pour supporter les difficultés. Cela donne de la valeur à ce que nous faisons ensemble."*

La rencontre Trier/Reinsve a eu lieu il y a une quinzaine d'années, quand le cinéaste désormais quinqua préparait son deuxième long métrage, *Oslo, 31 août. "Toutes les filles cool de mon école de théâtre avaient obtenu une audition et j'ai beaucoup insisté,* se souvient Reinsve. *Quand tu es entré dans la pièce, j'ai été impressionnée par ta présence ! Très vite, nous sommes devenus amis."*

Après trois collaborations étincelantes, la vibe n'a pas changé et tous·tes deux commencent à mesurer ce que l'autre lui a apporté. Pour Renate Reinsve, une nouvelle carrière florissante – on l'a vue en 2024 dans *La Convocation,* le film de son compagnon Halfdan Ullmann Tøndel, Caméra d'or à Cannes. Et pour Joachim Trier, une renaissance. *"Grâce à sa personnalité solaire qui masque une mélancolie, je me suis autorisé à devenir plus fun, coloré, expressif dans l'émotion, mais aussi profond. Il arrive qu'un artiste au milieu de sa vie créative voie l'inspiration s'amenuiser. Renate m'a aidé à franchir ce cap et à évoluer. Son apparition vulnérable, honnête et drôle a changé ma carrière."* **Olivier Joyard. Photo Louise Desnos pour Les Inrockuptibles**

Valeur sentimentale de Joachim Trier, avec Renate Reinsve, Stellan Skarsgård, Inga Ibsdotter Lilleaas (Fra., Nor., All., Suè., Dan., 2025, 2 h 13). En salle le 20 août.

Retrouvez la critique du film p.124.

↖ À Paris, en juillet.

Rebeka Warrior, radicale tendresse

Avec *Toutes les vies*, la musicienne publie un premier récit d'autofiction dans lequel elle raconte la mort de sa compagne dans une langue épurée et puissante.



Vitalic

Rebeka Warrior n'a jamais fini de nous surprendre. Après avoir développé des univers tout à la fois reliés et radicalement différents avec ses groupes Sexy Sushi, Mansfield.TYA et Kompromat, elle est désormais autrice d'un premier roman. C'est un roman, oui, ou plutôt un récit d'autofiction, avec un accent appuyé sur le terme "fiction". Ce n'est pas de la timidité ou de la peur de sa part, mais plutôt un amour de l'imaginaire qui fait que Rebeka Warrior insiste. *"Le réel n'existe pas quand on écrit. C'est impossible de réécrire le réel. Il est de facto déformé"*, dit-elle, assise en tailleur dans son appartement au design japonais. Dans *Toutes les vies* (emprunté à *La Mouette* de Tchekhov), elle raconte le cancer et la mort de sa compagne Pauline. Puis : le deuil, la quête de sens, de spiritualité, la rencontre avec le zen, le bouddhisme, mais aussi une séance d'ayahuasca. C'est un récit puissant sur l'amour et la mort, la vie, son non-sens et son "plein-sens". Un récit écrit de façon minimaliste et claire, comme s'il s'agissait d'un long poème ou d'une succession de haïkus. *"C'est dû à vingt ans d'écriture de chansons. Je suis habituée à enlever les mots qui ne servent à rien, à ne garder que les phrases un peu 'opération coup de poing'. Dans ma tête, il faut que ça chante."*

Le livre chante en chorale puisqu'il accueille des extraits d'autres livres : Sartre, Hervé Guibert, Marc Aurèle… Comme elle le remarque, des auteurs principalement masculins et blancs. *"J'ai 47 ans, et quand j'ai commencé à lire, il n'y avait pas pléthore de goudous ni de féministes. J'ai commencé avec Sartre, avec des vieux blancs. Marc Aurèle, par exemple, a utilisé les mots que j'avais moi-même envie de dire. Il est devenu mon meilleur ami. La littérature arrive bizarrement dans nos vies."* Rebeka Warrior est une adepte des livres audio, où elle trouve principalement des classiques. Elle écoute en ce moment même une biographie de Victor Hugo. *"Pendant la période de maladie et de mort de ma femme, j'ai énormément lu et j'ai découvert dans la littérature, dans la poésie des clés pour donner un sens à la vie, me donner de la force et du réconfort. Je me suis agrippée à la littérature."*

Depuis des années, Rebeka Warrior consigne sa vie dans des carnets, pour ne rien oublier, dit-elle. C'est eux qui ont constitué la matière première de son récit, travaillé lors de séjours à la Villa Médicis à Rome. Là-bas, elle suit une routine rigide. *"Je suis très ritualisée. Je me débarrasse ainsi du fait de me poser des questions qui prennent trop de temps. Je n'ai pas besoin d'inspiration, mais d'un planning. Parfois, tu n'arrives pas à écrire, mais il faut se forcer. C'est le planning à respecter. Le travail, c'est 80% de l'affaire."* Laura Vazquez – qu'elle considère comme *"la plus grande poétesse contemporaine"* – lui a fait des retours : *"Pour m'expliquer ce que j'étais en train de faire. Quand tu écris, tu es dans ton monde. Un monde qui n'existe pas. C'est bien d'avoir un référent."* Malgré la douleur que fut l'écriture de ce livre, Rebeka Warrior en retire, aussi, *"une fierté"*, qui lui donne d'ores et déjà envie d'en écrire un deuxième. **Carole Boinet**

Toutes les vies de Rebeka Warrior (Stock), 288 p., 20,90€. En librairie le 20 août.

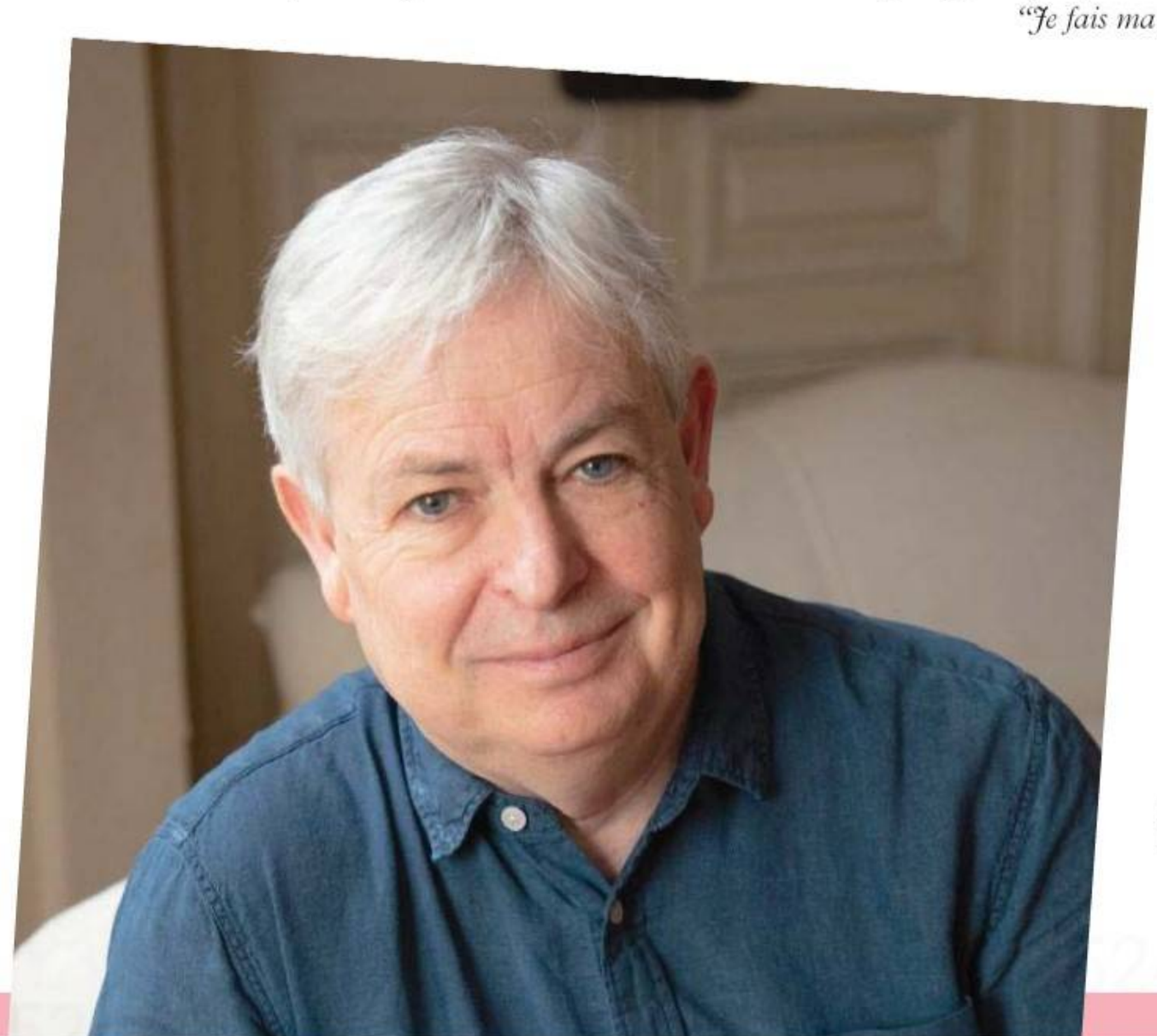


LE NAUFRAGE

LE ROI DES COE

Jonathan Coe, l'exégète officiel de la société britannique, récidive dans un énième livre pavé d'intrigues proliférantes, tramé de clichés gentillets et de style douteux : Albion mérite mieux.

Quelle escadrille de mouches pique la quasi-entièreté de la critique littéraire pour que, à chaque roman du Britannique Jonathan Coe, une averse de dithyrambes nous rince jusqu'au slip ? *Les Preuves de mon innocence*, son dernier "chef-d'œuvre", ne fera sans doute pas exception. Lors de sa publication en Grande-Bretagne l'an passé, un championnat de coups de chaud enamourés a ravagé la presse, du *Guardian* *("Un énorme plaisir de lecture")* au *Sunday Times* *("Un tour de force")*. *Damned!* Pour notre part, ce pavé de 477 pages nous serait tombé des mains si on ne craignait pour la sécurité de nos pieds.
De quoi s'agit-il ? D'un labyrinthe asphyxiant où s'emberlificote une palanquée d'intrigues censément intrigantes…
Phyl, une jeune post-universitaire flippée qui vivote d'un petit boulot de fabricante de sushis dans un restaurant de l'aéroport d'Heathrow. Mais aussi ses parents chez qui elle habite, plus ou moins bobos. Mais aussi Chris, un vieil ami de la famille, qui enquête sur un complot politique visant à radicaliser la droite britannique. Mais aussi un meurtre forcément mystérieux lors d'un séminaire de fafs. Mais aussi une inspectrice nommée Freeborne (qu'est-ce qu'on se marre !) un rien larguée. Mais aussi une énigme littéraire qui resurgit. Mais aussi… Bonnet de nuit *everybody*, et que le premier qui s'endort ne réveille pas l'autre.
À moins d'être sensible à un chapelet de banalités où le *"Ce n'était vraiment pas sa tasse de thé"* rivalise avec le coup de l'explication fatalement *"tirée par les cheveux"*. Sans parler des fausses audaces langagières épate-bourgeois *("J'étais aussi bienvenu qu'une chaude-pisse")* qui souvent frisent le n'importe quoi : *"Un crissement railleur de gravier"*. Railleur, t'es sûr ?
Le pire, c'est la vraie fausse modestie de Coe qui prétend conjuguer *ad nauseam* l'autofiction, donc l'autoportrait où l'auteur adore se couvrir de baisers, la tradition anglaise du *cosy crime* (car, le saviez-vous ?, *"le meurtre est profondément enraciné dans la culture britannique"*) et le babil psycho-sociopolitique convenu, l'action se situant en septembre 2022, lors de la nomination de Liz Truss au poste de Première ministre. Soit donc des cris d'orfraie à répétition sur les conséquences au minimum *"désastreuses"* du Brexit : *"C'est juste que ma génération ne se fait pas d'illusions sur la situation qu'on nous a laissée"*, dit une jeunesse. Sans déconner ? Et une flopée de fatalismes désabusés et cyniques dans la bouche de la sous-prolétaire Phyl : *"Je fais ma part pour continuer à faire tourner la machine capitaliste."* Pauvre petite biche… Le tout augmenté d'une pause nostalgique à essorer mille Kleenex sur le paradis perdu d'une Angleterre sympa ancrée à gauche.
Il est dit et répété que Coe, pur bloc d'ironie, n'aurait pas son pareil pour égratigner les travers de la société britannique. Mais l'égratignure est superficielle et vite cicatrisée. N'est pas Evelyn Waugh qui veut, et encore moins Agatha Christie. Bref, Jonathan Coe tire à la ligne (n'hésitant pas à nous infliger *in extenso* une recette de sushis), jusqu'à ce que la ligne se brise et nous les brise. **Gérard Lefort**



Francesca Mantovani/Gallimard

Les Preuves de mon innocence (Gallimard/"Du monde entier"), traduit de l'anglais par Marguerite Capelle, 477 p., 20 €. En librairie le 18 septembre.

LES INROCKS SUPER CLUB
MUSIC CONTEST

SAISON 2

UN CONCOURS
POUR METTRE EN LUMIÈRE
LES ARTISTES DE DEMAIN

8 GROUPES
EN COMPETITION
CLARENCE — NKA — ODA. — OH NON
LAFRANGE — GABRIEL KRÖGER
ATTENTION LE TAPIS PREND FEU
SUZANNE BELAUBRE

5 SALLES
POUR LES DÉCOUVRIR
LE HASARD LUDIQUE — LE POPUP!
LA MAROQUINERIE — LE TRABENDO
LE CENTQUATRE-PARIS

8 DATES
26 SEPT — 15 OCT — 26 NOV — 17 DEC 2025
19 JAN — 26 JAN — 10 FEV 2026
LES INROCKS FESTIVAL 2026

OUVERTURE DE LA BILLETTERIE PROCHAINEMENT

SUPER BOCK
FOURNISSEUR OFFICIEL

SUPER!
combat
Les Inrockuptibles
sacem

L'ÉPOQUE

Contre le nouveau visage du fascisme

Si la plupart des commentateur·rices politiques rechignent encore à qualifier de fascistes les mouvements qui progressent dans le monde entier, de plus en plus d'historien·nes et de sociologues documentent la réalité d'un néofascisme. D'Hugues Jallon à Ugo Palheta, d'Asma Mhalla à Laurent Mauduit, les livres politiques de la rentrée analysent ce phénomène alarmant.

Texte Jean-Marie Durand



↗ Manifestation spontanée à Rennes à l'annonce du décès de Jean-Marie Le Pen, le 7 janvier 2025.

"Lorsque les fascistes reviendront, ils auront le parapluie bien roulé sous le bras et le chapeau melon", prédisait dès 1937 George Orwell dans son livre *Le Quai de Wigan*. Comme souvent chez lui, la prophétie politique a tenu la route, même si les parapluies et les chapeaux se sont métamorphosés en tronçonneuse (pour Javier Milei) et en casquette *"Make America great again"* pour Donald Trump. Pire, les habits du fascisme se sont fondus dans la masse neutre de l'apparat politique dominant, notamment en France. Les discours fascistes se confondent avec ceux de leurs ancien·nes adversaires, contaminé·es par leurs idées. Ils n'auraient rien à voir avec ceux des années 1930, estiment certain·es éditorialistes et historien·nes scrupuleux·ses quant à la distinction des périodes historiques, soucieux·ses d'éviter la confusion des temps, quand d'autres s'attachent à leur concordance.

"L'enseignement que le fascisme est mort en 1945, que l'extrême droite contemporaine n'est pas fasciste, et qu'elle n'est plus vraiment ou plus du tout d'extrême droite s'est peu à peu imposé", observe Hugues Jallon dans son essai *Le Temps des salauds – Comment le fascisme devient réel. "Il est devenu, année après année, une ritournelle entonnée par le petit monde du commentariat politique"*, qui a répété sur tous les tons que les fascistes d'hier n'avaient rien de commun avec les extrémistes d'aujourd'hui. Or, si le fascisme chimiquement pur des années 1930-1940 a bien été défait, une autre formule s'est imposée quasi imperceptiblement.

Peu importe le nom qu'on lui accole – postfascisme, néofascisme, démocratie sans démocrates, national-populisme, national-souverainisme, conservatisme autoritaire… –, seule compte l'idée que nous vivons la renaissance d'un idéal politique désignant l'autre (l'étranger·ère, en premier lieu) comme un être à détruire.

LE FASCISME DU XXIE SIÈCLE

Le sociologue Ugo Palheta soutient dans son lucide essai *Comment le fascisme gagne la France – De Macron à Le Pen* qu'un néofascisme traverse notre pays en portant une parole ouvertement raciste, qui, si elle n'est plus imprégnée du racisme biologique des années 1930, s'est "culturalisée". Le RN et la majorité de la droite dite républicaine ne cessent de parler d'incompatibilité des cultures. Invocation d'une identité nationale nombrilisée et débarrassée de ses éléments étrangers, exaltation d'une Histoire falsifiée et mythifiée, appels répétés à la restauration de l'ordre, de l'autorité et des "hiérarchies naturelles" •••



→ héritées : les traits distinctifs des discours de l'extrême droite restent selon Palheta clairs comme de l'eau de roche empoisonnée.
Hugues Jallon s'étonne ainsi qu'on puisse encore se demander si *"l'extrême droite contemporaine n'est pas fasciste parce que ses représentants aujourd'hui ne ressemblent pas à une armée de zombis ressortis tout entiers des entrailles du passé avec leurs uniformes et leurs croix gammées, braillant pour l'éternité leur haine raciste et antisémite"*. Des bibliothèques entières se sont constituées ces dernières années pour éclairer les raisons des succès électoraux du RN, qui tiennent en grande partie à une certaine habileté des leaders d'extrême droite : proposer aux déclassé·es ce que Jallon nomme *"un système général de 'désangoissement' assorti d'une promesse de reprise de souveraineté et de purification du corps social"*. Une promesse de haine aussi, destinée à exorciser la hantise d'être remplacé·e par les étranger·ères. Dans son essai *Cyberpunk – Le nouveau système totalitaire* auscultant l'émergence d'un technofascisme aux États-Unis, Asma Mhalla note aussi que cette ascension *"provient des promesses non tenues du progrès, de cette affreuse sensation de n'être jamais maître de soi, de n'être plus dépositaire que de vagues existences en flottaison et sans intérêt"*.
Mais la singularité perverse de ce fascisme renaissant de ses cendres tient surtout à la complaisance dont il est l'objet de la part de celles et ceux qui, encore pétri·es d'une dignité morale, l'avaient toujours combattu jusqu'ici.
Sidéré par cette complicité généralisée dans le débat public, Hugues Jallon s'en fait le cartographe obsessionnel, à la manière d'un entomologiste du désastre ; il consigne une somme de positions, de déclarations, de décisions, de ralliements récents qui dessine le signe d'un basculement, ici désigné par l'expression *"temps des salauds"*. Car quelqu'un·e a dit ou écrit quelque part, sans qu'on n'en connaisse précisément l'origine : *"Le fascisme, ça commence avec les fous, ça se réalise grâce aux salauds et ça continue à cause des cons."* Des fous, des salauds et des cons, on en trouve des foules désolantes dans son livre glaçant, qui, en documentant des faits publics connus, en tire quelques leçons politiques édifiantes. *"Désormais, il faut se rendre à l'évidence : l'extrême droite n'est plus seule, elle est bien entourée."* Des élites politiques aux intellectuel·les, des élites économiques aux éditorialistes, les circuits de complicités et d'accommodements donnent le vertige par l'intensité de leur cynisme. À force de fréquenter les fascistes, le fascisme est devenu fréquentable.

LE PATRONAT, UN RÉSEAU COMPLICE

Le monde des patrons joue dans ce paysage moral dévasté un rôle-clé, comme l'observe le journaliste Laurent Mauduit dans son enquête *Collaborations – Enquête sur l'extrême droite et les milieux d'affaires*, qui rappelle que l'extrême droite ne parvient jamais au pouvoir sans que les milieux d'affaires y consentent, d'une manière ou d'une autre. Des milieux qui proclamaient déjà en leur temps *"Plutôt Hitler que le Front populaire"* (selon le Comité des forges, organisation patronale française de la sidérurgie entre 1864 et 1940) pour affirmer aujourd'hui sans vergogne : *"Plutôt Marine Le Pen que le Nouveau Front populaire."* Le sentiment qui domine dans les cercles d'affaires français, explique Mauduit, est que *"pour la première fois depuis Vichy, il est à nouveau possible de collaborer avec ce mouvement"*. Dans les colloques économiques où se croisent chef·fes d'entreprise, politiques, essayistes proches de la droite dure, une langue commune se déploie. Réindustrialisation sans contraintes, retour de l'ordre, souveraineté économique et cerise frelatée sur le gâteau pourri : la démocratie peut être suspendue si elle contrarie la liberté d'entreprendre.
Cette fraternisation avec l'extrême droite déborde la famille des grands patrons ouvertement ultraréactionnaires (Vincent Bolloré, Pierre-Édouard Stérin…) pour toucher une grande partie des hommes d'affaires souvent liés au nouveau capitalisme libertarien, qui, sans occuper le devant de la scène politique, puisent dans leur fortune pour financer l'extrême droite.
Cette curieuse avant-garde intellectuelle dite accélérationniste, fan de cyberpunk, rêve d'un mouvement global et rapide vers un futur technologique où l'humain·e peut finir par être liquidé·e comme un simple rebut. Asma Mhalla s'attarde sur les facéties aux États-Unis d'Elon

La singularité perverse de ce néofascisme tient surtout à la complaisance dont il est l'objet de la part de celles et ceux qui l'avaient toujours combattu jusqu'ici.

Musk, Peter Thiel ou Curtis Yarvin, architectes de la pensée néoréactionnaire, pour mettre en lumière la naissance du technofascisme. *"Le post-Occident cyberpunk est un monde où les ingénieurs ont remplacé les penseurs, où l'empire se refait une santé à coups d'algorithmes, d'armes hypersoniques et de mines de terres rares"*, écrit-elle pour définir l'un des nouveaux visages du fascisme des années 2020. Dans leur délire fascisant, ces accélérationnistes, qui fascinent jusqu'en France, *"mettent au jour la profonde infrastructure éthique et pulsionnelle de la fascisation en cours : comme on dit chez Facebook,* 'move fast and break things'", confirme de son côté Hugues Jallon.

À côté de ces prédateurs cyberpunks et hyper-cinglés, beaucoup de représentant·es du monde des affaires restent un peu en arrière, prudent·es, discret·ètes. *"Dans le temps où le fascisme devient réel, il leur suffira, à un moment donné, de se montrer seulement compatibles avec lui,* souligne Hugues Jallon. *Autrement dit, on peut être à la fois un lâche et un salaud."* Le salaud sent le vent nouveau, sait parfaitement ce qu'il fait, avec souplesse et réalisme, *"en ignorant délibérément les conséquences de ses choix sur le monde qu'il habite"*. Comme l'a justement écrit l'écrivain Georges Bernanos en 1947 dans *La France contre les robots, "le réalisme est précisément le bon sens des salauds"* qui prétendent s'adapter au réel alors qu'ils en sont les plus brillants artisans.

UNE OPPOSITION TIMORÉE

Dès le début des années 2000, l'historien Daniel Lindenberg avait fait le constat de ces accommodements propres à notre nouveau siècle dans son essai *Le Rappel à l'ordre – Enquête sur les nouveaux réactionnaires* (Seuil). Cette *"convergence des haines"*, comme la définissent Anne Dujin et Marc-Olivier Padis dans le dernier numéro de la revue *Esprit,* n'a cessé d'élargir ses espaces communs, travaillés de l'intérieur par une offensive idéologique contre laquelle la gauche divisée peine à lutter, sauf lorsqu'elle se rassemble, à l'image du Nouveau Front populaire de l'an dernier.

"Devenir fasciste", comme le suggère Mark Fortier dans une satire de circonstance, c'est laisser agir en soi la peur, s'abandonner aux petites lâchetés et aux compromissions opportunes. Lucide et effrayé à la fois par ce devenir fasciste, par ce fascisme qui est en nous tous·tes, comme l'écrivait Michel Foucault dans *"Introduction à la vie non fasciste" ("le fascisme qui nous fait aimer le pouvoir, désirer cette chose même qui nous domine et nous exploite")*, Hugues Jallon nous met en garde : *"Dans cette affaire de fous, le salaud, lui, n'est pas dupe, c'est un modéré."* Ce·tte modéré·e censé·e appartenir au cercle de la raison rend raisonnable la promesse fasciste. Car *"on peut se dire un adversaire de tout temps du fascisme, et œuvrer en même temps à sa réalisation"*.

C'est bien ce cercle de la raison qui a perdu la tête en rendant le fascisme réel, en validant les carburants politiques de cette ascension identifiés par Ugo Palheta : les politiques néolibérales de régression sociale, la politisation réactionnaire et xénophobe des questions d'immigration, d'islam et d'insécurité, la banalisation constante des discours d'extrême droite dans le champ médiatique, l'offensive tous azimuts contre la gauche et l'extrême gauche qui a pour effet de légitimer le RN comme opposition principale et responsable. Comment le fascisme est-il donc devenu réel ? En consacrant la lâcheté des salauds prêts à accompagner, jusque dans le reniement de leurs valeurs, la victoire du fascisme à visage faussement humain.

Cette avant-garde intellectuelle dite accélérationniste rêve d'un futur technologique où l'humain·e peut finir par être liquidé·e comme un simple rebut.

Le Temps des salauds – Comment le fascisme devient réel d'Hugues Jallon (éditions divergences), 108 p., 12 €. En librairie le 5 septembre.
Comment le fascisme gagne la France – De Macron à Le Pen d'Ugo Palheta (La Découverte/"Cahiers libres"), 392 p., 20,90 €. En librairie.
Cyberpunk – Le nouveau système totalitaire d'Asma Mhalla (Seuil), 192 p., 19 €. En librairie le 19 septembre.
Collaborations – Enquête sur l'extrême droite et les milieux d'affaires de Laurent Mauduit (La Découverte/"Cahiers libres"), 300 p., 22 €. En librairie le 11 septembre.
"La Convergence des haines – Enquête sur les pensées réactionnaires" d'Anne Dujin et Marc-Olivier Padis dans la revue *Esprit* (n°324-325, juillet-août), 242 p., 22 €. En librairie.
Devenir fasciste – Ma thérapie de conversion de Mark Fortier (Lux/"Lettres libres"), 144 p., 16 €. En librairie le 22 août.

TRÉSOR CACHÉ

TOTALLY FUCKED UP (1993) DE GREGG ARAKI

La ressortie en salle de la trilogie *Teenage Apocalypse* est l'occasion de redécouvrir l'un des meilleurs films du réalisateur américain, portrait chahuté et déchirant d'une jeunesse queer livrée à elle-même.



"*Je m'appelle Andy et je suis totalement paumé* [en VO et en plus éloquent : *"totally fucked up"*]. *Mes amis m'appellent Eraserhead* [littéralement "tête de gomme", mais on appréciera le clin d'œil lynchien], *mais j'ai pas d'amis.*"
Cet autoportrait dépréciatif et frondeur, c'est un adolescent à l'allure grunge qui le prononce face à une petite caméra, comme pour une confession filmée. À sa suite, une demi-douzaine de garçons et de filles se présentent à leur tour en quelques punchlines saturées de mal de vivre et d'ironie rageuse. Tous·tes sont queer, n'ont pas encore atteint 20 ans, s'habillent comme les jeunes de leur époque : jeans déchirés qui tire-bouchonnent sur des chaussures de chantier, chemises à carreaux ouvertes sur des T-shirts délavés, tignasses ébouriffées avec quelques mèches colorées...
Ils et elles écoutent The Jesus and Mary Chain, Nine Inch Nails, Cocteau Twins. Ils et elles sont les protagonistes de *Totally Fucked Up,* le quatrième long métrage de Gregg Araki et le premier volet de sa trilogie *Teenage Apocalypse*. Laquelle comprend aussi *The Doom Generation* (1995) et *Nowhere* (1997), également de retour dans les salles françaises cet automne.
Totally Fucked Up est le film le plus émouvant de cette trilogie dark et teenage, et probablement le plus beau film de son auteur à ce jour – disons ex aequo avec *Mysterious Skin* (2004). Les plus beaux films d'Araki sont de toute façon ceux où il se déprend de son humour potache et de ses effets de trash un peu puérils (qui alourdissent par endroits *The Doom Generation* et *Nowhere*) pour s'abandonner à son inspiration la plus écorchée et plaintive. *Totally Fucked Up* cerne avec une finesse de rendu inouïe le spleen adolescent dans ce qu'il a de spécifique chez les jeunes queers. Un sentiment commun de profonde déréliction relie Andy, Tommy, Michele, Patricia, Ian, Brendan... Abandon parental – certain·es vivent en foyer, d'autres ont dû entendre leur père répondre à leur coming out par *"j'aurais préféré que tu sois mort que pédé"*. Abandon politique – le VIH extermine des millions de citoyen·nes sans réponse adaptée des pouvoirs publics (*"Les USA sont responsables d'un génocide contre sa population"*, s'insurge l'une des héroïnes du film). Abandon affectif – lorsque l'un de ces poussins esseulés vit un premier chagrin d'amour auquel trop de blessures d'enfance ne lui permettent pas de faire face.
Le film est aussi *fucked up* que ses personnages : cabossé, fracassé, hachuré par un découpage en quinze chapitres, malaxant 16 mm et vidéo, et strié par de longs fondus au noir comme autant de petits black-out. Les séquences sont courtes, le montage, heurté, quelque chose dans le rythme du film tient de la syncope. Il oscille entre le jour artificiel des néons colorés de L.A., scintillants comme dans des photos de Stephen Shore, et les ténèbres attirantes ou dangereuses de déambulations nocturnes sans fin. La nuit appartient aux orphelin·es. Elle les enveloppe, les aime, les attire (drague en plein air et étreintes fugitives), les menace aussi (bastonnades homophobes brutales). Mais on voudrait parfois qu'elle dure toujours.
Depuis onze ans et son beau *White Bird* (2014), Gregg Araki manque au cinéma. Durant cet intervalle, il a continué à ausculter les tourments teenage en réalisant des épisodes de la série *13 Reasons Why*. Il a aussi produit sa propre série (*Now Apocalypse,* 2019). Revoir le très beau *Totally Fucked Up* nous a rappelé à quel point il manquait. Heureusement, il a tourné l'hiver dernier un nouveau film, *I Want Your Sex,* qui comporte un casting attrayant composé d'Olivia Wilde, Cooper Hoffman, Johnny Knoxville et Charli XCX.

Jean-Marc Lalanne

Totally Fucked Up de Gregg Araki, avec James Duval, Susan Behsid, Alan Boyce (É.-U., 1993, 1 h 18, reprise). En salle le 17 septembre.

Why Not Productions

RDV DE L'ERDRE

JAZZ & BELLE PLAISANCE

25 AOÛT → 31 AOÛT 2025



NANTES
SUCÉ-SUR-ERDRE
CARQUEFOU

PETIT MARS
SAINT-MARS-DU-DÉSERT
LA CHAPELLE-SUR-ERDRE
LES TOUCHES

GUENROUËT NORT-SUR-ERDRE
LA CHEVALLERAIS NOZAY
SAINT-GILDAS-DES-BOIS
LE GÂVRE BLAIN SAFFRÉ

ORGANISÉ PAR
ASSOCIATION CULTURELLE DE L'ÉTÉ

Crédit Mutuel Partenaire Officiel · Enedis · NGE · semitan · sacem · mixt · Cité · trempo · Service Civique · bigship

Département de la Communication externe et de l'Information - 2024-04-1216 -© Tous droits réservés - Adaptation Duplijet

Nantes agite la culture

OÙ EST LE COOL

Le cœur au poignet, du cuir au creux du cou, des baskets mythiques aux pieds… Le style est affaire de transmission.

Texte Manon Renault



→ It girl cherche basket iconique

"Call me Gabbriette, you're so inspired", chante Charli XCX. Ex-chanteuse, Gabbriette est une It girl aux airs de poupée gothique, influenceuse dans le monde de la cuisine comme dans celui de la mode underground. Elle est aujourd'hui propulsée visage de la Superstar d'Adidas, aux côtés de Missy Elliott et Samuel L. Jackson. Depuis 1967, la basket iconique traverse les révolutions pop. Gabbriette, elle, incarne la It girl méta : le reflet d'un reflet, la star d'un objet-culte qui rejoue en boucle sa propre célébrité. Une mise en abyme pensée pour notre époque dans une campagne iconique.

adidas.com



← Une autre facette de Raoul Dufy

Trop de beige a-t-il tué le motif ? Alors que le *quiet luxury* domine les podiums parisiens, Hyères ravive l'éclat des imprimés. Jusqu'au 16 novembre, La Banque-musée des Cultures et du Paysage met à l'honneur Raoul Dufy, peintre mais aussi créateur de tissus, qui, dès 1912, a collaboré avec la manufacture de soierie lyonnaise Bianchini-Férier. Inventeur d'un langage textile foisonnant, loin du minimalisme actuel, il a aussi imaginé des motifs pour Paul Poiret, dont vingt-cinq robes historiques sont exposées.

Raoul Dufy et la mode à la Banque-musée des Cultures et du Paysage, Hyères, jusqu'au 16 novembre.

→ Pour l'amour, tirer le fil

Un cœur au bout d'un fil, ou plutôt d'un cordon : presque le titre d'une chanson. Chez Poiray, le cœur est une affaire ancienne, un symbole de l'histoire de la maison depuis plus de trente ans. Mais ici, il hésite, il glisse entre les formes, comme un sentiment pas encore tout à fait avoué. Noué au poignet, il peut devenir un serment discret ou un cadeau de transmission ; en collier autour du cou, il est un souvenir d'été que l'on garde sans y penser.

poiray.com





← Flash-back Chanel par Coppola

À 15 ans, Sofia Coppola pousse pour la première fois la porte de la boutique Chanel du 31, rue Cambon. Nous sommes en 1986 : les mannequins Veronica Webb et Marpessa rentrent des Bains Douches, Karl Lagerfeld est le directeur artistique de la maison. Trente-huit ans plus tard, la cinéaste édite un livre retraçant plus d'un siècle de haute couture. Croquis, podiums, éditos de magazines, photos intimes : les images se croisent comme autant de silhouettes en coulisses. Karl Lagerfeld à son bureau ; Coco Chanel riant avec Anouk Aimée ; le rose d'un ensemble porté par Bernadette Chirac qui dialogue avec celui d'un podium de 1996, puis avec Catherine Deneuve interprétant Geneviève dans *Les Parapluies de Cherbourg*. On découvre les plumes, les broderies, les mains. Et on reconnaît, au fil des pages, Kristen Stewart, Romy Schneider, Pharrell Williams…

Chanel Haute Couture par Sofia Coppola (Éditions 7L et Important Flowers), 448 p., 100 €. En librairie.



↑ Cuir et mystères

La femme Hermès sent le cuir et la pluie tiède. Elle porte sur les poignets un parfum entre lys sauvage, rhum ambré et souvenirs de sellerie. Cela pourrait être Delphine Seyrig errant dans l'atmosphère feutrée de *L'Année dernière à Marienbad*. À l'origine de cette senteur, Christine Nagel, parfumeuse maison depuis 2016, qui signe ici une variation plus sensuelle de Barénia, ode au cuir emblématique de la maison.

hermes.com

Adidas · Maison Bianchini Férier. Photo Yannick Dursap · Poiray · Guy Marineau/Chanel. Courtesy Mack, Important Flowers and Éditions 7L. Défilé Automne-Hiver 1995/1996, collection haute couture · Anastasiia Duvallié/Hermès



Masaikuta, un cador que Paris adore

L'adresse du mois spottée pour nous par Le Fooding : une expérience d'un autre monde.

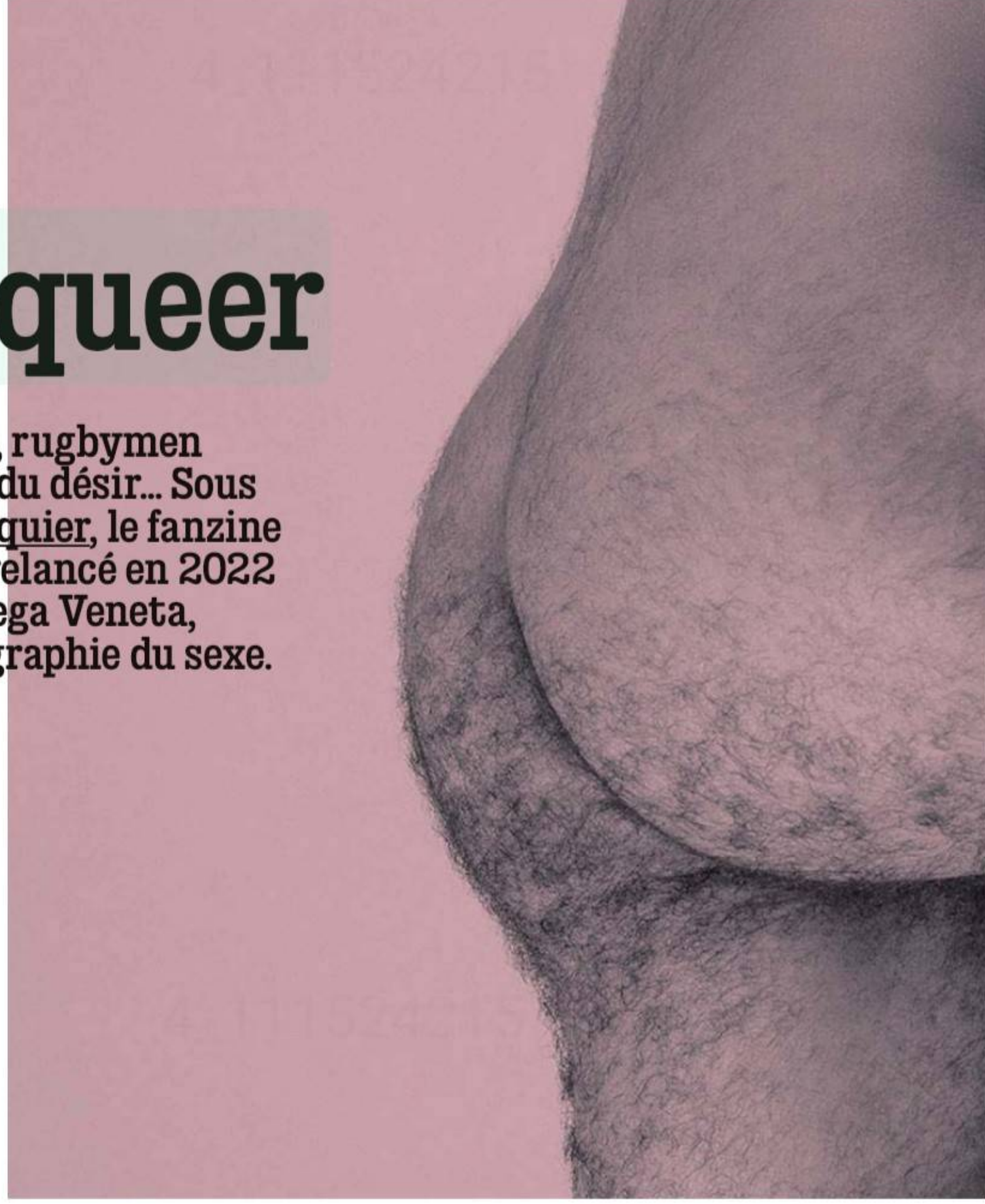
En mercenaire dandy, le chef Masahide Ikuta avait bondi de la table (g)astronomique de Bruno Verjus à une échoppe ouverte aux quatre vents (Les Enfants du Marché), pour finir sur un rooftop brûlant – l'Acte II. Voilà que ce galactique de la constellation nippo-parisienne reçoit désormais sur sa propre planète, affichant deux comptoirs (l'un côté cuisine, l'autre côté bar), quelques tables en beau bois blond et une dame-jeanne au plafond. Et ce soir-là, son menu en six services fit tomber une pluie d'astéroïdes : huître de Quiberon n° 2 en tremblement de terre-mer, feuille de tétragone et huile de livèche en guise de prologue ; thon rouge cru multi-orgasmique dans une nage pulpeuse de fraise et framboise, concombre croquant, baies de cassis et fleurs de coriandre ; médusant radeau de churro croustillant et crème d'anchois de Cantabrie planquée sous des sardines fumées au bois de cerisier ; turbot prodigieusement nacré dans un beurre au tosazu, œufs de truite, groseilles, haricots verts et fèves ; poulet tonnerre de Bresse au binchotan, à la cuisson funambulesque, palourdes crues à l'huile d'anis sauvage et purée carotte-abricot dans un jus de volaille au pedro ximénez ; avant un sorbet rhubarbe-framboise enrubanné de rhubarbe et réduction d'hibiscus, suivi d'un (très) crémeux flan tiède à l'abricot accompagné d'une diabolique glace safran-vanille. Côté liquides, la cave recèle plus de canons que la canonnière du Yang-Tsé : blanc savoyard Cairn de Guillaume Cancelloni (18 € le verre), grolleau Groll N'Roll des Vignes de Babass (45 € la bouteille), pinot blanc alsacien H de Bruno Schueller (60 €)… En sus, un jus de pomme alsacien Mëralla (10 € les 33 cl) et un café filtre (même tarif).

Masaikuta, du mardi au samedi de 19 h 30 à 21 h, 26 bis, rue de la Fontaine-au-Roi, Paris XI[e].
Découvrez toujours plus de hot spots partout en France sur l'app iOS du Fooding et sur lefooding.com !

Paroles queer

Corps poilus, récits trans, rugbymen amoureux, lexique arabe du désir… Sous la houlette d'Andrew Pasquier, le fanzine néerlandais culte *BUTT*, relancé en 2022 en partenariat avec Bottega Veneta, dessine une nouvelle géographie du sexe.

Texte Manon Renault



Parfois, il suffit de pas grand-chose pour qu'inclusivité rime avec slogan creux. Et tandis que des marques dégainent l'arc-en-ciel chaque mois de juin, les discours transphobes progressent dans les hémicycles.
Alors comment, d'un point de vue éditorial, faire autre chose ? Comment écrire, visibiliser, connecter ?
Ces questions habitent Andrew Pasquier, journaliste américain diplômé en science politique ayant mené plusieurs travaux sur les luttes symboliques dans les espaces urbains, en parallèle de ses activités de journaliste chez *032c*, *i-D* ou *Vice*.
Depuis 2022, il participe à la résurrection du mythique *BUTT*. Créé en 2001 par Gert Jonkers et Jop van Bennekom, toujours aux commandes, le fanzine a marqué le début du siècle par son caractère frontal et joyeux : confidences crues, fesses anonymes ou célèbres, poils, bedaines non retouchées.
Des corps bruts propulsés dans une culture gay alors orpheline de récits sexuels. Mais le fanzine avait aussi ses angles morts. *"On veut amener dans la conversation des gens en dehors de la perspective gay-mec-blanc-classique"*, précise Pasquier.
Aujourd'hui, le combat a changé de visage. Les corps filtrés, algorithmiques se superposent à des offensives réactionnaires. *"Ce qui compte, c'est de donner de l'espace à des voix queer, minoritaires, incarnées."* Et de montrer que le sexe est un véritable levier politique, social, affectif : *"Quand tu parles de sexe, tu parles de droits, de société, de pouvoir"*, estime-t-il.

DES RÉALITÉS PLURIELLES

Parmi les chantiers éditoriaux du nouveau *BUTT* : documenter le sexe queer dans ses pratiques, ses tabous, ses fantasmes, ses géographies. *"Le sexe gay est partout"*, souligne Pasquier, ayant à cœur de repousser le danger d'appliquer uniquement un regard occidentalo-centré qui étoufferait des voix situées. *"On ne veut pas jouer les sauveurs blancs. Juste documenter, honnêtement."*
Soutenu par le réseau Club BUTT – version numérique et décentralisée du papier rose –, le fanzine multiplie les récits. Dans le numéro 35, *"36 Hours in Tbilisi"* suit Giorgi Kikonishvili, activiste queer géorgien, organisateur de fêtes, à quelques jours du vote d'une loi anti-LGBTQIA+. Dans le 34, c'est Marwan Kaabour, auteur du *Queer Arab Glossary*, qui cartographie les 1 001 mots du sexe gay en arabe : désirs codés, détournements linguistiques, résistance par le langage. *"Parler de sexe, c'est comme un grand égalisateur"*, résume le journaliste.
Une vérité matérielle, transfrontalière, qui relie plus qu'elle ne divise. Le dernier numéro illustre ce projet dans toute sa largeur : David Dawson, peintre gallois, ancien modèle de Lucian Freud, apparaît nu, regard caméra, ventre offert. *"Montrer des corps, des âges, des histoires différents, c'est essentiel"*, insiste Pasquier.
À côté, une longue interview de la cinéaste Lilly Wachowski, qui ne parle pas de sexe, mais de son expérience de femme trans, de solitude, de colère et de joie. *"C'était magnifique et primordial de donner une voix à la pensée politique trans dans un contexte marqué par la montée des droites conservatrices."*
Au fond, si *BUTT* parle de baise, c'est pour mieux parler de pouvoir. De qui regarde, qui parle, qui jouit et qui se tait. Ce que Paul B. Preciado nomme une *"épistémologie dissidente"*, soit produire du savoir en parlant de sexe et documenter la vie queer sans la figer.

Bossa
Rock
Jungle
Hip-Hop
Indie
Rap US
Reggae
Funk
Electro
R&B
Soul
Pop

Non genrée depuis 1981.

Punk
Afrobeat
Disco
House
World

radio nova

COMMENT FUIR ?

C'est dans le silence de l'acceptation et la répétition des situations que ce territoire mortifère se crée puis se construit, et, la plupart du temps, s'agrandit. Cela se passe à deux. Le plus souvent entre une femme et un homme. Mais pas seulement. Il est difficile d'en parler, et celles qui y sont enfermées ne peuvent s'exprimer que lorsqu'elles en sont sorties. Impossible pendant : le silence constitue l'arme principale. Et, paradoxe redoutable : lorsque les personnes s'expriment dans ce temps de l'après pour se faire entendre et comprendre, nous avons du mal à les croire. Pourquoi ont-elles accepté ? Pourquoi ne sont-elles pas sorties plus tôt de ce piège vénéneux où la dégradation de soi ne cesse quotidiennement de s'accentuer ? Comment qualifier cette attitude ? Servitude volontaire ? Masochisme profond ? Le coût à payer s'explique-t-il par la peur et la honte de devoir à nouveau affronter le regard d'autrui ?



Autant de questions qui concernent notre rapport à l'intime, à l'intégrité de notre corps et à notre liberté principielle. Difficile d'ailleurs de nommer ce mal qui continue à faire des ravages : absence de consentement ? Esclavage intériorisé ? Sacrifice de soi porté jusqu'à l'oubli d'être encore vivante ? Ou, plus récemment, défini par un mot fourre-tout : emprise ? Il est compliqué psychiquement, juridiquement, individuellement, et pourtant ô combien vital, d'en connaître les mécanismes pour ne pas y sombrer. Deux approches magistrales, l'une en littérature, l'autre dans le spectacle vivant, permettent en cette rentrée de s'approcher des vies de ce cratère où nous pouvons toutes un jour tomber sans s'en apercevoir. Nathacha Appanah, dans *La Nuit au cœur*, expose deux féminicides et une tentative de meurtre. Elle en restitue le contexte, l'histoire, les différentes étapes. La fin de son premier chapitre précise que la survivante, c'est elle. Longtemps après les faits, elle affronte grâce à la force de son écriture les différentes étapes psychiques et physiques qui l'ont menée à devenir corps et âme la propriété d'un autre. Un autre plus âgé qu'elle, un autre qui est écrivain, ce qu'elle, la toute jeune fille, voulait peut-être devenir. D'abord admirative, puis amoureuse admirative, elle s'est livrée à lui, qui l'a transformée en captive amoureuse, puis en esclave terrorisée. C'est cette zone que Nathacha Appanah veut disséquer : comment la peur d'en mourir n'empêche jamais la victime de tenter de s'enfuir pour recouvrer sa liberté. Le plus souvent – et les statistiques, hélas, le démontrent –, il est trop tard. Le livre de Nathacha Appanah n'est pas celui d'une victime, mais d'une guerrière de la liberté, qui a su recommencer sa vie, y compris amoureuse. Sur un plateau de théâtre, des paroles de justiciables, d'avocat·es aux affaires familiales et de spécialistes d'inceste, de viol conjugal, de féminicides se succèdent et s'entrelacent, formant une sorte de continuum qui nous donne le vertige, tant l'exercice du droit ne rime pas forcément avec la reconnaissance par la justice. Nombreux sont les cas évoqués où les lenteurs des juridictions, les contradictions entre les décisions servent à protéger les présumés coupables, qui profitent de ce temps supplémentaire pour accomplir leur forfait. La sincérité de la metteuse en scène Émilie Rousset – qui avait déjà livré un magistral travail sur le procès de Bobigny – l'amène dans *Affaires familiales* à proposer un dispositif frontal – des acteur·rices disent sur le plateau ce que les interviewé·es ont confié à Émilie –, ce qui fait de ce moment de théâtre un espace de pensée, une confrontation radicale avec la vérité.

Un piège vénéneux où la dégradation de soi ne cesse quotidiennement de s'accentuer.

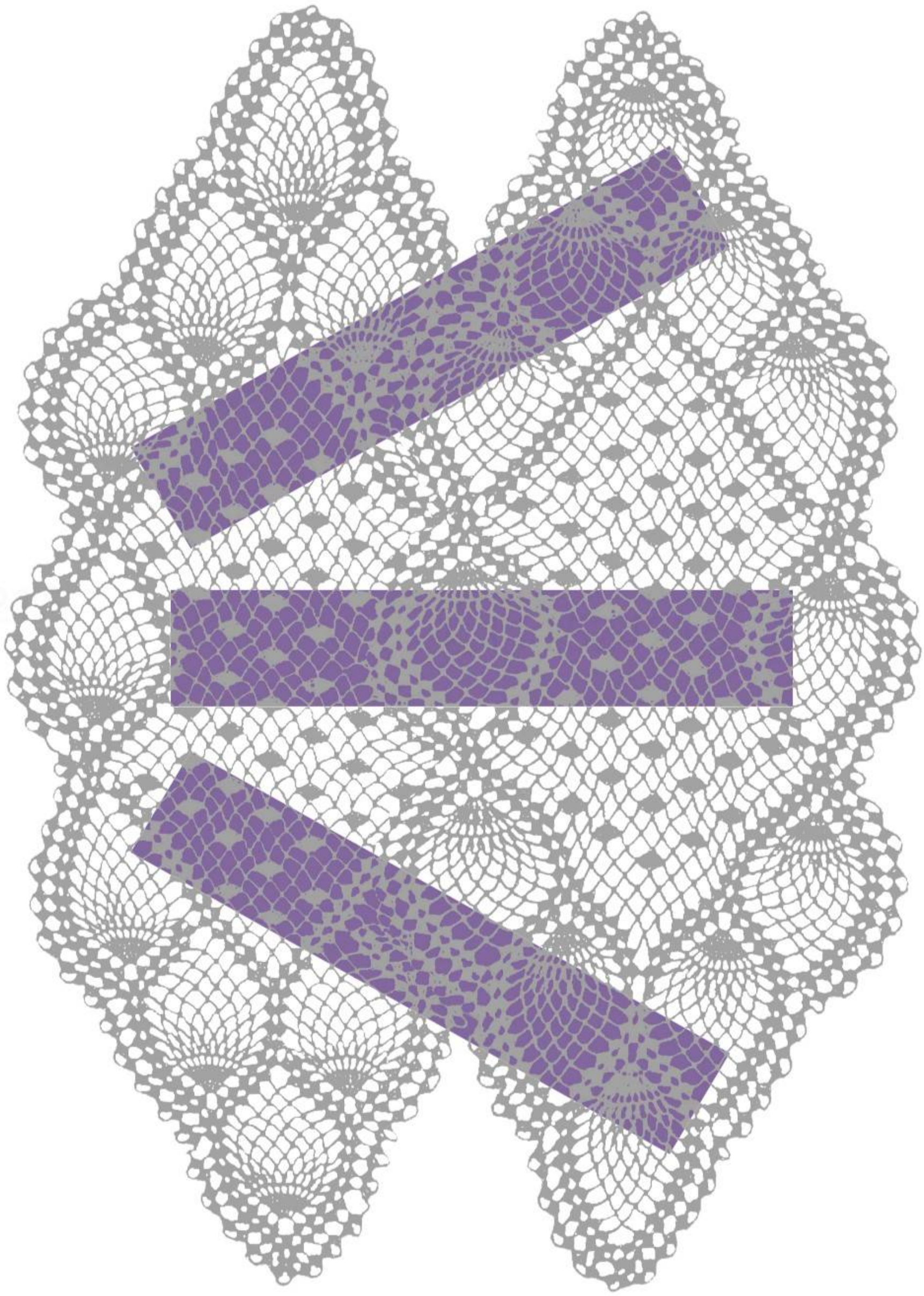
La Nuit au cœur de Nathacha Appanah (Gallimard/"Blanche"), 288 p., 21 €. En librairie le 21 août.
Affaires familiales d'Émilie Rousset au Théâtre de la Bastille (dans le cadre du Festival d'Automne), Paris, du 19 septembre au 3 octobre, puis en tournée.

Illustration : Agnès Decourchelle pour Les Inrockuptibles

musica

festival
2025

strasbourg
19 sept — 5 oct



MINISTÈRE
DE LA CULTURE

Strasbourg.eu

Grand Est

ALSACE

POURQUOI JEHNNY BETH AIME...

QUICKSAND



Son nouvel album solo, *You Heartbreaker, You*, se frotte aux sonorités indus et au post-hardcore avec une audace brute hyper-jouissive, qui n'est pas sans rappeler Quicksand, qu'elle a découvert il y a peu.



« À l'heure où j'écris ces lignes, le nouveau titre de Deftones est déjà sorti. Il est partout. Normal : il est bien. En tant que fan du groupe, je suis très heureuse de leur retour fulgurant et organique, notamment sur les réseaux sociaux (qui n'a pas vu les danses TikTok sur la chanson *Be Quiet and Drive (Far Away)* ces deux dernières années ?). Ce n'est pourtant pas de Deftones que je veux vous parler ici, mais plutôt d'un autre groupe américain, beaucoup moins connu, et pourtant en avance sur son temps. Des pionniers du post-hardcore moderne, un genre qui a influencé la plupart des groupes post-Nirvana des années 1990 : Quicksand. Je dois d'abord avouer les avoir découverts (trop) récemment. C'est Johnny Hostile qui me les a fait écouter en studio, alors que nous enregistrions mon nouvel album, *You Heartbreaker, You*.
Moins brut que Fugazi, plus émotionnel que Helmet, plus urbain que Nirvana, le groupe a inventé ce que certains qualifient de hardcore séducteur, mariant parfaitement la musique shoegaze (pensez My Bloody Valentine ou Slowdive) et le hardcore. En somme : des guitares fortes et caressantes pour adolescents tristes et *horny* (*i.e.* qui ont envie de b*****). L'album dont je veux vous parler n'est pas leur excellent premier disque *Slip* (1993), mais leur dernière parution, *Distant Populations* (2021). Je l'écoute en boucle, autant pour le son de guitare que pour les textes engagés de Walter Schreifels, chanteur et leader du groupe. Originaire de New York, Schreifels est déjà une figure majeure de la scène hardcore de la côte Est à la fin des années 1980 (Gorilla Biscuits…). Quand son groupe Quicksand signe chez Polydor, la vague shoegaze anglaise est naissante. Walter se sent très inspiré par ce nouveau son, mais il est trop tard pour changer l'identité de son groupe, qui s'apprête à rentrer en studio. Il décide alors de laisser transparaître sa nouvelle obsession musicale et crée, sans le savoir, un nouveau genre.
Distant Populations est l'album parfait d'un groupe arrivé à maturité. Enregistré par Will Yip (aujourd'hui connu pour sa collaboration avec Turnstile), il nous saisit d'abord par sa maîtrise du son. Les guitares sont lourdes et les mélodies vont droit au cœur. La voix de Walter Schreifels se lance dans le chaos avec la précision d'une flèche, rappelant Perry Farrell de Jane's Addiction, chantant l'espoir malgré l'anxiété moderne d'un monde en perte d'humanité. Il y a quelques semaines, je remarque que Walter Schreifels me suit sur les réseaux. Je lui écris un message pour lui dire à quel point je suis fan. Il répond. Quelle ne fut pas ma surprise d'apprendre qu'il est lui-même fan depuis longtemps ! Il a assisté à tous les concerts de mon groupe Savages lors de nos passages à New York. Je lui envoie mon nouvel album en serrant un peu les fesses – va-t-il crier au plagiat ? Mais non, il adore. Il l'écoute en boucle *"en allant courir"*, me dit-il. Comme quoi, quand on aime quelque chose, ce n'est jamais sans raison. »

Propos recueillis par Carole Boinet

You Heartbreaker, You (Fiction Records/Universal). Sortie le 29 août.
Retrouvez la critique de l'album de Jehnny Beth p.109.

Johnny Hostile

PRIX FONDATION GAN
À LA DIFFUSION
64e SEMAINE DE LA CRITIQUE
CANNES 2025

LEFT-HANDED GIRL FILM PRODUCTION
LHG FILMS LIMITED GOOD CHAOS LE PACTE & TAIPEI FILM COMMISSION
PRÉSENTENT

« NOUS TOUCHE EN PLEIN CŒUR »
LE MONDE

SEAN BAKER PRÉSENTE

LEFT-HANDED GIRL

UNE FAMILLE À TAÏWAN

UN FILM DE SHIH-CHING TSOU

AU CINÉMA LE 17 SEPTEMBRE

UGC DÉCOUVRE
CINÉMAS ART & ESSAI
revélation mk2

PREMIERE PERIOD. TEASER Les Inrockuptibles LA SEPTIÈME OBSESSION LE FIGARO

GoodChaos TAIPEI FILM Le Pacte

“Qui prétend faire de l’humour sans prendre position ?”



→
Malik Bentalha à Paris, en juillet.

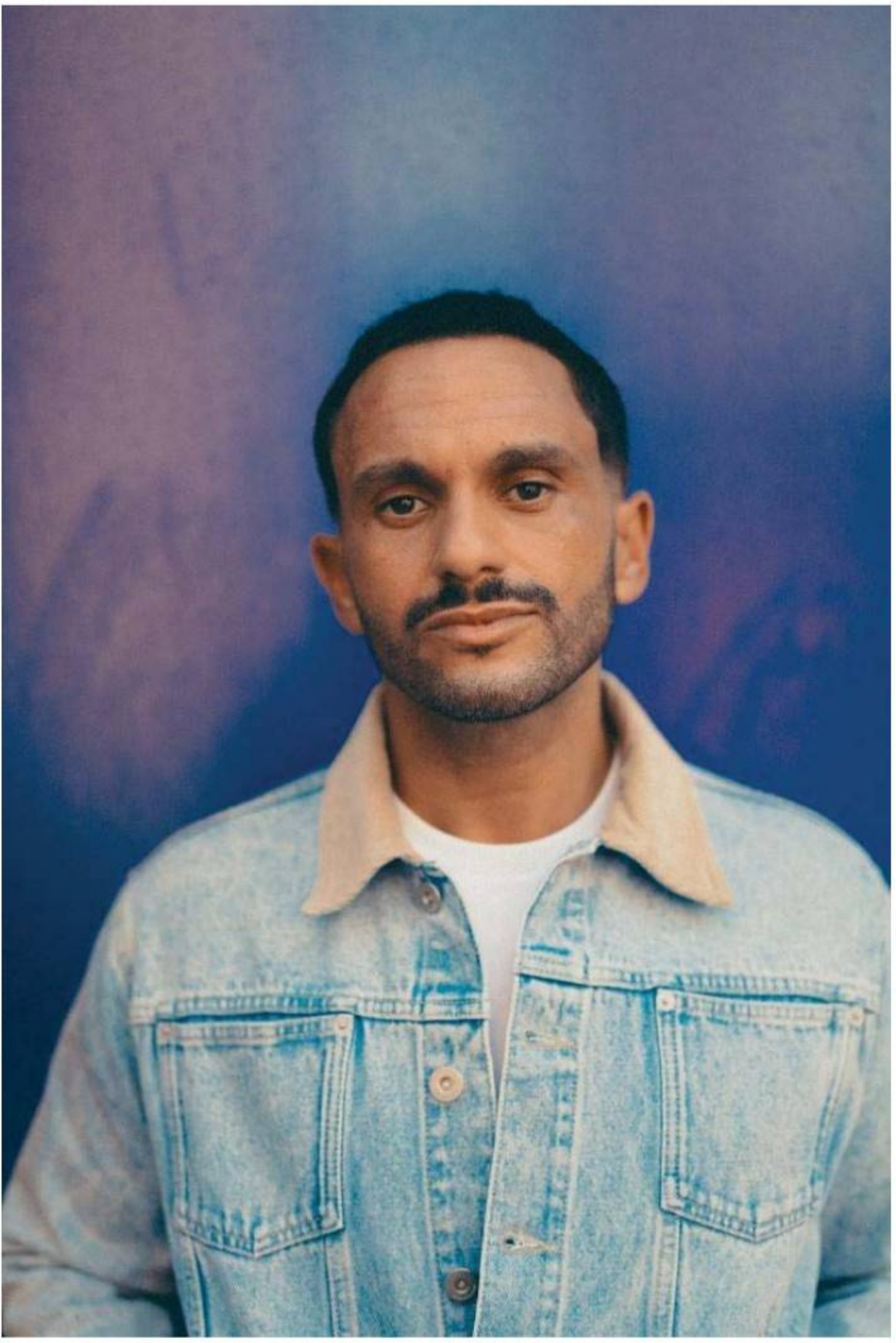


En tournée avec son troisième spectacle, *Nouveau Monde*, et à la tête d'une chaîne YouTube de parodies au succès retentissant, Malik Bentalha s'est imposé en à peine deux ans au sommet du rire français, après une singulière métamorphose. Rencontre.

Texte Jean-Marie Durand & Théo Ribeton

Photo Boby pour Les Inrockuptibles

Après l'échec relatif – 700 000 entrées quand même – de sa comédie d'aventure *(Jack Mimoun et les secrets de Val Verde)* en 2022, Malik Bentalha a connu une période de dépression. Comme si un sprint de quinze ans s'arrêtait subitement et lui imposait un bilan d'étape. La dernière décennie et demie était sans doute passée un peu vite pour celui qui fut découvert par Alex Lutz et qui, tout juste débarqué de son Languedoc natal à 18 ans, était intronisé comme l'héritier évident de Jamel Debbouze, la star de *H*, avec un premier seul-en-scène *(Malik Bentalha se la raconte)* immédiatement suivi des étapes logiques du succès dans le paysage comique français : chroniques radio et télé, passage au cinéma *(Pattaya, Taxi 5)*, second spectacle *(Encore)*. Quelques nuages et un manager qui l'a escroqué entre-temps ont forcément



entaché ces années dorées, mais pas au point de le faire renoncer à une formule qui gagne : son regard faussement ahuri, ses accidents volontaires de diction et sa roublardise lui assurant un maintien solide. Solide, mais peut-être pas éternel ; lorsque le soufflé est soudainement retombé, Bentalha a décidé de prendre de l'envergure.
En quelques mois, il s'est métamorphosé en un humoriste méconnaissable, tant sur le plan physique (il a perdu beaucoup de poids, décidé de soigner sa garde-robe) qu'artistique, avec un travail nouvellement corrosif, plus posé et s'autorisant le sérieux. Une renaissance qui le place au centre du paysage via une chaîne YouTube à l'écho retentissant, notamment depuis un sketch viral parodiant l'émission de Pascal Praud, mais aussi un spectacle *(Nouveau Monde)*, toujours en tournée, et des prises de position courageuses sur l'extrême-droitisation du débat public. Nous avons voulu rencontrer ce nouveau repère inattendu du stand-up politique en France, qui en appelle à la responsabilité des artistes, ouvre la voie sur la santé mentale et n'a sans doute jamais été aussi drôle.

On a observé récemment chez toi un tour plus sérieux, une mutation dans ton spectacle et tes sketchs. Qu'est-ce qui t'a inspiré cette transformation ?

Malik Bentalha — Je ne sais plus si c'est moi ou Mohamed Ali qui disait *"Être le même homme à 50 ans et à 20 ans, c'est avoir perdu trente ans de sa vie"*. Je pense que le plus important, c'est d'évoluer, et j'ai eu la chance d'en prendre conscience. Je me suis dit à un moment : *"Est-ce que je continue à faire ce pour quoi on me prend dans les films ?"* Et j'ai pensé : *"OK, je vais essayer de grandir."* Et ça passe d'abord par être aligné avec ce que tu es. Dans ce métier, c'est déjà ne plus avoir quarante interlocuteurs. Car ce qui m'embêtait un peu, c'est qu'il y ait beaucoup d'intervenants dans le processus de créativité, que ce soit au cinéma, à la télé ou même à la radio. J'ai eu besoin de retrouver le sentiment de liberté que j'avais sur scène.

Et l'espace qui pouvait encore le donner, c'était YouTube ?

Oui, mais à une condition particulière, car quand j'ai commencé à écrire ces parodies vidéo, on m'a tout de suite dit : *"Ouais, mais pour le budget que tu veux, il faut que tu aies une marque avec toi."* Donc il faut un sponsor, mais je ne peux pas dénoncer un "système" dans lequel on est entrés tout en disant au milieu de la vidéo *"Et n'oubliez pas, avec Moulinex…"*. Donc je me suis dit *"Je vais payer de ma poche"*, et j'ai coproduit avec mon producteur de spectacles. Je ne voulais pas qu'une marque fasse la fine bouche avec telle ou telle vanne sur CNews, Grolet ou Jacquemus.

Tu as perdu de l'argent ? L'audience de tes sketchs a quand même été importante.

L'audience a été monumentale, mais je n'ai pas monétisé. Je ne voulais pas faire le faux révolutionnaire, pointer une dystopie et à côté faire rentrer de l'argent, qui n'a jamais été mon moteur. Ce n'est pas une posture. Je pourrais en gagner beaucoup, beaucoup plus.

Comment analyses-tu l'impact de cette poignée de sketchs ? Est-ce que tu penses que c'est venu remplir un espace de satire laissé vacant ?

Totalement. J'ai grandi avec cet espace qui était pour moi occupé alors par *Les Guignols de l'info*. C'était un exutoire pour la bêtise du monde. Fin 2023, il y avait un vide. •••

“J’avais envie de me sentir utile dans ce moment où tout part en vrille. Et j’avais l’impression, parfois, que je ne l’étais pas.”

→ Les idées nauséabondes se libéraient et il n’y avait pas de contre, pas de réponse. Ça me faisait mal au ventre quand je rentrais le soir et que je voyais certains sujets. Je ne veux pas faire le discours Benetton, mais mes potes sont musulmans, juifs, catholiques, on se marre, on échange ensemble, et là, plus le temps passe et plus je me rends compte qu’une vraie division est en train de se créer. Ma parodie de Pascal Praud a un peu fait du bien à un moment où les gens en avaient besoin, mais je n’en avais pas du tout conscience. Je l’ai fait égoïstement en pensant à ce qui me fait du bien.

Comment imagines-tu une parole de résistance par rapport à l’empire Bolloré, et comment te positionnes-tu sur ton statut d’humoriste par rapport à ça?

Je ne m’autoproclame pas justicier politique. Quand j’écris sur CNews, ça me dépasse un peu, et je préfère ne pas enchaîner avec un autre sketch politique, donc je fais une parodie de Jul. Ce qui me plaît, c’est de pouvoir toucher à tout. On m’a demandé la suite de *“L’Heure de trop sur TNews”*, mais ce serait une erreur de la faire.

As-tu rencontré des réticences liées à la peur qu’inspire cet empire?

Énormément d’acteurs ont dit non. C’est compliqué de s’attaquer à Canal+, qui est le premier financier du cinéma français. Et moi aussi mes films ont été financés par Canal+.

Quel est ton regard, plus largement, sur la question de la censure? L’humour politique est-il plus difficile à pratiquer qu’auparavant? Qu’as-tu pensé de l’affaire Blanche Gardin par exemple?

Je prône depuis toujours et je prônerai jusqu’à la fin la liberté d’expression. Si quelqu’un ressent le besoin de dire quelque chose, il doit le faire. Et je regrette qu’on censure des talents comme Blanche Gardin. Après, ce qui est regrettable, c’est qu’aujourd’hui, on fabrique ces affaires sur des extraits. Dans le propos que peut avoir un humoriste ou une chroniqueuse, on prend un bout qui ne veut rien dire, on le donne à des relais sur les réseaux sociaux, et on oriente l’opinion avec ça. Et peu importe si c’est faux, il faut juste que ce soit du snack. On ne clique pas sur le lien, il y a une pub qui va s’ouvrir et on n’a pas envie, donc on ne regardera pas. On lit le titre, on passe à la suite, et là, c’est le grand n’importe quoi : ah, Jean-Yves a été éliminé de *Secret Story* ; tiens, l’Iran est attaqué ; oh, machin a mis deux buts…

→
À Paris, en juillet.

Un autre cas de censure récent a été l’affaire Merwane Benlazar.

Ça, c’est lunaire. Quand on connaît un peu Merwane, ça n’a aucun sens ne serait-ce que d’avoir ce débat. Je ne dirais pas pour autant que j’ai été surpris par la violence ou la gravité des accusations : après tout, j’ai moi-même fait un sketch sur la propension des médias à voir de l’islamisme chez tous les Arabes. Merwane est un mec super, très drôle, bourré de talent. Ça n’a pas de sens.

Est-ce que tout ça crée un climat de terreur pour les humoristes? Faut-il craindre qu’ils et elles se dépolitisent après ce genre d’affaires?

Ce qui incite avant tout les humoristes à se dépolitiser, c’est sans doute les algorithmes. Pour un artiste qui fait son audience sur Instagram, c’est moins évident de s’attaquer à des milliardaires d’extrême droite que de faire du mainstream. Encore une fois, tout dépend de là où tu te positionnes en tant qu’humain. Ma priorité, ce n’est ni l’argent, ni la gloire, ni d’aller aux César, ni d’avoir un Molière aujourd’hui. C’est d’avoir ma conscience tranquille, être aligné avec mes principes et mes valeurs. Il y a quelques années, je voulais monter les marches de Cannes, être invité à des défilés de mode. Aujourd’hui, ce n’est pas ma priorité. Si demain on respecte mon travail, qu’on veut m’inviter dans un festival, je ne vais pas non plus dire non, je ne veux pas du tout m’ostraciser. Mais je me moque de plein de choses.

Aujourd’hui, tu dirais que tu t’es construit un peu une conscience politique? Qu’est-ce qui aurait déterminé cette ouverture-là?

Je pense quelque part qu’elle était toujours en moi et qu’elle a mis du temps à grandir. Je ne me sentais pas encore prêt. Mais qui prétend faire de l’humour sans prendre position? J’ai grandi avec un père lecteur de Noam Chomsky, grand fan de Jean Ferrat, dans un climat un peu intello de gauche, fait de culture communiste, d’humanisme. Luther King, Malcolm X. Je suis un grand fan de boxe, donc je regardais les prises de position de Mohamed Ali. Quant à ce qui m’a fait basculer, disons que je me suis dit : *“Qu’est-ce que je vais laisser si un jour je ne suis plus là?”* J’avais envie de me sentir utile dans ce moment où tout part en vrille. Et me sentir utile, c’est faire ce qui me semble juste et prôner des valeurs de paix, d’amour, quelle que soit notre religion, quelle que soit notre origine, quelle que soit notre orientation sexuelle. Je voulais me sentir utile et j’avais l’impression, parfois, que je ne l’étais pas.

Beaucoup d’humoristes font des spectacles sur leur dépression en ce moment, entre Jérémy Ferrari, Roman Frayssinet…

Je ne sais pas ce que ces personnes ont traversé. Je sais que ce sont des moments difficiles, et j’imagine que c’est pour eux une manière d’exorciser la chose. Plus on sera nombreux à le faire, plus les nouvelles générations vont prendre conscience qu’il y a des blessures qui ne se voient pas. Moi, pendant longtemps, je pensais que pour avoir mal, il fallait que je saigne ou que j’aie le bras cassé. Et tu vois, à la fin de mon spectacle, il y a un gros passage sur la santé mentale. J’ai gardé le contact avec quelques personnes qui m’ont justement écrit sur les réseaux pour me dire que voir le spectacle leur avait donné envie de franchir le pas et qu’ils étaient prêts à aller •••


19



"Exister pleinement en tant qu'individu, sans avoir à se justifier, être là pleinement, cela me semble la seule voie possible."

→ parler à quelqu'un, à suivre une thérapie. J'ai reçu des tonnes de messages, les plus beaux de ma vie, de la part de personnes qui traversent des moments difficiles. Beaucoup me disent que le spectacle les a boostés et leur a remonté le moral. C'est à ce carrefour-là que je me dis qu'on sert à quelque chose.

Avec toi ou avec Nicolas Demorand, les psys sont donc sûrs d'avoir du travail dans les années à venir ?

En tout cas, on peut jouer les intermédiaires capables d'éveiller quelque chose, les inviter à ne pas céder à leur désespoir.

Comment un·e humoriste travaille-t-il ou elle cette matière intime qu'est la dépression ? Quel registre d'émotion ou d'information voulais-tu activer par tes mots ?

Je mets beaucoup de temps entre chaque spectacle. Le dernier que j'avais fini en 2020, j'y suis revenu en 2024 ; je prends toujours quatre ou cinq années pour en écrire un nouveau, parce que je veux vivre des choses. Je ne parle que de mon parcours, de ce que je vis, de ce que j'ai traversé. Mon premier spectacle racontait la construction d'un gars de province qui arrive à Paris et découvre ce métier. Le deuxième spectacle, c'est le succès, les émissions de télé, les films de cinéma, la reconnaissance publique, le star-system en quelque sorte. Et le troisième va plus en profondeur au cœur de ma psyché, de ce que j'ai vécu ces quatre dernières années, des moments pas faciles, donc. Il a juste fallu, pour moi en tout cas, prendre le stylo et me demander à quel moment je m'étais senti en difficulté, pourquoi j'avais pris du poids, quel avait été mon rapport avec mon corps alourdi, comment la séparation de mes parents m'avait affecté… Bref, que des sujets où je devais me mettre à nu.

Est-ce que ta façon d'écrire a aussi changé ?

J'ai arrêté d'avoir l'obsession de l'humoriste qui cherche à mettre sans cesse du rythme dans ses phrases, à susciter le rire toutes les trente secondes. Je me suis détaché de cette quête frénétique de la vanne, pour être plus sincère, quitte à ce que ça rigole moins ; j'ai cherché à toucher le public un peu plus en profondeur. Je me suis mis à assumer le fait d'écrire quinze lignes sans vanne, de parler dix minutes sans que personne ne soit prêt à rire. Pour raconter quelque chose de vrai. J'ai donc appris à déconstruire les codes du stand-up que je connaissais jusque-là. Ce truc où on se fout de l'histoire, de la sincérité, parfois de la réalité même. Pendant une heure trente, je ne dis que la vérité, il n'y a pas un mensonge. Avec mon nouveau spectacle, j'ai vu des gens pleurer à la fin devant les photos de moi quand j'étais dans un sale état à l'hôpital. Tu viens de parler aux gens, de leur ouvrir ton cœur, et en plus de ça, à la fin, ils voient que tu n'as pas triché. Je pense qu'aujourd'hui le public désire ça : quelque chose de plus vrai, de plus brut, sans filtre. On revient à l'essentiel, au vrai. Sur ce spectacle, je me suis dit : *"Sois toi-même, dis ce que tu as sur le cœur."* Je prenais un risque : ça passait ou ça cassait. Je ne savais pas si mon public allait comprendre où je voulais aller.

→
Tupac, légende du rap au mur et dans le livre du photographe Michel Haddi.

Ce spectacle s'appelle *Nouveau Monde*. Comment comprendre ce désir de nouveau monde : est-ce le tien, personnel, ou celui du monde entier, à un moment où tout part en vrille ?

En fait, ce spectacle, je l'ai écrit avec un film de chevet, *The Truman Show*. L'idée est arrivée avec la dernière scène où Jim Carrey part vers un nouveau monde. J'aime bien que le film s'arrête là, parce qu'on ne sait pas de quoi ce nouveau monde sera fait ; mais on va prendre le risque, on va y aller ensemble. À chacun son interprétation, donc : certains me disent que le nouveau monde fait référence à un avenir complètement "dark" ; d'autres pensent que j'aspire à un monde rempli d'amour. Chacun voit ce qu'il a envie de voir, en fait. C'est le propre de l'art : devant un tableau, chacun en donne une interprétation personnelle. En tout cas, oui, j'aspire à un monde apaisé, mais on part de loin !

La fascisation rampante, un peu partout dans le monde, cela t'inquiète par exemple ?

Oui, c'est dur de ne pas être inquiet. Quand j'ai regardé *Don't Look Up* d'Adam McKay il y a deux ans, je me suis dit que le film exagérait un peu ; eh bien, franchement, on y est aujourd'hui ! Elon Musk, Donald Trump ! Il n'y a pas un jour où l'on ne se dit pas qu'on est dans *South Park*. Un gars arrive avec sa casquette, il joue avec la gravité tout en dédramatisant la chose. Tout se mélange, il n'y a plus de respect des institutions, on va dans la boue avec tout le monde, c'est de la téléréalité politique. Une grande partie des Français n'arrivent pas à joindre les deux bouts. Des jeunes de 18 ans n'arrivent pas à manger à leur faim. Et des politiques disent qu'il faut travailler plus. Quelle indignité. Et si on a le malheur d'ouvrir notre gueule, nous les humoristes, et de dire quoi que ce soit sur ce scandale, on nous salit sur les réseaux en nous rappelant que l'on n'est pas légitimes. Mais avant d'être un humoriste, je suis un citoyen français. Et j'ai un cœur. Je suis un privilégié, mais ce n'est pas pour autant que j'oublie d'où je viens ; je serai toujours du côté du peuple et des gens qui souffrent. Avec de l'argent, sans argent, avec des voitures, sans voiture, avec du succès, sans succès, peu importe ; ma boussole, ce sera toujours d'être avec les gens qui sont dans le besoin et qui galèrent.

Est-ce que tu crois que ton public aime chez toi cette attention à la souffrance sociale ?

Probablement, je pense que c'est peut-être aussi un mélange de tout. J'ai beaucoup de remarques sur le fait d'avoir réussi à me réinventer. Le public aime qu'on ne reste pas dans son petit confort ; il récompense la "prise de risque". Après, je ne cache pas que tout n'était pas rose. En prenant des positions politiques comme ça, j'ai vécu des moments pas faciles.

Par exemple ?

J'en parle dans le spectacle, des menaces sur les réseaux sociaux. J'ai par exemple apporté mon soutien à la cause palestinienne. Et je continuerai à l'apporter. Mon cœur me disait d'aller vers là ; un peuple opprimé subit un génocide à l'heure actuelle et le monde le voit. Ce n'est pas une affaire de religion, mais d'humanité. On ne peut pas rester insensible quand on voit des images à Gaza, au Yémen, au Congo… Ce qui se passe en Palestine, c'est inadmissible. Il faut le dénoncer. •••

→ Qu'est-ce qui te rattache à la tradition du stand-up américain, comme Dave Chappelle par exemple, comparé à la tradition de l'humour français, elle-même très diverse ?

Dans un premier temps, je dirais que je me raccroche à une tradition de l'humour français ; je viens de province, et celui qui m'a initié à l'humour, c'est mon papa. Or, l'humoriste préféré de mon père, c'est Pierre Desproges. Par la suite, j'ai été bercé par Les Inconnus, Les Nuls, Gad Elmaleh, Coluche, et surtout la génération *H,* incarnée par Jamel Debbouze, Éric et Ramzy – c'était la première fois que je voyais des gens qui me ressemblaient, même physiquement. Je partageais toutes leurs références. Par la suite, en arrivant à Paris à 18 ans, on m'a fait découvrir les stand-uppers américains. Petit à petit, je me suis intéressé à une autre tradition, je suis devenu un grand fan de Martin Lawrence, qui avait une série géniale, *Martin.* Je suis aussi un grand fan de Chappelle évidemment… Mais c'est vrai que ma base reste française.

Il existe dans l'histoire du rire français une tradition associée à ce qu'on appelle souvent un "rire de gauche", voire un rire de résistance. Est-ce que tu t'y retrouves ?

Non, je suis un pirate, je crois ; je ne peux être rattaché à personne, je n'ai pas d'affiliation trop affirmée, je suis rattaché à moi-même et à Dieu, dans le sens où je suis croyant. Je trouve qu'aujourd'hui c'est important d'apporter un peu de spiritualité, un peu de positivité dans la religion. Aujourd'hui, quand on parle de religion, on ne retient qu'un aspect très négatif, très sombre ; or, je trouve que remettre la spiritualité et l'amour au centre, quelle que soit sa religion, ne pas avoir honte de dire qu'on est musulman, chrétien ou juif, c'est important. Je suis donc attaché à mes valeurs, à mes principes, à mon humour.

Mais que partages-tu avec une nouvelle scène du rire en France qui, de Thomas Ngijol à Fabrice Éboué en passant par Jean-Pascal Zadi, évoque les angles morts de l'histoire coloniale par exemple ? Te sens-tu des affinités avec elle ?

Bien sûr, ce sont des gens que je côtoie, on a les mêmes goûts, on se retrouve à travers la musique, des références communes, *La Haine,* 2Pac, Dr. Dre… On a beaucoup d'atomes crochus. Je vais être plus proche de ces artistes-là, parce que, quand on se voit, on va tout de suite cliquer sur ces références. Et en même temps, je suis quelqu'un de très ouvert, j'ai eu la chance de tourner des films avec des acteurs incroyables qui m'ont apporté plein de choses, de Gilles Lellouche à Kad Merad… J'ai soif de rencontrer des gens, je suis encore novice dans ce métier. Benoît Magimel, dans sa manière de construire un personnage, pourrait m'apprendre plein de choses, j'imagine. Je suis très *"Père Castor, raconte-moi une histoire"* ; quand je tourne avec de grands acteurs, de grands réalisateurs, j'adore rester sur le plateau, regarder comment le réalisateur tourne un plan, pose sa caméra. Et, en même temps, je peux aussi me retrouver avec des gens qui pourraient être a priori loin de mon univers. J'aimerais beaucoup tourner avec Sandrine Kiberlain, par exemple. Justine Triet est extraordinaire.

Que penses-tu de la manière dont les humoristes parlent du racisme en France ?

Pour moi, en parler en 2025, c'est encore faire un pas en arrière. Les humoristes en ont parlé depuis les années 1980, depuis Farid Chopel, Fellag ou Smaïn, au moins. Bien sûr que cela existe encore, mais exister pleinement en tant qu'individu, sans avoir à se justifier, être là pleinement, cela me semble la seule voie possible. Pour moi, il faut arrêter de se justifier ; on est la quatrième génération, ce n'est plus un débat. En débattre encore, cela n'a plus lieu d'être, à mon sens. Ça se mélange, on est tous ensemble, on est bien, le rap est la musique préférée des Français et, en même temps, il y a de la variété qui cartonne, c'est "ma France à moi", comme disait Diam's il y a quinze ans. J'écoute du Cabrel, mais je vais aussi écouter du Jul. La différence, c'est une force. J'aime beaucoup Jonah Hill aux États-Unis : il a démarré avec *SuperGrave,* et aujourd'hui il parle d'introspection et de sa thérapie avec *La Méthode Stutz* sur Netflix. C'est ce que je veux : toucher tout le monde, ne laisser personne sur le côté. Je veux me construire en étant dans la vérité ; ma vérité, elle passe par l'amour, le partage et la sincérité. Même dans mon opposition assumée au groupe Canal+, je ne suis pas en train de dire *"Tous debout contre Bolloré".* Chacun, en son âme et conscience, doit faire ce qui lui plaît. Je ne suis porteur d'aucune revendication ; je suis plus heureux en ayant moins de projets, en arrivant à me regarder dans une glace et dormir la conscience tranquille, en étant fidèle à l'homme que je suis et en voyant la fierté dans le regard de mes parents. Ça n'a pas de prix.

Tu disais être un pirate ; est-ce que cela signifie aussi que tu es un peu seul dans le paysage ?

Oui, je suis très solitaire, je suis très casanier. J'ai démarré ce métier très jeune, en 2007 : j'avais 18 ans, je suis arrivé à Paris et j'ai été jeté dans la gueule du loup – c'est un métier qui est très brutal. J'ai voulu voir un peu tout ce qui se faisait dans ce métier, sortir, parler à tout le monde : je pensais qu'en ayant passé une soirée avec des gens, ils devenaient tes meilleurs amis. J'ai appris que c'était un business ; dans le show-business, il y a aussi "show" – c'est un show. Aujourd'hui, je me sens plus mature pour affronter tout ça. Je parle comme un vieux con, je suis désolé, mais je vois la nouvelle génération arriver, et, parfois, j'essaie de leur dire ce que mes prédécesseurs ont essayé de me dire : *"Attention, ne fais pas ça".* En fait, il faut apprendre en tombant : c'est comme ça que j'ai appris, il faut vivre ton expérience. Prends le mur, c'est là que tu vas grandir. Je me méfie de tout ce que le métier englobe, la poussière, le showbiz. Heureusement, le public est là et me porte. Mais au final, il n'y a pas mieux qu'une soirée à la maison devant un match du PSG avec une pizza quatre fromages.

Malik Bentalha et ses amis au Point Virgule, Paris, les 23 et 24 septembre.

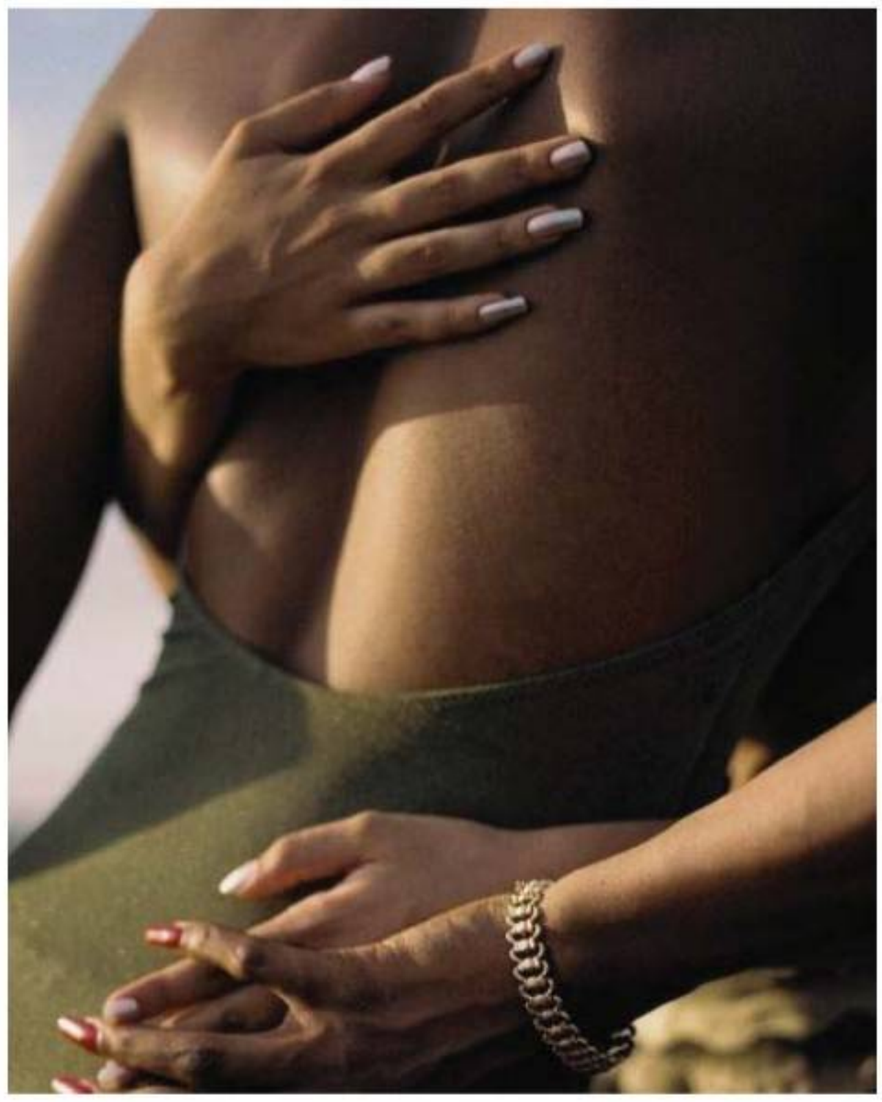


“Avant d’être un humoriste, je suis un citoyen français. Ma boussole, ce sera toujours d’être avec les gens qui sont dans le besoin et qui galèrent.”

KWIR NOU ÈXISTE





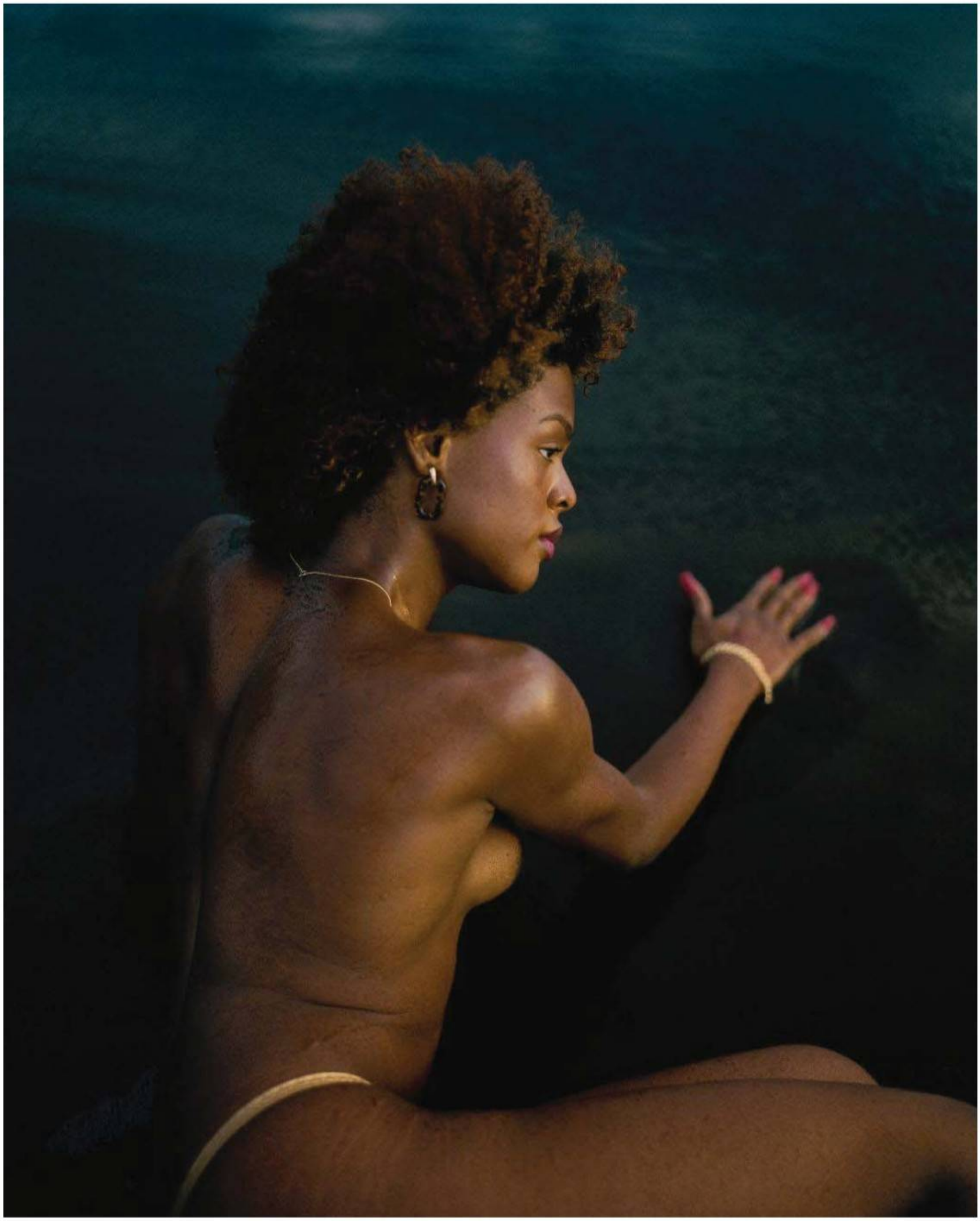




Le créole, comme la nature, irrigue *Kwir Nou Éxist*. Né en 2020, ce travail transmédiatique (portraits, vidéos, performances) toujours en cours documente la jeunesse queer réunionnaise, rend hommage aux trajectoires effacées et fabrique des archives vivantes. Le projet affirme des existences situées, construites dans la créolité et l'autodéfinition ; il refuse l'hégémonie des récits queer occidentaux et offre d'autres narrations. C'est un geste politique : ne pas se laisser avaler ni effacer. Depuis cinq ans donc, le duo Raya Martigny et Édouard Richard sillonne l'île, enchaîne les shootings en plein air entre falaises, forêts, marchés, ciels lourds. Les personnes photographiées participent aux mises en scène, choisissent les lieux, proposent les vêtements. Le projet devient lien, discussion, cohabitation – une forme de vivre ensemble, exposée en juillet au Jardin des Tuileries, à Paris, puis à La Réunion.

Manon Renault

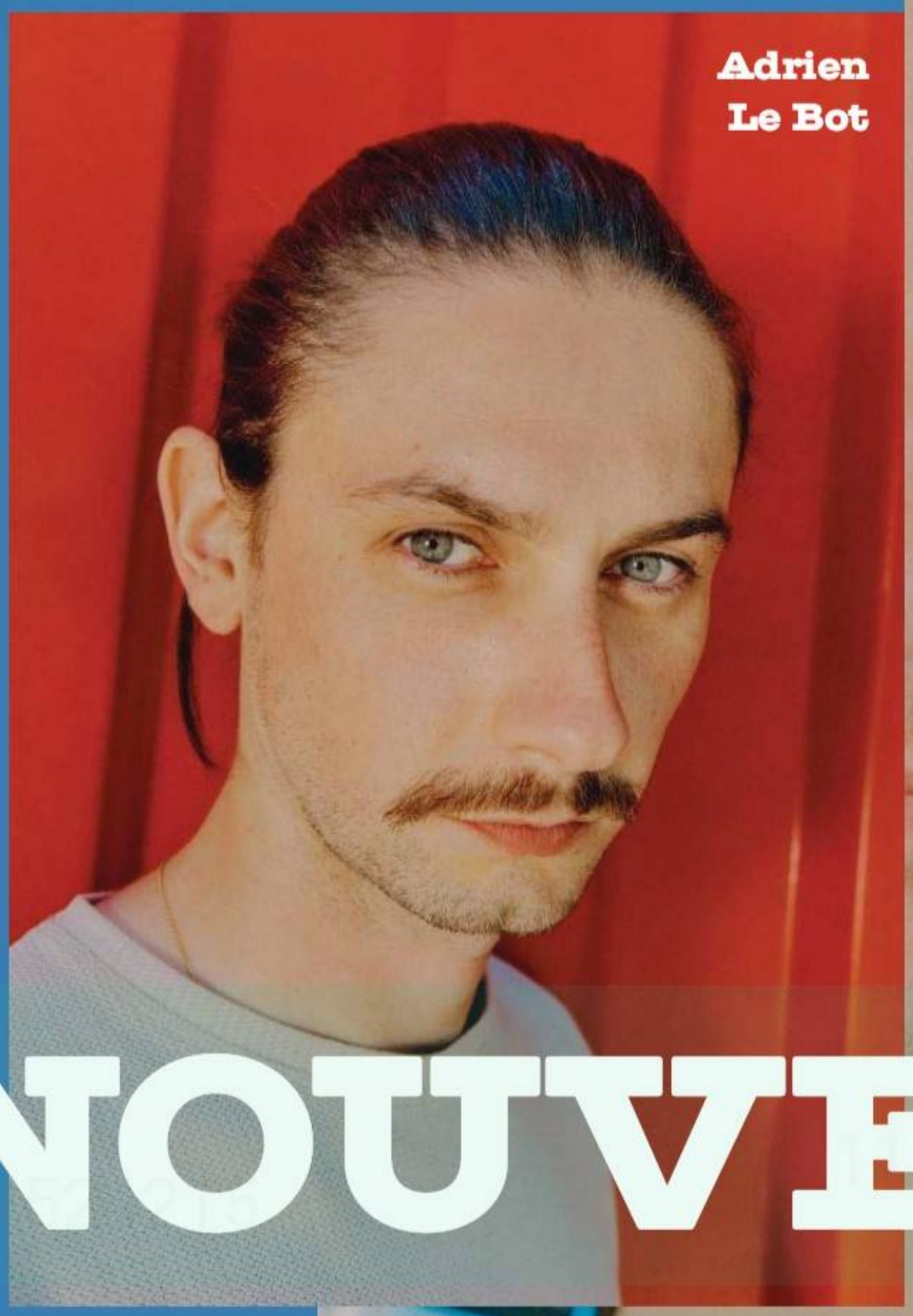
Kwir Nou Éxist au Frac Réunion, Saint-Leu du 30 août au 11 octobre.

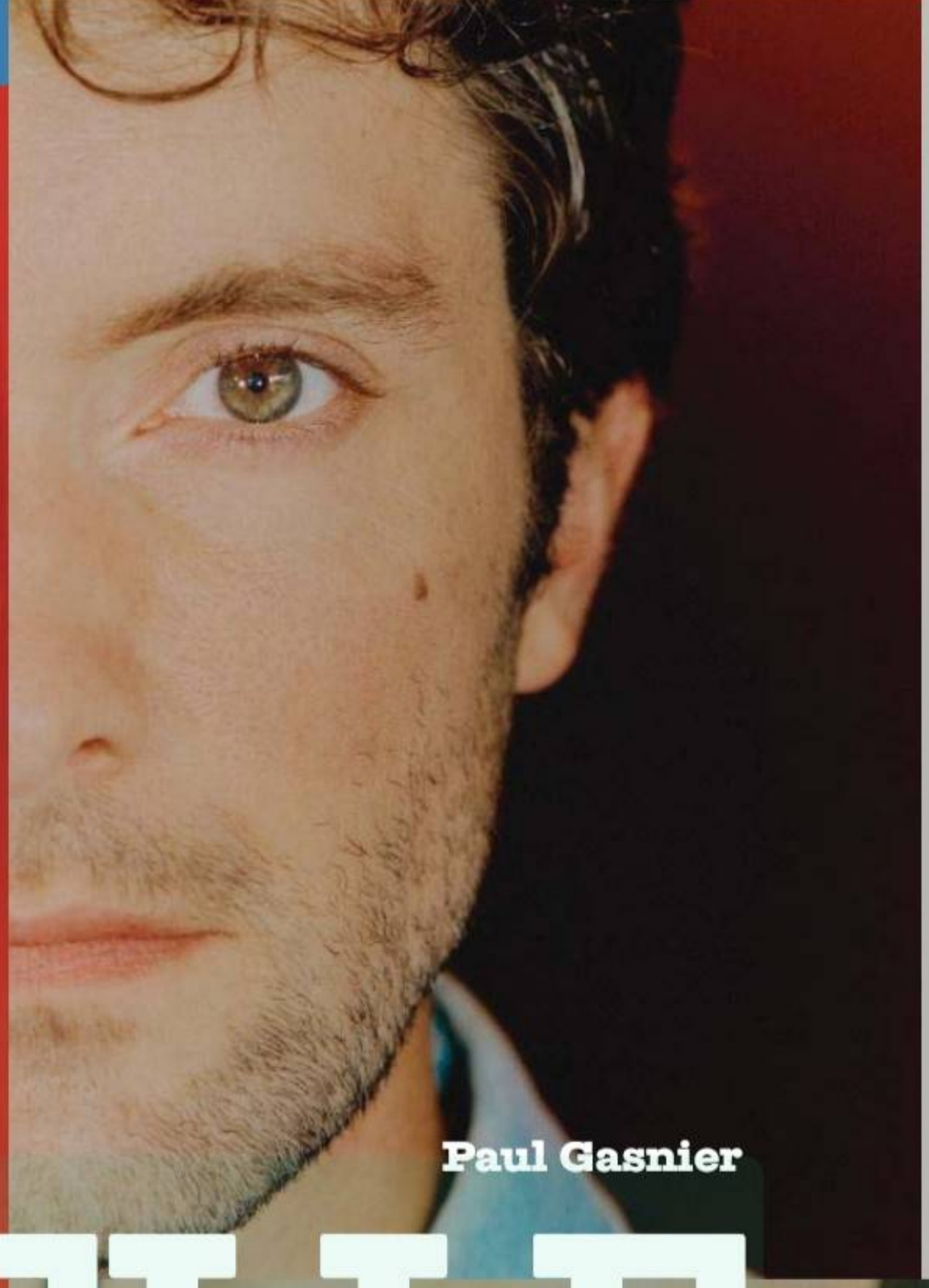












NOUVELLE





Laura Vazquez

VAGUE



Nassera Tamer

Cette année, c'est parmi les 73 premiers romans qui paraissent à la rentrée que l'on a découvert les textes les plus contemporains et audacieux. Chacun·e des jeunes auteur·rices qui nous ont impressionné·es déplace le roman ou le récit sur d'autres territoires, l'hybride. Chacun·e explore ce qui resterait encore minoritaire, maintenu dans une marge – l'homosexualité, l'émigration –, et travaille sa propre langue par ce prisme. Adrien Le Bot nous entraîne dans les zones de drague gay, zones urbaines ou périurbaines grises, de passage, dans un texte polyphonique. Nassera Tamer renoue avec la langue de ses origines. Séphora Pondi sonde les corps via la vie d'une actrice. Paul Gasnier enquête sur le jeune homme qui a accidentellement tué sa mère et livre un texte de *narrative nonfiction* qui se meut en geste contre l'extrême droite. Et si Laura Vazquez n'en est pas à son coup d'essai, la poétesse signe avec son deuxième roman un réquisitoire puissant et inspiré contre toutes ces normes qui nous écrasent pour mieux nous maintenir menotté·es, agent·es producteur·rices et consommateur·rices de la société. Une nouvelle génération d'écrivain·es est, plus que jamais, en train d'éclore. À nous de l'accompagner.

Texte Nelly Kaprièlian
Photo Julien Lienard
pour Les Inrockuptibles


LITT-RENTRÉE-RAIRE 2025

LA CONQUÉRANTE

Comédienne, pensionnaire de la Comédie-Française, Séphora Pondi signe à 33 ans un premier roman puissant et hyper-contemporain sur le corps et l'idée d'être regardé·e. Rencontre à Paris avec une artiste à qui tout réussit.

Texte Pauline Le Gall

Photo Julien Lienard pour Les Inrockuptibles



On rejoint Séphora Pondi à l'Hôtel des Saints Pères, juste à côté des bureaux de Grasset, l'éditeur de ce premier roman, *Avale*, qui nous a impressionné·es en cette rentrée. L'interview a été difficile à caler, tant la vie de Pondi semble être un tourbillon, entre les représentations à la Comédie-Française, où elle est pensionnaire depuis 2021, les tournées et les projets de films et de mises en scène. Mais elle ne laisse rien paraître de la fatigue qui doit être la sienne : elle a l'habitude, cela se voit, de donner le change.

On la retrouve, donc, un matin de juillet très tôt, après avoir traversé un dédale de tables occupées par des client·es bien habillé·es, dans une alcôve de l'hôtel. Son look de jeune femme moderne – top décolleté et jupe moulante – tranche avec le côté feutré et vieillot de la salle.

D'emblée, elle se lève sourire aux lèvres pour nous faire la bise, et s'émeut quand on la complimente sur l'écriture de son livre – inventive, vivante, parfois violente, comme l'époque, toujours riche en vocabulaire, en images. C'est cet aspect qui nous a scotché·es, cette écriture magnétique, sûre de ses effets et de son style, qui avance conquérante, plus encore que le faisceau de sujets très contemporains – le corps, les troubles du comportement alimentaire, les violences sourdes du milieu du cinéma, le masculinisme. Séphora Pondi s'inquiète pourtant, comme beaucoup d'autrices racisées, de ne devenir qu'une énième *histoire* à raconter : la rare comédienne noire du Français qui écrit sur une actrice noire. Autour du corps, en plus. On sent qu'elle a travaillé, plus que quiconque, pour ne pas être réduite à un stéréotype, que chaque phrase a été soigneusement réfléchie.

Quand elle parle, c'est pareil : Pondi tient à ce que chaque mot soit juste. Elle qui écrit pour elle depuis des années a cherché longtemps la langue d'*Avale*, qu'elle a voulue *"classique"*, *"presque aristo"*. Le terme nous fait sourire. Elle l'assume avec humour d'un geste distingué de la main.

Avec une pointe de malice, elle nous fait comprendre qu'une *"certaine presse"* (la nôtre ? on n'ose pas demander) s'extasie •••

←
À Paris, en juillet.

→ facilement dès *"qu'il y a de l'argot dans des textes, des mots dans une autre langue"*. Ce qui a le don de l'agacer. Séphora, elle, veut *"déjouer l'imaginaire"* qui collerait à son parcours : celui d'une jeune fille née en 1992 de parents immigrés camerounais, qui a grandi en HLM *"dans plusieurs villes de banlieue"*. Elle ne veut surtout pas écrire un roman misérabiliste ou sociologique, réaliste. Cette fille de deux profs, qui enseignent en lycée professionnel pour des bacs pro, assume une part de *"distinction"* toute bourdieusienne – c'est un sujet qui traverse d'ailleurs *Avale,* ce sentiment de grimper l'échelle sociale et culturelle, d'apprendre les codes parisiens à toute vitesse. Quand elle parle de *distinction,* elle fait un geste avec son doigt, celui d'une flèche qui atteint sa cible, qu'elle ponctue d'un grand sourire. Dans sa famille, on tenait à *"l'élégance"*, il n'y avait *"pas de gros mots"*. *Avale* est plein de situations violentes, il déborde de la saleté du monde, mais le langage est, comme elle le dit, *"châtié"*.
Ballottée entre des milieux immigrés et des milieux blancs toute son adolescence, Pondi se sait spécialiste des *"grands écarts"*, qui *"d'un point de vue sociologique* [lui] *ont beaucoup apporté"*. On sent qu'elle a appris à naviguer, à être aussi à l'aise dans une MJC de banlieue que dans un hôtel bourgeois de Saint-Germain-des-Prés. C'est ce que lui a permis son ascension rapide dans le monde du théâtre : un diplôme obtenu à l'ERACM (École régionale d'acteurs de Cannes et de Marseille), les classes de Ier Acte à La Colline (ateliers d'acteur·rices racisé·es créés par Stanislas Nordey et Stéphane Braunschweig en 2014 pour une plus grande diversité au théâtre), les premiers succès sur les planches avec *Désobéir* de Julie Berès et Kevin Keiss. Jusqu'à être repérée par Éric Ruf, qui lui offre en 2021 l'opportunité rare de devenir pensionnaire de la Comédie-Française et de jouer *Médée,* ou le rôle de Kent dans *Le Roi Lear*. L'institution fait partie de son imaginaire : l'endroit la *"fascine"* quand elle y va avec le collège. Pour la comédienne qui se dit très jeune *"attirée par les lumières"*, s'accomplir intellectuellement n'est pas qu'une ambition ou une coquetterie. Elle s'y accroche, c'est un réflexe de survie.

TOUT SAUF UNE AUTOBIOGRAPHIE

Avale réfléchit aux regards et s'amuse à déjouer les attentes en prenant des virages narratifs *"jusqu'au-boutistes"*, comme elle le dit. Elle l'envisage dans un premier temps sous forme de *"pièce de théâtre"*, de *"monologue"*. Son personnage, Lame, est une actrice qui voit sa carrière mise sur pause par un eczéma aussi laid que douloureux. Pendant ses séances d'hypnose, Lame déballe ses vérités sur sa famille (pour ses parents, *"l'adolescence, c'est pour les Blanches. Les hormones idem"*), sur les violences subies dans le milieu du cinéma. Elle décrit la répétition d'une scène de sexe particulièrement troublante, dans une zone grise du consentement. Elle raconte une agression raciste vécue avec sa meilleure amie. Et puis elle détaille l'irruption dans sa vie du cyberharcèlement. Pendant ces monologues, elle pose des mots précis sur la fétichisation de son corps par des foules curieuses, presque cannibales. *"Le* plus size *est devenu tendance vraisemblablement*, explique Lame. *Ce n'est pas moi qui vais m'en plaindre. Mieux, j'ai l'impression que ma chair affole : tout le monde me touche. Pour me saluer, il y a forcément une main qui se glisse, qui s'attarde."* Sur son corps à elle, Pondi ne s'épanche pas. Elle nous dit simplement, pudiquement, que le sujet *"l'obsède"* en hochant la tête. On comprend que tout ce qui doit être dit l'est dans les pages d'*Avale*.

Le cyberharceleur, Tom, qui se découvre des penchants cannibales, est présent un chapitre sur deux. Sa narration se fait à la troisième personne, plus distanciée mais pas moins empathique. L'autrice l'aborde par le prisme du mal ordinaire : c'est un jeune garçon qui se radicalise dans sa haine des femmes et son itinéraire est d'une banalité glaçante. Il croise sur sa route ce qui attend beaucoup de ses congénères : le porno, les amitiés déçues, les râteaux de la part de filles plus séduisantes que lui, les difficultés à trouver sa voie. Écrire ce personnage, nous dit Pondi dans un sourire gourmand, a été *"jouissif"*. Elle se redresse sur sa chaise. *"J'étais contente d'être dans la position de celle qui raconte, qui scrute, qui n'est pas dupe. Au cinéma, et dans la fiction en général, les personnages racisés sont souvent regardés par un regard surplombant, omniscient."* L'écriture lui a permis de dire aux hommes blancs : *"Je vous vois aussi."*
Le roman ausculte ces *"bons pères de famille"* qui klaxonnent les jeunes filles, ces *"doigts maigres qui claquent les bretelles de soutifs dans les bus bondés"*, ces *"langues enfoncées de force dans les glottes"*. Et ceux qui griffonnent *"au bruit et à l'odeur"* sur un papier glissé dans la poche de Lame. Tom, le double maléfique,

"J'étais contente d'être dans la position de celle qui raconte, qui scrute, qui n'est pas dupe."

s'inspire de *"ces petits Blancs"* connus à l'adolescence, qui *"sont à l'équilibre entre une normalité presque inquiétante et une profonde étrangeté"*. Ce travail qu'elle a mené sur l'*"ambiguïté morale"* permettra, la comédienne l'espère, de déjouer la lecture *"autobiographique"* que beaucoup n'hésiteront pas à faire d'*Avale*. Et on sent qu'il s'agirait là de la pire insulte pour la jeune femme, qui considère que la littérature l'a, au contraire, sans cesse sortie d'elle-même, l'a *"remplie"*, l'a initiée à l'intériorité et à l'*"illicite"*, au *"déviant"*, dans une famille *"rocambolesque"* qui déménageait beaucoup, où tout était *"très corseté"* et où les enfants n'avaient pas vraiment voix au chapitre. *Avale,* affirme Séphora Pondi, est un *"objet littéraire"*. Point final, conversation close.

UN NOUVEAU GENRE

Pendant qu'elle se ressert une tasse de thé, on savoure le paradoxe délicieux de trouver tant de politesse et de délicatesse, de douceur dans sa voix, une forme de timidité sage chez une personne capable de décrire une scène d'hyperphagie ou de violente agression dans le détail. Tout ce qui déborde dans l'écriture est, dans la vie, adouci. Pondi s'anime quand elle parle de l'hybridation de son texte, qui emprunte au *body horror*. Depuis quelques années, ce genre permet à ses contemporaines de parler de violences sexistes et des corps qui dévient de la norme en assumant une certaine violence cathartique. Au moment de recevoir sa Palme d'or en 2021, la réalisatrice de *Titane* Julia Ducournau avait ainsi remercié le jury de *"laisser rentrer les monstres"*,



consacrant le début d'une nouvelle ère pour le cinéma – et la littérature – de genre.
Avale recèle en son cœur un kaléidoscope d'images, de ces *"esthétiques dérangées"* qui parlent particulièrement à Pondi. Elle cite des films féministes, *Jennifer's Body* de Karyn Kusama, *The Substance* de Coralie Fargeat – des histoires de mutations horrifiques et émancipatrices. Mais aussi *South Park,* le pétage de plombs de Britney Spears en 2007 – un choc pour elle qui, à 8 ans, rêvait de devenir une star du jour au lendemain comme Alizée –, *Buffy contre les vampires,* les séries de Côte d'Ivoire qui passaient sur la télévision familiale. Des auteurs plus inattendus aussi : Louis-Ferdinand Céline et Henry Miller. On partage avec elle la joie de voir *Truismes* de Marie Darrieussecq – autre fiction hybride et dérangeante – faire une apparition dans son roman. Le livre de poche tombe négligemment du sac de la narratrice, entre une plaquette de cachets et un carnet. Séphora tape des mains, enthousiaste. *"Je l'ai lu complètement par hasard quand j'étais enfant et que je traînais tout le temps dans les bibliothèques,* explique-t-elle. *J'avais 16 ans, et même son nom de famille, très long, avec tous ces 's', me faisait me dire que quelque chose allait se produire dans ce roman. Ça a été un choc absolu ! C'est un livre poisseux, obscène, embarrassant, tout ce que je kiffais !"*
Quand on lui demande pour finir si elle appréhende cette première rentrée littéraire, sa réponse est franche : non, elle s'en réjouit, au contraire. Comme au théâtre, elle avance avec une absolue *"confiance"*. Elle admet *"ne pas savoir d'où elle lui vient"*, avant d'ajouter : *"En fait, si, je le sais."* Sans nous en dire plus, avec un regard en coin. Il émane d'elle un enthousiasme, un appétit – une envie de dévorer peut-être, mais on imagine que ce sont les pages d'*Avale* qui nous contaminent. Il lui reste cependant un territoire à conquérir : le cinéma, qui l'a souvent déçue. *"J'ai passé des castings, mais c'était souvent pour des rôles d'infirmière,* se désole-t-elle. *Je me suis souvent demandé comment le théâtre pouvait m'offrir tant de choses et le cinéma si peu."* Elle s'apprête à prendre sa revanche en coécrivant et en coréalisant un film avec son amie de lycée Tara Lindström. *"Une histoire d'amour filial, teintée de fantastique."* Elle n'y jouera qu'un tout petit rôle.
Dans *Avale,* Lame note avec une forme de cynisme réaliste que l'époque trace pour les femmes un *"destin classique"* : *"naître étoile et finir produit."* Pondi – qui se dit fascinée par les *"idoles déchues"* comme Marilyn Monroe – travaille, cherche, fignole, slalome entre les pièges et les chausse-trappes du monde médiatique et culturel. Dans l'espoir de naître étoile et de finir artiste.

Avale de Séphora Pondi (Grasset), 224 p., 20 €. En librairie le 27 août.

EFFETS DE SOUFFLE

La poétesse et romancière s'intéresse aux puissances qui régissent la société capitaliste et s'introduisent dans notre vie intime. Tout ce qui fait la norme est explosé dans ce deuxième roman aussi poétique que politique. À 39 ans, Laura Vazquez s'impose comme une voix essentielle qui renouvelle la littérature française.

Texte Pauline Le Gall
Photo Julien Lienard
pour Les Inrockuptibles

Des contraintes de calendrier et de distance nous empêchent de sauter dans le train et de nous rendre à Marseille, où Laura Vazquez s'est installée il y a quinze ans *"sans une thune"*. Alors, début juillet, nous nous connectons à nos écrans. Une heure après la fin de notre appel, nous apprendrons qu'un feu s'est déclenché à Marseille, donnant au ciel une couleur apocalyptique. Il n'y a pas de contexte plus tristement adapté pour parler à la poétesse, autrice cette rentrée d'un roman, *Les Forces,* hybride entre l'essai philosophique érudit, la poésie, le monologue intérieur halluciné et le récit initiatique – qui regarde l'époque avec des yeux écarquillés.
Vazquez imagine l'itinéraire d'une narratrice qui découvre une porte cachée au fond d'un bar lesbien et qui s'enfonce de plus en plus profondément dans le texte en même temps que dans des lieux tous plus mystérieux les uns que les autres. Elle passe d'un cours de poésie complètement barré à une maison des mort·es jusqu'à atteindre un immeuble abritant des sectes qui inventent de nouveaux systèmes de croyances. Et découvre qu'on ne peut s'extraire du monde. *"Moi aussi, parfois, j'aimerais fuir,* écrit Vazquez, *comme les navigateurs solitaires, les randonneuses de l'extrême, les ermites, les drogués, les stylites."*
Elle est exactement telle que l'on peut l'imaginer, telle qu'on la voit sur toutes ses photos et vidéos : casquette noire vissée sur la tête, rouge à lèvres parfaitement posé, piercings aux oreilles et anneau au nez. Derrière elle se trouve une grande bibliothèque très fournie parfaitement rangée, qui donne envie de traverser l'écran pour tirer un livre au hasard. On la sait peu encline à décortiquer son œuvre, à expliquer ses poèmes et ses romans qui relèvent souvent de l'expérience quasi mystique et d'un rapport au langage qui se vit. Alors on commence par lui demander si elle s'est habituée à cet exercice de l'interview jusqu'à – peut-être – l'apprécier. On se rend compte qu'on l'a un peu cherché quand elle nous répond qu'elle *"continue à donner des entretiens uniquement par lâcheté, par peur de dire non, par peur que les livres ne fassent pas leur chemin seuls"*, mais pas par goût. *"Je cours un risque,* confie-t-elle. *Celui de faire passer ma vie, mon image, mon histoire, ma personnalité, mes goûts avant l'œuvre."*

UNE ENVIE VISCÉRALE D'AFFIRMATION

Vazquez est devenue, presque malgré elle, une icône underground ces dernières années, l'un des fers de lance d'une scène artistique queer bouillonnante. Prolifique sur internet comme sur papier depuis 2014, elle a participé à véhiculer l'image cool d'une littérature exigeante et pourtant accessible à tous et toutes. Beaucoup de vingtenaires et de trentenaires se sont mis·es à lire de la poésie grâce à elle, à son *Livre du large et du long* (2023), et surtout grâce à cette langue unique qui mêle des termes ultra-contemporains, des motifs d'aujourd'hui et une réflexion très profonde sur la bizarrerie totale d'être un·e humain·e – surtout dans une société capitaliste qui rejette une partie de ses citoyen·nes dans les marges.
Être un symbole l'*"inquiète"*, mais elle se sent tout de même une sorte de *"responsabilité"*. Elle qui a grandi sans *"figures de représentation"* lesbienne a envie *"d'affirmer quelque chose"*. Qu'une poétesse lesbienne de 39 ans, qui a grandi près de Perpignan dans un milieu de *"descendants d'immigrés espagnols très pauvres"*, élevée par une grand-mère qui ne savait ni lire ni écrire et pour qui elle a écrit ses premiers textes – des prières contre la mort –, peut remporter le prix Goncourt de la poésie. À 20 ans, elle-même a cherché *"poésie contemporaine"* sur Google, et l'abondance *"de vidéos, de festivals, de revues, de poètes actifs"* a confirmé son désir d'écriture.
Dans *Les Forces,* la narratrice se fabrique *"un style* [...] *permettant l'appartenance à l'identité collective et à la reconnaissance par* •••

→
À Marseille, en juillet.



“La narratrice voit dès l’enfance à quel point la société, à commencer par la cellule familiale, repose sur une forme très partagée d’hypocrisie et de mensonge.”

→ [ses] *pairs”* : un anneau dans sa narine droite, une casquette, des bagues, des boucles d’oreilles. *“Ces signes indiquent : je suis tel type de personne et reconnaissez-moi”,* écrit Vazquez. Pour autant, *Les Forces* n’a rien d’une autofiction. Quand Vazquez parle de son roman, il lui arrive de citer des passages de mémoire, et on est comme happé·e par son phrasé précis, par sa manière de scander les mots avec son accent du Sud. On comprend pourquoi ses lectures en public, qu’elle donne régulièrement et qui ont été pour elle *“très formatrices au niveau musical, au niveau de la phrase, de la souplesse dans la langue”,* sont si populaires.

PEUT-ON S’ÉCHAPPER DE LA SOCIÉTÉ?

L’intensité qui circule, même à quelques centaines de kilomètres de distance, est immédiate. Mais ce qu’il y a de plus singulier dans sa manière de parler de son travail, c’est qu’elle évoque sa narratrice et son livre comme des éléments qui lui sont apparus et qui l’ont poussée *“dans* [ses] *retranchements”. “La narratrice est une personne qui voit dès l’enfance à quel point la société, l’ordre social, à commencer par la cellule familiale, repose sur une forme très partagée d’hypocrisie et de mensonge,* nous explique-t-elle. *Elle cherche à en sortir, à s’en échapper. Mais on ne peut pas s’échapper de la société.”*

De tous ses livres – romans, pièces de théâtre ou recueils de poésie –, *Les Forces* est le premier qui prend une direction *“aussi ouvertement sociale, politique”.* Et ici encore, Vazquez le présente comme une surprise. *“Je dois dire que cette direction politique m’a fait un peu peur, mais je ne choisis pas les thèmes ou ce qui arrive en écrivant.”* C’est aussi la première fois que l’un de ses textes s’appuie sur des sources extérieures – philosophie, sociologie, théorie politique –, du moins aussi explicitement. Elle nous raconte avoir un rapport *“utilitariste”* à la lecture. Depuis dix ans, elle a créé un logiciel, une immense archive, une *“cartographie”* de ses lectures qu’elle range *“par thèmes, par sous-thèmes, par courants”* et dans laquelle elle puise quand elle écrit.

Mais dans *Les Forces,* il ne s’agit pas uniquement de piocher dans cette galaxie de références mentales qui *“donnent à manger”* à ses textes : la narratrice cite des extraits de Kierkegaard, Rousseau, Weil, Wittgenstein et bien d’autres.

Et ici encore, Laura Vazquez a l’air presque agacée ou amusée par cette narratrice qui n’en fait qu’à sa tête. *“J’ai été surprise par cette abondance de citations,* nous dit-elle. *Plus tôt dans ma vie, j’ai été très catégorique sur le refus de l’intertextualité.”* Elle abhorre le *“clin d’œil savant d’entre-soi”,* celui qui dit – avec ce sourire narquois qu’elle nous mime – *“t’as la ref?” “Je déteste les phrases qui commencent par ‘comme chacun le sait…’ Non, chacun ne le sait pas! Dans votre milieu peut-être que tout le monde le sait. Ma narratrice, elle, cite sans dire aux lecteurs ‘toi aussi tu sais, toi aussi tu connais’.”* Vazquez, qui anime depuis 2020, sous la forme d’une newsletter hebdomadaire gratuite, des ateliers d’écriture en ligne, vraie mine d’idées et de ressources, et qui coédite depuis 2014 avec Roxana Hashemi la revue de poésie *Muscle,* a une approche de la littérature beaucoup plus généreuse.

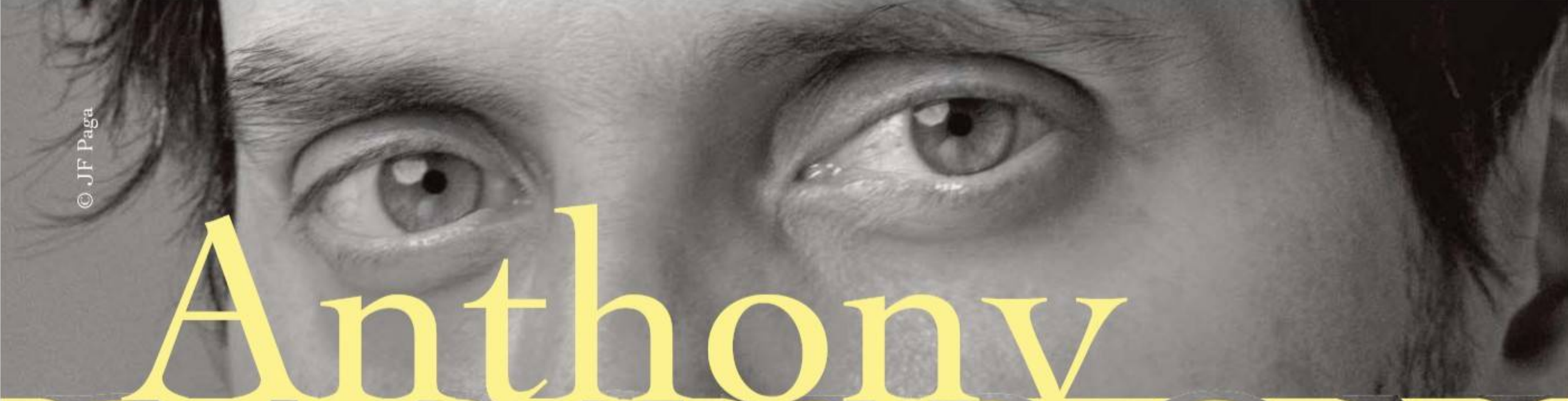
DES FORMULES DRÔLES ET TRAGIQUES

Les Forces partage avec *La Semaine perpétuelle,* son précédent roman, un sens de l’humour décalé. La poétesse a ce talent pour trouver des formules drôles et tragiques qui disent quelque chose d’un mal-être à la fois originel et très contemporain. On ne peut s’empêcher de lui citer celle qu’on a notée pour la garder en mémoire : *“De la même manière que nous pleurons nos morts, nous aimons les frites.”* Elle nous confie qu’elle rit beaucoup en écrivant. Elle s’est notamment beaucoup amusée à penser les sectes imaginaires de la dernière partie : la secte du sommeil, la secte de l’extrême bien, et la secte de l’absolue non-certitude dans laquelle un homme, Jean-Karim, est chargé de croire pour le reste du groupe. *“Notre ordre social, notre société contemporaine occidentale n’est qu’une lecture possible du réel,* explique-t-elle. *L’exploration des sectes ne fait que souligner l’absurdité de notre normalité.”*

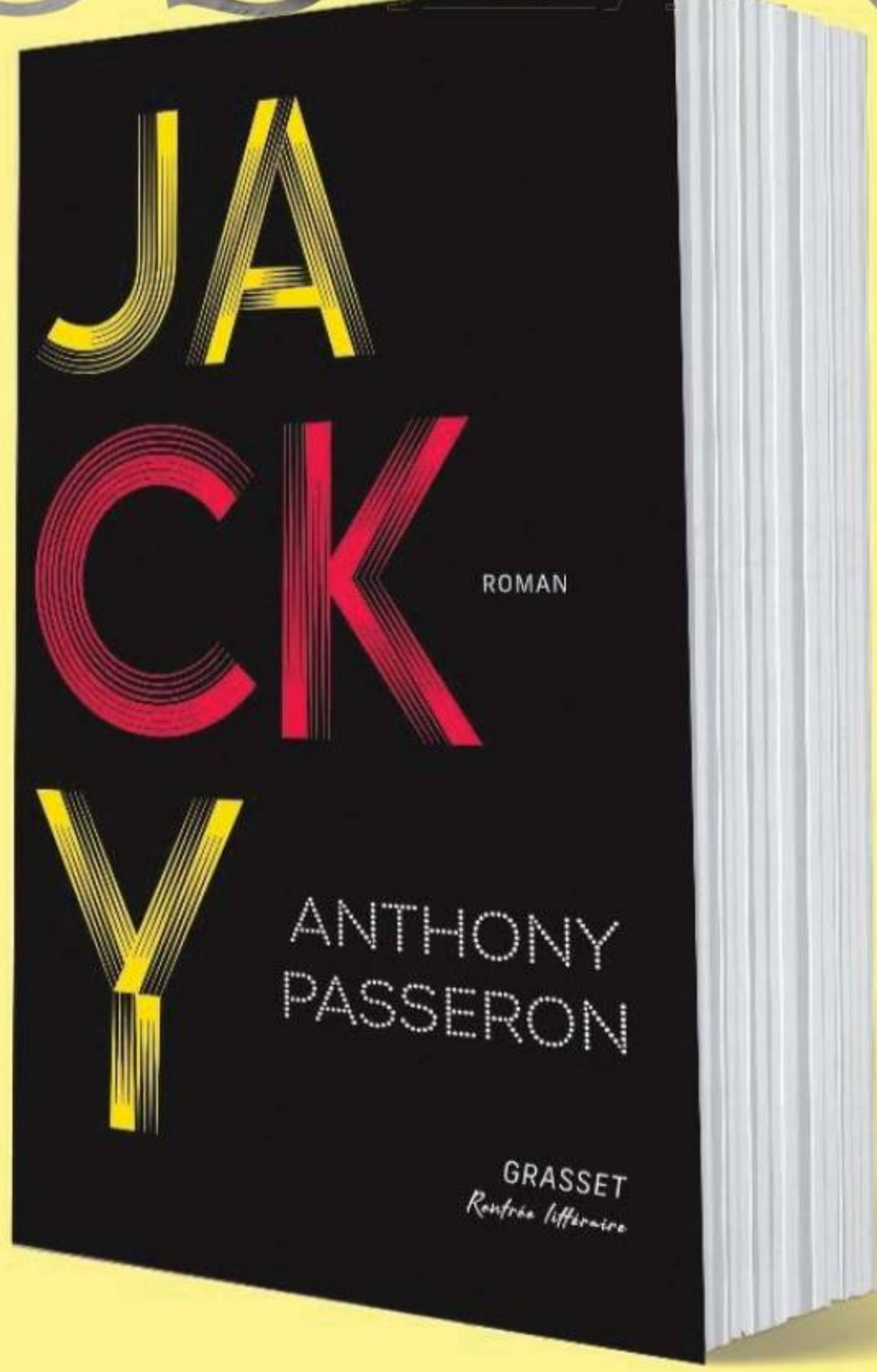
Le paradoxe des *Forces,* inhérent au monde moderne, est qu’il est conscient d’être un objet dans une société capitaliste. *“Je cherche une vitalité dans l’écriture,* développe Vazquez, *à l’intérieur d’un champ qui est celui de la vie actuelle, de la société moderne et capitaliste. Cette écriture existe et explore à l’intérieur de cette contrainte. L’écriture vit à l’intérieur du capitalisme, le livre est un objet commercial et l’écrivain participe à cet ordre-là.”*

Le roman n’est pour autant jamais pessimiste, jamais défaitiste, jamais cynique, même s’il y plane une forme de *“renoncement”,* un mot que l’autrice utilise beaucoup, et une colère qui traverse son œuvre. Quand la narratrice des *Forces* apprend à écrire de la poésie auprès d’une vieille lesbienne revêche, cette dernière lui ordonne : *“Lis ton poème”,* avant d’ajouter *“j’espère qu’il y est question du mystère absurde des forces étranges de la vie, car tout le reste m’indiffère”.* Tout est dit.

Les Forces de Laura Vazquez (Éditions du sous-sol), 304 p., 22,50 €. En librairie le 21 août.
Muscle #45, juin 2025, avec Jiwon Lee et Adrien Lafille, revuemuscle.fr



Anthony PASSERON

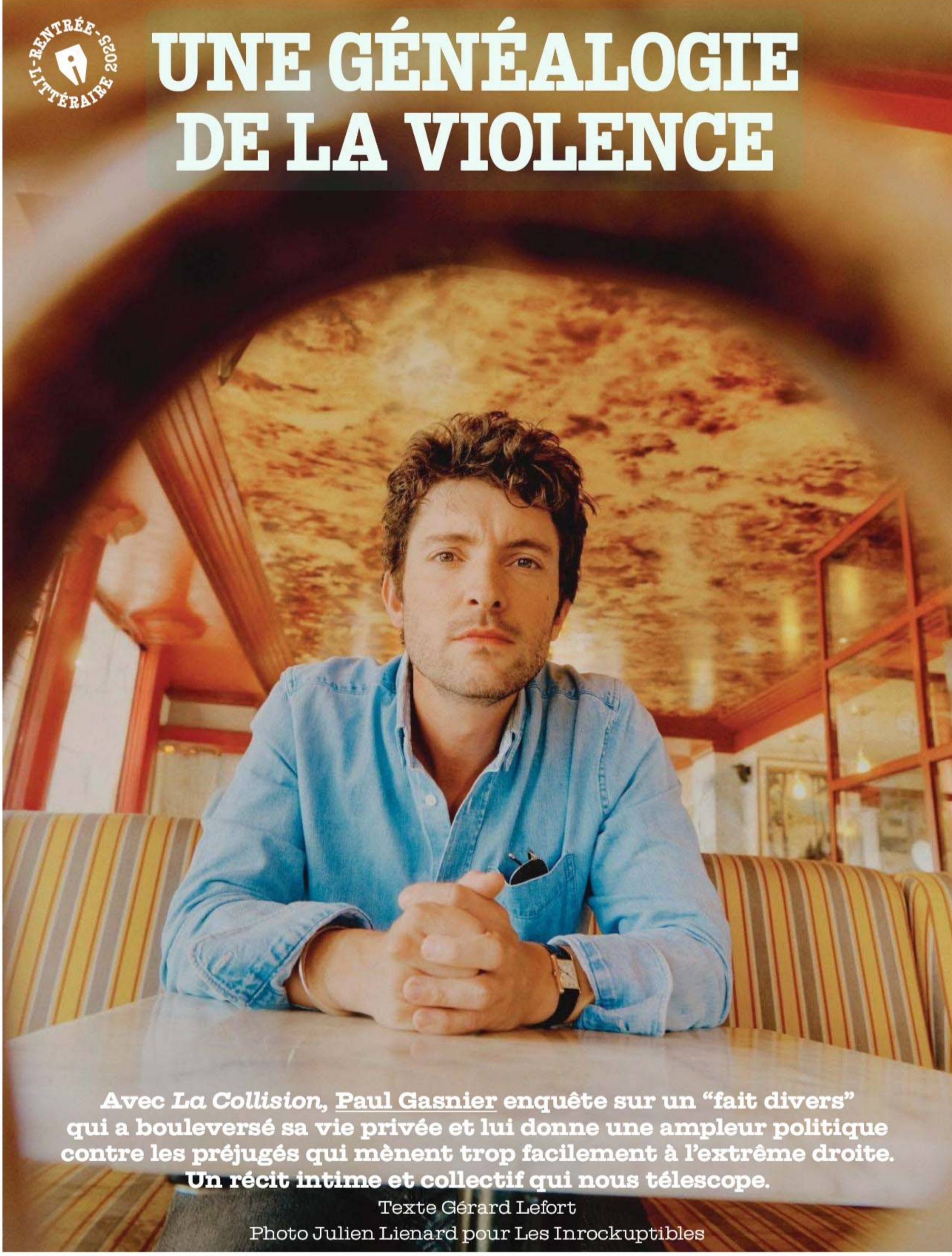


JACKY,
le nouveau roman
d'Anthony Passeron,
en librairie.

Plongez dans cette chronique sociale douce-amère, où l'auteur des *Enfants endormis* mêle son histoire personnelle à celle des grands inventeurs de jeux vidéo pour lancer un cri d'amour au père, malgré la blessure inguérissable de l'abandon. Un roman d'apprentissage en trois consoles, de la tendresse de l'enfance aux désillusions de l'adolescence.

Grasset

UNE GÉNÉALOGIE DE LA VIOLENCE



Avec *La Collision*, Paul Gasnier enquête sur un “fait divers” qui a bouleversé sa vie privée et lui donne une ampleur politique contre les préjugés qui mènent trop facilement à l’extrême droite. Un récit intime et collectif qui nous télescope.

Texte Gérard Lefort

Photo Julien Lienard pour Les Inrockuptibles

On ne connaît pas Paul Gasnier, mais on connaît son visage pour l'avoir vu dans l'émission *Quotidien,* où il est reporter. On se souvient du moment où il a failli se prendre une bombe en direct de Kyiv ou de sa tentative hilarante de parler turc au président Erdoğan. Un visage de jeune homme plutôt quiet et souriant qui donne le change à ses interlocuteur·rices, surtout quand il s'agit de membres du RN. Le "gentil" garçon de 35 ans vient de passer à l'écriture, ce qui n'a rien à voir ou presque. C'est en effet au moment de la dernière élection présidentielle que son chemin privé a croisé la route de l'extrême droite, qui dénonçait au marteau-piqueur le *"francocide"* et la responsabilité des immigré·es dans la *"décadence"* française.

Il y a une dizaine d'années, la mère de Paul Gasnier fut victime d'un accident dans une ruelle du centre de Lyon. Un jeune chauffard à moto l'a renversée et tuée. Il s'appelait Saïd et était d'origine maghrébine. Au téléphone, Paul Gasnier a la voix de son visage, calme et sereine. *"J'étais au carrefour d'un paradoxe : donner corps à cette histoire qui m'a meurtri et en même temps courir le risque que ce fait divers valide les propos du RN sur la 'racaille' qui tue une Française de souche au terme d'un rodéo urbain sous joint."*

Dès lors commence une longue enquête, à laquelle Paul Gasnier consacre ses week-ends et ses vacances. À l'école du journalisme qu'il pratique, il rencontre des témoins du drame, il lit et relit tout – les rapports de police, le dossier d'instruction, l'avis des expert·es de toutes sortes : *"Ce fut une épreuve quand j'ai accédé aux rapports médicaux, aux photos de l'accident. J'ai senti cependant comme une présence bienveillante par-dessus mon épaule, peut-être le fantôme de ma mère."*

Paul Gasnier a aussi suivi le procès du meurtrier, sur le banc des parties civiles. *"Un pauvre petit con,* lâche-t-il. *C'est ce que je pensais* a priori. *Mais j'étais aussi taraudé par l'envie d'en savoir plus sur le garçon d'à peu près ma génération qui m'avait enlevé ma mère. Je scrutais son visage avec froideur, je n'écoutais pas trop ses déclarations ou la litanie de ses excuses qui était en partie dictée par son avocat. Des vagues de colère et de haine me submergeaient. Mais j'ai peu à peu réalisé que la colère est stérile, elle ne fait que vous enfermer dans le cercle du malheur ou de la dépression. Je suis en rage, et alors ? Alors rien de plus, c'est un cul-de-sac."*

THÉRAPIE SAUVAGE

Quant au risque de s'adonner au "moi je" ? *"Pour moi, il y a une contre-nature à exposer mon intimité, à me mettre à vif et à nu."*

La solution et la délivrance sont arrivées par la littérature : *"Ce n'est pas un roman. Je crois cependant qu'il y a une forte part de fiction dans mon récit. Je n'invente rien mais le rythme narratif, chronologique, m'a entraîné vers le romanesque, le polar. Les personnes qui apparaissent dans* La Collision *sont devenues des personnages. Ma mère en premier lieu, et Saïd, qui l'a tuée."*

Et vous ? *"Oui, car le 'moi' qui parle, qui vous parle, ce n'est pas tout à fait le 'moi' qui écrit. C'est quelqu'un d'autre, pas si familier que ça – disons, le narrateur."* Ce vrai-faux roman serait-il une thérapie sauvage ? *"Je crois que ça m'a délivré de quelque chose. Il a favorisé une paix intérieure qui désormais m'habite."*

La puissance de *La Collision*, c'est que son récit intime décolle très vite vers un ciel plus chargé et terriblement contemporain : fantasmée ou réelle, la montée de la violence urbaine.

Citant au radar Michel Foucault, *"tout fait divers est comme l'exsudation de notre société"*, Paul Gasnier entreprend une sorte de généalogie de la violence : d'où vient-elle, où va-t-elle, qui a un intérêt politique à favoriser sa propagation tout en la dénonçant ? Qui tente de l'excuser en l'expliquant ?

La Collision nous télescope par ces questions taraudantes. Du simple compte rendu d'une douleur, certes respectable mais propice à compassion un peu vaine, on file vers un propos ouvert élargi et inquiet, quels que soient les risques encourus : *"Ce n'est pas une histoire sur ma mère, ni même sur le deuil. Le pathos m'emmerde. Par-delà mon cas, au-delà de la mémoire assez fuyante, c'est un sujet assez casse-gueule, un récit radioactif qui encore une fois pourrait servir l'idéologie immonde de l'extrême droite."*

Paul Gasnier a trouvé la bonne distance, par exemple en rencontrant la sœur de Saïd. Il découvre avec elle une autre sensibilité sur cette histoire : *"J'ai ainsi appris que son frère aîné avait été tué dans un règlement de comptes. Elle m'a aussi longuement parlé de son petit frère qui a tué ma mère. Grâce à elle, Saïd s'est un peu humanisé."* La rencontrer, c'était aussi faire connaissance avec une famille d'immigré·es qui n'a rien à voir avec celle de l'auteur, plutôt bobo : *"Une famille dans un quartier lyonnais, les pentes de la Croix-Rousse, que j'avais la prétention de connaître. Les bars à la mode, les restos pour jeunes. Or j'ignorais tout d'un autre monde pratiquement invisible qui se superposait à ce monde manifeste. Une sorte de banlieue en plein centre-ville, animée entre autres par toutes sortes de trafics et qui plus est toujours hantée par la mémoire sociale des luttes ouvrières du XIXe siècle, la révolte des canuts. Une autre généalogie de la violence. Et surtout un autre regard que j'avais expérimenté lors du procès de Saïd, où sa famille et la mienne n'arrêtaient pas de se jeter des coups d'œil curieux."*

"Ce n'est pas une histoire sur ma mère, ni même sur le deuil. Le pathos m'emmerde."

Paul Gasnier a-t-il envisagé de rencontrer Saïd ? *"Jamais. Je ne voulais pas devenir l'otage de ma douleur et que se profile de l'empathie. Ce type, dans le fond, je m'en fous comme je me fous qu'il ait écopé d'une peine de prison relativement clémente. J'ai changé son nom, mais si d'aventure il lit* La Collision, *je pense que ce sera désagréable pour lui que son histoire, qui est aussi la mienne, soit racontée par un autre."* Et le risque identifié d'une récupération par des politiques d'extrême droite ? *"Je n'ai pas écrit pour les convaincre qu'une société comme la nôtre est complexe. Qu'ils aillent se faire voir derrière le mur de leurs certitudes bétonnées."*

La Collision de Paul Gasnier (Gallimard/"Blanche"), 176 p., 19 €. En librairie le 21 août.

←
À Paris, en juillet.

Dans *Allô la Place*, un premier roman en forme d'ingénieux puzzle, plein de pudeur et de nostalgie, Nassera Tamer, née en France de parents immigrés, tente de se réapproprier la langue de ses origines marocaines. Naissance d'une autrice.

Texte Sylvie Tanette

Photo Julien Lienard pour Les Inrockuptibles

LANGUE VIVANTE

On rencontre Nassera Tamer place d'Italie – c'est elle qui a choisi le lieu. Un bistrot comme un autre, et quand on entre elle est déjà là, assise sagement dans un coin, immobile, et peut-être n'a-t-elle pas vraiment bougé d'ici depuis des années, depuis qu'elle est arrivée à Paris. Parce que son premier roman, l'un des plus émouvants de la rentrée – et l'un des plus originaux –, se déroule en grande partie dans ce quartier où elle a atterri après avoir quitté Le Havre, sa ville natale. *"J'étais très enthousiaste, je trouvais génial le cosmopolitisme de cette ville, j'ai un peu déchanté plus tard"*, sourit-elle. Il lui a fallu près de vingt ans pour écrire sur tout ça.

Est-ce un roman, d'ailleurs, ce texte autobiographique fragmentaire qui mêle souvenirs, interrogations, références littéraires et prises de position politiques ? *"Un récit personnel,* précise-t-elle. *Si j'utilise la première personne, le sujet du livre n'est pas le moi. Les éléments bio sont là pour soutenir une réflexion. Je voulais travailler l'articulation entre ma trajectoire intime et des réalités sociales plus larges."*

INTERROGER LES REPRÉSENTATIONS

Nassera Tamer est née en 1982 au Havre, donc, de parents immigrés marocains – son père, ouvrier, est arrivé en France en 1968, et sa mère, en 1974 avec les grands frères de Nassera. Dans son livre, elle raconte sa reconquête du darija, arabe dialectal que depuis longtemps elle ne pratiquait presque plus, du fait de l'éloignement de sa famille. Devant son café allongé, elle tente pour nous de s'expliquer sur l'infinie nostalgie qui plane sur son texte : *"Je ne sais pas si c'est lié à la quarantaine, mais c'est très présent, en effet. Cela dit, quand on est née de parents immigrés, dès le biberon on reçoit notre dose de nostalgie."*

Nassera Tamer incarne le modèle de l'élève brillante : études de droit au Havre puis à Paris, recrutée par un grand cabinet d'avocat·es, aujourd'hui juriste en entreprise. Un parcours où le besoin d'écrire s'est insinué jusqu'à l'inscription au fameux master d'écriture de Paris 8, qu'a aussi fréquenté Fatima Daas, entre autres. L'écouter permet de mesurer la complexité de son projet littéraire, elle qui cite le sociologue Abdelmalek Sayad mais surtout l'écrivaine Sandra Lucbert : *"Elle parle de travailler à une forme littéraire permettant de figurer ce qui structure les évidences hégémoniques."* Ainsi ce texte ouvre des brèches dans les préjugés sur l'immigration, et a permis à l'autrice de questionner ses propres représentations : *"On parle souvent des raisons économiques qui poussent à émigrer, mais il y en a d'autres. Au Maroc sévissait un régime autoritaire et, jeune, mon père était proche du parti communiste. C'est peut-être l'aspiration à une certaine liberté qui a poussé mes parents à quitter ce pays. J'ai réalisé combien l'immigration est une histoire plus vaste que les représentations habituelles."*

Le texte analyse aussi l'attitude du pays d'accueil face aux immigré·es, quand l'autrice se souvient avoir, plus jeune, rejeté le darija. *"Ça revient souvent dans des témoignages de gens d'origine maghrébine. Il y avait quelque chose de l'ordre de la honte. Ce n'était pas bienvenu dans les années 1980 et 1990 de parler arabe, et ça ne l'est pas davantage aujourd'hui."* Ce dilemme entre attachement familial et envie d'émancipation relève chez elle du politique – *"Quand on écrit sur la langue arabe, on ne peut faire l'impasse sur l'islamophobie"* – et la conduit à démonter des clichés, en pointant par exemple le racisme présent au sein de l'éducation nationale. *"Quand, dans une classe où plus de la moitié des enfants sont issus de l'immigration, l'institutrice est raciste, on s'en souvient à vie, c'est une vraie blessure. L'école m'a émancipée mais il y a un soubassement idéologique hérité d'une France coloniale et perpétué par certains membres du corps enseignant. Aussi, quand j'apprends cette langue-là, je suis déloyale vis-à-vis de mes origines."*

TROUVER SA PLACE

La question transparaît dans le regard distancié porté sur la notion de transfuge de classe : *"Non seulement cela ne prend pas en compte le paramètre de la race, mais je pense qu'on ne parvient pas à intégrer le monde bourgeois ou le monde blanc si on n'y appartient pas. J'ai beau avoir à peu près quitté mon monde d'origine, je n'ai pas intégré un autre milieu. Cela peut créer de la solitude mais ça permet d'observer, c'est super-intéressant."*

Alors la nostalgie qui habite le texte est toujours accompagnée d'un autre sentiment, celui de la colère : *"La colère est une réponse légitime aux insultes. Au-delà des gesticulations de nos ministres, les politiques migratoires coûtent des vies et blessent des gens. Il ne s'agissait pas de déverser toute ma rage, mais tant mieux si on la perçoit."*

Outre sa charge politique, le livre est extrêmement émouvant quand l'autrice parle de la difficulté à communiquer avec sa mère. La question est hautement littéraire, car le sujet est présent dans nombre de récits autobiographiques, mais il fallait

→
À Paris, en juillet.



“Quand on est née de parents immigrés, dès le biberon on reçoit notre dose de nostalgie.”

renouveler le genre pour l’adapter à une situation d’immigration peu présente dans la littérature française. On ne saura pas ce qui sépare mère et fille, qui ne parviennent jamais à se parler au téléphone, l’une ne décrochant jamais quand l’autre appelle, et inversement. Plutôt qu’expliciter l’incommunicabilité, l’autrice a préféré parsemer son texte de non-rencontres. *“La relation mère-fille peut paraître incompréhensible, mais je ne voulais pas combler les vides par une fictionnalisation ou une analyse”*, note-t-elle.

Reste sa passion pour les taxiphones, le roman devant son titre au nom d’une de ces échoppes. Elle se souvient : *“Au début des années 2000, j’appelais depuis là-bas mes parents quand ils séjournaient à Casablanca. Ces endroits, en perpétuelle transformation, sont à la fois le commerce local et la globalisation incarnée.”* Et Nassera Tamer ne se contente pas de raconter ces lieux emblématiques des milieux de l’immigration. Elle reproduit les affiches collées sur les vitrines, créant ainsi un texte hybride, surprenant, qui par sa construction relève, aussi, de l’installation d’art contemporain.

Allô la Place de Nassera Tamer (Verdier), 192 p., 18,50 €. En librairie le 21 août.

“C’EST UN RÉCIT EN MARGE”

Dans son premier roman d’une originalité folle, Adrien Le Bot donne la parole à des hommes qui fréquentent les lieux de drague gay. Une cartographie troublante de désirs fluides, de territoires clandestins et sexuels. Rencontre avec l’auteur en terre bretonne, où il vit.

Texte Gérard Lefort
Photo Julien Lienard pour Les Inrockuptibles



Adrien Le Bot est venu d'assez loin (une grosse centaine de kilomètres) pour rallier en voiture le Finistère extrême, où il a accepté de nous rencontrer, depuis la petite ville du Morbihan où il habite. Un beau garçon mince et déployé, d'une petite trentaine d'années, qui dans un premier temps cache ses yeux verts derrière des lunettes noires. Il dit que c'est son premier entretien et qu'il n'aime pas les choses trop formelles. Il est servi : une petite librairie dudit Finistère extrême sert de structure d'accueil. Pour parler, mais d'abord déjeuner à la fraîche et au calme, la librairie étant aussi un café. La gentille serveuse s'emmêle un peu les pinceaux dans les commandes et ça fait sourire Adrien Le Bot, qui garantit que cette péripétie n'a à ses yeux aucune importance.

Et voilà qu'il nous apprend tout à trac qu'il n'est pas du tout écrivain mais architecte, diplômé de l'école nationale supérieure d'architecture de Nantes. Pourtant, il publie un livre. Quel rapport ? Sa thèse de doctorat portait sur certains territoires clandestins de notre pays, et singulièrement des lieux de drague en Bretagne. Ce travail a pris entre autres l'allure d'une boîte à déplier sous la forme d'une combinatoire qui liait poésie, théâtre et littérature. *"Il s'agissait pour moi d'inventer des nouveaux outils de recherche du côté des arts plastiques. Dans ce travail, l'écriture n'était pas majeure, presque un accident."* Au fil du temps, l'accident prend de plus en plus de place. Environ quatre ans de recherches. *"J'ai consacré toute cette période à arpenter des lieux de drague, fréquentés par des hommes, autour de chez moi. Une zone familière. J'essayais d'être le plus près possible d'une posture intime, comme noyé dans mes habitudes. Une recherche habitée pour partager à mon tour ce territoire."*

Le résultat est un livre titré *Tu cherches quoi ?*, qui a pris la forme d'une collection de verbatim, de témoignages qui parlent d'une autre façon d'habiter le monde et de s'imaginer pour quelques heures qu'on pourrait vivre autrement. Adrien Le Bot tique sur le mot "témoignage". *"Ce n'est pas de la sociologie. Ma méthodologie pour récolter des propos, plus cueillis que recueillis, comporte une part importante de fiction. C'est une galerie de personnages romanesques, et pour œuvrer je me suis moi-même inventé des figures qui, je crois, troublent une recherche qui sinon aurait versé dans l'académisme."* Quelles figures ? *"Le personnage du pisseur où le sexe exhibé sert d'appât. Le personnage du petit jeune, un candide qui demande aux 'anciens' les coutumes des lieux de drague. Ou encore celui du garçon pressé, qui passe par hasard, qui marche vite, qui n'a pas le temps de s'attarder. C'est surtout cette célérité que j'ai voulu exprimer dans l'écriture, aussi brève et concise qu'une rencontre fortuite."*

RURALITÉ ÉROTIQUE

On se demande si dans ces lieux de maraude, dont l'auteur affirme qu'ils sont plus nombreux en France que les supermarchés ou les McDo, il n'a jamais eu peur. *"J'adore me promener la nuit dans les forêts. Au fil de mes rencontres, quand ça devenait un peu limite ou, plus prosaïquement, ennuyeux, je disais que j'étais chercheur. Ça refermait instantanément toutes les portes."* Ces lieux de drague étant très majoritairement des espaces d'hommes entre eux, la question se pose de leur "spécialisation". *"L'homosexualité n'est pas le sujet de fond de mon livre. Ce qui m'intéresse, c'est le rapport au territoire, l'imaginaire qu'on y développe fortuitement, les stratégies de déambulation qu'on y déploie ; c'est une multiplicité où chaque facette change constamment de lumière – cela dit pour contrarier un brin ce qu'on appelle la 'gaytitude' qui nous coince entre deux dogmatismes. D'une part, celui des LGBTQIA+ manifestes, en très grande partie forgé sur un modèle urbain – la fierté, l'identité et tout le tintouin marketing qui peut en découler –, et de l'autre, un dogmatisme nettement plus répugnant, qui peu à peu fait son nid dans les discours d'extrême droite, qui non seulement ne disqualifient presque plus les gays mais en font des compagnons de route sur le thème, que je n'invente pas, de 'l'homo-nationalisme'. Entre ces deux pôles, j'ai découvert une sorte de ruralité érotique qui s'ancre dans la réalité de pratiques nettement plus troubles et fluides. J'ai croisé des hommes mariés et pères de famille, qui venaient de classes sociales très différentes, en gros du prolo au bourgeois."* Avec une case vide majeure, les femmes. *"Pas d'accord. Dans tous ces récits, la femme est partout et nulle part. Beaucoup d'hommes rencontrés m'ont dit 'je viens ici pour chercher des nanas'. Et ils tombent sur des hommes qui remplacent les femmes, jusqu'à se parer de leurs vêtements ou sous-vêtements. Autant dire une représentation très masculine de la féminité, sur fond souvent d'une misère sexuelle intense."*

EXPLORER SA NATURE

Dans le dispositif des lieux de drague, le plein air est-il un élément important ? *"Fondamental ! Le rapport à la nature, au vent, aux arbres, aux animaux qui s'affairent la nuit, des oiseaux, des sangliers. Il y a des dragueurs noctambules qui viennent avec leur chien. Certes comme prétexte pour s'absenter – faire pisser le clebs –, mais aussi pour fomenter un duo homme-animal. J'ai connu un type qui vocalisait avec son chien. Dans la nature, on explore sa propre nature, on tisse un lien entre la topographie d'un lieu et la géographie de ses désirs. Moi-même, il a fallu que j'adapte mon emploi du temps – boulot, courses au supermarché, soirées entre amis – pour y intégrer mes échappées nocturnes. J'y pensais tout le temps. 'Tiens, la nuit est belle, et si avant de rentrer chez moi, je faisais un petit crochet...'"*

Adrien Le Bot étant le narrateur des autres, se sent-il plus qualifié ? *"Mon but n'est pas de faire parler des gens qui ne parlent pas ou d'être leur porte-parole. D'où la relative mise en fiction de leurs propos. Je me sens comme le cartographe de leurs pulsions, le metteur en scène de leurs personnages, plus que le biographe de leur personne."* Il nous vient à cet égard que *Tu cherches quoi ?* pourrait devenir une pièce de théâtre. Au fait, pourquoi ce titre ? *"C'est la première question qu'on me posait lors de mes rencontres. C'est une question un peu innocente. On cherche, je cherche, quelque chose, mais quoi ? C'est aussi une question dont j'aimerais qu'elle se retourne vers mon lectorat. Qu'est-ce qui alimente votre curiosité ? Qu'est-ce qui vous dérange dans toutes ces histoires, qu'est-ce qui vous fait rêver ? C'est un récit en marge. La marge, disait Godard, c'est ce qui fait tenir les pages d'un livre."*

Tu cherches quoi ? d'Adrien Le Bot (Allia/"Petite Collection"), 128 p., 10 €. En librairie le 22 août.

↖ À Paris, en juillet.

Comment s'y retrouver parmi les 484* romans – 344 textes français, 140 étrangers – qui débarqueront en librairie dès le 20 août ? Nous vous proposons une sélection des 40 titres les plus importants de cette rentrée littéraire, qui compte de plus en plus de récits ou d'enquêtes, de textes hybrides qui mélangent les genres et de découvertes très excitantes.

Texte Nelly Kaprièlian, Gérard Lefort, Pauline Le Gall & Sylvie Tanette
Photo Julien Lienard pour Les Inrockuptibles

*chiffres *Livres Hebdo*

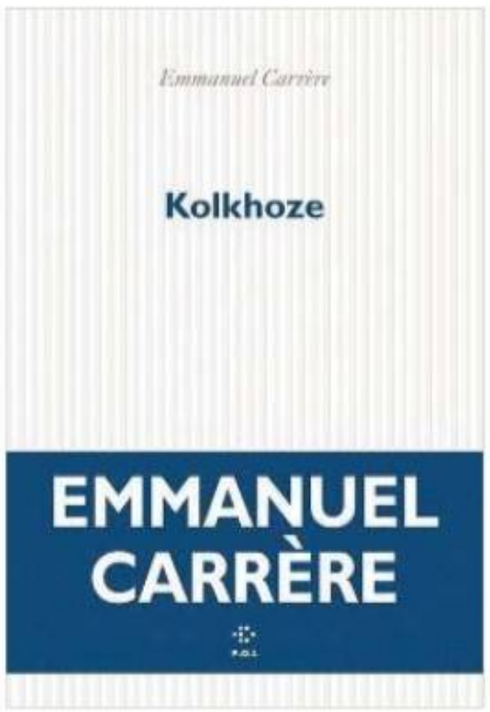


ROMANS :

NOS 40 COUPS DE CŒUR



Emmanuel Carrère à Paris, en juillet.

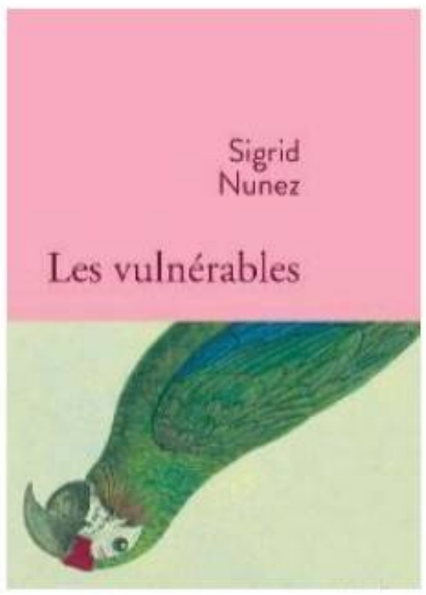


Emmanuel Carrère
Kolkhoze (P.O.L)
Imaginez *Un roman russe* (l'un des meilleurs textes de Carrère), mais en plus posé, plus simple, comme apaisé… *Un roman russe* sous lithium ? Ou le livre que l'on veut laisser de sa famille quand on a atteint un âge certain ? Surtout quand l'histoire de celle-ci s'imbrique avec la grande histoire et les changements du monde, augurés par un pays qui fait encore l'actualité (sanglante), la Russie. L'un des livres les plus attendus de la rentrée.

Retrouvez la critique du livre p.140.

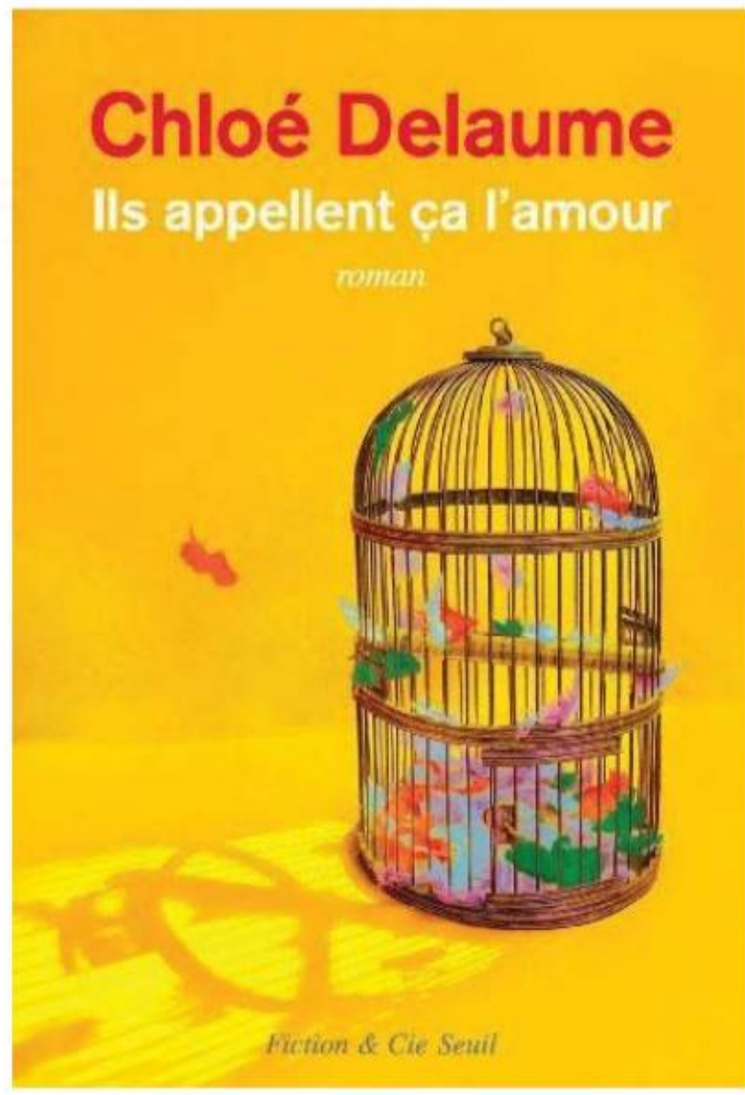


Maggie Nelson
Pathemata ou l'Histoire de ma bouche (Éditions du sous-sol/"Feuilleton Non-Fiction")
À la suite d'une grippe attrapée à l'enterrement de son grand-père, Maggie Nelson souffre de grandes douleurs à la mâchoire, dont personne ne comprend l'origine. Trois ans après *De la liberté*, l'autrice des *Argonautes* réapplique sa grille d'écriture – un mélange d'essai, de mémoires, de réflexions sociétales et philosophiques, de poésie et de roman – à la douleur physique pour analyser aussi la place de la bouche dans nos vies, notamment celle d'un·e écrivain·e. Et "parler" de ce grand-père meurtrier dans un texte bref qui paraîtra le 18 septembre.

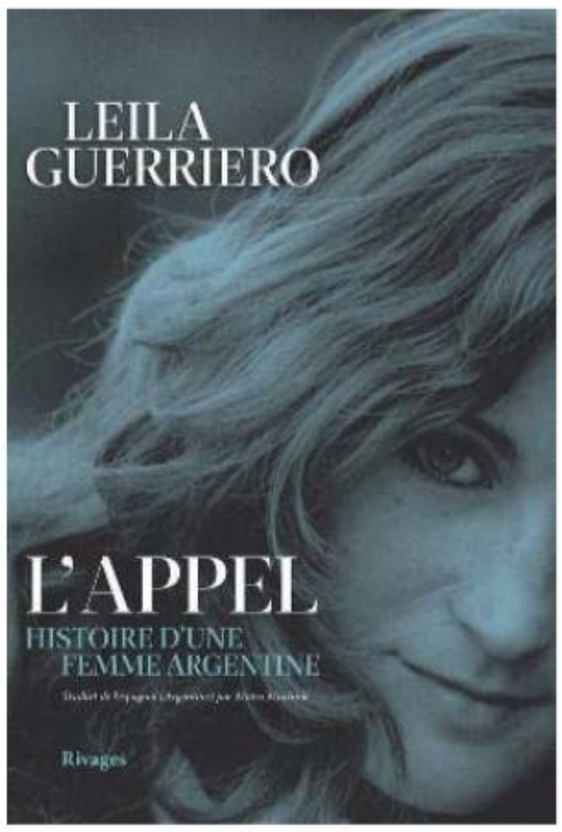


Sigrid Nunez
Les Vulnérables
(Stock/"La Cosmopolite")
Le succès est arrivé tard dans la vie de l'Américaine Sigrid Nunez. C'était avec *L'Ami* en 2018, récompensé par le National Book Award. Son magnifique *Quel est donc ton tourment ?* a été adapté au cinéma par Pedro Almodóvar *(La Chambre d'à côté)*. On retrouve tous les ingrédients qui font son style (solidarités inattendues, animaux, déambulation narrative…) dans *Les Vulnérables*. À 74 ans, elle met en scène une narratrice, écrivaine vieillissante, qui doit durant la pandémie s'occuper d'un perroquet avec un jeune homme en conflit avec sa famille.

Retrouvez notre entretien p.82.



Chloé Delaume ***Ils appellent ça l'amour*** (Seuil/"Fiction & Cie")
Cinq amies se rendent en week-end dans une ville où la narratrice, Clotilde (alter ego fictionnel de l'écrivaine), a vécu en couple avec un homme qu'elle appelle ironiquement "monsieur" et dont elle garde de très mauvais souvenirs. Deux ans après son très beau *Pauvre Folle*, Delaume revisite un épisode de la vie amoureuse de Clotilde avec une acidité caustique envers l'homme en question, mais aussi envers elle-même, et se livre à une déconstruction du couple hétéro, de ses codes sociaux et de la façon dont il peut se faire mirage, agité par toute une société, pour mieux piéger une femme.

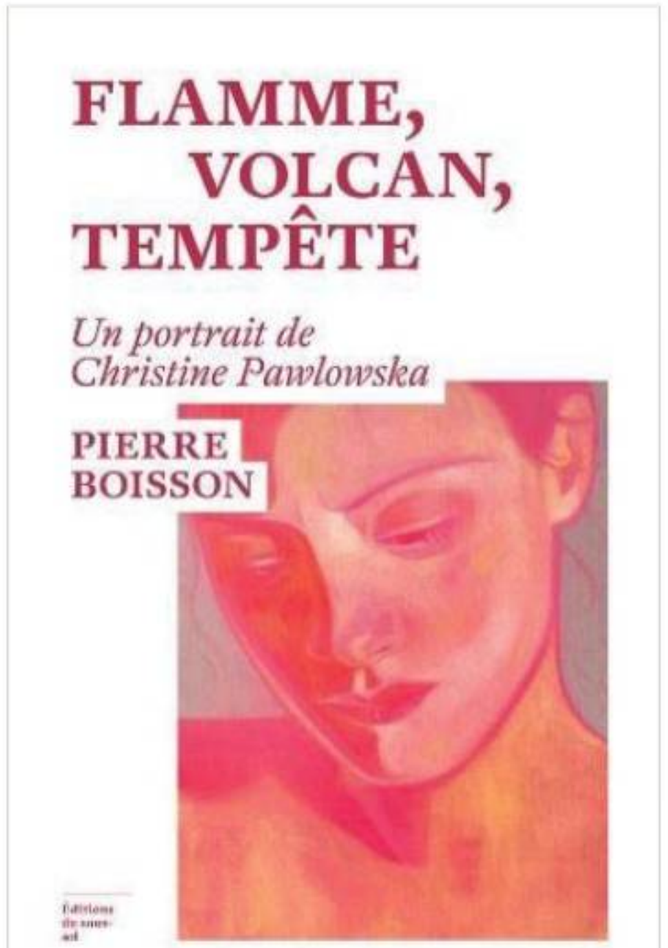


Leila Guerriero ***L'Appel – Histoire d'une femme argentine*** (Rivages)
Elle s'est fait remarquer récemment en France avec le léger *Le Fantôme de Truman Capote*. Elle revient aujourd'hui avec un livre plus solide : après s'être intéressée à une épidémie de suicides en Patagonie ou aux soldats argentins morts pendant la guerre des Malouines, Guerriero continue d'explorer l'histoire de son pays avec ce portrait passionnant de plus de 500 pages. Elle y retrace la vie de Silvia Labayru, militante du mouvement de gauche Montoneros, séquestrée en 1976 dans un centre de détention clandestin. L'autrice tire le portrait complexe et empathique d'une époque, d'un pays, et surtout d'une femme fascinante.

Ramsès Kefi *Quatre Jours sans ma mère*
(Philippe Rey)
Lassée d'être ignorée par son mari taiseux et son fils paumé de 36 ans, Amani s'enfuit de sa cité HLM sans laisser d'adresse. Les deux hommes doivent composer avec cette absence, entre colère et envie de comprendre cette femme qu'ils n'ont pas su écouter. Dans ce premier roman sensible, qui déjoue toutes les attentes narratives, le journaliste Ramsès Kefi propose une réflexion très contemporaine sur la masculinité, les relations père/fils et le poids de l'exil dans une France inhospitalière.



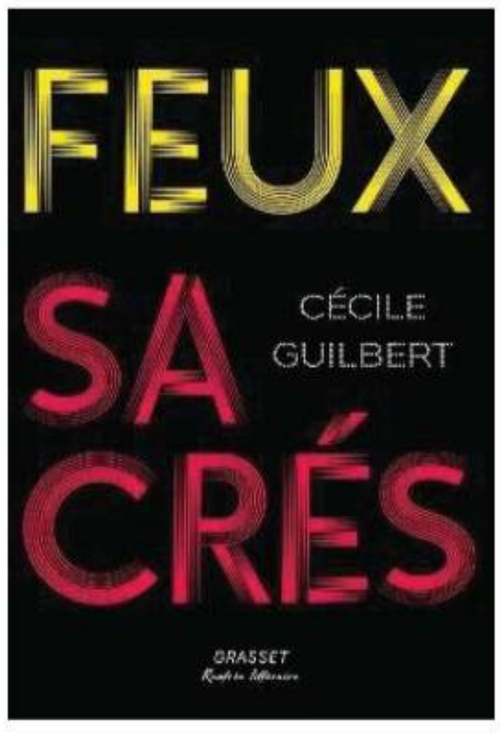
Pierre Boisson *Flamme, volcan, tempête – Un portrait de Christine Pawlowska* (Éditions du sous-sol/"Feuilleton Non-Fiction")
Un été, Pierre Boisson attrape dans une bibliothèque *Écarlate*, premier et unique roman de Christine Pawlowska paru en 1974, qui reçut des éloges nombreux. Il tombe sous le charme de son écriture incandescente. Habitué des enquêtes (il a signé le célèbre récit sur Xavier Dupont de Ligonnès paru dans *Society* en 2020), il se lance sur la trace de l'autrice décédée et injustement oubliée et contacte ses proches. Il en tire une épopée littéraire, pudique et minutieuse qui pose, en creux, la question de la postérité et de la place des autrices dans l'Histoire. À noter : les Éditions du sous-sol rééditent dans le même temps *Écarlate*.



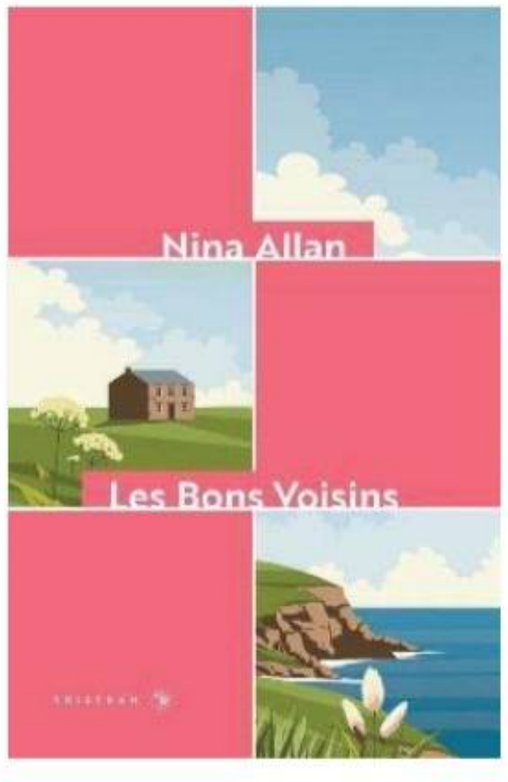
Rita Bullwinkel *Combats de filles*
(La croisée)
Le premier roman de Rita Bullwinkel, finaliste du prix Pulitzer en 2025, se déroule le temps de cinq matchs de boxe. Huit adolescentes participent au tournoi des Filles d'Amérique à Reno (Nevada) et se disputent la victoire. Bullwinkel, qui fait partie avec Kathryn Scanlan ou Kate Zambreno d'une nouvelle génération d'autrices qui secouent les lettres américaines, livre un roman remarquablement bien construit sur l'adolescence. La naissance d'une grande portraitiste.

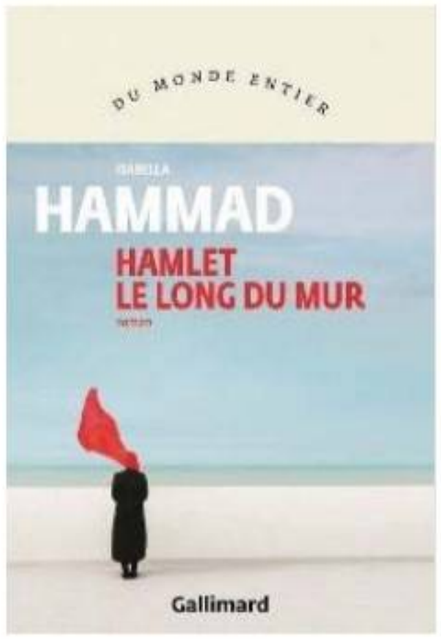


Cécile Guilbert *Feux sacrés*
(Grasset)
L'autrice des *Républicains* a une passion pour l'Inde, et quoi de mieux qu'écrire sur les passions qui nous animent pour rassembler tous les fils qui nous font, des faits biographiques à l'invisible ? À travers l'Inde, et les maîtres spirituels qu'elle y rencontre, Cécile Guilbert raconte sa famille, ses tragédies, dans une très belle quête de transcendance, au-delà de la matière et du prosaïque.

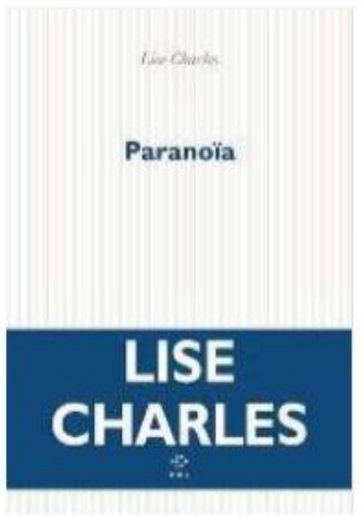


Nina Allan *Les Bons Voisins* (Tristram)
Nina Allan a construit une œuvre originale en mélangeant les genres littéraires avec finesse et intelligence. Dans *Les Bons Voisins*, elle s'attaque avec talent au roman noir en imaginant l'histoire d'une femme qui revient photographier la maison dans laquelle son amie d'enfance a été assassinée. Ce roman très queer dévie ensuite vers la fantasy et le conte folklorique pour questionner la fiabilité de la mémoire et les faces sombres des cellules familiales.





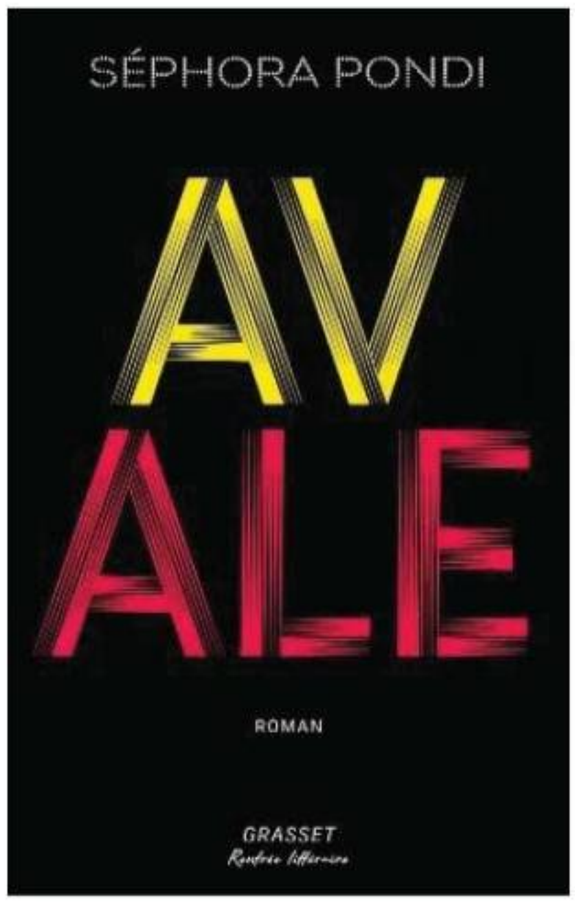
Isabella Hammad ***Hamlet le long du mur*** (Gallimard/"Du monde entier")
Alors qu'elle vient rendre visite à sa sœur à Haïfa, une comédienne anglo-palestinienne se retrouve à jouer dans une adaptation d'*Hamlet* montée par une troupe palestinienne à Ramallah. Avec *Hamlet le long du mur,* Hammad – elle-même anglo-palestinienne – utilise la trame de la pièce de Shakespeare et une écriture très précise pour dresser le portrait de son héroïne et de sa relation complexe à son pays d'origine. Un roman d'une richesse infinie et d'une actualité brûlante.

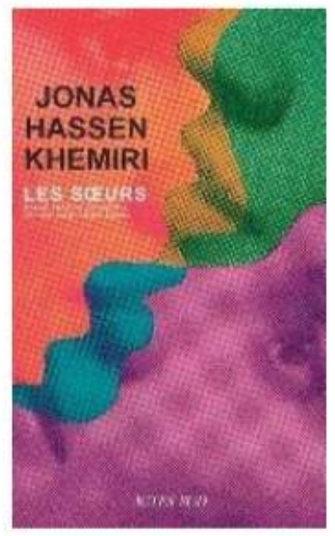


Lise Charles ***Paranoïa*** (P.O.L)
La première partie du quatrième roman de Lise Charles commence comme le récit d'une enfant-star sur fond de MeToo. Très vite, et comme à son habitude, l'autrice dévie d'une trajectoire toute tracée et nous plonge dans un jeu de piste labyrinthique et métafictionnel. Pour mieux poser des questions très contemporaines sur cette forme particulière de paranoïa qui naît d'être sans cesse regardé·e, sur la morale et sur ce que disent nos désirs de fiction.

Séphora Pondi ***Avale*** (Grasset)
La grande découverte de la rentrée. Rien ne présageait que Lame, comédienne noire en pleine ascension, et Tom, jeune homme paumé au passé trouble, se rencontrent un jour. *Avale* raconte leur trajectoire croisée jusqu'à une funeste soirée d'été. Pensionnaire de la Comédie-Française et scénariste, la trentenaire signe une entrée fracassante en littérature avec un premier roman ultra-contemporain et très maîtrisé sur la façon dont chacun·e habite son corps dans une société blanche et capitaliste.

Retrouvez son portrait p.56.





Jonas Hassen Khemiri ***Les Sœurs*** (Actes Sud)
Prix Médicis étranger en 2021 avec *La Clause paternelle,* Khemiri invente avec ce roman l'autofiction augmentée. Soit un auteur qui se souvient avoir, enfant, connu trois sœurs suédo-tunisiennes comme lui. Entre passé et présent, d'une phrase chargée d'émotion qui sait suggérer sans dire, il raconte leurs vies bricolées, brillantes ou chaotiques, pleines de questionnements identitaires, de traumas hérités de leurs parents, et réfléchit à leur situation de descendant·es d'immigré·es en Suède.

Adrien Le Bot ***Tu cherches quoi?*** (Allia)
Une collection de verbatim par ceux qui fréquentent des lieux de drague nocturne majoritairement homos : aires de repos, parkings de supermarchés. Une géographie clandestine se superpose ainsi au territoire "officiel". Ses habitants, de toutes origines sociales, ne cherchent pas seulement du sexe, mais aussi la possibilité de vivre "autrement" pour quelques heures. Comment l'auteur, collecteur de ces témoignages, a-t-il procédé? La réponse nous guette dans les dernières pages. L'une des révélations de la rentrée.



Retrouvez son portrait p.68.



Lydie Salvayre ***Autoportrait à l'encre noire*** (Robert Laffont/"Pavillons")
Dans cet autoportrait poignant mais, bien évidemment, plein d'humour, l'autrice revient sur des moments importants de sa vie d'enfant et d'adulte, donnant ainsi de nouvelles clés pour comprendre son travail. Le texte aborde nombre de nos préoccupations actuelles, et il est surtout magnifique dans ce que Salvayre dit de ses parents. Elle dresse d'eux un portrait sensible, réfléchit à leur condition d'exilé·es et cherche dans sa propre vie les conséquences des drames qu'il·elles ont traversés.

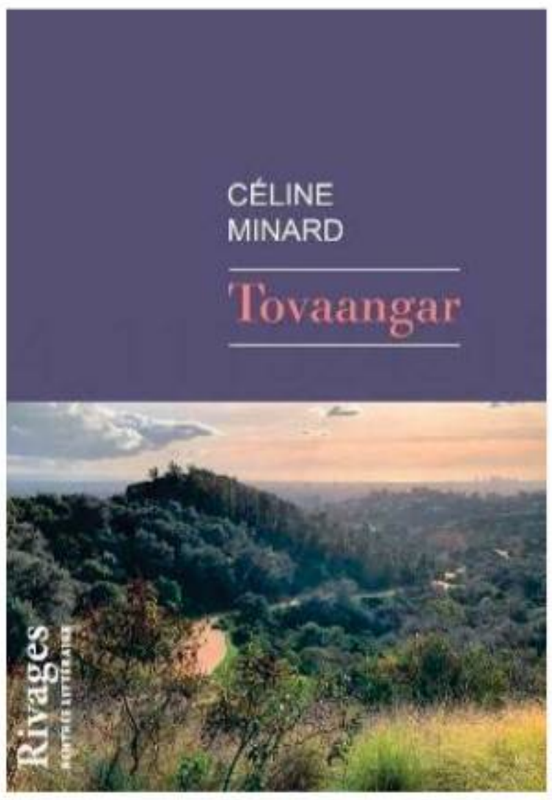
Rachid Benzine ***L'Homme qui lisait des livres*** (Julliard)

Le portrait d'un vieux libraire de Gaza, de l'exode à la prison, des engagements politiques à la désillusion, des bonheurs passés aux malheurs du temps présent. Son récit crève-cœur et tragiquement d'actualité est ponctué par les titres des livres qui ont jalonné son existence. Lire, faire lire, transmettre, à l'heure où la mémoire du peuple palestinien est foudroyée et celle de notre monde, en grand péril.



Céline Minard ***Tovaangar*** (Rivages)

Un labyrinthe foisonnant, donc par définition assez déroutant. Dans un monde post-humain, des créatures s'activent entre gentil·les et très méchant·es. On dirait une suite d'*Avatar* de James Cameron. L'autrice joue avec nos nerfs et semble (style fracassé et fracassant) tester notre résistance de lecteur·rice et titiller notre désir de jeter l'éponge. Un exercice de boxe littéraire qui pourtant donne envie de rester sur le ring jusqu'au bout. Du pur Minard.



Jakuta Alikavazovic ***Au grand jamais*** (Gallimard/"Blanche")

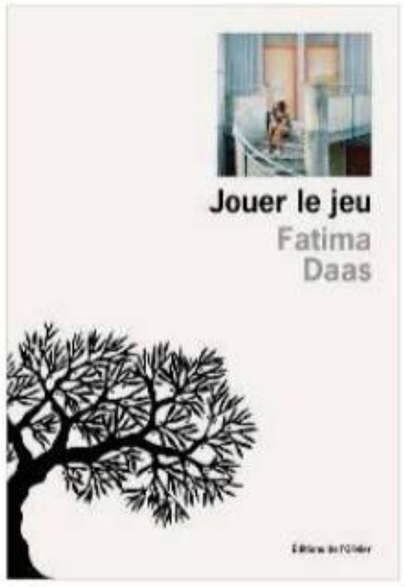
"Qui fait attention à sa mère lorsqu'elle est là ?" C'est l'une des grandes questions du cinquième et brillant roman de Jakuta Alikavazovic dans lequel elle brouille les frontières entre fiction et autofiction, en racontant la disparition de la mère d'une romancière. Avec la finesse qui la caractérise, l'autrice tisse le portrait de cette mère fuyante, émigrée, poétesse, et signe un roman magnifique sur la vérité, les secrets et *"le silence qui crée un monde"*.



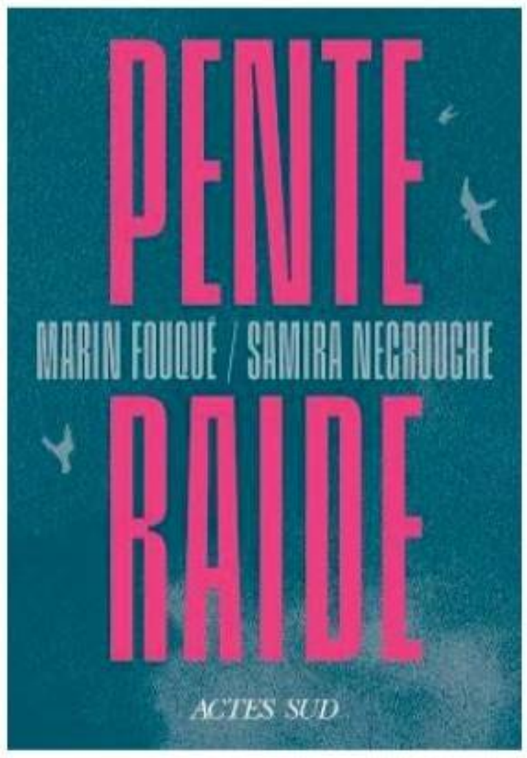
Retrouvez la critique du livre p.143.

David Byrne
Who Is The Sky?
NOUVEL ALBUM
• LE 5 SEPTEMBRE •
EN CONCERT LE 18 ET 19 MARS 2026
À LA SEINE MUSICALE
MATADOR
LIVE NATION

Fatima Daas *Jouer le jeu*
(Éditions de l'Olivier)
Le choc de *La Petite Dernière*, le premier roman de Fatima Daas, c'était il y a cinq ans – et nous l'avions tellement aimé, ce premier texte, que nous avions consacré notre couverture à cette inconnue de 25 ans. Son deuxième roman dit à nouveau l'adolescence, fouille les questions de genre. Entre sa famille et ses ami·es au lycée, Kayden fait l'expérience de sa différence, de son homosexualité. Si le texte ne manque pas de charme, il n'égale hélas pas en force son tout premier.



Marin Fouqué et Samira Negrouche *Pente raide* (Actes Sud)
Un long hurlement, proche d'un slam, où dévaler la pente raide de diverses malédictions sociales et politiques c'est aussi tenter de la remonter, avec ce verbe haut et fort auquel nous a habitué·es Fouqué dès *77*. Il signe avec Samira Negrouche (écrivaine-poétesse, notamment remarquée pour *J'habite en mouvement* en 2021) un texte à la marge de Rimbaud, *"les poings dans les poches"*, où poésie et résistance apparaissent comme les tranchants d'une même lame. Avec une tentative réitérée de combattre les démons qui nous habitent : phobies de toutes espèces, envie de tout foutre en l'air. Raide, c'est-à-dire rebelle, punk, vital.

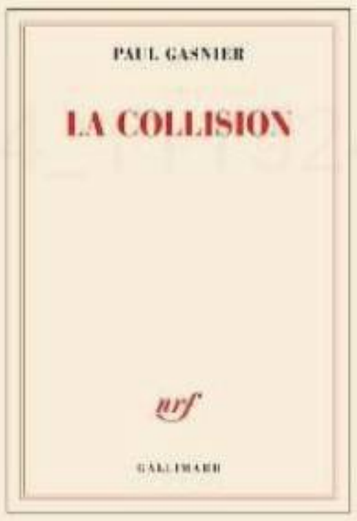


Rebeka Warrior *Toutes les vies* (Stock/"La Bleue")
La musicienne Rebeka Warrior (Sexy Sushi, Mansfield.TYA, Kompromat) publie son premier roman, une autofiction dans laquelle elle raconte le décès de sa compagne d'un cancer du sein. Si l'écriture à l'os, aride, se place du côté des témoignages davantage que de la littérature, il n'empêche que son parti pris d'une honnêteté radicale et souvent émouvante sur les moments les plus sombres de la maladie est désarmant.

Retrouvez son portrait p.20.

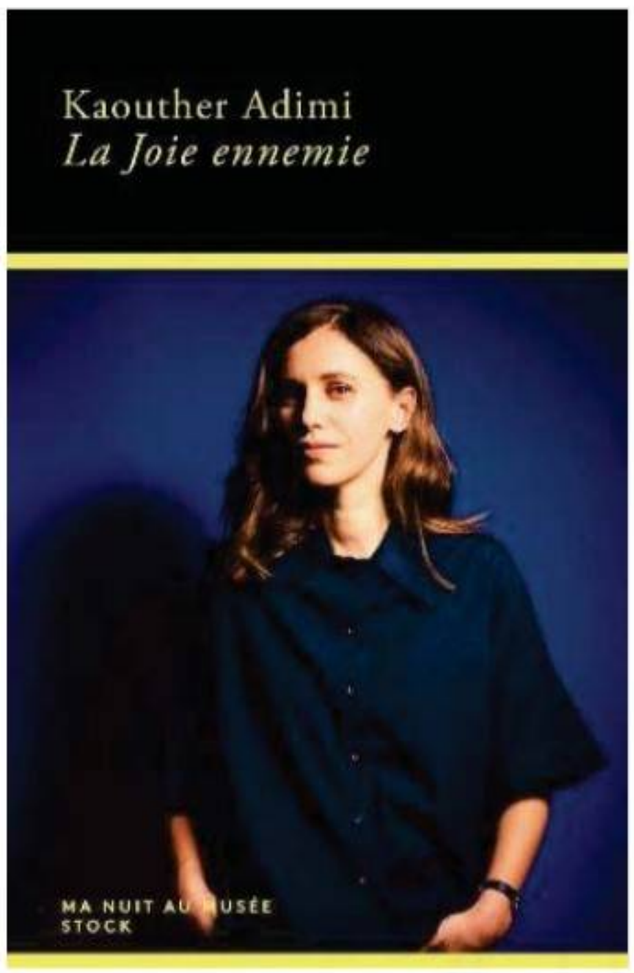


Paul Gasnier *La Collision* (Gallimard/"Blanche")
Un des meilleurs premiers romans de cette rentrée, où le narrateur d'une trentaine d'années revient sur un drame qui l'a anéanti : la mort de sa mère, renversée par un jeune chauffard à moto dans une ruelle de Lyon. L'auteur n'écrit pas pour se lamenter. S'appuyant sur une citation de Michel Foucault *("Le fait divers est une sécrétion du temps")*, il ouvre son récit sur un panorama impressionnant qui balaie notre société française aux abois. *"La violence qui a frappé ma famille possède une généalogie, qui nous raconte collectivement."*

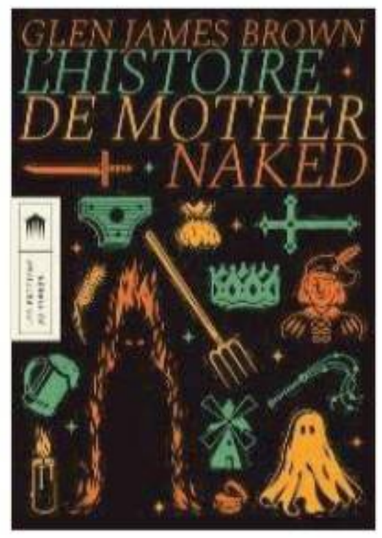


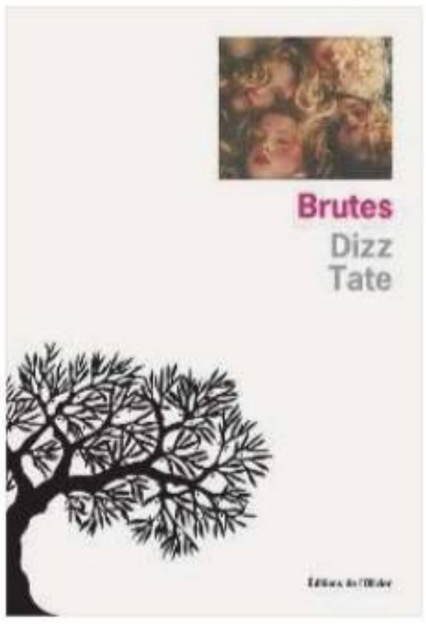
Retrouvez son portrait p.64.

Kaouther Adimi *La Joie ennemie* (Stock/"Ma nuit au musée")
Kaouther Adimi, connue pour ses romans autour de l'histoire de l'Algérie que l'on trouvait jusque-là un peu trop classiques, est invitée à passer quelques heures à l'Institut du monde arabe pour la collection littéraire "Ma nuit au musée". Elle en tire ce récit passionnant dans lequel elle retrace en parallèle la vie de l'artiste algérienne Baya et des éléments de son adolescence en Algérie en pleine décennie noire. Et raconte les traumatismes qui la hantent et la difficulté de savoir quelle histoire écrire, *"celle des faits ou celle de la mémoire"*.



Glen James Brown *L'Histoire de Mother Naked*
(Les Éditions du Typhon)
Dans *Ironopolis*, Glen James Brown dressait le portrait énergique et tendre d'une cité ouvrière anglaise. Pour son deuxième roman, il bifurque vers le conte médiéval en imaginant le long chant d'un ménestrel venu se produire devant des nobles. On y retrouve le talent de Brown pour mêler les genres, la portée politique de son écriture et l'inventivité de sa langue qui joue avec malice d'un certain anachronisme. Son roman historique abrite une critique acerbe d'un capitalisme compétitif et violent.





Dizz Tate *Brutes*

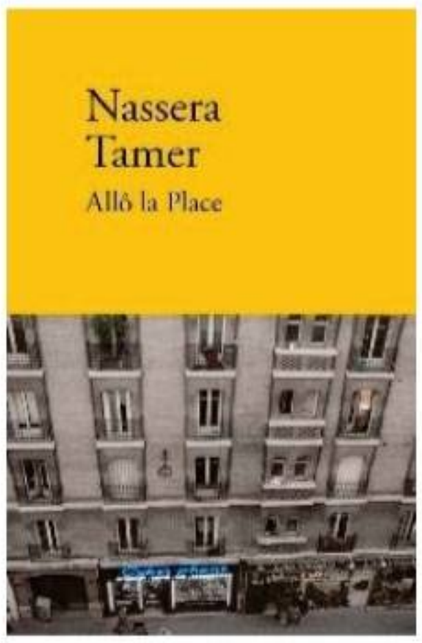
(Éditions de l'Olivier)

Si l'on se fie à son résumé, le premier roman de la jeune autrice britannique Dizz Tate ressemble à un récit d'apprentissage comme il en existe des milliers dans la littérature anglophone. Une jeune fille de 14 ans disparaît dans une petite ville de Floride, et le fait divers fascine. Mais Tate tord complètement le *coming of age* pour explorer l'adolescence dans toute sa violence et sa bizarrerie. Elle mêle les genres, de la chronique sociale au fantastique, jusqu'à un épilogue explosif.

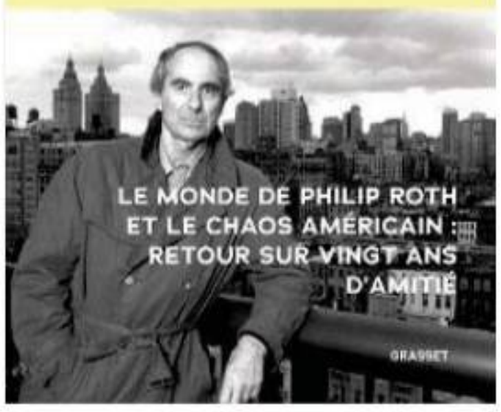
Nassera Tamer *Allô la Place*

(Verdier/"Chaoïd")

La narratrice du premier roman de Nassera Tamer voudrait apprendre le darija, dialecte de ses parents retournés vivre au Maroc. Alors elle tend l'oreille dans les rues parisiennes, s'attarde dans les taxiphones, noue une relation à distance avec une jeune femme qui parle la langue. Elle cherche sa place entre deux pays, entre deux langues. *Allô la Place* est un texte plein de force et de finesse sur l'incommunicabilité, qui réussit merveilleusement bien à *"écrire le paradoxe"*.



Retrouvez son portrait p.66.



Marc Weitzmann *La Part sauvage*

(Grasset)

Entre le récit, les mémoires et l'essai, le dernier livre de Marc Weitzmann (qui a dirigé les pages littéraires des *Inrocks* à la fin des années 1990) revisite les soubresauts idéologiques de l'Amérique et de la France à travers leurs écrivains (lire le portrait génialement drôle de Houellebecq), en prenant comme fil rouge l'œuvre et la personnalité hors norme, solitaire et anticonformiste de celui qui devint son ami, Philip Roth. Les écrivain·es sont-il·elles les médiums de leur temps, ou ses symptômes, ou encore ses prophètes ? Que nous dit leur "part sauvage" – est-elle encore possible ? Un exercice de haute voltige politique et intellectuel passionnant.

Une coproduction Comédie Des Champs-Elysées, Acmé et Théâtre La Pépinière, avec le soutien de l'Espace des Arts, Scène Nationale de Chalon-sur-Saône, l'Espace Diament Ville d'Ajaccio et le Théâtre Juliette Récamier

TPA FR



ANNE CHARRIER

ROSE

ROYAL

Mise en scène

ROMANE BOHRINGER

NICOLAS MATHIEU

Librement adapté du roman *Rose Royal* paru aux éditions in8, 2019

Avec la voix d'Éric Caravaca

Adaptation Anne Charrier et Gabor Rassov
Scénographie Rozenn Le Gloahec - Lumières Thibault Vincent
Costumes Céline Guignard Rajot
Assistant à la mise en scène Aurélien Chaussade
Musique Benoît Delacoudre - Chorégraphie Gladys Gambie

comediedeschampselysees.com

15, avenue Montaigne 75008 Paris - 01 53 23 99 19 - www.fnac.com

Les Inrockuptibles

téva

DIRECTION STEPHANIE FAGADAU

studio DES CHAMPS-ELYSEES

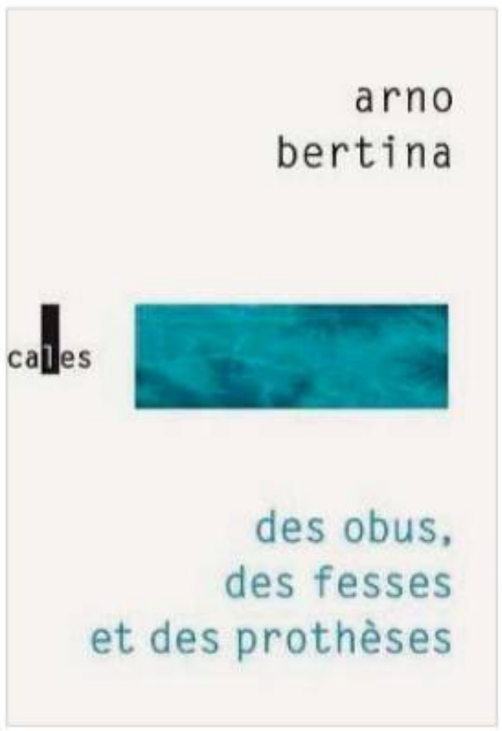
PHOTO LOU SARDA LICENCE N°2-1046514



Thibault Daelman
L'Entroubli (Le Tripode)
Plus qu'un récit d'apprentissage, ce premier roman très littéraire est une plongée dans la vie d'une famille pauvre. Tour à tour lyrique et âpre, le texte décrit au plus près le quotidien assez terrifiant vécu par le jeune narrateur, marqué par l'alcoolisme et la folie des adultes, tout en ménageant des instants lumineux d'amitié, de joie pure de l'enfance. L'auteur prend soin de chercher la face cachée de ses personnages, leurs souffrances tues, et travaille à rebours des discours convenus.

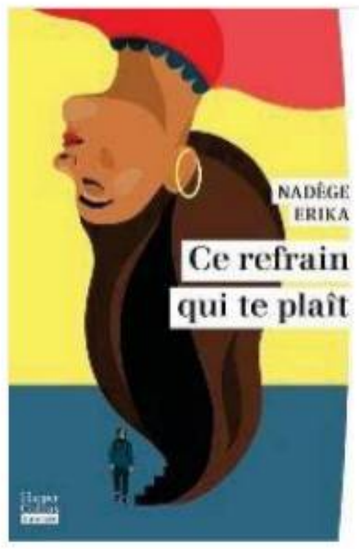
Anya Nousri ***On m'a jeté l'œil***
(Le Castor Astral)
Dans ce premier roman cru, drôle et d'une grande justesse, une jeune Montréalaise d'origine algérienne découvre la vie et la sexualité. Scènes de sa vie au Québec avec sa mère et ses tantes, souvenirs de vacances chez ses grands-parents en Algérie, rencontre à Paris de ses cousins émigrés en France. La singularité de ce texte, rythmé par de courts chapitres lapidaires, doit beaucoup au mix de différents idiomes, où le français se mêle à l'anglais, l'arabe, l'argot canadien ou parisien.





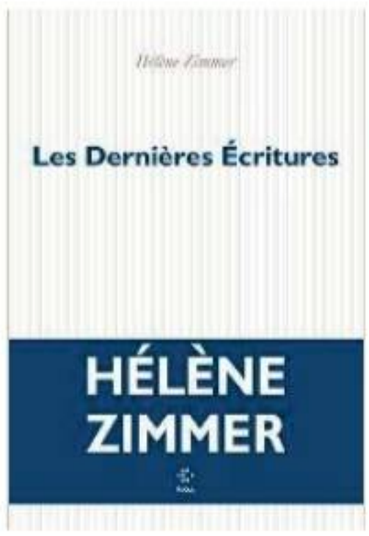
Arno Bertina ***Des obus, des fesses et des prothèses***
(Gallimard/"Verticales")
Un hôtel de luxe près de Tunis où séjournent des femmes après une intervention de chirurgie esthétique. Mais dans une aile du bâtiment sont logés des combattants blessés venus de la Libye voisine. Après les conséquences du libéralisme sur des vies d'ouvrier·ères dans *Ceux qui trop supportent*, Bertina, avec ce nouveau texte très engagé, aborde le sujet brûlant des ventes d'armes par l'Occident ainsi qu'une thématique déjà présente dans son travail, l'instrumentalisation du corps des femmes.

Nadège Erika ***Ce refrain qui te plaît*** (HarperCollins/"Traversée")
Comme dans *Mon Petit*, son premier roman, Erika travaille un matériau autobiographique qui révèle les coulisses de notre société. Ici, une mère isolée, pauvre, dont le fils jeune adulte souffre de problèmes psychiatriques, affronte les défaillances des services publics. Avec une franchise déconcertante et sans auto-apitoiement, Erika montre les conséquences du manque d'argent sur la possibilité de se faire soigner correctement et dresse le magnifique portrait d'une héroïne d'aujourd'hui.

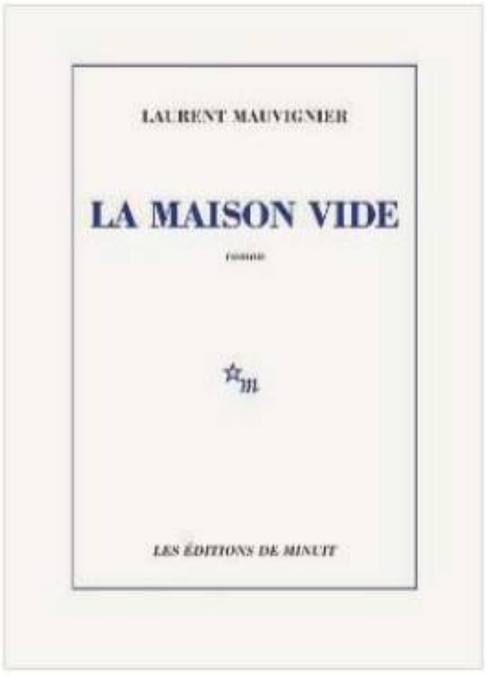




Johanna Luyssen ***Les Fragments d'Hélène*** (Julliard)
En 1980, le philosophe Louis Althusser étrangle sa femme, Hélène Rytmann. Il est déclaré non coupable car fou, puis interné. Journaliste à *Libération*, Johanna Luyssen se lance dans une enquête pour reconstituer la vie de cette femme effacée de l'Histoire au profit de son mari, et sur ce qu'elle insiste pour appeler un féminicide. Ou comment la victime passe à la trappe au profit de son meurtrier. Née en 1910, juive, résistante durant la Seconde Guerre mondiale, membre du PCF, sociologue, Hélène est un personnage fascinant. À travers son récit, Luyssen dévoile aussi l'ampleur de la misogynie des médias et des milieux intellectuels de toute une époque – tellement récente.

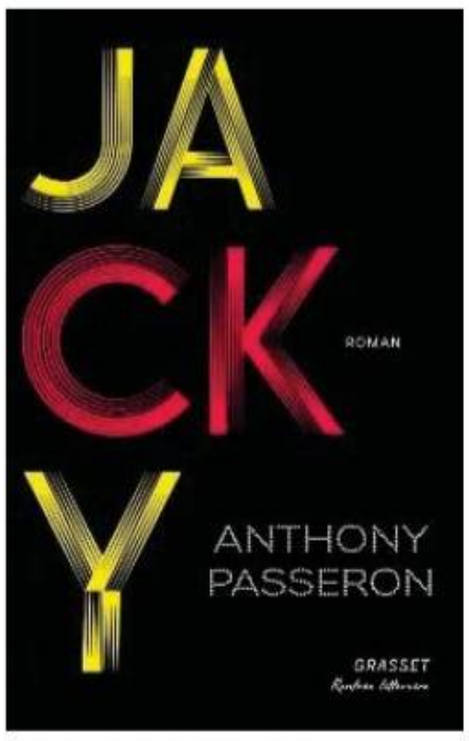


Hélène Zimmer
Les Dernières Écritures
(P.O.L)
Cassandre Mercier, professeure de français au collège, est subjuguée par sa lecture du *Bilan*, un livre-somme sur les dérèglements climatiques. Elle en impose l'étude à ses élèves. S'ensuivent des accusations de harcèlement et un procès où s'affrontent son avocate, un peu zinzin, et des parents d'élèves, pas moins excentriques. Fine observatrice de notre société, Hélène Zimmer empoigne à la fois les pressions réacs qui pèsent sur l'Éducation nationale et les apocalypses écologiques qui nous menacent.

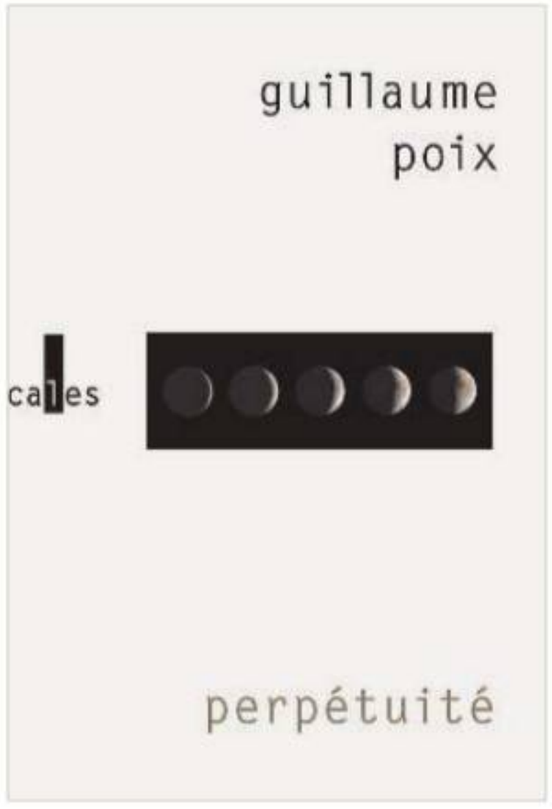


Laurent Mauvignier
La Maison vide
(Les Éditions de Minuit)
On connaît la capacité de Mauvignier à transformer des vies anonymes en sujets littéraires. Dans ce roman hors norme qui traverse le XXe siècle et montre le passage des guerres sur une histoire familiale, il centre son propos sur le sort réservé aux femmes et a su créer des personnages complexes et inoubliables. Le texte, tendu, est porté par une phrase ample où l'auteur d'*Histoires de la nuit* ménage ruptures et ellipses, inventant ici une version moderne du grand roman à la française.

Retrouvez la critique du livre p.142.

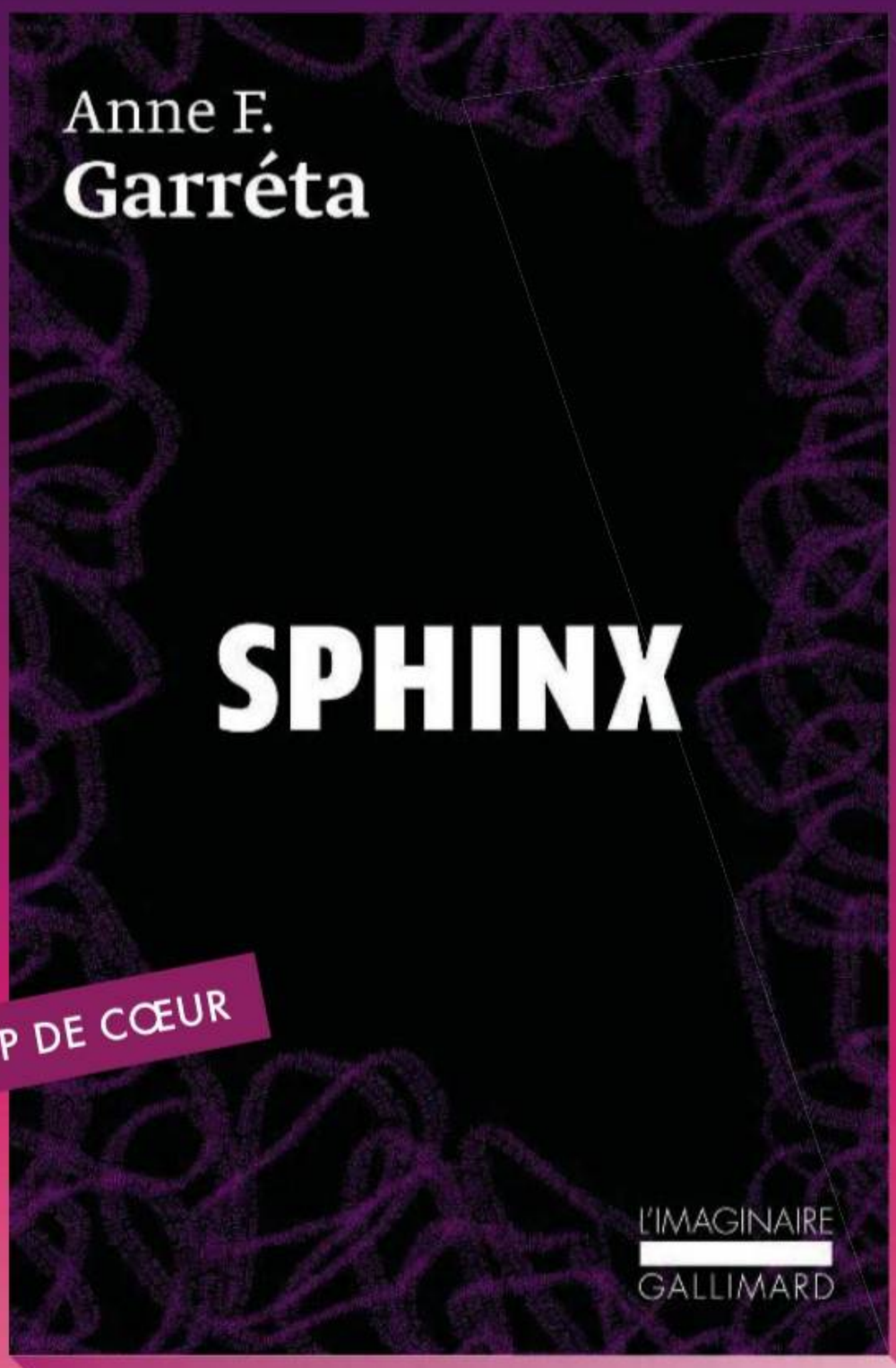


Anthony Passeron
Jacky (Grasset)
Prolongeant son premier roman, *Les Enfants endormis*, où il racontait la mort d'un oncle atteint du sida dans les années 1980, Passeron se concentre ici sur le parcours de son père. Le texte décrit avec ce qu'il faut de distance les conséquences du drame sur la vie privée et familiale de cet homme, et surtout la conscience qu'a ce boucher-charcutier d'appartenir à un milieu social largué par la modernité. En toile de fond, l'avènement des jeux vidéo, seule passion qu'il transmet à ses fils encore enfants.



Guillaume Poix *Perpétuité*
(Gallimard/"Verticales")
Une nuit dans une maison d'arrêt. L'auteur construit un puzzle complexe autour des quelques individus qui travaillent sur place, principalement les gardien·nes, la directrice, la médecin. Reconstruisant les vies de chacun·e, il crée des micro-romans à l'intérieur d'un roman porté par une écriture précise, sous-tendu d'une pensée politique assumée. Sans jamais tomber dans un récit complaisant, évitant tous les écueils du genre, Poix crée un texte tenu comme un thriller, jusqu'au drame.

OSEZ L'IMAGINAIRE

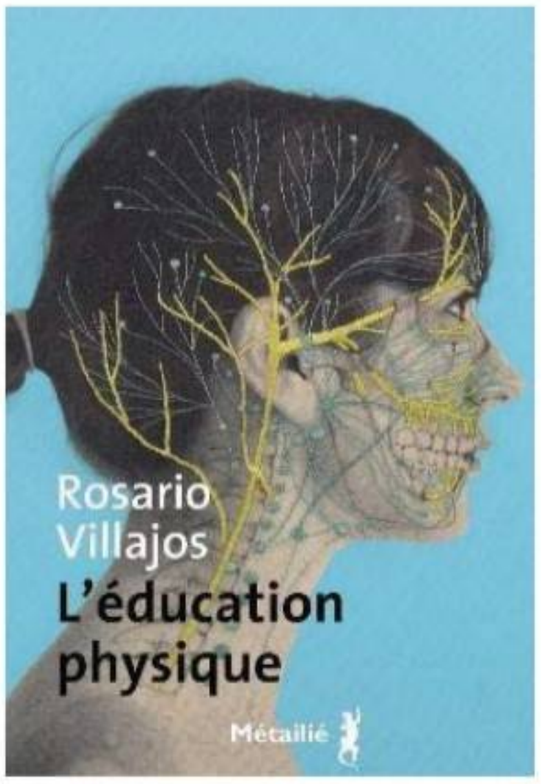


Préface inédite de l'autrice

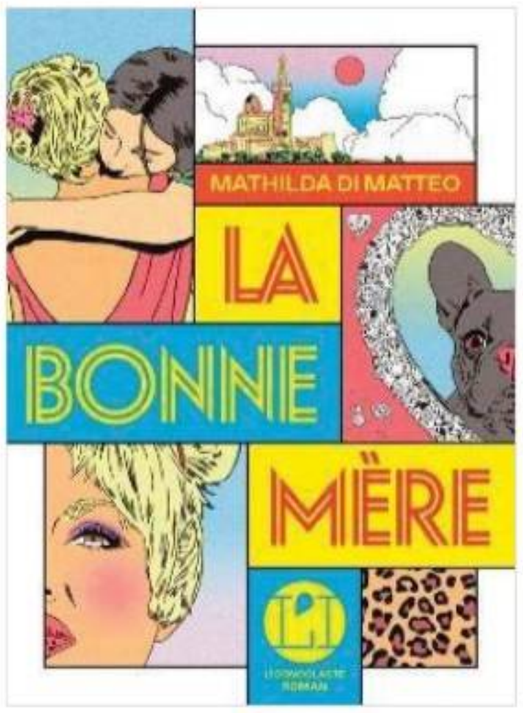
«Un livre délicieux qui raconte l'histoire d'amour entre deux personnes dans le monde interlope des boîtes de nuit, des clubs et des cabarets. Ce qui fait tout le sel de ce roman, c'est qu'on ne sait jamais quel est le genre des personnages. Cette contrainte est une prouesse au moins égale à celle de Georges Perec dans *La disparition*. C'est absolument prodigieux.»
Elisabeth Philippe, *Le Masque et la Plume*

« Un beau roman incarné et cérébral, précis et profond, électrique et mélancolique.»
Nathalie Crom, *Télérama* TTT

L'IMAGINAIRE
GALLIMARD



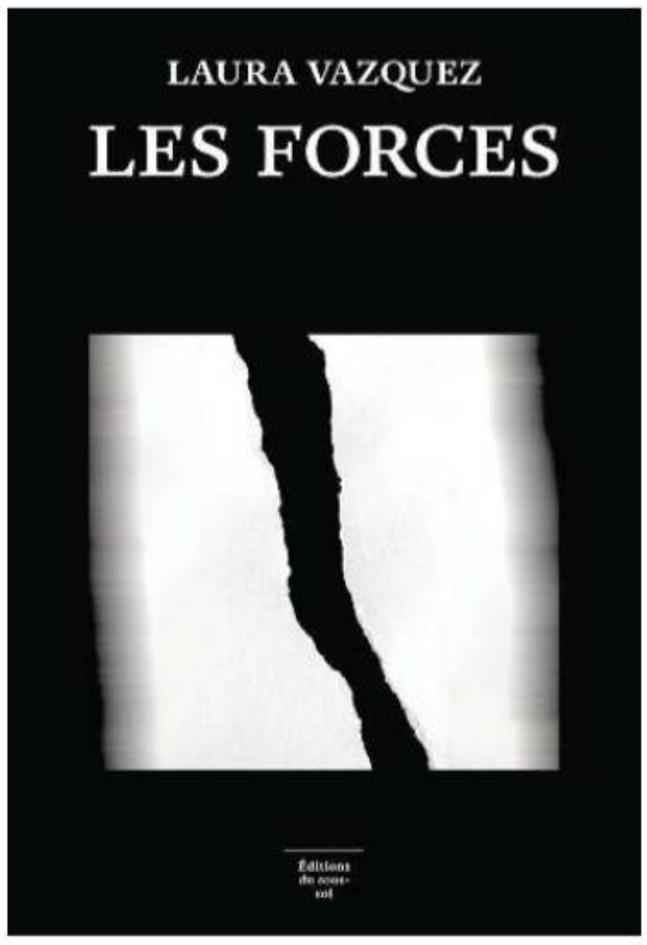
Rosario Villajos *L'Éducation physique*
(Métailié)
Une fille de 17 ans rentre chez elle, fuyant le papa harceleur d'une camarade. Il n'y a plus de bus, elle doit faire du stop. Villajos nous plonge dans l'angoissant flot ininterrompu de ses pensées. Des souvenirs surgissent : réflexions de ses parents, agissements des garçons, regards des voisin·es. Traduite pour la première fois en France, l'autrice madrilène livre un texte très féministe qui raconte implacablement, à partir d'une situation banale, ce que signifie naître avec un corps de fille.



Mathilda di Matteo *La Bonne Mère*
(L'Iconoclaste)
Ce premier roman joue sur le contraste : d'un côté la mère, cagole marseillaise avec son mari chauffeur de taxi, de l'autre la fille, thésarde à Sciences-Po Paris, avec son fiancé grand bourgeois parisien. L'autrice ne s'est pas contentée de l'indéniable effet comique produit. Elle dresse de magnifiques portraits de femmes et son texte plein de finesse explore la thématique très actuelle de la violence patriarcale, en montrant qu'elle traverse le pays et les classes sociales.

Laura Vazquez
Les Forces (Éditions du sous-sol/"Feuilleton Non-Fiction")
Dans ce deuxième roman-fleuve, Laura Vazquez, qui a remporté le Goncourt de la poésie en 2023, s'attaque avec une liberté grisante à l'ordre social. En mêlant poésie et prose, essai et roman, philosophie et satire, la poétesse imagine un voyage initiatique profondément queer, dont le but est d'exposer toute la violence des normes de la société contemporaine et de les démonter pierre par pierre. Une lecture subversive et politique, traversée par un humour et une dérision irrésistibles.

Retrouvez son portrait p.60.



Prix Les Inrockuptibles

Qui remportera notre prix littéraire ?

Créé en 2020 pour mettre en avant un titre qui nous semblait ne pas l'avoir été assez, ainsi qu'un·e auteur·rice ayant reçu peu ou pas de grand prix alors qu'il ou elle le méritait, le prix littéraire *Les Inrockuptibles* a déjà récompensé Éric Reinhardt et Constance Debré (co-lauréat·es en 2020), Christine Angot (2021), Lola Lafon (2022), Neige Sinno (2023) et Édouard Louis (2024). Cette année, nous avons choisi une autre chronologie pour nos prix littéraires, afin que chacun soit mis à l'honneur : nous avons ainsi remis notre prix de la bande dessinée en juin dernier et remettrons notre prix de l'essai en mars 2026. Le prix Les Inrockuptibles, qui sera attribué à l'automne, durant la période des grands prix, comprend trois catégories : romans ou récits français, romans ou récits étrangers, premiers romans ou récits. Le jury est composé de Carole Boinet, Jean-Marie Durand, Emmanuel Hoog, Nelly Kaprièlian, Jean-Marc Lalanne, Gérard Lefort, Pauline Le Gall et Sylvie Tanette.

Pour en savoir plus sur notre prix et suivre toute l'actualité littéraire, rendez-vous sur les inrocks.com :

→ Jeudi 11 septembre
Annonce de notre première sélection (dix titres par catégorie).
→ Jeudi 2 octobre
Annonce de notre deuxième sélection (quatre titres par catégorie).
→ Jeudi 23 octobre
Annonce des lauréat·es et remise du prix Les Inrockuptibles.

COUP DE CŒUR

LA SÉLECTION VIDÉO RECOMMANDÉE PAR NOS VENDEURS

LA FNAC AIME



2 TITRES ACHETÉS

10€* OFFERTS
EN EUROS FIDÉLITÉ

*Offre réservée aux adhérents du 01/09/2025 au 15/10/2025, sur présentation de la carte adhérent FNAC en cours de validité pour l'achat de 2 titres de la sélection. Le compte de fidélité de l'adhérent sera automatiquement crédité de 10€ en euros fidélité. Les euros fidélité cumulés sur le compte fidélité Fnac sont valables dans les 3 mois suivants leur obtention, à condition que la Carte Fnac ou Fnac+ de l'adhérent titulaire soit en cours de validité et qu'il ait présenté sa carte lors de son passage en caisse. L'ensemble des achats de l'adhérent titulaire et des autres personnes possédant une carte supplémentaire sont comptabilisés sur le compte de fidélité de l'adhérent titulaire. Les euros fidélité peuvent être utilisés dès 1€, en magasin Fnac et Darty ou sur fnac.com pour tout achat supérieur à 1€ (hors livres, coffrets et cartes cadeaux, tirages photos, abonnements presse, cartes de téléphonie, abonnements téléphoniques et internet, prestations de services, téléchargements, billetterie). Offre valable dans les magasins Fnac participant à l'opération. Offre non cumulable avec toute autre remise ou promotion réservée ou non aux adhérents. Dans la limite des stocks disponibles.

fnac.com

VOUS ALLEZ ADORER ADHÉRER À LA CARTE fnac+



↗
À New York, en 2019.

Chris Sorensen/Redux-Réa

“Comprendre qu’on peut rater, ça a tout changé dans ma vie”

Et si Sigrid Nunez était devenue l’une des écrivain·es contemporain·es US les plus intéressant·es ? En une poignée de livres, de *L’Ami* aux *Vulnérables* aujourd’hui, en passant par *Quel est donc ton tourment ?* (adapté par Pedro Almodóvar l’année dernière), elle n’en finit pas de confronter ses personnages aux épreuves de la vie, et de créer du lien là où l’on ne s’y attend pas. Rencontre.

Texte Nelly Kaprièlian

Le succès lui est arrivé tard. Elle avait 67 ans quand *L’Ami,* son huitième livre, a reçu le National Book Award en 2018, a été traduit et aimé dans le monde entier, avant d’être adapté au cinéma l’année dernière (*L’Ami* de Scott McGehee et David Siegel) avec Naomi Watts dans le rôle d’une femme qui, après le décès de son ami et mentor, hérite de son dogue allemand dans son petit appartement de Manhattan. Cette narratrice qui lui ressemble, solitaire mais entourée d’ami·es, écrivaine, grande lectrice, qui enseigne la littérature, elle l’a réactivée dans son magnifique *Quel est donc ton tourment ?* (une phrase de Simone Weil), adapté par Pedro Almodóvar (*La Chambre d’à côté,* avec Tilda Swinton et Julianne Moore), et aujourd’hui dans *Les Vulnérables*.

Il y est toujours question de la mort (d’un ou d’une ami·e), du temps qui passe, de la littérature et de la place des auteur·rices dans nos vies (la citation devient souvent un collage dans les livres de Nunez), de ces défis que nous apporte la vie et de la façon dont on les affronte, de ces liens peu évidents qui peuvent se nouer entre des êtres très différents, voire des espèces, et qui ont la grâce de nous sauver. Nunez a su imposer un style bien à elle, et pour tout dire unique, fait de citations, d’anecdotes, de pensées. Dans *Les Vulnérables,* sa magie opère à nouveau, mélancolique et drôle, profonde et subtile, sous la forme d’une déambulation intérieure, d’une exploration et d’une réflexion sur des choses, grandes ou petites, de la vie, tout en déjouant tous les clichés.

Pendant la pandémie, une autrice âgée et célibataire se retrouve à devoir garder un perroquet dans l’appartement de riches ami·es, où débarque un jour le fils d’une autre amie, jeune homme paumé, dépressif et vegan. Ou comment, alors que tout les sépare, il et elle se retrouvent à fumer des joints et à s’entraider. Mais ce n’est qu’un des aspects d’un roman qui, comme tous les romans de Sigrid Nunez, en comporte de nombreux et n’est réductible à aucun. •••

→ Depuis *L'Ami,* on vous réduit souvent à une "excellente écrivaine des animaux" *[rires de Sigrid Nunez]*. Il y avait un chien dans *L'Ami,* un chat dans *Quel est donc ton tourment ?,* et aujourd'hui il y a un perroquet dans *Les Vulnérables*. Pourquoi cette volonté de mettre en scène des animaux dans vos romans ?

Ce n'est pas une chose que je prévois. Il y a des années, on m'a commandé un livre pour enfants au sujet d'un animal, et j'ai écrit quelque chose sur le ouistiti de Virginia et Leonard Woolf. Mon projet n'a pas été retenu, mais j'ai adoré ça, et j'en ai fait un roman. Des années plus tard, quand j'ai commencé à écrire *L'Ami,* il n'y avait pas de chien au départ, et puis j'en ai eu l'idée pour faire parler la troisième épouse de l'ami mort. J'ai mis en scène un chat qui raconte sa vie dans *Quel est donc ton tourment ?* parce que ça ajoutait une touche de légèreté. Les lecteurs ont accroché – même pour un chat qui n'a que huit pages dans le livre. Dans *Les Vulnérables,* le perroquet n'est pas si important non plus, c'est un personnage mineur, presque un détail. Pour moi, c'est vraiment juste un oiseau, pas un symbole, ni le reflet de l'humeur de la narratrice. Ce qui m'intéresse, c'est le rapport que les humains ont avec la nature et les animaux, l'anthropomorphisme. Ils ne peuvent nous parler et nous passons notre temps à les interpréter. Maintenant, je n'ai pas l'intention de continuer à avoir des animaux dans mes livres.

Philip Roth disait qu'il commençait ses livres par la question "et si ?" : et si tel personnage se retrouvait dans telle situation, que se passerait-il ? Pour vous, c'est pareil ?

Je suis si heureuse que vous me rappeliez ce que disait Roth. Pour moi, la fiction est en effet faite pour répondre à la question "et si ?". Mes livres ressemblent à des autofictions mais n'en sont pas : j'imagine ces "et si ?". Et si une pandémie nous tombait dessus dans *Salvation City [2010, non traduit],* et si un ami qui meurt me laissait son chien dans *L'Ami*. Je ne suis pas intéressée par des questions *"Et si on allait sur Mars ?",* mais par des possibles. J'ai eu l'idée de *Quel est donc ton tourment ?* en marchant dans les bois. Soudain, la phrase *"J'ai été écouter un homme qui donnait une conférence"* m'est venue à l'esprit, et tout de suite je me suis mise à penser : qui est l'homme, où se situe sa conférence, pourquoi y étais-je ? Tout le livre a découlé de ça. Je ne saurais pas écrire autrement.

Vous créez des liens inattendus et testez la possibilité de l'empathie entre les gens, comme cette femme âgée et seule et ce très jeune homme un peu paumé dans *Les Vunérables*. Ou deux amies qui se sont perdues de vue dans *Quel est donc ton tourment ?,* ou une femme et un chien dans *L'Ami*. Pourquoi jamais entre un homme et une femme au sein d'un couple ? Vous n'y croyez pas ?

L'histoire d'un couple ne m'est pas venue jusque-là, mais ce sera le cas dans le texte que je suis en train d'écrire, qui va être plus long. J'abandonne la première personne pour la troisième et j'imagine la vie d'une femme, et une histoire d'amour. Avant cela, il y a une inhibition, c'est vrai. Je n'ai écrit qu'un seul livre directement autobiographique, mon tout premier, au sujet de mes parents émigrés. Mes autres livres ne portent pas du tout sur mon vécu. Or j'ai l'impression que si j'écris une histoire d'amour, j'aurais à puiser dans mon expérience avec les hommes, et je ne veux pas qu'ils puissent se reconnaître dans mes livres. Je n'écris pas non plus au sujet de ma famille immédiate.

Pourtant, votre narratrice vous ressemble : elle vit à New York, a votre âge, est écrivaine et enseigne la littérature. Votre vrai sujet, c'est l'écriture ? Et la tension entre les deux genres, la fiction et l'écriture autobiographique, comme la pratique Annie Ernaux (que vous citez dans *Les Vulnérables*) ?

Je pense à mes livres comme à des hybrides de ces deux genres. Quand la narratrice me ressemble, à chaque fois qu'elle parle de littérature, de films qu'elle a vus, de ses opinions, il s'agit vraiment de mes propres idées. En même temps, il y a une histoire et celle-ci est inventée. Quand j'écrivais *L'Ami,* j'ai montré une partie du texte à mon éditrice, et elle m'a fait remarquer qu'il y a quelque chose de tabou pour un écrivain à écrire sur un écrivain en train d'écrire. Mais si j'avais fait de ma narratrice un docteur ou une danseuse, j'aurais dû la montrer avoir cette vie que je ne connais pas, alors que je connais celle d'un auteur qui enseigne et qui lit beaucoup – donc j'amène beaucoup de mes lectures dans mes livres. Certain·es pensent que la littérature qui parle du réel est la seule littérature valide aujourd'hui, que la seule littérature possible est l'écriture de soi, comme Annie Ernaux. W. G. Sebald disait qu'il ne pouvait plus lire de romans, de fiction. Personnellement, je pense que la fiction a beaucoup, beaucoup de facettes et de possibles différents.

En suivant la voix et les pensées de votre narratrice, vous n'enfermez pas. Au contraire, vous ouvrez toujours pour montrer la vie des autres, celle d'un chat, d'une amie mourante, ou d'un jeune homme dépressif…

J'aime l'ouverture, pour laisser les autres parler, j'aime la polyphonie. C'est le mystère de ces livres ; je ne fais pas de plan, je ne sais pas ce qui va se passer dès le début, j'essaie de finir une poignée de pages au mieux avant de commencer les autres, et c'est en écrivant une partie que j'ai les idées pour la suivante. J'avance ainsi. Les coïncidences et les correspondances semblent arriver sans que

"J'ai appris à faire confiance au processus d'écriture. C'est comme la vie : les choses arrivent tout le temps et vous emmènent ailleurs."

j'intervienne. Quand j'ai commencé *Quel est donc ton tourment ?*, je ne savais pas encore que Martha allait vouloir se tuer et demander assistance à Ingrid. J'ai appris à faire complètement confiance au processus d'écriture. C'est comme la vie : les choses arrivent tout le temps et vous emmènent ailleurs. Quand j'essaie de faire un plan, c'est à ce moment-là que je n'y arrive pas. C'est l'écriture qui donne des idées pour le livre, pas l'inverse.

J'ai profondément aimé *Quel est donc ton tourment ?*, mais pas du tout *La Chambre d'à côté*, le film qu'en a tiré Pedro Almodóvar. Je l'ai trouvé trop court par rapport à la richesse de votre livre, et il aseptise le cancer et la mort, ce qui affaiblit tout. Vous êtes-vous sentie trahie ?

Je suis une grande fan de ses films, et je venais de voir *Madres paralelas* quand je suis rentrée à la maison et ai découvert son mail me disant qu'il souhaitait adapter le roman. À la fin de la pandémie, il est venu me voir à New York et nous avons parlé pendant plusieurs heures. Il m'a dit qu'il n'était intéressé que par ce qui se joue entre les deux femmes. Il voulait déjà Tilda Swinton. Il n'était pas en train de créer quelque chose qui serait réel, mais il a voulu faire une sorte de conte. Pour ma part, voir le film a été comme voir un opéra. C'est très mis en scène. La couleur était très importante pour lui. Tilda et Pedro sont aussi en faveur de la mort assistée, et c'était un *statement* qu'il tenait à faire. Il a 75 ans et est très travaillé par la maladie et la mort depuis un certain temps. Un film doit être très différent du livre dont il est adapté, et c'est exactement le cas avec *La Chambre d'à côté* : ce n'est plus mon livre, mais son film, et je l'ai trouvé très beau et émouvant. Pour moi, dans le livre, il était très important de ne pas montrer la mort de Martha, car on sait de toute façon qu'elle va mourir, qu'elle prenne ou non la pilule qu'elle a apportée. Lui, il a décidé qu'on verrait sa mort. Dans mon livre, le personnage joué par John Turturro abandonne ces deux femmes, ce qui me semble assez réaliste avec un ex : il aide vaguement et, à la fin, il n'est plus là. Almodóvar en fait un héros. Dans un sens, ironiquement, mon livre est plus mélodramatique que le film, alors qu'Almodóvar est connu pour faire des mélodrames.

***Les Vulnérables* commence par la mort d'une amie de la narratrice. Comment on va mourir, donc comment on a vécu sa vie, c'est votre grand sujet ?**

Tolkien disait que tous les livres pour enfants ont la mort pour sujet. Et c'est aussi le sujet de mes romans. Quand j'étais jeune, il ne me serait pas venu à l'idée que vieillir n'est pas du tout ennuyeux, mais qu'au contraire c'est très intéressant. Cela m'obsède même. Mais si on écrit sur la vieillesse et la mort, on doit apporter un peu de légèreté : c'est là que j'utilise des animaux ; les gens les trouvent drôles, c'est une touche de chaleur et de comédie. Je veux qu'il y ait de l'humour dans mes livres, qu'ils ne soient pas moroses.

Est-ce que le succès vous a changée ?

Non. C'est là où l'âge aide. Avant que *L'Ami* ne gagne le National Book Award, j'étais traduite dans sept pays et j'avais déjà 40 ans. Si ça m'était arrivé jeune, dès le premier livre, ça aurait tout changé, et pas forcément en bien. Là, ça n'a changé en rien la façon dont j'écris. J'ai juste plus d'interviews à faire, et j'ai arrêté d'enseigner il y a deux ans. On parle beaucoup de réussite, mais l'échec est très important dans la vie. Jeune, mon rêve était de devenir ballerine, et j'ai échoué. Et cet échec marque complètement ma vie. C'est via l'échec que vous trouvez qui vous êtes. Comprendre qu'on peut être rejeté, qu'on peut rater, ça a tout changé dans ma vie.

Vous avez vécu avec le fils de Susan Sontag chez Sontag elle-même (et en avez tiré un récit, *Sempre Susan – Souvenirs sur Sontag*). Qu'est-ce que l'autrice de *Camp* vous a transmis ?

Tant de choses… C'était le bon moment dans ma vie, j'avais 25 ans, fini l'université, j'essayais d'écrire. Pendant deux ans, ce que j'écrivais, c'était du mauvais Virginia Woolf, que j'adorais – ce que je ne regrette pas, car j'ai beaucoup appris, c'était génial d'être à ce point immergée dans le travail de ce génie. Susan Sontag, je n'aimais pas sa fiction, son style, sa langue, mais ça a été incroyable de la voir vivre, de l'entendre, de voir que l'écriture était sacrée pour elle, qu'il fallait faire des sacrifices à l'écriture, que chaque chose comptait, chaque parenthèse, chaque mot, que c'était OK de ne pas chercher à faire de l'argent, de ne pas privilégier la sécurité, que c'était OK de vivre comme un étudiant pour se consacrer à l'écriture. Son intérêt pour la culture était si vaste… Elle m'a fait lire W. G. Sebald par exemple, elle me disait tout le temps *"Lis ce livre, va voir ce film"*. C'était vraiment une vie ensemble, avec déjeuners et dîners pris ensemble – je nous revois encore fumant comme des pompiers dans sa cuisine. Ça a été une telle éducation ! Mais je ne lui montrais pas mon travail, je n'avais pas confiance en son jugement, car je n'aimais pas son style.

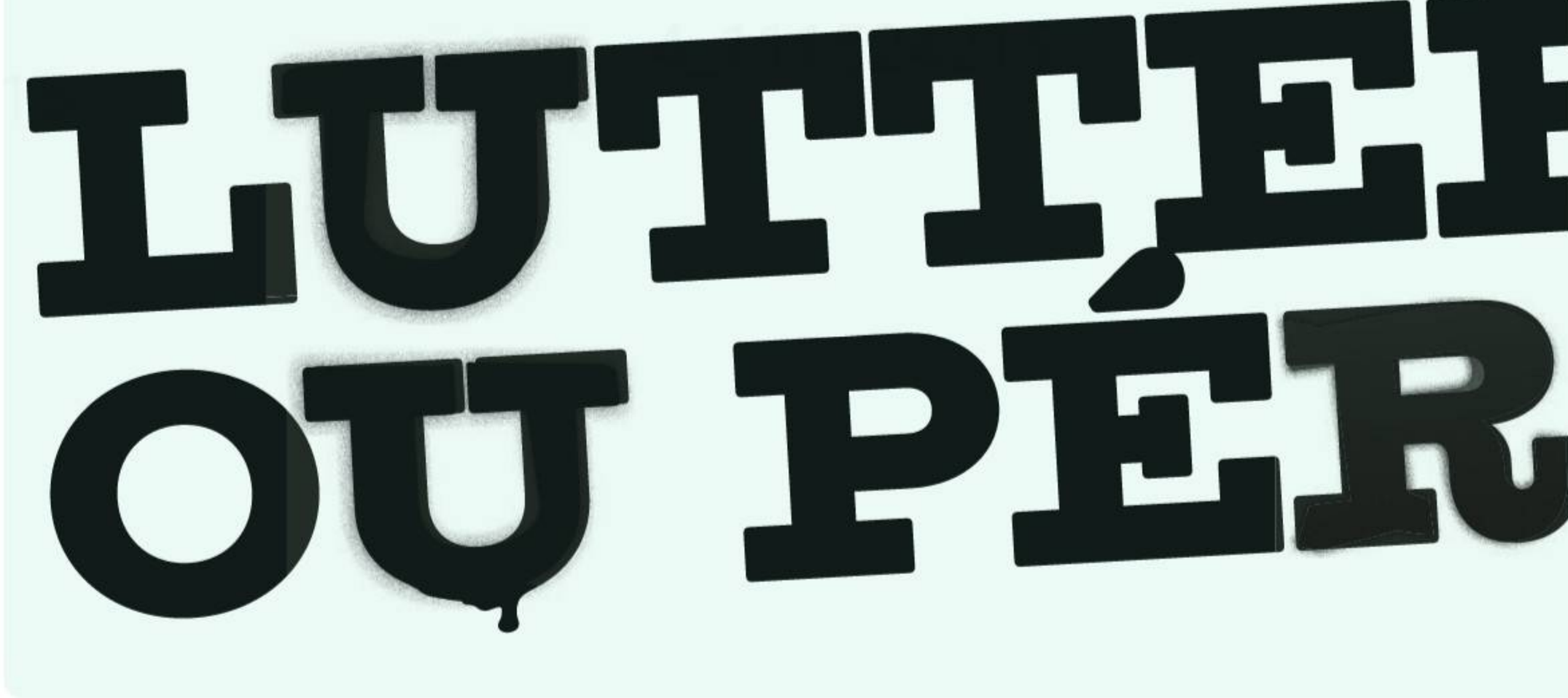
Quelle est l'atmosphère aux États-Unis aujourd'hui ?

Il n'y a pas de communauté. Nous ne sommes pas "tous ensemble", avec certes des idées différentes mais en partageant les mêmes valeurs. Ce que Trump et ses alliés, le mouvement Maga, disent, c'est *"Si vous n'êtes pas comme nous, avec nous, vous êtes des ennemis"*, des ennemis qui méritent d'être rejetés, punis, éliminés. C'est hostilité et tribalisme. L'empathie est remplacée par l'idée de vengeance. *"Democrats are scum"* : c'est Trump qui parle. Il y a quelque chose d'agressif et d'extrême. Cela dit, on retrouve cet extrémisme du côté de la gauche, qui se fiche de l'autre, qui a été trop loin dans la *cancel culture*, dans sa façon de harceler l'autre, le *"Si vous n'êtes pas d'accord avec nous, vous êtes un bigot, un fasciste"*. Chaque camp s'affirme d'une façon très négative, il n'y a plus de nuances, de centre. Tout devient très violent. Si on n'est pas dans une équipe, alors on hait l'autre équipe. C'est de la pure haine. Et, bien sûr, les médias sociaux n'ont pas aidé en propageant la propagande de chacun.

Croyez-vous à la possibilité d'une résistance ?

Les gens sont très traumatisés. Il y a eu la marche "No Kings" *[plus de 2 000 rassemblements aux États-Unis le 15 juin contre Trump et son autoritarisme]*, c'était le signe qu'un grand nombre veulent résister à cette administration. Les démocrates sont en plein désarroi, et il y a tant de divisions entre eux, il y a une absence de leadership. Cela affaiblit les opposants à Trump. Plus rien ne l'empêche de faire tout ce qu'il veut. Le Congrès est son instrument. 70 millions ont voté pour Trump, mais 90 millions sont restés à la maison. C'est par eux que je me sens trahie.

Les Vulnérables de Sigrid Nunez (Stock/"La Cosmopolite"), traduit de l'anglais (États-Unis) par Mathilde Bach, 272 p., 21,90 €. En librairie le 20 août.



La résurgence du fascisme, l'urgence écologique, le féminisme encore et toujours : voici les trois axes politiques majeurs qui dessinent la rentrée des essais.

Texte Jean-Marie Durand

LE RETOUR DE LA BÊTE IMMONDE

"Le fascisme, ça commence avec les fous, ça se réalise grâce aux salauds et ça continue à cause des cons." Comme le suggère **Hugues Jallon** dans *Le Temps des salauds – Comment le fascisme devient réel* (éditions divergences, le 5 septembre), le fascisme commence à revivre dans nos sociétés, quoi qu'en disent les analystes soucieux·ses de relativiser le présent à l'aune des années 1930 (lire aussi p. 24). Ce "temps des salauds", c'est bien celui des ralliements, des accommodements de dirigeant·es politiques, intellectuel·les, de patron·nes qui rendent la promesse fasciste raisonnable. L'investigation de **Laurent Mauduit**, *Collaborations – Enquête sur l'extrême droite et les milieux d'affaires* (La Découverte, le 11 septembre) en fournit une illustration exemplaire.

Asma Mhalla analyse dans *Cyberpunk – Le Nouveau Système totalitaire* (Seuil, le 19 septembre) les contours d'un nouveau *"totalitarisme cognitif"*, incarné par l'alliance technopolitique de Donald Trump et d'Elon Musk. Comme l'analysait l'historien Zeev Sternhell, dont **Pierre Serna** rappelle l'héritage précieux dans un ouvrage collectif, *Contre les fascismes – Zeev Sternhell, un historien engagé* (Folio/"Folio histoire", le 18 septembre), le fascisme désigne l'Autre, c'est-à-dire le·la juif·ve, l'étranger·ère, l'indigène, l'humaniste, la femme ou l'homme des Lumières comme un être à détruire, au point de rendre possible la culture politique de la violence. *"Exclure les indésirables est aujourd'hui le programme officiel de tous les États consensuels"*, rappelle le philosophe **Jacques Rancière** dans son essai magistral écrit en 1995, *La Mésentente* (La Fabrique, le 22 août), republié avec une postface inédite, qui démonte la logique du capitalisme absolutisé et voué à soumettre les opinions à sa dévotion.

Face à ce qui n'est même plus une menace ou un horizon, mais une réalité dans une grande partie du monde, comment réagir ? Nombre d'ouvrages suggèrent des pistes. Les économistes **Thomas Piketty** et **Michael J. Sandel** invitent à réinvestir la promesse de l'égalité dans une conversation stimulante, *Ce que l'égalité veut dire* (Seuil, le 5 septembre). L'historien néerlandais **Rutger Bregman** propose dans *Ambition morale* (Seuil/"Documents", le 12 septembre) de consacrer nos énergies aux défis de notre époque en déplaçant l'attachement au profit personnel vers le bénéfice collectif. Dans *Résistances affectives – Les politiques de l'attachement face aux politiques de la cruauté* (La Découverte/"Cahiers libres", le 11 septembre), l'anthropologue **Chowra Makaremi** analyse comment le chagrin, la colère et l'amour sont aussi des moteurs de soulèvement. Renverser l'ordre social dominant, c'est aussi, comme le suggère **Jeanne Mermet** dans *Désertons* (Les liens qui libèrent, le 20 août), refuser de travailler pour des industries climaticides ou bifurquer vers des métiers engagés. Résister au temps des salauds, c'est enfin défendre les institutions du savoir, attaquées aux États-Unis mais aussi chez nous, comme le soutient **Bernard Lahire** dans son texte *Savoir ou périr* (Seuil/"Libelle", le 29 août), qui défend le principe d'une politique générale de la création scientifique, attachée à une recherche libre, indépendante et inventive.

UN CLIMAT INQUIÉTANT

À côté, voire au cœur même du spectre du fascisme, la crise climatique occupe les esprits les plus attentifs aux désordres du monde. Dans *2049 – Ce que le climat va faire à l'Europe* (Seuil/"Documents", le 19 septembre), le chercheur **Nathanaël Wallenhorst** imagine ce que sera notre quotidien en 2050 ou 2100 si nos sociétés n'engagent pas des mesures à la hauteur des conditions d'habitabilité à venir. Comme l'analyse finement le philosophe **Pierre Charbonnier** dans *La Coalition climat* (Seuil/"Le Compte à rebours", le 26 septembre), alors que nous savons que l'industrie, les transports, le logement et l'agriculture doivent être remodelés, il existe encore une *"coalition fossile"* aveugle contre laquelle s'élève la *"coalition climat"* lucide. Laquelle sortira souveraine de cet affrontement dans les années à venir ?

Fin connaisseur de l'histoire des luttes écologiques, **Serge Audier** cartographie dans *Repenser l'écologie politique – Héritages, luttes, perspectives* (La Découverte, le 18 septembre) les multiples nuances théoriques au sein des mouvements pour imaginer les conditions d'une nouvelle pensée de l'écologie, fidèle à l'héritage du républicanisme social.

Merlin Ferret



De **Christian Gollier**, qui examine *L'Économie de l'(in)action climatique,* (Puf, le 3 septembre) à **Pablo Servigne**, qui lance un *Manifeste pour une entraide généralisée* (Les liens qui libèrent, le 1er octobre), la nouvelle donne écologique et l'urgence climatique reconfigurent tous les débats.

COMMENT TORPILLER LE PATRIARCAT

Dans *La Culture du féminicide* (Seuil/"Traverse", le 29 août), **Ivan Jablonka** interroge l'ancrage du féminicide dans les pratiques sociales et culturelles. L'historien se demande comment le meurtre genré est devenu une évidence visuelle et narrative, la grammaire sempiternelle de nos livres et de nos films. La critique américaine **Joanna Russ** dissèque les mécanismes d'effacement des femmes de l'histoire littéraire dans un texte radical, *Comment torpiller l'écriture des femmes* (La Découverte/"Zones", le 21 août), quand la psychanalyste **Clotilde Leguil** se demande dans *La Déprise. Essai sur les ressorts intimes de la désobéissance* (Seuil/"Couleur des idées", le 12 septembre) comment se défaire d'une obéissance non consentie.

Du côté de la théorie sociologique, **Éric Fassin** et **Caroline Ibos** observent dans *La Savante et le Politique* (Puf, le 1er octobre) ce que le féminisme apporte aux sciences sociales. Et dans une somme exhaustive, *Théories féministes* (Seuil, le 26 septembre), qu'elle a pilotée aux côtés d'une centaine de chercheur·ses, **Camille Froidevaux-Metterie** explore l'immense constellation des courants et œuvres féministes, des origines jusqu'à nos jours : l'histoire d'un foisonnement de notions et d'approches qui visent à renverser l'ordre patriarcal du monde.

↑
Deux manifestant·es s'embrassent devant un kiosque en feu durant l'une des manifestations contre la loi "sécurité globale" à Paris, le 28 novembre 2020.

PAS TOUT A FAIT DANS LEUR BULLE

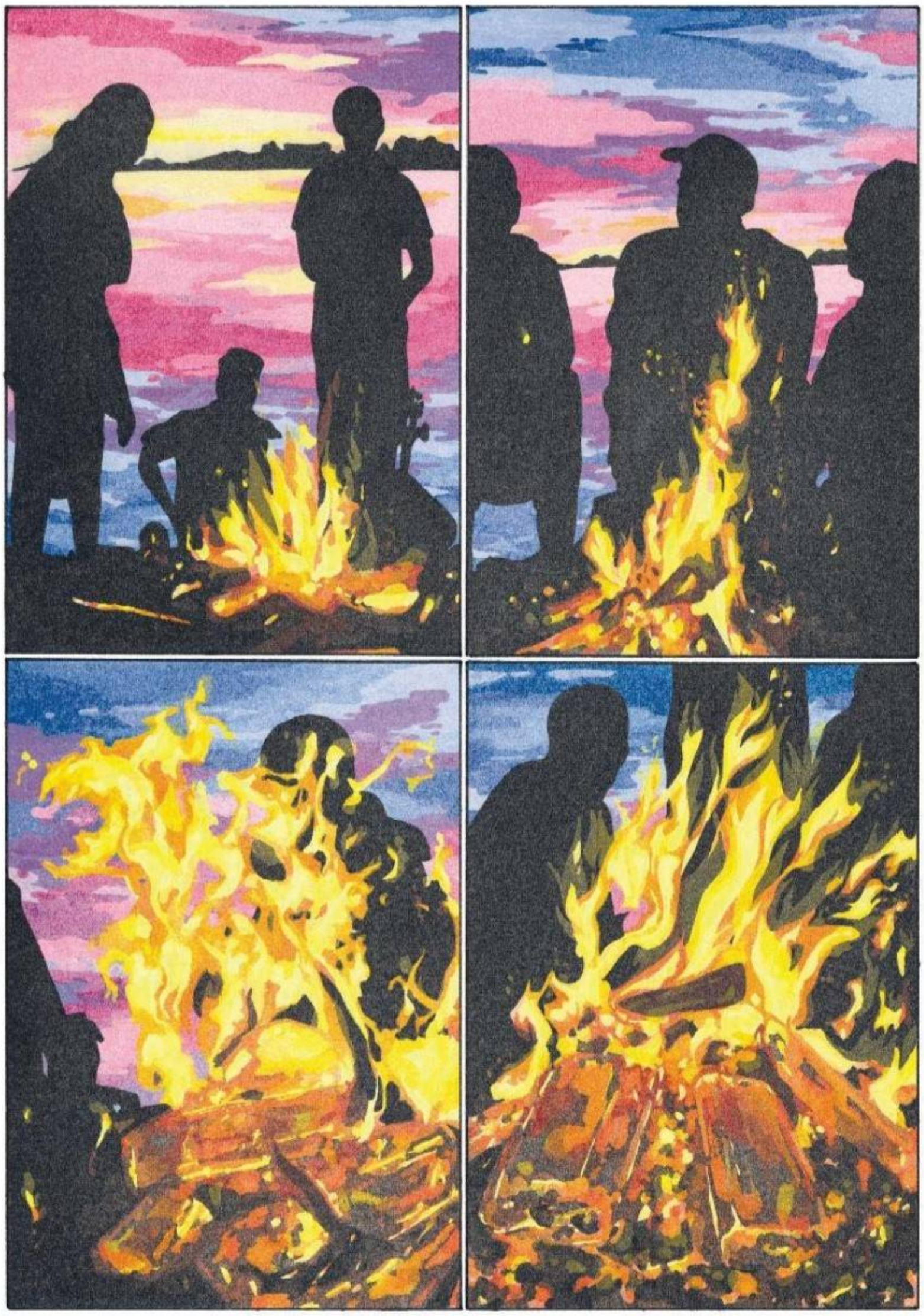
Entre autobiographies poignantes et fictions qui camouflent le réel, romans graphiques féministes ou uchroniques, les 20 BD de la rentrée parlent de notre époque avec urgence et, parfois, beaucoup de fantaisie.

Texte Vincent Brunner

Véritable défi éditorial, *Notre affaire* (L'Iconoclaste) est une passionnante œuvre collective qui revient sur le procès Pelicot en lançant des pistes de réflexion (lire p. 146). Cette BD coup de poing symbolise cette rentrée où, pour nombre d'auteur·rices, il est urgent de se réapproprier son corps, son désir, son identité. Dans *Nous sommes la voix de celles qui n'en ont plus* (Actes Sud BD), la journaliste **Paola Guzzo** et la dessinatrice **Cécile Rousset** retracent les origines du collectif responsable des collages contre les féminicides. Rythmée par la puissance des slogans, cette BD documentaire remet en perspective ce mouvement avec rigueur et fantaisie dans la mise en scène. Avec *Une obsession* (Charivari), **Nine Antico** – qui a participé à *Notre affaire* – déconstruit de manière vertigineuse sa *non-éducation sexuelle"*. Prenant la forme d'un troublant parcours vénitien, son récit flirte avec les outils graphiques de l'érotisme – un trait à la Guido Crepax – pour exposer son rapport à la sexualité. C'est une suite d'apprentissages : la séduction, savoir dire "non", le premier orgasme, mais aussi, hélas, l'acceptation de la violence subie enfant. **Magali Le Huche** revisite de manière tendre et drôle un épisode pourtant douloureux, son cancer. Joe Strummer de The Clash apparaît en guest star improbable de son *Punk à sein* (Charivari) pour l'aider dans son combat. **Hugues Barthe** raconte dans *Mémoires d'un traître* (Gallimard) comment, en transfuge de classe, il a dû tourner le dos au milieu de ses origines, étouffant et toxique, marqué par les violences subies par sa mère, pour se construire ailleurs. **Quentin Zuttion** met à nu son mal-être avec une incroyable franchise dans *Sage* (Le Lombard), où son dessin aussi gracieux que torturé retranscrit ses angoisses, son refuge dans la pornographie et sa confrontation tragique avec



Nine Antico/Charivari/Dargaud · Laurie Agusti/Éditions 2024



←
Rouge signal de Laurie Agusti.
↙
Une obsession de Nine Antico.

l'homophobie. À l'intérieur du bouleversant *Ces lignes qui tracent mon corps* (Casterman), **Mansoureh Kamari** relate son expérience de modèle, quand son corps est livré aux yeux des étudiant·es d'art après avoir éprouvé la domination masculine lors de son enfance et son adolescence en Iran. *"On est maudits, nous, les Iraniens. Qu'on soit en Iran ou à l'autre bout du monde, le malheur nous poursuit"*, s'écrie **Shaghayegh Moazzami** dans *Shadi, une histoire du vol PS 752* (çà et là), dessiné à six mains avec **Mana** et **Touka Neyestani**. Le trio fait son travail de deuil après la perte d'une proche, passagère d'un avion abattu par l'Iran, mais témoigne aussi de la difficulté de l'exil et du dessin de presse.

Laurie Agusti passe elle par la fiction pour alerter sur le danger du masculinisme. Dessiné à la gouache, son magnifique *Rouge signal* (2042) a des couleurs éclatantes, comme les vernis de l'onglerie qui fait face à l'appartement de son protagoniste. Avec le sensuel et enfiévré *Les Yeux d'Alex* (Glénat), **Claire Fauvel** imagine une jeune photographe exposée aux Rencontres d'Arles. Sa trajectoire sert de révélateur à des attentes et des interrogations très contemporaines – le *female gaze* et l'envie d'une nouvelle pornographie. On retrouve aussi le feu du désir chez **Manon Debaye**, qui se concentre sur l'éveil aux sens de l'adolescence. *Des filles normales* (Sarbacane) est une fable initiatique, tragique et crue, réalisée aux crayons de couleur, autour d'amies fantasmant sur un rockeur.

Fanny Michaëlis signe *Et c'est ainsi que je suis née* (Casterman), un roman graphique à la forme étonnante, suite de dessins réalisés au crayon de papier, au propos politique aussi déterminé que les traits qui rythment les pages. **Bryan Talbot** choisit lui des animaux anthropomorphiques pour son uchronie *Les Carnets de Stamford Hawksmoor* (Delirium), où l'Angleterre a été conquise par Napoléon. Au-delà de la prenante enquête policière victorienne dessinée de manière délicieuse, l'auteur anglais aborde la question très actuelle du patriotisme comme véhicule de haine. **Lewis Trondheim** réalise une performance similaire avec *Le Chapeau maudit* (Dargaud). Le monde animalier de sa série *Lapinot* lui donne l'occasion, derrière l'humour, la loufoquerie et l'ambiance de jeu de rôle, de parler de religion ou de racisme. Avec *Monsieur Chouette* (L'Association), **David B.** propose un voyage fantasmagorique au pays des mort·es avec son imagerie surréaliste et un noir et blanc poétique dans lequel il est jubilatoire de se perdre. Infatigablement et sans lasser, le Japonais **Gou Tanabe** continue d'explorer l'univers halluciné de Lovecraft et adapte plusieurs textes dans l'indispensable *L'Indicible* (Ki-oon). **Shintaro Kago** se consacre lui à l'œuvre aussi délirante de son compatriote Edogawa Ranpo avec *Ranpo Amnesia* (Imho ; lire p. 147). Imitant le style des gravures, **Daria Schmitt** se lance dans une rêverie métaphysique stupéfiante autour du crâne de Descartes, *La Tête de mort venue de Suède* (Dupuis). Alors que la Française **Camille Broutin** a reçu le prix Les Inrockuptibles manga 2025 pour le premier tome, l'internat pour filles qui sert de décor à *Yon 2* (Dargaud) menace toujours d'exploser entre paranormal et tensions internes. Enfin, l'Américain **Dash Shaw** imite la vie de manière troublante avec *Flous artistiques* (Dargaud), mille-feuille de destins qui se croisent, roman graphique choral tracé avec légèreté. ❦



Shervin Lainez

“J’ai toujours pensé que j’étais à la marge des stéréotypes du rock’n’roll”

Sept ans après *American Utopia*, un album sorti sous les tristes auspices du premier mandat Trump, David Byrne revient dans un contexte quasi fasciste avec *Who Is the Sky?*, un disque de pop orchestrale chargé d’ironie, mais d’un optimisme forcené. Le leader charismatique de Talking Heads nous reçoit à Londres, le temps de délivrer ses précieuses pensées sur le monde, la pop et le rock’n’roll.

Texte François Moreau

Après quelques tergiversations, David Byrne nous donne finalement rendez-vous à Londres, le 12 juin dernier, à deux pas du Ritz. La ville est plus grouillante que jamais et le quartier de Westminster prend des allures de convention de rodéo texane – parmi les badaud·es qui s’entrechoquent sur les trottoirs bondés, nombre d’entre elles et eux portent des chapeaux de cowboy et des santiags aux pieds. *“Beyoncé is in town!”*, me rencarde une jeune Anglaise. On imaginait en effet mal Willie Nelson rameuter autant de monde. La star américaine, en résidence au Tottenham Hotspur Stadium, est de passage dans la capitale britannique pour son *Cowboy Carter Tour*. Byrne, devenu maître dans l’art du caméo – il s’est pointé au concert d’Olivia Rodrigo une semaine plus tôt pour interpréter avec elle *Burning Down the House* –, ne profitera pas de son séjour pour rejoindre Queen B sur scène. Dommage, on l’aurait bien imaginé reprendre *The Big Country,* morceau qui concluait *More Songs about Buildings and Food* (1978), le deuxième album de Talking Heads, groupe qu’il a cofondé au mitan des années 1970 dans le New York délabré du punk naissant. Il fallait les voir, Byrne et ses acolytes, fringué·es comme des profs d’histoire, en première partie des Ramones sur la scène miteuse du CBGB. Improbable.

À l’époque, David Byrne, pape du contrepied, est taxé de jeune type urbain et arty, méprisant le folklore musical des •••

“L’avant-garde est une zone qui peut te procurer des expériences totalement inattendues, que tu n’aurais jamais pu imaginer si tu ne t’y étais pas aventuré.”

→ États-Unis et la vie dans les petites bourgades éloignées des mégalopoles – pour la défense de ses détracteur·rices, le musicien n’avait pas exactement le profil du barde folk ou du rockeur à groupies. D’où l’idée de ce *The Big Country* un poil satirique et chargé d’ironie, dans lequel il exacerbe les accusations d’élitisme à son endroit, façon de retourner le stigmate. Le bonhomme est joueur. Et réfractaire aux folklores ? C’est mal le connaître, lui qui a fait ses armes dans la Big Apple, berceau de tous les mélanges et de tous les rythmes. Thierry Planelle, directeur des programmes de Radio Nova au début des années 1980, nous confiait récemment qu’il voyait régulièrement l’animal débarquer dans les locaux du Faubourg Saint-Antoine pour s’enfermer des heures dans le bureau de Jean-François Bizot (le fondateur de Radio Nova en 1981) et repartir les poches pleines de compilations de sono mondiale – une soif jamais assouvie de musique qui le conduira à monter Luaka Bop en 1988, formidable label qui documente depuis les richesses musicales du globe, particulièrement des continents africain et sud-américain.

Le musicien naturalisé américain, né en Écosse le 14 mai 1952, est ainsi un enthousiaste contagieux et généreux, qui se méfie des étiquettes comme de la peste. Sur *David Byrne Radio,* il partage tous les mois depuis des lustres une playlist mêlant *deep cuts* du monde entier et nouveautés pop (il aime autant Lorde que les Lambrini Girls), et propage avec son équipe de journalistes les bonnes nouvelles du monde via son magazine en ligne, *Reasons to be Cheerful*. Plus qu’un geste performatif, la production de ce site est un appel à l’engagement citoyen sur la base de faits qui donnent de bonnes raisons d’espérer. Quant aux Talking Heads, le groupe est séparé depuis 1991 – malgré une réunion lors de leur introduction au Rock and Roll Hall of Fame en 2002 et une interview collective en 2023 pour les 40 ans de *Stop Making Sense,* le film de Jonathan Demme sur leurs concerts de 1983. Leur musique, néanmoins, semble n’avoir jamais été autant plébiscitée par le jeune public, en témoigne les *Byrne’s Nights*, sorte d’*hootenannies* (des rassemblements festifs de musicien·nes folk) en forme d’hommage aux chansons du band, qui réunissent depuis 2023 des membres de la fine fleur de la scène indé anglophone, de The Last Dinner Party à Fontaines D.C. en passant par Squid et Los Bitchos : *“La tournée qui a suivi la sortie de mon album* American Utopia, *en 2018, a beaucoup joué dans ce regain d’intérêt pour notre musique. Sans parler de la réédition du film de Jonathan”,* affirme avec aplomb Byrne, tout de blanc vêtu, dans le petit salon de notre hôtel cossu du centre de Londres.

La tête dans son iPad, l’artiste fouille dans ses dossiers depuis quinze minutes pour mettre la main sur la première demo d’*Everybody Laughs,* qu’il tient à nous faire écouter. Le single, joyeux et solaire, annonçait au mois de mai dernier la sortie de *Who Is the Sky?,* son premier album en solo depuis *American Utopia,* sorti au milieu du premier mandat Trump. C’est pas qu’il est béat, Byrne, c’est juste qu’il refuse l’apathie et le désespoir. Et cette nouvelle fournée, livrée dans un contexte quasi fasciste encore plus alarmant, ne changera rien à l’affaire. Pour ce faire, il n’a pas fait appel à son vieux pote Brian Eno, mais au producteur de Harry Styles, Kid Harpoon, et s’est adjoint le concours de Ghost Train Orchestra, un ensemble de jazz qu’il est allé chercher après être tombé sur leur disque de reprises de Moondog – un grand écart entre la pop mainstream et l’avant-garde qui lui ressemble bien. Raconteur de petites et de grandes histoires, contemplateur du quotidien et de l’absurdité du monde moderne, David Byrne livre un disque de pop orchestrale malin et plein d’autodérision, dont on fantasme déjà la performance sur scène à la Seine Musicale les 18 et 19 mars prochains. Prometteur. En parlant de pop orchestrale, on apprenait la mort de Brian Wilson la veille de notre rencontre. L’interview peut commencer.

Brian Wilson est mort hier. A-t-il, d’une manière ou d’une autre, exercé une influence sur ton approche de la musique ?

David Byrne — Oui, évidemment. Tu peux sans doute entendre un peu de son influence sur mon nouveau disque, d’ailleurs. J’utilise beaucoup d’instruments issus d’un petit orchestre de chambre, un peu comme dans *Pet Sounds,* d’une certaine manière. Les thèmes des chansons sont très différents, néanmoins. Mais les sonorités, elles, ne le sont pas tant que ça ! Il y a des marimbas, des percussions, des hautbois, des bassons et toutes sortes d’instruments dans ces chansons. Et ça vient probablement en grande partie du travail qu’il a accompli.

Brian Wilson, et d'autres. Je veux dire, les Beatles ont aussi fait ce genre de choses, tout comme Burt Bacharach, qui avait une approche incroyable des arrangements. Ce n'était pas une mince affaire que d'intégrer de tels éléments dans un format pop.

Tu t'es attaché les services de Ghost Train Orchestra sur ce disque très pop, justement.

Au début, je ne savais pas dans quelle direction je voulais aller. J'avais des bribes de textes, des débuts d'histoires, des titres, comme *I Met the Bouddha at a Downtown Party,* par exemple. Avec un titre pareil, tu as envie d'entendre la suite de l'aventure! C'est à partir de là que j'ai compris que je tenais des chansons potentielles, mais je n'avais pas encore la musique. En revanche, pour *Everybody Laughs* et *What Is the Reason for It?*, j'avais déjà un groove et quelques accords. Et puis je suis tombé sur un disque de Ghost Train Orchestra et de Kronos Quartet reprenant les chansons de Moondog *[Songs and Symphoniques: The Music of Moondog]*. Je me suis dit : *"Et si mes chansons sonnaient comme ça ?!"* Le groove et le rythme sont vraiment fondamentaux dans une chanson. La séduction par le rythme rend l'auditeur plus réceptif à ce que dit le chanteur.

Il semble y avoir un lien direct entre ce disque et ton album de 2001, *Looking Into the Eyeball,* considéré comme l'un de tes meilleurs, notamment concernant l'approche orchestrale. Comment tes anciens travaux continuent-ils de nourrir ton travail d'aujourd'hui?

S'il y a une continuité entre mon travail d'avant et celui d'aujourd'hui, c'est d'abord dans mon écriture qu'elle se ressent. Je me vois un peu comme un anthropologue. Je me suis toujours posé beaucoup de questions, souvent les mêmes : *"Pourquoi suis-je comme ça? Pourquoi les gens font-ils ça? Pourquoi tombe-t-on amoureux les uns des autres? Pourquoi est-ce que ça arrive?"* Je ne trouve pas toujours les réponses, mais plus je me pose ces questions, plus j'apprends.

Ta connaissance de la pratique musicale et ta longue expérience dans l'industrie sont-elles parfois un poids, quelque chose dont il faut se défaire pour se réinventer?

Je n'ai pas vraiment eu de formation musicale classique, j'ai d'abord appris à travers la pratique, en expérimentant. Ce n'est qu'après que j'ai commencé à acheter les *songbooks* des Beatles et de Bob Dylan. J'apprenais les chansons, certaines plus compliquées que d'autres. Plus tard, je me suis dirigé vers ce qu'on appelle les standards, Cole Porter, ce genre d'artistes. Je me suis essayé à la bossa nova, dont les accords sont très complexes, et aux chansons de Caetano Veloso. Plus j'explorais de façon autodidacte, plus j'enviais les musiciens qui avaient une formation et connaissaient la théorie sur le bout des doigts. Quand j'ai rencontré St. Vincent, qui, elle, est allée dans une école de musique, j'ai pu constater qu'elle ressentait le besoin inverse, c'est-à-dire de désapprendre, d'oublier toutes ces choses qu'on lui avait enseignées et qu'elle percevait comme dogmatiques. Ça fait relativiser.

Tu penses qu'à ton contact, elle a pu se libérer de certains de ces carcans?

Oh non, pas du tout! Elle se débrouillait très bien toute seule!

Sur le disque, dans la chanson *The Avant Garde,* vous moquez les manières des artistes qui s'en revendiquent. On la sent chargée d'une certaine forme d'autodérision. Tu as conscience de faire toi-même partie de l'avant-garde?

D'autodérision oui, mais aussi d'une forme d'admiration sincère. Je dirais surtout qu'il m'est arrivé de travailler avec des gens issus de ce monde-là. Par exemple, j'ai composé la musique de pièces de Bob Wilson, le metteur en scène, ou encore convié Meredith Monk sur la bande originale d'un film que j'ai réalisé il y a des années *[*True Stories, *en 1986]*. L'avant-garde inspire la méfiance, mais aussi l'envie d'en être et d'y accéder. Je suis très intéressé par toutes les sortes d'expérimentations dans la peinture, la musique, le cinéma ou le théâtre, mais j'ai aussi conscience qu'il y a une forme de risque à s'y frotter. Ça peut être l'expérience la plus décisive de ta vie ou un plantage complètement vain, qui ne fonctionne pas du tout. J'ai vécu les deux tout au long de ma vie, et je n'ai de cesse d'y retourner. L'avant-garde est une zone qui peut te procurer des expériences totalement inattendues, que tu n'aurais jamais pu imaginer si tu ne t'y étais pas aventuré. Il m'arrive de convier des amis à certains événements de la sorte. Je les préviens : *"Je ne saurais pas vous dire si c'est bien ou non."* Parfois, ils tombent sous le charme et parfois, ils m'en veulent à mort!

Tu es très au fait de la manière de composer et de partager de la musique aujourd'hui. Tu es un adepte de l'envoi de fichiers, par exemple. Tu as un rapport détendu aux nouvelles technologies.

J'irais même plus loin! La plupart des voix du disque ont été enregistrées chez moi, dans ma chambre. Je me suis acheté un bon micro et j'ai mis ça en boîte sur mon ordi. J'envoyais mes fichiers au groupe et eux me faisaient des retours. La plupart du temps, le résultat leur convenait. Parfois, non. Ils me disaient : *"David, je crois qu'on entend un ventilateur en fond."* Ou : *"Tu avais la fenêtre ouverte ou quoi?" [Il débusque enfin la demo très aboutie d'*Everybody Laughs, *prouvant qu'avant même de s'adjoindre les services d'un orchestre, il avait déjà une idée très précise de la forme du morceau.]* ...

"La séduction par le rythme rend l'auditeur plus réceptif à ce que dit le chanteur."



↑
Talking Heads en 1980 : Jerry Harrison, Tina Weymouth, Chris Frantz et David Byrne.

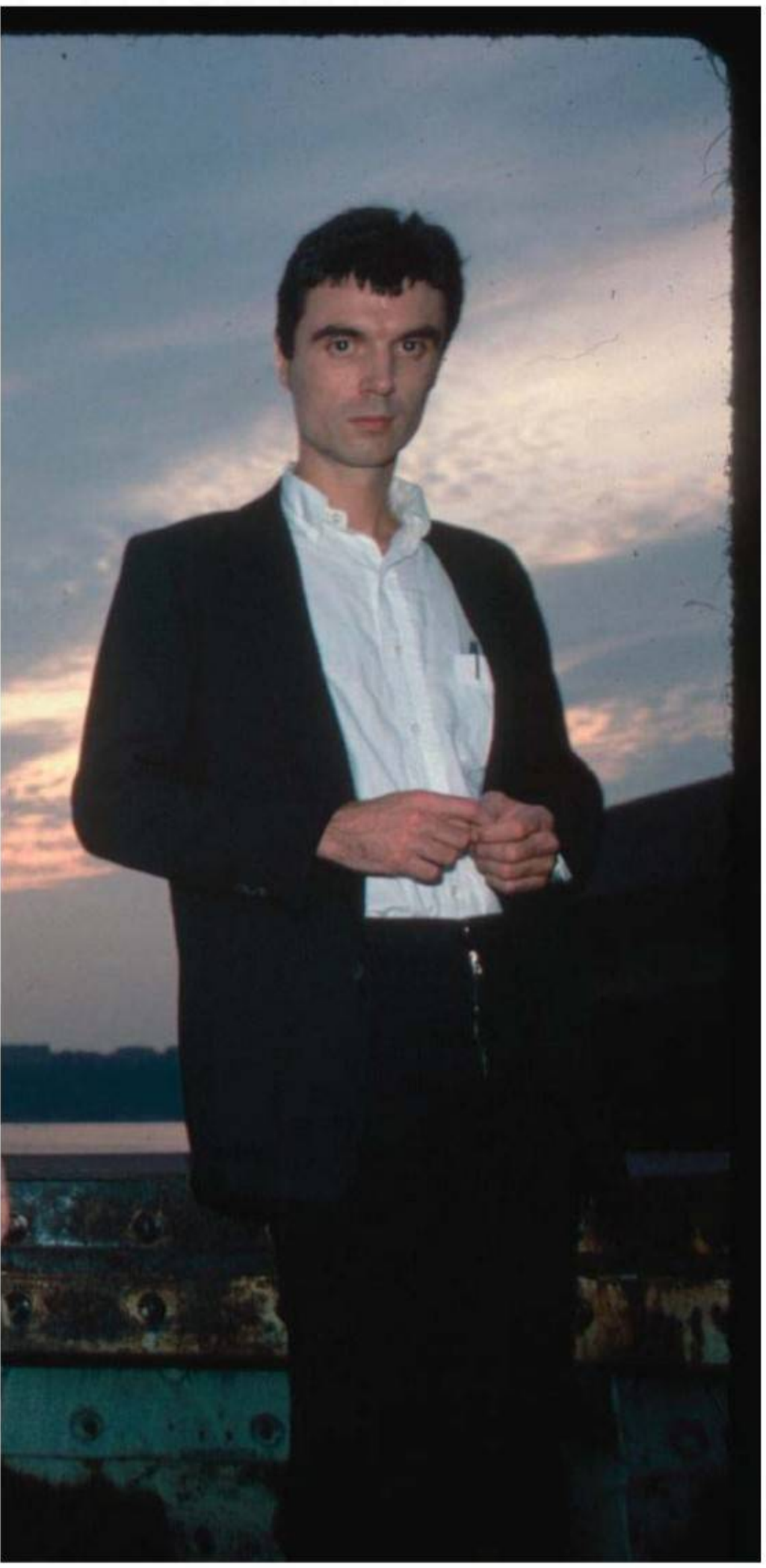
→ Vous avez quelques années d'écart, toi et Bob Dylan, mais même il y a dix ans, on imagine mal Bob s'emparer d'un iPad pour créer des demos et enregistrer de la musique depuis son plumard, comme Billie Eilish.

[il se marre] Mon point de vue, c'est qu'il ne faut pas hésiter à utiliser la technologie disponible, car elle offre une opportunité unique : celle de pouvoir garder le contrôle sur ta musique. Néanmoins, la technologie d'aujourd'hui essaiera toujours de t'orienter. Elle te proposera des manières soi-disant plus simples d'atteindre un certain résultat. Il faut donc t'assurer d'avoir une vision très claire de ce que toi tu veux. Peu importe le matériel, c'est toujours ta vision qui doit te guider. Certains pensent que l'intelligence artificielle remplacera à terme les musiciens. C'est peut-être vrai. J'ai plutôt le sentiment que l'on continuera à valoriser l'imprévisibilité des musiciens et qu'ils continueront à nous surprendre.

On te voit beaucoup aux côtés de jeunes artistes, de Miley Cyrus à Olivia Rodrigo, sans oublier St. Vincent il y a quelques années. Tu apprends beaucoup à leur contact ?

Eh bien, déjà, je suis fan, tout simplement. J'aime leur musique. Parfois, ils viennent me chercher, parfois, c'est moi qui leur propose de collaborer. J'apprends beaucoup avec eux, en effet. Mais on apprend toujours en général ! Je me renseigne, je les observe travailler. Je me dis : *"Je suis peut-être trop old school, figé dans mes habitudes, dans mes manières de faire, voyons comment eux fonctionnent."* Comme tu me l'as fait remarquer, j'ai beaucoup recours à l'envoi de fichiers et à l'enregistrement de musique dans ma chambre. On n'est pas si éloigné que ça, finalement. Figure-toi que c'est ce qu'ils font, eux aussi !

Lynn Goldsmith/Getty Images



“La plupart des voix du disque ont été enregistrées chez moi, dans ma chambre.”

Et ça te plaît ?
Oh oui ! Je ne sais pas si j’arriverais à faire des disques de cette manière, mais c’est un geste définitivement radical !

En 2012, tu publiais *How Music Works,* sorte de bouquin général sur le fonctionnement de l’industrie de la musique, à l’aune de ton parcours de musicien. Plus de dix ans plus tard, comment analyses-tu le rôle des plateformes dans notre façon de découvrir et d’écouter de la musique aujourd’hui ?
Le streaming a des effets à la fois bons et mauvais. Je pense que l’un des effets positifs, finalement, c’est que l’on n’y trouve que très peu d’informations sur un artiste. Les jeunes utilisateurs sont plus enclins à créer des playlists très variées, à l’affect, mêlant de façon indiscriminée des chansons d’époques et de genres très différents. Ça les pousse à mixer beaucoup de choses. Ils cassent l’idée qu’on a besoin de tout savoir sur un musicien, un style. Le côté négatif, c’est évidemment qu’il est extrêmement difficile de bien gagner sa vie sur les plateformes de streaming. Seuls les gros streamers peuvent s’en sortir. Pour les autres, la grande majorité, il faut trouver d’autres sources de revenus et d’autres moyens de gagner de l’argent.

La définition du terme “musique populaire” a-t-elle beaucoup évolué ces cinquante dernières années, selon toi ?
D’une certaine manière, pas tant que ça, finalement. Ce qui n’est pas banal, parce qu’à mon époque, elle semblait changer tous les dix ans de manière très radicale. Si les sons ne sont plus les mêmes, les structures ne semblent pas évoluer autant. Aujourd’hui, tout est devenu plus électronique, plus produit et, d’une certaine manière, plus “parfait”. J’ai remarqué aussi que la musique était plus simple, disons. Peut-être parce que les façons de l’écouter ont changé. Le téléphone, les écouteurs, les canaux de diffusion ont évolué. Je me souviens de la première fois où j’ai entendu Lorde, par exemple. Je me suis dit : *“Waouh, mais il n’y a presque rien !”* À peine une rythmique, un synthé, une guitare. Je me suis dit que la manière de composer aujourd’hui répondait à la manière plus intime qu’on avait d’écouter et que, par conséquent, les artistes pouvaient laisser beaucoup plus d’espaces dans leurs compositions.

Il y a cette chanson sur ton nouvel album, *I’m an Outsider*. C’est ainsi que tu t’es toujours perçu depuis tes débuts dans le bouillonnement créatif du New York du punk et de l’après-punk, qui était en rupture avec à peu près tout l’héritage du rock ?
Oh oui. J’ai toujours pensé que j’étais à la marge des stéréotypes du rock’n’roll, une musique que j’aimais pourtant beaucoup. Mais quand je me regardais dans la glace, je ne pouvais pas m’empêcher de penser : *“David, je ne crois pas que tu puisses vraiment adopter ce mode de vie et porter ces vêtements !”*

Who Is the Sky? (Matador/Wagram). Sortie le 5 septembre. En concert à la Seine Musicale, Boulogne-Billancourt, les 18 et 19 mars 2026.

Sur les chemins d'Óliver

À 43 ans, le cinéaste espagnol Óliver Laxe sort son quatrième film, *Sirāt*, sidérante expérience de techno et de mort dans le désert marocain, prix du jury au dernier Festival de Cannes. Nous sommes partis en Galice, à la rencontre de son écosystème, entre son équipe de fidèles collaborateur·rices et les paysages mystiques qui l'entourent. Un grand moment.

Texte Théo Ribeton

Photo Adra Pallón pour Les Inrockuptibles



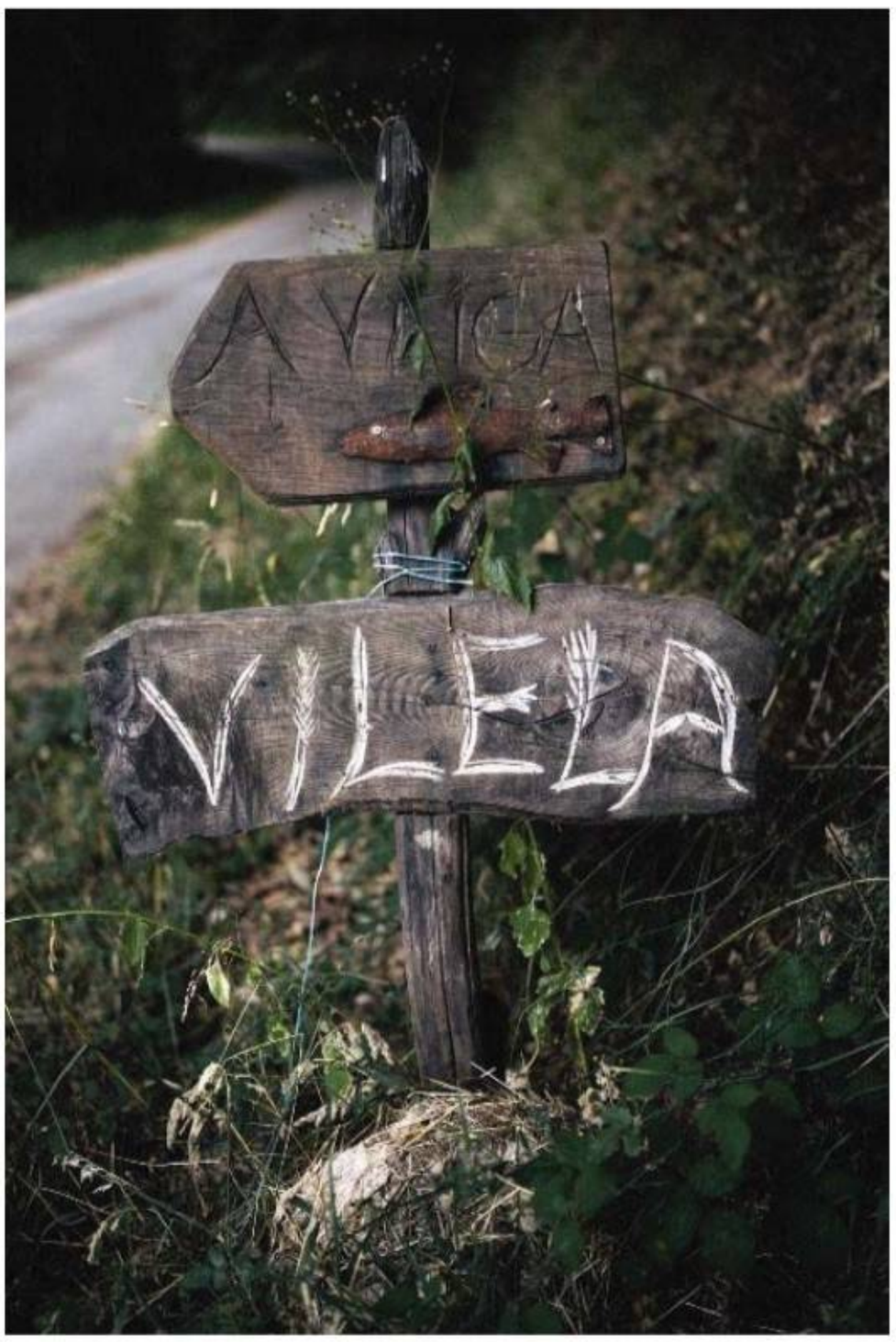
Pour se rendre chez Óliver Laxe depuis Paris, il faut d'abord prendre un vol pour une grande ville du nord-ouest de la péninsule Ibérique, comme Porto, La Corogne ou Saint-Jacques-de-Compostelle, puis conduire deux à quatre heures selon l'aéroport choisi, dans un paysage vallonné qui, à l'approche des systèmes montagneux séparant la Galice de la Castille-et-Léon, délaisse peu à peu les voies rapides pour des petites routes slalomant entre les reliefs de plus en plus escarpés. Ici, la présence du cinéaste commence sourdement à se faire sentir, à mesure qu'apparaissent dans le paysage des motifs de *Viendra le feu*, son précédent film tourné en 2018 dans sa région d'origine. Un immense viaduc enjambe la vallée, que l'on prend pour celui de son plan-titre, où un camion-citerne lévite dans le vide au son flottant du *Nisi Dominus* de Vivaldi (c'est en fait un autre pont un peu plus loin ; même s'il voulait initialement filmer celui-ci). Au moment où la voiture ne passe bientôt plus dans les chemins, une poignée de décors familiers – un potager à flanc de montagne, une ferme à l'abandon – nous servent de points de repère : nous sommes arrivés. L'attachée de presse nous avait prévenus quand nous avions demandé l'emplacement du village : *"Vilela, ce n'est pas un village."*
C'est ici, dans une anfractuosité du terrain comme oubliée du temps et du monde, terre pastorale échappant à toute sphère d'influence urbaine (Lugo, la ville la plus proche, est à une bonne heure), que le cinéaste s'est installé depuis une dizaine d'années, réinvestissant la ferme rénovée de ses grands-parents après une vie passée par Paris, sa ville de naissance, La Corogne, la capitale galicienne où vivent encore son frère et ses parents, Barcelone, où il a fait ses études et ses humanités cinéphiles, et Tanger, berceau de ses premiers courts métrages. Berceau, aussi, d'une fascination pour le Maroc qui lui a inspiré la plupart de ses longs : le documentaire *Vous êtes tous des capitaines* (2010), tourné avec les mineurs d'un centre d'accueil, *Mimosas* (2016), film de deuil et de caravane dans le désert préfigurant son dernier, soit *Sirāt*, présenté cette année à Cannes où il a obtenu un prix du jury, un prix Cannes Soundtrack (pour la B.O. signée Kangding Ray) et une citation à la Palm Dog – ça compte.

SIRĀT : UNE CURIOSITÉ IRRÉSISTIBLE

Sirāt commence aux confins sahariens du pays, où des raveur·ses s'affairent à installer le mur de son d'une free party. Tandis qu'elle démarre apparaît un duo contrastant avec la foule des danseur·ses : un père (Sergi López) et son fils préado (Bruno Núñez), distribuant les avis de recherche de la fille aînée du premier et sœur du second, disparue dans



On se sent avec lui comme en présence d'une volonté très forte et quelque peu magique, presque celle d'un faune ou d'un berger des Évangiles.



←
Sculpture au sommet du *monte común*, en face de la maison d'Óliver Laxe.
↑
À Vilela, en Galice, le 9 juillet.

les méandres du monde de la nuit. Bientôt, et tandis que gronde au loin la rumeur d'une troisième guerre mondiale, arrive un convoi militaire qui disperse la fête. Alors que les camions quittent tristement les lieux en file indienne sous la surveillance des soldats en armes, une poignée de véhicules s'échappent brutalement à plein gaz : parmi eux, le père et le fils, décidés à suivre un petit groupe de teufeur·ses (Jade Oukid, Joshua Liam Henderson, Tonin Janvier, Stefania Gadda, Richard "Bigui" Bellamy – formant pour le film comme un équipage pirate de merveilleux·ses aventurier·ères polyglottes à jambe de bois) vers une autre fête, beaucoup plus loin, au plus profond de l'immensité du Sahara occidental et de la Mauritanie, dans l'espoir d'y retrouver la prisonnière du désert. On arrêtera là. Les personnages, à ce point, ignorent qu'ils viennent de pénétrer dans le purgatoire – ou d'entamer leur chemin sur le pont Al Sirāt (encore un pont), qui, dans l'islam, enjambe l'Enfer pour conduire au Paradis, et donne au film son titre. Il a longtemps failli s'appeler *Djihâd*, au sens coranique de la lutte intérieure – on a conseillé à Laxe de s'épargner le sort que le paysage médiatique aurait alors pu lui faire.

La dernière fois que nous avions rencontré Óliver Laxe (la prononciation galicienne est proche d'un "laché"), pour *Viendra le feu* et en conversation avec son homologue catalan Albert Serra, il déplorait, ou du moins rapportait avec une espèce d'amusement désabusé leur quasi-inexistence dans l'écosystème du cinéma espagnol, comparée à l'attention que porte à leur cinéma la France, dans la presse ou à Cannes. Depuis, les choses ont un peu changé. Du haut de ses 62 500 entrées nationales, *Viendra le feu* est devenu le film en langue galicienne le plus vu de tous les temps et a remporté deux Goya en 2020 : celui du meilleur espoir féminin pour Benedicta Sánchez, qui a particulièrement marqué la cérémonie et accessoirement l'histoire de la catégorie en explosant le record d'âge – 84 ans –, et celui de la meilleure photographie pour Mauro Herce.

Laxe est désormais une figure plus reconnue du paysage culturel et intellectuel. Cela ne devrait pas s'arrêter, car *Sirāt* est un carton. Cumulant plus de 300 000 entrées en cinq semaines d'exploitation (le film est sorti le 6 juin en Espagne), sans star nationale (Sergi López est plus connu chez nous qu'en Espagne, où il vit mais tourne assez peu) et dans un pays dont la fréquentation annuelle des salles est deux ou trois fois moindre qu'en France, il est permis d'espérer que le film fasse sensation très au-delà de ce que pouvait laisser imaginer son profil de long métrage hispano-africain à signature encore confidentielle.

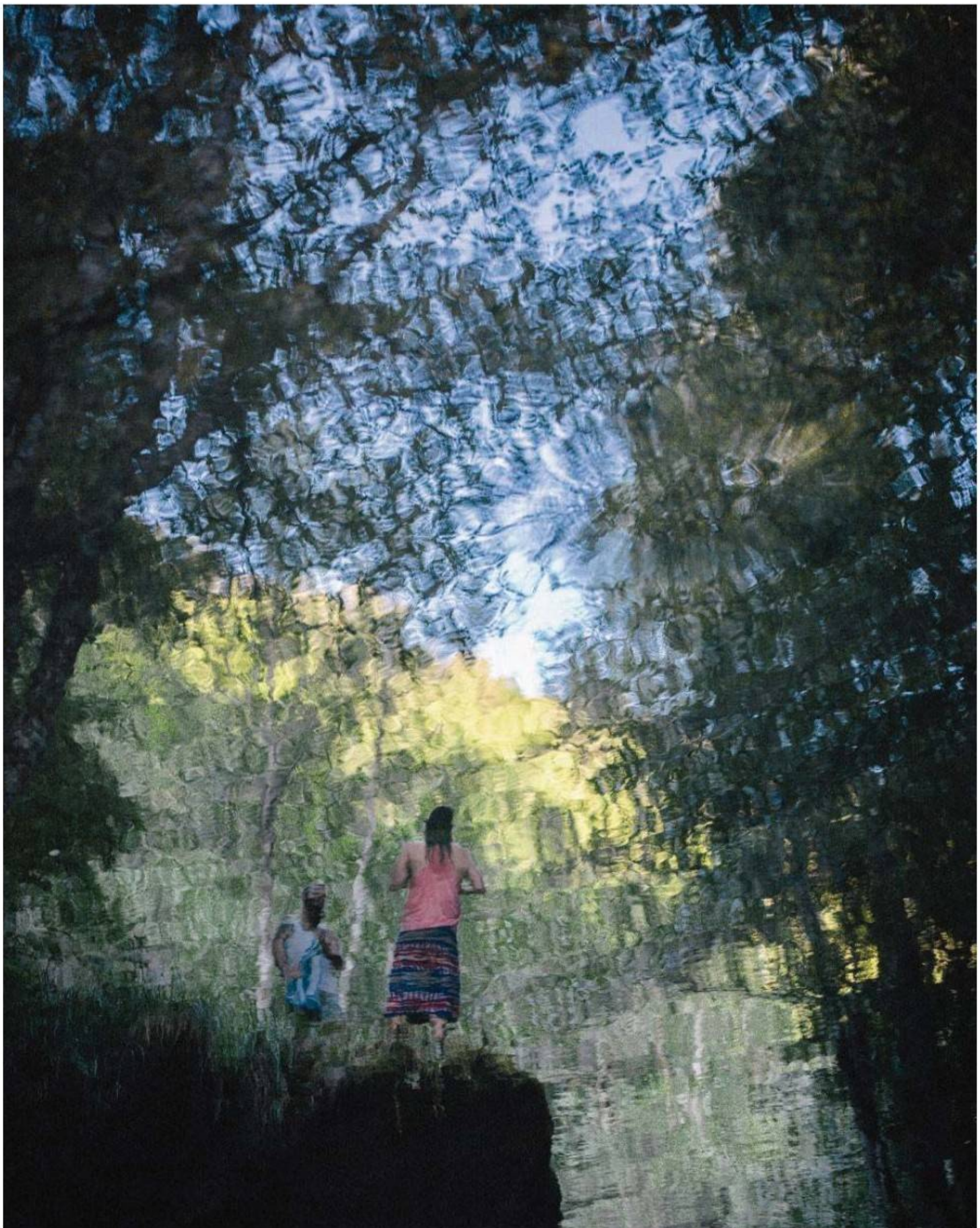
Le distributeur américain Neon l'a non seulement acheté mais croit en ses chances dans la course aux Oscars, où cet importateur renommé a déjà mené des films étrangers vers des succès inimaginables *(Parasite, Anatomie d'une chute…)* et compte à nouveau financer une campagne ambitieuse dont le festival de Toronto doit marquer le départ début septembre. Le succès pourrait tenir, selon Laxe, à un bouche-à-oreille compressible en une phrase : *"Je ne peux rien te dire, tu ne dois rien savoir avant, mais il faut que tu le voies."* Car la force du film tient à des événements traumatiques dispersés assez loin dans son récit, qu'il s'agit absolument de taire, mais dont la mention elliptique suscite une curiosité irrésistible.

LE MONDE EST SA GLAISE

La maison de Laxe est à l'image de ses films : simple et majestueuse, épurée et radicale. Ce qui pourrait tenir lieu de pièce à vivre est un grand espace vide de tout meuble, habillé d'un gigantesque tapis berbère et d'un étrange petit banc-autel où sont disposés une demi-bûche, quelques galets •••

→ et deux bougies, face à une immense façade intégralement vitrée surplombant la vallée. L'ensemble a l'air conçu pour la méditation, ou peut-être des cérémonies ? Du haut de ses deux mètres d'où tombe une épaisse chevelure brune, le cinéaste n'est pas dupe de ses airs de gourou et reste évasif sur les sujets ésotériques, ou sur ses pratiques d'exploration intérieure, par la spiritualité ou autre chose – *"Si j'en dis trop, on va me caricaturer, ou me dire fou"*.
C'est ici qu'il vit la majeure partie de l'année, travaillant à ses prochains films avec son plus fidèle et précieux collaborateur, le scénariste Santiago Fillol, mais pas seulement. Le réalisateur a une deuxième vie en tant que membre actif d'une association tirant son nom, Ser, d'une rivière serpentant en contrebas (cela signifie aussi "être" en espagnol, mais c'est un hasard – si tant est que le hasard existe) et brassant un spectre large : des actions liées à la protection de la nature et au savoir-faire agricole, comme des opérations de reforestation participative

↓
Le journaliste Théo Ribeton et Óliver Laxe : reflets dans la rivière Ser.
→
Le soir, dans les montagnes de Vilela.



ou la constitution de fonds documentaires liés à l'histoire rurale ; mais aussi un volet archéologique lié à l'étude et à la restauration de sites dispersés dans la montagne environnante, pierres noyées de végétation marquant les vestiges du riche passé galicien, entre cultures proto-celtes, période romaine, rites funéraires et légendes d'outre-Histoire – Laxe est inépuisable sur ces sujets. Il a plusieurs fois envisagé d'abandonner sa carrière pour se consacrer pleinement à cette existence de gardien érudit du territoire – *"Je pourrais tout à fait travailler à plein temps pour l'association, d'ailleurs je l'envisage constamment"*.

Les chemins forestiers où il nous emmène sont gagnés par une végétation invasive qui n'a rien de romantique : c'est le signe de l'abandon des fermes et de la raréfaction des bêtes, qui ne jouent plus leur rôle de tondeuse, et donc également celui d'un risque accru de propagation d'incendies. L'association travaille à repeupler le tissu d'éleveur·ses, en encourageant notamment l'installation de migrant·es. Une des actions de Ser s'est intitulée *"O non que arde"* ("ce qui ne brûle pas" en galicien), reprenant le titre original du précédent film de Laxe en y ajoutant la négative. *"Mon grand-père m'a transmis l'idée qu'il faut toujours s'occuper de quelque chose dans la nature."* Il se déplace dans le *monte común*, le mont communal dont les riverain·es sont traditionnellement copropriétaires, avec un énorme sécateur dont il se sert pour dégager les grosses branches obstruant les sentiers.

Ici, il nous montre un arbre qu'il a planté et mériterait un peu d'eau, là, une poignée d'autres dont il surveille avec vigilance l'état de santé. D'étranges sculptures végétales jonchent la pente, entre lesquelles ont eu lieu les répétitions des scènes les plus violentes de *Sirāt* – *"Un moment très difficile, mais aussi de grande cohésion"* avec ses comédien·nes non professionnel·les recruté·es à même la rave. Sous ses airs de jardin inviolé des premiers temps, la montagne de Vilela n'est pas une terre sauvage mais le lieu d'une symbiose entre la nature et l'homme. Laxe est un interventionniste revendiqué avec l'une comme avec l'autre. Il n'est pas rare qu'il donne une indication douce mais ferme sur la conduite de l'entretien, la façon de prendre une photographie, ou simplement de passer la journée. Le monde est sa glaise. On se sent avec lui comme en présence d'une volonté très forte et quelque peu magique, presque celle d'un faune ou d'un berger des Évangiles.

ENTRE *MAD MAX* ET *LES FOUS DU VOLANT*

Le lien de ces lieux avec *Sirāt* semble se jouer notamment sur la question de la mort et des rites funéraires, qui reviennent constamment dans notre conversation. *"Certains pensent que des gens venaient mourir ici. La Galice est le troisième lieu sacré du christianisme, avec Jérusalem et Rome, mais elle était sacrée bien avant le christianisme. Il y a un mystère sur la question des sépultures : on n'en trouve pas assez. On pense que les gens étaient peut-être mis dans les rivières."* Ce serait cohérent avec le fait que, ici, *"toutes les rivières, comme les fontaines, sont sacrées"*. L'eau est un élément mystique, profondément ancré dans l'âme de la région et dans la sienne : *"Les Galiciens ont la réputation d'être ambigus, ce sont des gens plutôt 'aqueux', par opposition à des tempéraments terriens."*

Pourtant, l'origine du film est plus fruste. C'est, comme toujours chez lui, une image obsessionnelle : des voitures dans le désert. *"Je crois que le plus important dans un film est d'être fidèle à cette première image. Mon talent est de réussir à la protéger jusqu'au tournage, ce qui est compliqué pour beaucoup de gens, pour plein de raisons. De nombreux cinéastes négocient avec la réalité, et leurs images se corrompent, parce que l'auteur y met trop de rhétorique, que l'image prend une fonction et devient séchée. Elle n'est plus vierge ni brute, elle prend des couches d'expression. L'auteur est le principal ennemi de son œuvre."* Cette image vient selon lui à la fois d'une découverte du milieu de la teuf, en marge du tournage marocain de *Mimosas*, et elle se mêle au cartoon de Hanna-Barbera, *Les Fous du volant*. À Cannes, on a parlé de *Mad Max* et du *Convoi de la peur*. Il ne le récuse pas : *Sirāt* serait un peu *"un* Mad Max Zero, *parce qu'on est juste avant l'apocalypse"*. Quant au Friedkin, il assume de lui avoir volé un plan – un pneu de camion longeant le ravin. •••



"Il y a un mystère sur la question des sépultures en Galice : on n'en trouve pas assez. On pense que les gens étaient peut-être mis dans les rivières."



→ UN RENOUVEAU DU CINÉMA ESPAGNOL

Parce que c'est un film puissamment déstabilisant, constellé de brutaux coups de volant et de choix de récit confinant à l'automutilation, il aurait pu ne pas être aisé à produire. Sur ce point, Laxe bénéficie de collaborateur·rices d'une grande fidélité. *"Depuis mon premier long, qui avait eu le prix de la critique internationale à Cannes* [en 2010, à la Quinzaine des cinéastes], *c'est moi qui choisis mes producteurs, et je sais très bien m'entourer."* Depuis *Viendra le feu,* il est notamment suivi par Andrea Queralt, Espagnole basée à Paris dans la société 4A4, qui sait l'accompagner dans ses choix les plus radicaux. *"Mes films demandent toujours une production ad hoc : comment tourner une teuf, comment tourner des incendies en forêt, comment tourner à 3 000 mètres d'altitude sans réseau téléphonique ? Cela nécessite de fabriquer des organismes inédits, pour lesquels je m'entoure de gens cultivés."* Témoin, la séquence d'ouverture de *Viendra le feu,* un impressionnant ballet de bulldozers abattant des arbres en pleine nuit, coûteuse image purement symbolique sans aucun lien avec l'histoire. *"Cet argent, c'était l'équivalent de quatre jours de tournage en plus. Ça n'a jamais été remis en question."*

Sirāt s'est fait grâce à ce genre de confiances aveugles dans la vision de son auteur, à commencer par celle de Domingo Corral, directeur de la fiction de Movistar, le Canal+ espagnol, venu jusque dans les montagnes de Vilela pour donner son blanc-seing à un projet si fou qu'il a longtemps dû le cacher à ses propres supérieurs – limogé depuis, après avoir pourtant produit une série d'œuvres télévisuelles majeures comme *La Mesiás* ou *Querer,* il a fait l'objet en mai dernier d'une tribune de soutien signée notamment par Javier Bardem, Penélope Cruz et Pedro Almodóvar. Le plus célèbre des réalisateurs ibériques est aussi – mariage plus improbable – coproducteur du film, qu'il a suivi avec une certaine distance. Il n'y a pas vraiment de ligne de transmission entre le vétéran de la Movida et le prophète galicien. Mais une entente naturelle, et sans doute une forme de pacte : le second sert au premier à rester dans le coup et à garder le pouls sur les nouveaux chapitres du cinéma national ; le premier offre en retour au second son nom en guise de gage de confiance auprès de l'industrie comme du public.

Laxe parle beaucoup de cinéma espagnol, sentant manifestement que quelque chose bouge à la fois nationalement et dans le regard que porte l'étranger sur ce pays dont la réputation de cinéma est longtemps restée limitée au seul nom d'Almo. Dans les sélections des grands festivals et le calendrier des plateformes se pressent désormais une foule de contemporain·es avec lesquel·les il ne semble pas toujours partager une vision commune de l'art, mais ne peut néanmoins s'empêcher de dialoguer virtuellement : il paraît que Sorogoyen *(As Bestas)* a dit ceci, qu'Alberto Rodríguez *(La Isla mínima)* a pensé cela… Un nom revient forcément un peu plus : celui d'Albert Serra, qu'il voit à la fois comme un cinéaste très important, mais aussi comme un extraterrestre venu d'une autre galaxie plus cérébrale, moins sensorielle.

L'EXPÉRIENCE DES LIMITES

On s'étonne de le voir aussi nous parler d'un film d'exploitation a priori éloigné de lui – quoique : *Le Cercle des neiges,* l'adaptation par Juan Antonio Bayona du célèbre drame du crash d'avion dans la cordillère des Andes en 1972 et des mois de survie cannibale qui se sont ensuivis. *"J'ai toujours été totalement fasciné par cette histoire, que je rêverais d'ailleurs d'adapter. Mais maintenant je ne peux plus, ou en tout cas pas avant longtemps."* Formaté pour Netflix, le film n'a pas son adhésion pleine et entière – le contraire aurait été étonnant –, mais il a tout de même eu une curieuse influence sur *Sirāt* : *"Je l'ai vu avec les acteurs quelques mois avant le tournage, et je crois que, d'une certaine manière, il m'a aussi donné une forme de confiance dans le fait d'emmener le public sur certains terrains extrêmes."*

Car les expériences que Laxe peut infliger, que ce soit à ses spectateur·rices ou à ses personnages, rencontrent aussi une forte opposition. Lui se défend de toute forme de cruauté ou de gratuité quand il parle de mort et de souffrance, qui sont des composantes de la vie que les films tentent de restituer sous leur forme la plus familière. On se sent devant *Sirāt* comme rendu à son commerce le plus enfoui, le plus infantile, le plus primitif avec la découverte de sa propre finitude et l'angoisse qui soudain déferle. Pourtant, on se sent aussi tenu, tout le long de ce chemin, par la main invisible du cinéaste. Le rapprochement que certain·es détracteur·rices ont pu faire avec l'école contemporaine du sadisme (Haneke, Lánthimos…) tombe à des années-lumière de la cinéphilie de celui qui cite comme ses repères absolus, en faisant le geste de la trinité, Bresson, Tarkovski et Kiarostami – respectivement Père, Fils et Esprit saint.

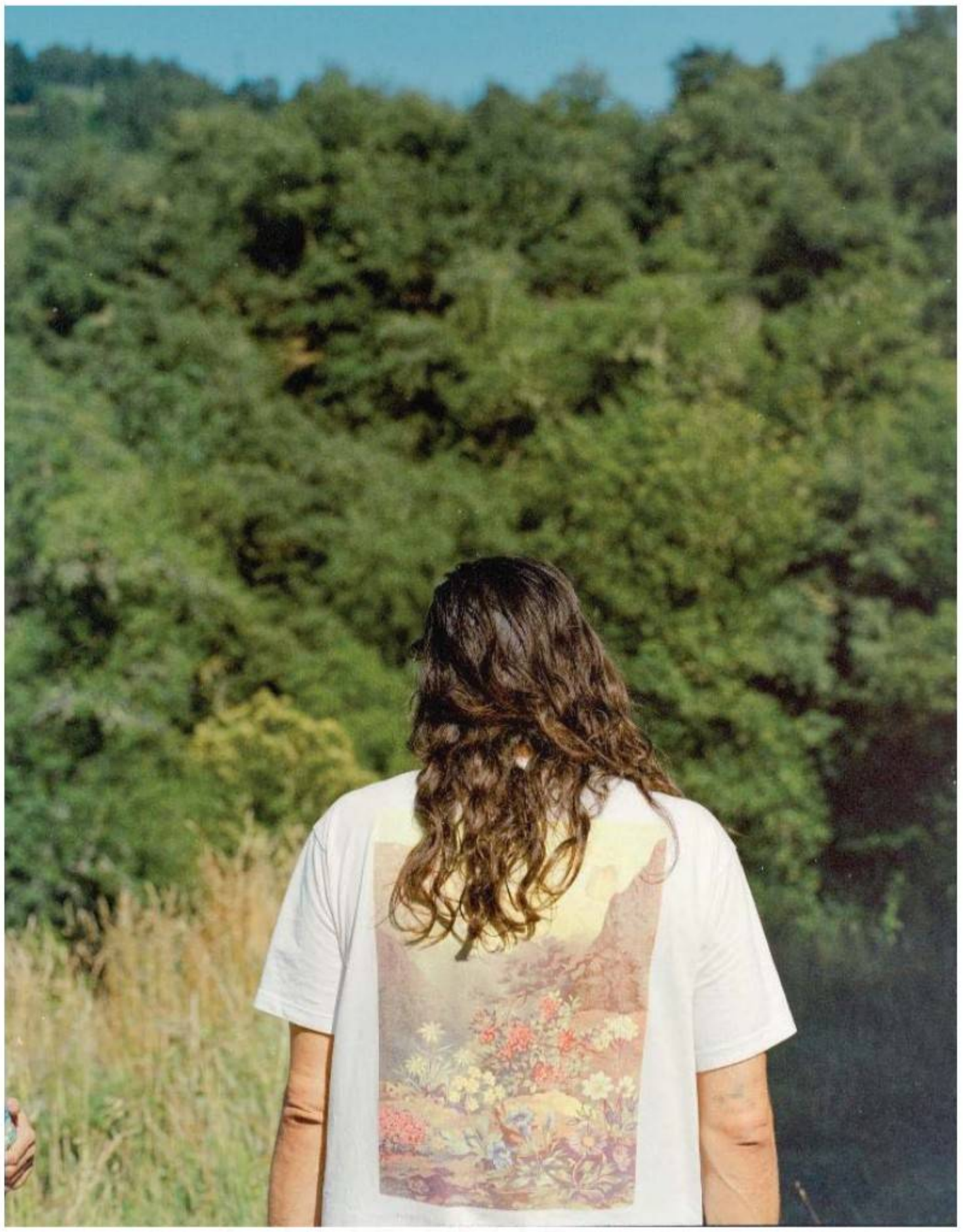
Rencontrer ainsi un cinéaste aurait pu nous en rapprocher dans des modalités classiquement amicales, mais dans le cas

de Laxe, et sans rien amoindrir de son immense hospitalité, quelque chose d'autre se produit. On repart de sa montagne avec le sentiment de redescendre dans la société des hommes, après un court séjour dans une terre de mythologie, où l'air et l'eau sont chargés de puissances anciennes sur lesquelles veille une figure de géant christique, battant nonchalamment les pentes, parlant couramment cinq langues, se repaissant de fruits, de pain et de nourritures spirituelles avant d'aller piquer une tête dans la rivière de l'Être. Un cinéaste sûr d'être très grand (mais sans forfanterie égotiste pour autant – il ne s'encombre simplement pas des conventions courtoises de la fausse modestie), et qui en même temps envisage toujours le plus sincèrement du monde de cesser de créer : *"Je me demande parfois pourquoi je continue le cinéma, ce qu'il apporte vraiment à ma vie alors qu'ici j'ai tout, à part une famille, du moins pour l'instant."* Sans aller jusqu'à y déceler une posture, voyons-y une forme d'hygiène de l'art, et pourquoi pas de l'âme : garder au plus chaud le feu de la créativité en la maintenant toujours du côté d'une nécessité absolue et non d'une habitude ; rester sur la brèche, perpétuellement entre la route et le précipice, en équilibre sur ce cheveu coupant où dansent ses films inouïs, et nous avec eux.

Sirāt d'Óliver Laxe, avec Sergi López, Bruno Núñez, Jade Oukid (Esp., Fra., 2025, 1 h 55). En salle le 10 septembre.
Retrouvez la critique du film p.122.



"Je crois que le plus important dans un film est d'être fidèle à cette première image. L'auteur est le principal ennemi de son œuvre."



Les Inrockuptibles

1 an
10 numéros
100% numérique

4,90 € PAR MOIS* ou **49 € POUR 1 AN**

Abonnez-vous!

*sans engagement de durée

Les Inrockuptibles Bulletin abonnement :

Complétez ce bulletin et renvoyez-le avec votre règlement à : Service Abonnements Les Inrockuptibles - 60643 CHANTILLY CEDEX

❑ **4,90 € /mois par prélèvement mensuel automatique,** sans engagement.
Je remplis le mandat de prélèvement SEPA ci-contre.

❑ **49 € pour 1 an.** Je paie par chèque à l'ordre des "Éditions indépendantes."

Je complète mes coordonnées :

☐ **Madame** ☐ **Monsieur** **PAG43**

Nom .....

Prénom .....

Adresse .....

Ville ..... **Code postal** .....

Pays .....

Email ..... @ .....
indispensable pour la gestion de votre abonnement et vos accès au numérique

Téléphone fixe ..... **Téléphone mobile** .....

❑ Je souhaite recevoir la newsletter hebdomadaire des *Inrockuptibles* (musique, cinéma, livres…)
J'accepte de recevoir par email des offres privilégiées des *Inrockuptibles* ❑ OUI / ❑ NON
et de ses partenaires ❑ OUI / ❑ NON

*Mentions obligatoires.

Mandat de prélèvement SEPA

☐ J'autorise l'établissement teneur de mon compte à effectuer les prélèvements présentés par *Les Inrockuptibles* en paiement récurrent dans le cadre de mon abonnement.

En signant ce formulaire de mandat, j'autorise Les Éditions indépendantes à envoyer des instructions à ma banque pour débiter mon compte, et j'autorise ma banque à débiter mon compte conformément aux instructions des Éditions indépendantes.
Je bénéficie du droit d'être remboursé par ma banque selon les conditions décrites dans la convention que j'ai passée avec elle. Ma demande de remboursement doit être présentée dans les 8 semaines suivant la date de débit de mon compte pour un prélèvement autorisé.

Mon compte (indiquez les chiffres figurant sur votre RIB)

*|_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|

numéro d'identification international du compte bancaire, **IBAN** (International Bank Account Number)

*|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

code international d'identification de votre banque, **BIC** (Bank Identifier Code)

Date et signature :

pensez à joindre votre RIB

☐ Je retourne le présent **mandat de prélèvement SEPA**, accompagné d'un **relevé d'identité bancaire (RIB)** et de mon **bulletin d'abonnement**.

Nom du créancier : Les Éditions Indépendantes - 10-12, rue Maurice-Grimaud - 75018 Paris.
ICS : FR88ZZZ449670 **Type de paiement** : récurrent.

Vous acceptez que le prélèvement soit effectué à l'installation de votre abonnement.
Vos droits concernant le présent mandat sont expliqués dans un document que vous pouvez obtenir auprès de votre banque.

Offre valable 2 mois. Après enregistrement du règlement, réception du premier numéro sous 4 semaines maximum. Vous disposez d'un délai de rétractation de 14 jours à réception du premier numéro (coût des envois à votre charge). L'éditeur, Les Éditions indépendantes, 10-12, rue Maurice-Grimaud, 75018 Paris – RCS Paris 428 787 188 - Tél. 03 44 62 52 35 – est responsable des traitement et collecte des données afin de réaliser l'abonnement au magazine *Les Inrockuptibles*. Vos données sont transmises à nos prestataires de gestion des abonnements et sont conservées pendant 5 ans. Vous pouvez exercer vos droits d'accès, de rectification, de limitation, de portabilité, d'opposition, d'effacement de vos données et définir vos directives post-mortem à Service Abonnements Les Inrockuptibles - 60643 CHANTILLY CEDEX ou par mail à support@lesinrockuptibles.fr. Vos données postales sont susceptibles d'être transmises à nos partenaires commerciaux. Si vous ne le souhaitez pas, cochez cette case ❑

Les critiques



↘
Nice, France (2015)
par Martin Parr dans
l'exposition *Animal !?*
p.152.

Collection de l'artiste, Martin Parr/Magnum Photos

Abonnez-vous à notre newsletter quotidienne sur lesinrocks.com

L'art de se perdre

L'ALBUM DU MOIS - L'ALBUM DU MOIS - L'ALBUM DU MOIS -

Quatre ans après l'acclamé *Palais d'argile*, couronné d'un disque de platine, Feu ! Chatterton revient avec *Labyrinthe*, un quatrième album sinueux comme son titre, entre élans rock et électronique réflexive.



"On propose une musique expérimentale, progressive, électronique, en narrant des histoires dans notre langue maternelle. On fait de la chanson française libre", nous affirmaient en chœur les cinq acolytes de Feu! Chatterton à la sortie de *Palais d'argile* (2021), un troisième album brillamment inspiré après le bancal *L'Oiseleur* (2018) et porté par le single *Monde nouveau*, qui allait bientôt résonner avec la fin des confinements successifs dans une France ébahie qui avait découvert la vie sous cloche. Avec sa double culture (française pour les mots, anglo-saxonne pour la musique), Feu! Chatterton est à la fois le plus lettré et le plus libre des groupes de rock français – on n'est pas chez Louise Attaque, ni chez Dionysos. Pour Arthur Teboul (chant), Sébastien Wolf (guitares, claviers), Clément Doumic (guitares, claviers), Antoine Wilson (basse) et Raphaël de Pressigny (batterie), Alain Bashung compte autant que Radiohead, Léo Ferré (dont ils adaptent *Le Carrousel du temps perdu*) que Neil Young, Serge Gainsbourg qu'Aphex Twin, Louis Aragon (dont ils mettent en musique le poème *J'arrive où je suis étranger*) que LCD Soundsystem.

Après le succès populaire de *Palais d'argile*, premier disque de platine de leur carrière, une tournée à rallonge consignée dans *Live à Paris 2022*, des collaborations en pagaille (Noémie Lvovsky au cinéma, Alain Françon au théâtre, etc.) et les escapades multiples d'Arthur Teboul (les recueils de poèmes *Le Déversoir* et *L'Adresse*, un disque de reprises de chansons françaises avec le pianiste Baptiste Trotignon), le groupe s'est enfermé dans son studio pantinois Fogo ("feu", en portugais) pour fomenter *Labyrinthe*, enregistré entre Bruxelles, Pantin et Paris. *"On a mis à la fois notre cœur et notre abnégation dans ce* Labyrinthe, *notre part d'ombre et notre part de clarté, nos doutes et notre foi dans la vie. Cette vie sinueuse, qu'on ne comprend pas toujours mais qui nous apprend à chaque pas. Cet album est un éloge du chemin"*, déclarent sur les réseaux les cinq comparses, dont trois se connaissent depuis les années lycée.

Dans un monde (nouveau) où tout va décidément trop vite, Arthur Teboul aime à dire que *"se perdre en chemin permet de mieux se trouver"*. Dès *Allons voir*, le titre d'ouverture et le premier single choisi, on retrouve immédiatement la patte de Feu ! Chatterton – la voix expressive et la mélodie entêtante : *"Allons voir/Ce que*



la vie nous réserve/Ce que la vie nous réserve/N'ayons peur de rien", sur un air qui n'est pas sans rappeler la recette tubesque de *Monde nouveau* : *"On a voulu dans ce disque aller vers une forme de simplicité et d'épure. Face aux épreuves et à la violence du monde, dire l'espoir paraît souvent vain. Pourtant, il existe une grande force dans ce mouvement simple et incantatoire. Un élan de vie qu'on a cherché à insuffler à tout l'album."* Entre élans rock et électronique réflexive, une autre marque de fabrique du quintette, balançant indifféremment du survolté *La Malinche* au contemplatif *Côte Concorde* depuis ses débuts discographiques, ce quatrième album se déploie ainsi d'une rive à l'autre, d'un single endiablé à une ballade atmosphérique.

Sur *Ce qu'on devient*, grande chanson introspective comme l'était *Avant qu'il y ait le monde* sur le disque précédent, Feu ! Chatterton parvient à toucher l'auditoire grâce à son pouvoir d'évocation lexical et mélodique : *"Je vois des fleurs sur le bitume/Leur course s'achève ici/Je connais leur solitude/La mienne aussi."* Dans ces moments d'accalmie *(À cause ou grâce, Baisse les armes)*, la plume littéraire d'Arthur Teboul s'harmonise avec la vision panoramique de quatre musiciens ingénieux, avant que l'entrain rock *(Cosmos Song)* ne revienne au galop : *"Je chante pour passer le temps/Devant la question sans réponse/Quand nous arrête le récif."* Dans ce *Labyrinthe* où *"chaque chanson est un monde en soi"*, Feu ! Chatterton poursuit donc son exploration du répertoire de Louis Aragon et Léo Ferré, un an après avoir interprété superbement *L'Affiche rouge* (composée par Ferré d'après le poème *Strophes* d'Aragon) pour la cérémonie de panthéonisation de Missak et Mélinée Manouchian. Avant de chanter *L'Alcazar* et *Monolithe*, deux plages à la fois magnétiques et poétiques dont les paroles pourraient résumer la démarche artistique de ce quatrième album labyrinthique : *"Nous cherchons toujours/Des yeux dans le noir."*



Franck Vergeade

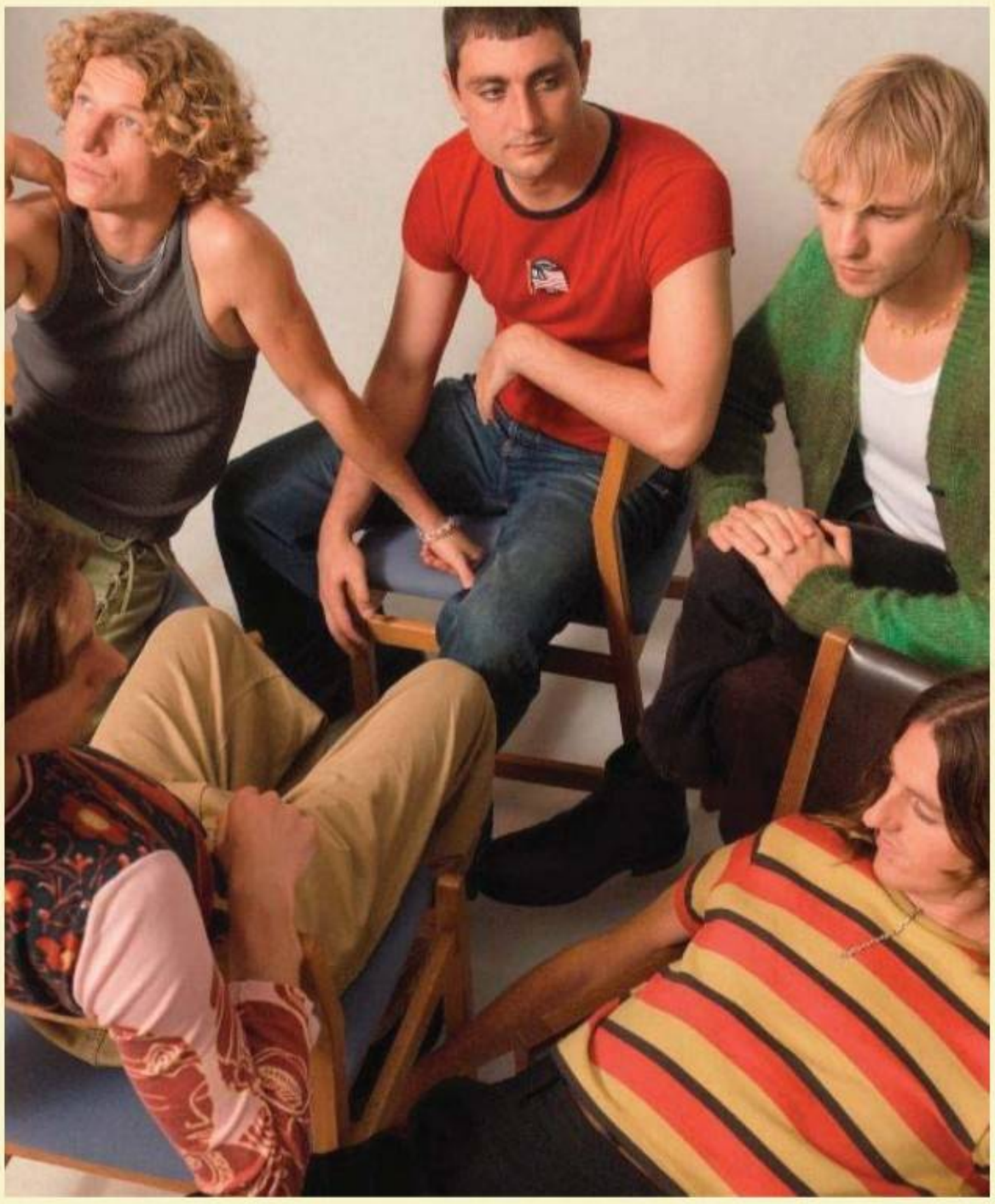
Labyrinthe (Universo Em Fogo/Virgin Records France/Universal). Sortie le 12 septembre.
En tournée française à l'automne et en concert à l'Accor Arena, Paris, le 11 février 2026.

Fifou/Universal

LOVED de Parcels

Derrière ses arrangements sophistiqués, le quintette australien assume ses obsessions pop avec une légèreté contagieuse.

Au moment de rejoindre Noah Hill, le bassiste de la bande, les traits sont quelque peu marqués. La veille, Parcels était sur la scène de We Love Green, les pieds dans l'eau mais l'esprit satisfait d'être enfin de retour avec de nouveaux morceaux. Ses potes et lui ne s'en cachent pas : ils aimeraient enregistrer plus vite, plus souvent, trouver un moyen de contourner le mécanisme laborieux autour de la sortie d'un album. Il y a une quinzaine d'années, sûr qu'ils auraient publié des maxis et invité des DJ à proposer une relecture club de leurs singles, dans la pure tradition des artistes signés chez Kitsuné – leur tout premier label. À défaut, ils peuvent se consoler en se disant qu'ils font partie des rares groupes à pouvoir s'absenter quatre ans (une éternité à l'ère de Spotify) et à être toujours aussi attendus par un public et un paysage médiatique pas vraiment remis de l'écoute de *Day/Night,* double album concept formidable et ô combien salutaire, à une époque où beaucoup préfèrent l'immédiateté à ce type de tentative qui exige l'attention, la réécoute.



"Honnêtement, je ne sais pas comment les gens font pour l'écouter du début à la fin, cet album contient tant d'informations", sourit Noah. La réponse est simple. Depuis ses débuts, Parcels possède une arme de séduction massive : le sens du tube, un atout ultime qui leur permet de composer des chansons populaires sans jamais déroger à leurs principes d'exigence, guidés par une production haute fidélité, de riches harmonies à cinq voix et des structures mélodiques aux multiples rebondissements. *Tobeloved, Leaves* ou *Safeandsound* ne sont pas des titres qui se contentent de faire revivre les heures glorieuses des années 1970 ; ce sont des refrains, des grooves nu-disco, des suites d'accords qui font croire en l'existence de quelque chose de plus grand.

À l'écoute de ces douze morceaux *"enregistrés à l'instinct par peur d'être complaisant"*, on danse, on sourit, on aborde demain avec légèreté et, pour la première fois peut-être avec Parcels, on pleure. Impossible en effet de ne pas être bouleversé·e par l'ultime *Iwanttobeyourlightagain*, le genre de power ballad qui rappelle qu'en ces temps incertains, l'insouciance et le sentiment amoureux sont peut-être une bénédiction. **Maxime Delcourt**



Loved (Because). Sortie le 12 septembre. En concert à l'Accor Arena, Paris, le 8 octobre.

CUTTHROAT de Shame

La bande de Charlie Steen se joue de l'électronique et de l'Auto-Tune sans se départir de sa gouaille ni de son allant postpunk.

Abrasif, ironique, incisif, insolent… La liste des épithètes pourrait encore s'allonger. *Cutthroat,* quatrième album des sales gosses de Shame, a beau trouver sa source dans de nouvelles esthétiques (électronique en tête), il ne fait pas figure d'exception dans leur discographie débraillée. Si la formation londonienne menée par Charlie Steen se nourrit ici de feux mâtinés de batteries métronomiques, de synthés, de kicks quasiment techno voire d'Auto-Tune, elle conserve les bases de sa musique. Soit un menton levé et un majeur fièrement dressé face aux grands de ce monde et aux soucis qui plombent l'époque moderne.

Le résultat ? Douze titres qui respirent l'hédonisme et le lâcher-prise sous toutes ses formes, à l'image de la pochette du disque. Et qui rappellent en un sens l'esprit du Madchester des années 1990. Bien entendu, le postpunk n'est jamais bien loin. Ce n'est d'ailleurs pas pour rien que Shame fait partie des groupes qui, à l'instar de Fontaines D.C. et The Murder Capital, ravivent la flamme du genre au Royaume-Uni. Mais loin de lui prêter allégeance, Shame a l'intelligence d'explorer de nouvelles sonorités, plus modernes. Et à l'écoute de la popesque *Quiet Life,* de *Lampião* ou de la très eighties *Axis of Evil,* on se dit que c'est définitivement pour le meilleur. **Xavier Ridel**



Cutthroat (Dead Oceans/Modulor). Sortie le 5 septembre. En concert à La Cigale, Paris, le 28 septembre.

Drew Wheeler/Because



YOU HEARTBREAKER, YOU de Jehnny Beth

La rage dirigée contre le chaos du monde irrigue le nouvel album solo de la chanteuse de Savages aux accents rock indus.

Cinq ans après *To Love Is to Die*, son premier album solo, la chanteuse de l'excellent groupe de rock Savages revient avec le brûlant *You Heartbreaker,You*. Un disque où la noirceur ne filtre rien mais reflète clairement les sommeils anxieux et le chaos qui règne sur 2025. Toujours aussi brillante, Jehnny Beth taille un édifice gothique à sa manière : somptueux, gracieux et, forcément, incisif. Dès l'ouverture, *Broken Rib* fout en l'air l'ambiance. La production, soignée par son coéquipier – à la vie, à la mort – Johnny Hostile, plante un panneau d'autorisation à hurler jusqu'à la suffocation. En fond, l'influence de Trent Reznor, génie de Nine Inch Nails, s'impose et coulera tout du long de ce disque très réussi.

C'est là toute la subtilité de Jehnny Beth, artiste infatigable aux multiples talents, largement confirmés au cinéma chez Jacques Audiard, Justine Triet ou encore en présentatrice défricheuse dans l'émission musicale *Echoes* sur Arte. Il y a de la délicatesse, des guitares saturées *(I See Your Pain, Reality)*, des digues qui lâchent pour laisser la rage se répandre et des gimmicks indus *(No Good for People, Out of My Reach)*. Sur un ton plus péremptoire et plus ciselé que *To Love Is to Die*, Jehnny Beth se réincarne définitivement en grande prêtresse de la pop noire.

Juliette Poulain



You Heartbreaker,You (Fiction Records/Universal). Sortie le 29 août. En concert à La Maroquinerie, Paris, le 13 octobre. *Retrouvez le "Pourquoi j'aime" de Jehnny Beth p.36.*

YHY/Fiction Records

MaMA music
15•16•17 octobre 2025
Sounds of Tomorrow

1 PASS, 10 SALLES ET 150 CONCERTS

22CARBONE · ADÉS THE PLANET · ALMA RECHTMAN · ANTES & MADZES · ĀO · ARTICLE15 · BASIC PARTNER · BLASÉ · BONNE NUIT · CAMILLE DOE · CAMILLE YEMBE · CITRON SUCRÉ · ENDLESS DIVE · EXOTICA LUNATICA · FRAGILE · GILDAA · GOODBYE KARELLE · JABBA360 · JUSTE SHANI · KAKY · LIONSTORM · LIV DEL ESTAL · LUIZA · MIEL DE MONTAGNE · MINUIT MACHINE · MORGAN · PAULVITESSE! · PIERRE ET LA ROSE · SAMI GALBI · SANITY · SAVANAH · SHENG · SPORE · SURPRISE · THE K'S · AND MORE...

RÉSERVEZ VOTRE PASS MUSIC

mama-musicandconvention.com

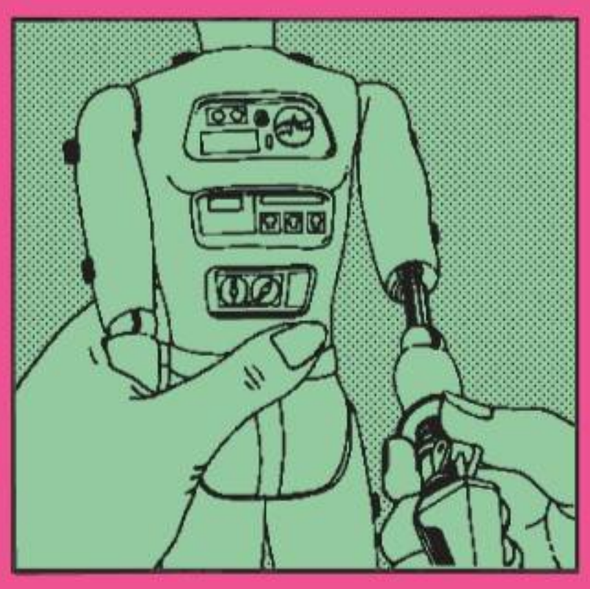
LA BOULE NOIRE PRÉSENTE
RADIANCE®
ALTERNATIVE SOUNDS FOR UNUSUAL PEOPLE



09.09
YASMIN PIGEON
CÉLINE DESSBERG
TOUT LE MONDE S'APPELLE CLARA
MEGATEUF
LÉZARD

10.09
JEUNE OJI
NATYA
GEAGEA
MAGI MERLIN

11.09
GAOUTA
TRATENWALD
NO PLEXUS
OLGA KIAV
ONLYFUN



9 • 10 • 11 SEPTEMBRE 2025
LA BOULE NOIRE • LA CIGALE

PARIS AMOUR de Keren Ann

Pour ses 25 ans de carrière, la chanteuse voyageuse et polyglotte reste fidèle à sa mélancolie bleutée pour déclarer sa flamme à la Ville Lumière.



"Aucune forme d'art ne me touche si elle ne revêt pas, de près ou de loin, un aspect mélancolique, nous confessait Keren Ann à la sortie de son précédent album, *Bleue* (2019). *La mélancolie est une zone de confort, qui me rend paradoxalement encore plus vivante."* Depuis l'inaugural *La Biographie de Luka Philipsen* (2000), il y a déjà vingt-cinq ans, Keren Ann Zeidel a toujours chanté cette mélancolie bleutée, à la manière d'une fille spirituelle de Françoise Hardy, atteignant quelques sommets discographiques, en français (*La Disparition* en 2002, avec la complicité de Benjamin Biolay) autant qu'en anglais (avec *Keren Ann* en 2007).

Cette année, pour son retour après six années d'absence, l'autrice-compositrice-interprète annonçait d'entrée la couleur avec *La Sublime Solitude*, un magnifique single évoquant frontalement quelques fêlures *("Je sais que parfois je suis bien peu de chose/Qu'il me reste les restes d'une foutue promesse")*. Elle qui est née à Césarée (Israël) et qui a grandi aux Pays-Bas signe ici une ode inspirée à la capitale française, où elle vit depuis des années. Sur l'irrésistible *Paris amour*, qui donne son titre à l'album, Keren Ann lui déclare sa flamme : *"Paris amour, Paris toujours/Paris j'te quitterai jamais/Paris t'es louche, Paris tu couches."*

C'est justement en jouant la carte de *La Musique à fond*, comme sur son bien nommé deuxième single, que Keren Ann monte le son dans un registre exalté et aussitôt exaltant : *"J'veux la musique à fond/J'veux du lourd, j'veux du bon/J'veux que ça fuse à l'horizon/Et qu'on crève le plafond."* Porté par un quatuor à cordes, comme sur son best of réarrangé avec le Quatuor Debussy, *Les Remparts de Saint-Malo* offre une contre-plongée orchestrale, à la manière d'autres plages plus élégiaques et contemplatives (*Les Désirs fatigués des navires d'argent, L'Expérience étrange de l'inégal* à propos d'un adultère, *L'Écho des tirs* en conclusion, avec le trompettiste Avishai Cohen), dont Keren Ann a fait sa signature remarquable. *"Mais que la vie est belle/Est-ce que tu t'en rappelles ?"*, comme la jeune quinquagénaire l'intime opportunément.



Franck Vergeade

Paris amour (Bring Back Music/Believe). Sortie le 12 septembre. En concert à La Cigale, Paris, le 26 mai 2026.

DEPARTURES & ARRIVALS: ADVENTURES OF CAPTAIN CURT de Curtis Harding

Le musicien d'Atlanta nous embarque pour une odyssée spatiale dans la galaxie soul-funk.

"Le groove et la mélodie sont mes deux guides", nous dit-il. Et cet album-concept ne manque ni de l'un ni de l'autre, d'autant qu'il a été confectionné par un Curtis Harding seul à bord – littéralement d'un vaisseau spatial, puisqu'il s'agit bien de cela ici : *"La galaxie est un espace très sombre, mystérieux, parfois inquiétant, mais néanmoins source d'espoir… Une échappée possible dans un monde aussi délabré que le nôtre."*

Comme l'affirmait Sun Ra, *Space Is the Place*, et son disciple a envisagé la bande-son idéale d'un film de science-fiction dont il serait le héros : Captain Curt. Y sont cultivés sa veine soul orchestrale sous l'influence d'Isaac Hayes, un blues moite *(Banh Me)*, mais aussi la puissance dansante du disco sur le bien nommé *The Power* et des expérimentations vocales sur *Hard as Stone*, d'inspiration Sly Stone…

Enregistré dans le studio d'Adrian Quesada des Black Pumas, à Austin, *Departures & Arrivals: Adventures of Captain Curt* a été réalisé par son auteur, qui souhaitait rester en circuit fermé artistique. Tout en s'offrant néanmoins les superbes arrangements de cordes de Steve Hackman, qu'on a vu œuvrer chez Chappell Roan ou Andrew Bird. S'il nous laisse sur *Running Outta Space*, funk moins velouté qu'il n'en a l'air, à la fois DIY et ultra-maîtrisé, Curtis Harding compte bien nous retrouver pour un prochain épisode… *"comme la série des* Alien".



Sophie Rosemont

Departures & Arrivals: Adventures of Captain Curt (Anti-/PIAS). Sortie le 5 septembre. En concert à l'Olympia, Paris, le 28 octobre.

Amit Israeli/Bring Back Music

GUITAR de Mac DeMarco

Seul avec sa guitare, le Canadien, compose des folk songs sans âge, où douceur et mélancolie font bon ménage.

Loin de la hype de la décennie passée, Mac DeMarco s'est repositionné ces dernières années à la marge, à l'abri des tendances et des concessions. Tout se passe en réalité comme si, depuis la création de son label en 2019, le Canadien s'était autorisé à être l'artiste qu'il a toujours voulu être, une sorte de hobo du folk, en connexion directe avec ses envies. Lesquelles, il faut bien le reconnaître, semblent souvent dénuées de toute ambition commerciale – parmi ses derniers projets, les demos de *Here Comes the Cowboy*, un album instrumental imaginé dans des motels américains *(Five Easy Hot Dogs)*, un autre composé de 199 morceaux *(One Wayne G)*…

Ici, il se fait songwriter discret et sensible, dans des chansons guitare-voix réalisées à l'instinct, chez lui, à L.A., *"entre le 16 et le 28 novembre 2024"*. Se méfier toutefois de leur titre : *Shining, Terror, Nightmare, Punishment, Phantom*… Refusant de laisser leur humeur être dictée par la mélancolie des paroles, ces douze morceaux se révèlent en effet de paisibles compagnons de route, toujours détendus, jamais anxieux, évoquant ces virées estivales où les jours s'étirent, où chaque moment se vit au ralenti, avec légèreté et nonchalance. *Guitar*, c'est exactement ça : rappeler qu'en plus d'être sympathique, Mac DeMarco est aussi de ces musicien·nes qui rendent le monde légèrement plus beau à chaque album.

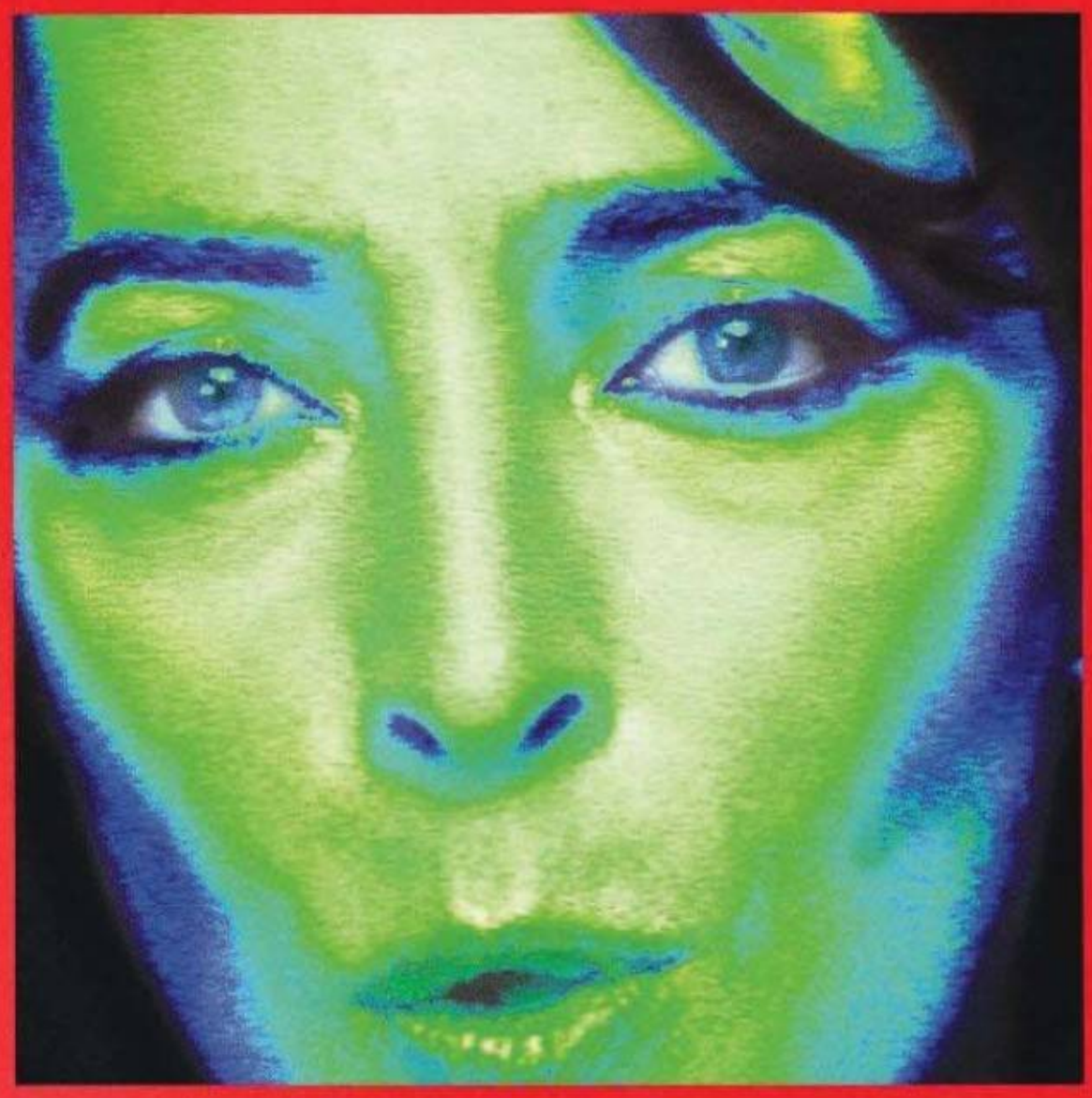


Maxime Delcourt

Guitar (Mac's Record Label/Virgin Records France/Universal). Sortie le 22 août. En concert à la Salle Pleyel, Paris, le 25 octobre.



Mac's Record Label



FLORA FISHBACH



VAL SYNTH
Nouvel Album
12 Septembre 2025

2026 :

24.01 – Bordeaux, Rock School Barbey
29.01 – Lyon, L'Epicerie Moderne
31.01 – Lille, Le Grand Mix
07.02 – Nantes, Stereolux
13.02 – Montpellier, Victoire 2
14.02 – Toulouse, Le Metronum

2027 :

12.03 – Paris ZENITH PARIS LA VILLETTE

JUNZI See TICKETS CREATURE Hotline Info Concert

ALLBARONE de Baxter Dury

Le Droopy de la pop britannique muscle son jeu pour assumer ses penchants électroniques.

Chaîne de bars britanniques encourageant le *binge drinking*, All Bar One a accepté de prêter son nom à la nouvelle démonstration mélancolico-rutilante de Baxter Dury, qui débute fort avec un morceau-titre annonçant la couleur : ne jamais faire tapisserie aux abords du dancefloor. Si le fils de Ian Dury a toujours trituré le genre électronique à sa sauce, le teintant de punk, de funk ou de rap, il en extirpe aujourd'hui ce qu'il a de plus viscéral, brûlant, existentiel, sans laisser au vestiaire sa légendaire autodérision. *"Tu es parti avec ce donut, riant dans mon dos/Puis j'ai lu une critique acerbe sur le groupe dont tu fais partie/Pour être honnête, j'ai ressenti une certaine joie malsaine"*, chante-t-il sur *Schadenfreude*, morceau digne des plus belles heures de l'electro des années 1980.

Bronski Beat, Cerrone, Charli XCX, l'electro allemande, Frank Ocean, Sébastien Tellier, tous et toutes ont inspiré *Allbarone*. S'y ajoutent ses propres gimmicks, parmi lesquels les chœurs féminins, majoritairement assurés par la Française Fabienne Debarre du groupe Evergreen. Mais l'allié de choc, ici, s'appelle Paul Epworth. Le célèbre producteur anglais (Adele, Rihanna, Bloc Party, Paul McCartney) a rencontré Dury dans les coulisses du festival de Glastonbury. Leur entente spontanée a été soudée par un désir commun, celui de lâcher (complètement!) prise pour éviter toute tiédeur.

En effet, hormis la contemplative conclusion *Mr W4*, chaque chanson soigne la versatilité de ses tempos. L'electro clinquante de *Kubla Khan*, le disco désinhibé d'*Alpha Dog (*"*Oublie demain, personne n'a honte*"*)*, le groove poisseux de *The Other Me*, un *Return of the Sharp Heads* évoquant *The Wall* de Pink Floyd en moins moralisateur et en plus cynique : *"Je vais m'asseoir et m'engager à écrire ce qui n'a jamais été dit/Pantalons S.S. et coupes de cheveux façon friperie." "Cet album est d'une agressivité incontrôlable*, commente le dandy de Notting Hill. *Tant pis, je suis très heureux de ces partis pris sonores… en espérant ne pas me mettre à dos trop de gens!"* Aucun risque : au même titre que son paternel, Dury fils est bel et bien une légende. **Sophie Rosemont**





Allbarone (Heavenly/PIAS). Sortie le 12 septembre. En concert à L'Aéronef, Lille, le 26 novembre; à la Salle Pleyel, Paris, le 4 décembre; au Rocher de Palmer, Bordeaux le 5 et au Transbordeur, Lyon, le 6.

ANTIDEPRESSANTS de Suede

Après la Britpop et le punk *(Autofiction)*, les Anglais s'attaquent cette fois au postpunk avec leur classe habituelle.

Pendant l'apogée de la Britpop, dans les années 1990, Suede a toujours tracé son propre itinéraire bis. Ce groupe d'outsiders ouvertement fascinés par la flamboyance du glam rock et par les ballades sophistiquées a préféré l'androgynie aux tendances machos de ses collègues les plus célèbres. Avec *Antidepressants*, Brett Anderson et sa bande ajoutent un dixième chapitre à une discographie décidément exemplaire. Après un envoûtant *Autofiction* (2022), qu'ils avaient décrit comme leur album punk, ils livrent aujourd'hui un manifeste postpunk qui reflète à merveille l'urgence de leurs performances live, avec toujours ce côté dangereux et sexy qu'ils avaient dès leurs débuts.

Devenu mûr sans perdre son audace, toujours aussi affûté que les pommettes de son leader, le quintette britannique alterne entre tornades électriques et moments d'introspection qui serrent le cœur. Impossible de ne pas chavirer pour *Disintegrate*, introduction tendue et cinglante à souhait, martelée par une batterie implacable et par une guitare foudroyante, ou par la chanson-titre, dont le riff qui monte en puissance rappelle celui du classique *Shot by Both Sides* de Magazine. Plutôt que de se réinventer ou de se parer de sonorités qui ne lui correspondent pas, Suede déploie son savoir-faire et continue de créer des remous palpitants dans le rock anglais. **Noémie Lecoq**



Antidepressants (BMG). Sortie le 5 septembre.

Dean Chalkley/Heavenly



LA PROIE ET L'OMBRE de Catastrophe

Le collectif néo-zazou se livre dans une collection de chansons touchantes plongées dans la nuit.

Il y a, au premier tiers de la nuit dessinée par *La Proie et l'ombre,* une merveille absolue qu'on n'avait pas vue venir. Bien sûr, on a déjà loué le sens du lyrisme, de l'aventure, du Technicolor tour à tour ultramoderne et suranné des deux précédents albums du collectif néo-zazou, mais on n'attendait pas forcément de Catastrophe un joyau de variété pure comme *Sans contact*. Cette belle chanson triste – sa suspension fragile, à la Christophe, dans l'interprétation du refrain – montre ce dont la bande est capable en configuration resserrée autour du noyau Blandine Rinkel, Pierre Jouan, Arthur Navellou et Carol Teillard d'Eyry.

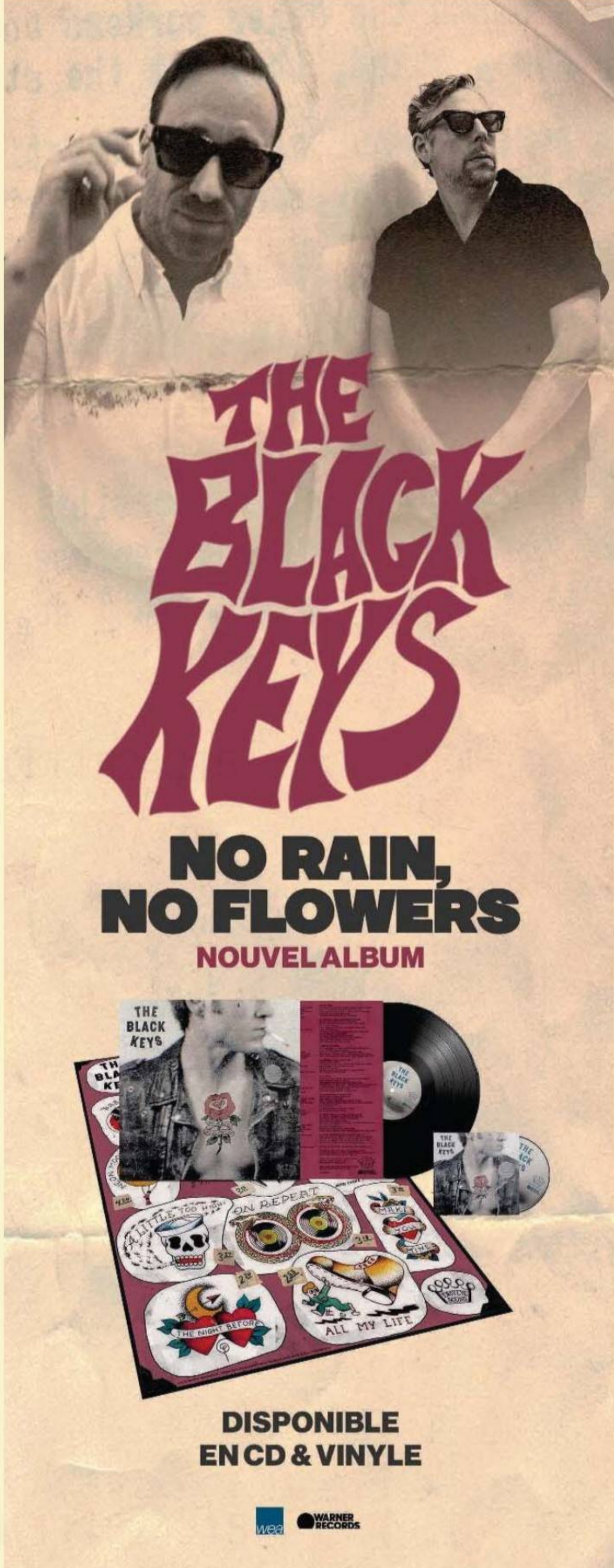
Le néo-quatuor s'est offert les services du violoncelliste Jérémie Arcache (ex-Revolver) pour parer les treize nouveaux titres d'arrangements précieux, de notes électroniques fluorescentes et de lueurs pop irisant le vague à l'âme. Partout, cette *Délicatesse* que vante l'un des plus touchants morceaux, cette sincérité littéralement désarmante. La tentation rétro n'y est jamais passéiste : *"Hier est mort et nous sommes en vie"*, entend-on sur le sommet disco *Sauvons-nous*.

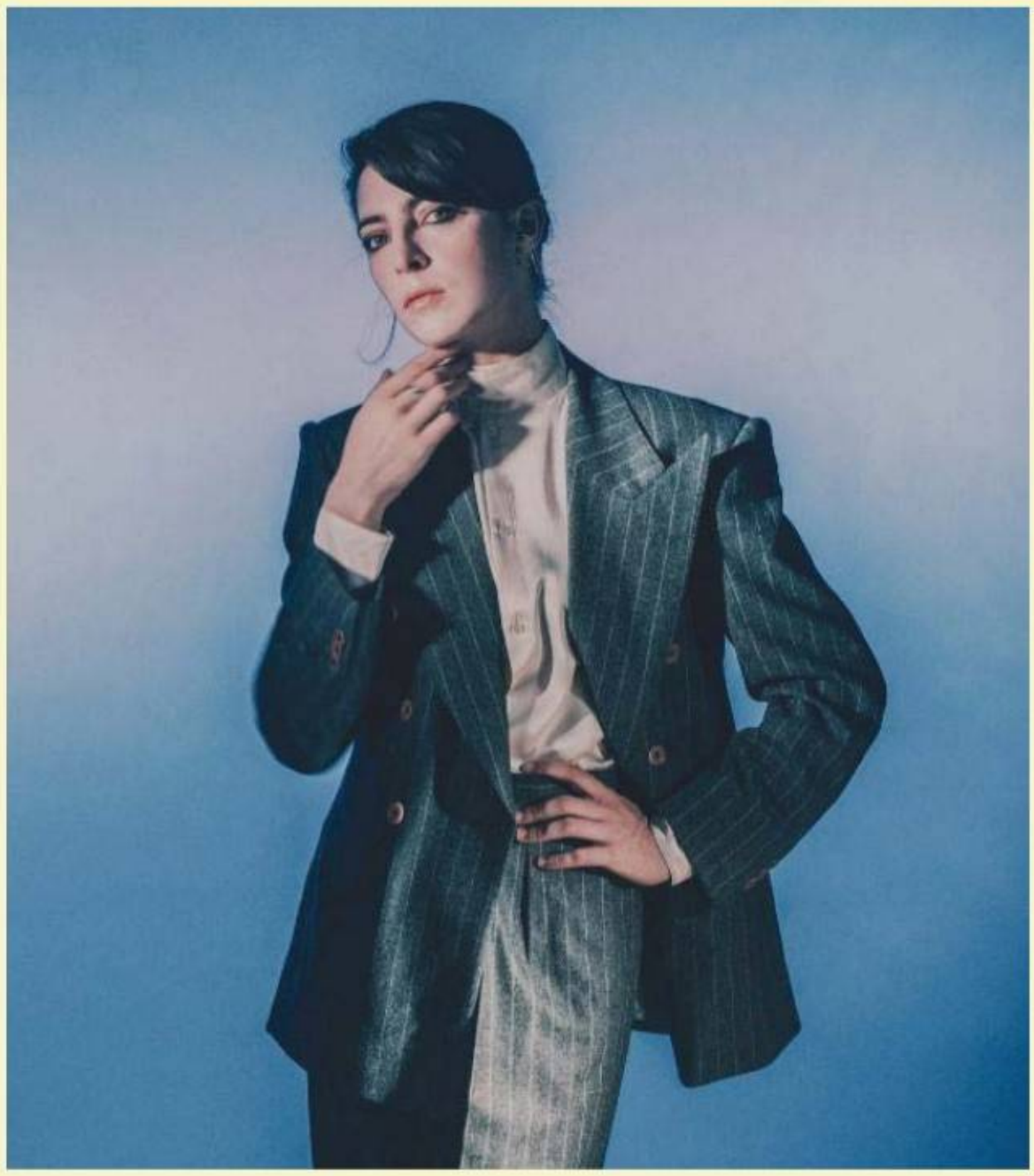
À l'instar d'un Julien Barbagallo, Catastrophe confectionne une chanson française en veste de soie rose. Une seconde face plus intimiste encore – un ballet de *Dictaphones,* une *Falaise* dépouillée – boucle le disque en forme d'éternel retour, sur une *Première Fois* aux promesses incertaines. Une façon, après un *Gong!* solaire (2020), de revenir aux visions nyctalopes de *La nuit est encore jeune* (2018), premier album que Catastrophe avait doublé d'un manifeste. Ici, même dans l'obscurité, le programme est limpide – et le crépuscule, grandiose. **Rémi Boiteux**



La Proie et l'ombre (Tricatel).
Sortie le 12 septembre.

Nicolas Pradeau/Tricatel





VAL SYNTH de Flora Fishbach

Dans un geste court (huit morceaux en moins de trente minutes), l'Ardennaise va à l'essentiel tout en continuant à cultiver ses obsessions synthétiques.

"Je m'attends à un four plutôt qu'à un succès. Cela me rassurerait presque, car j'aime bien rebondir", pronostiquait en souriant Flora Fishbach à la parution de son deuxième album, *Avec les yeux* (2022). Trois ans plus tard, la chanteuse ardennaise, qui a depuis ajouté son prénom à son nom de scène, a changé de label et de tourneur, un double signe de l'insuccès d'*Avec les yeux*, disque pourtant flamboyant et solaire.
Fishbach est donc devenue Flora Fishbach (toujours sans le deuxième "c" de son patronyme civil). *"Allez rends-moi ma vie/Rends-moi ma vie éternelle/Rends-moi ma vie/Ce petit rire qui fait soleil"*, chante-t-elle en ouverture sur un motif synthétique antédiluvien, et dont les paroles font écho à son déjà classique *Dans un fou rire*.
Toujours bien décidée à n'en faire qu'à sa (forte) tête, la trentenaire charismatique s'imagine plonger dans les abysses comme Jean Reno, l'autre héros du *Grand Bleu,* qui lui donne la réplique dans une tonalité vocale qui rappelle Sébastien Tellier, sur *My God Is Blue* : *"Flora, qu'est-ce que tu racontes/Réveille-toi, tu vaux mieux que ça"*.
Ramassé en huit titres et moins d'une demi-heure, ce bien nommé *Val Synth* voit Flora Fishbach s'épanouir dans sa fixette synthétique et démultiplier les collaborations, des paroliers (Arthur Navellou de Catastrophe, Martin Rahim) aux compositeurs (Gary Agletiner, Michael Declerck, déjà musicien et coproducteur d'*Avec les yeux*). Dans la chambre d'écho de Fishbach, où les vocalises se marient aux sons réverbérés, il est question de *Meryl Streep libre, Des bêtises* (en deux parties), de *La Machiavela* (court morceau en roue libre) ou de *Dulcimers*.
Dans *Mon copain,* la chanson la plus touchante du disque, elle évoque frontalement son caractère de tête brûlée : *"J'aurais pu faire n'importe quoi/Mais heureusement t'étais là/J'aurais pu m'en aller toute seule/Me planter dans un tilleul"*. Sans représenter le choc primal d'*À ta merci* (2017) ni la puissance évocatrice d'*Avec les yeux* (2022), *Val Synth* trace une troisième voie médiane, qui augure déjà de nouvelles pistes (de danse) pour Fishbach.



Franck Vergeade

Val Synth (Créature/Idol).
Sortie le 12 septembre. En concert à La Machine du Moulin Rouge, Paris, le 18 septembre.

THE PASSIONATE ONES de Nourished by Time

La bande-son, sous haute influence eighties, de ceux et celles qui bataillent pour leur émancipation.

"Une ou deux fois, j'ai prié Jésus/Jamais eu de réponse en anglais ordinaire/Mais plutôt des signes ou des publicités/Me disant de continuer à consommer." Sur l'addictif refrain de *The Fields* (immense single d'*Erotic Probiotic 2,* 2023), Marcus Brown livrait les clés de compréhension de sa musique. Sous le sobriquet Nourished by Time, le Baltimorien désabusé et acharné, laissait déjà entendre sa musique d'obédience eighties, traversée par la charge farouchement anti-système d'*Invasion Los Angeles* (1988) de John Carpenter et par un songwriting militant, nourri par son ressentiment envers ses jobs alimentaires merdiques.
Sur son deuxième album studio, Nourished by Time poursuit son prêche anticapitaliste de manière plus apaisée, mais toujours révolutionnaire. Si le capitalisme se vit – plus que jamais – dans nos chairs et a infiltré nos cerveaux et nos relations, il trouve en *The Passionate Ones* la bande-son de ceux et celles qui bataillent pour leur émancipation et leurs émotions. Une collection de chansons d'amour en lutte pour exister *(Max Potential, When the War Is Over),* sacralisant l'acte créatif pour faire la nique au travail *(9 2 5)* ou à l'endoctrinement *(Cult Interlude, It's Time)*. Le grand disque d'un enfant du siècle.



Théo Dubreuil

The Passionate Ones (XL Recordings/Wagram). Sortie le 22 août.
En concert à Petit Bain, Paris, le 17 novembre.

Yann Morrison/Créature

LES 10 ALBUMS DU MOIS

Sélectionnés par les disquaires de la Fnac



CURTIS HARDING

DEPARTURES & ARRIVALS : ADVENTURES OF CAPTAIN CURT

Enregistrée presque entièrement en live, cette odyssée musicale du déracinement prouve que Curtis Harding saisit, une fois encore, la flèche de la soul d'antan pour la propulser plus loin, plus haut.
Rythmes funky, cordes luxuriantes : le chanteur explore et creuse son sillon, avec grâce et audace.

Manue, disquaire Fnac Saint-Lazare
Retrouvez son blog sur fnac.com



THE BLACK KEYS
NO RAIN, NO FLOWERS



ROYEL OTIS
HICKEY



SOPICO
VOLEZ-MOI



THE HIVES
THE HIVES FOREVER
FOREVER THE HIVES



SABRINA CARPENTER
MAN'S BEST FRIEND



SUEDE
ANTIDEPRESSANTS



DAVID BYRNE
WHO IS THE SKY ?



BIG THIEF
DOUBLE INFINITY



PARCELS
LOVED

2 CD OU VINYLES ACHETÉS

5€* OFFERTS EN EUROS FIDÉLITÉ

3 CD OU VINYLES ACHETÉS

10€* OFFERTS EN EUROS FIDÉLITÉ

*Offre réservée aux adhérents du 01/09/2025 au 28/09/2025 sur présentation de la carte adhérent FNAC en cours de validité. Le compte de fidélité de l'adhérent sera automatiquement crédité de 5€ en euros fidélité pour 2 CD ou vinyles achetés et de 10€ en euros fidélité pour 3 CD ou vinyles achetés. Les euros fidélité cumulés sur le compte fidélité Fnac sont valables dans les 3 mois suivants leur obtention, à condition que la Carte Fnac ou Fnac+ de l'adhérent titulaire soit en cours de validité et qu'il ait présenté sa carte lors de son passage en caisse. L'ensemble des achats de l'adhérent titulaire et des autres personnes possédant une carte supplémentaire sont comptabilisés sur le compte de fidélité de l'adhérent titulaire. Les euros fidélité peuvent être utilisés dès 1€, en magasin Fnac et Darty ou sur fnac.com pour tout achat supérieur à 1€ (hors livres, coffrets et cartes cadeaux, tirages photos, abonnements presse, cartes de téléphonie, abonnements téléphoniques et internet, prestations de services, téléchargements, billetterie). Offre valable dans les magasins Fnac participant à l'opération. Offre non cumulable avec toute autre remise ou promotion réservée ou non aux adhérents. Dans la limite des stocks disponibles.

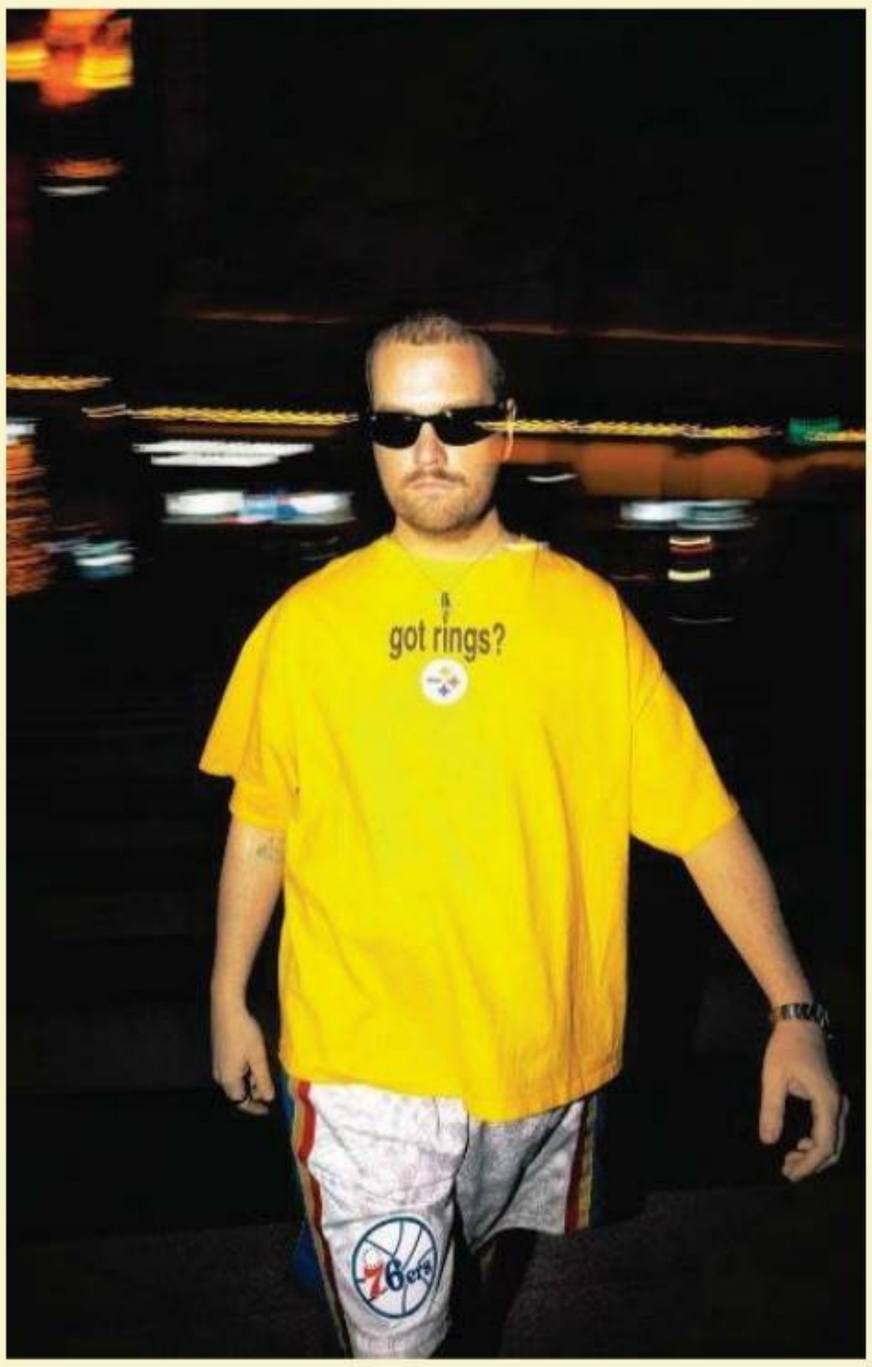
ADHÉREZ À LA CARTE fnac + VOUS ALLEZ ADORER

MYDNIGHT de Myd

Après la douceur estivale de *Born a Loser*, le producteur français décoche un condensé de tubes irrigués de club culture.

"Je suis vraiment parti de l'idée de faire de la musique de club. Quelque chose de naturel pour moi, avec des tempos plus rapides, plus énergiques, plus de kicks, plus de samples", explique Myd à propos de *Mydnight*, son deuxième album qui succède au succès de *Born a Loser* (2021), savant mélange de douceur californienne et de house solaire. Pour nourrir ce nouveau disque, Myd s'est replongé dans ses souvenirs d'adolescence et les artistes qui lui ont donné envie de faire de la club music : The Chemical Brothers, The Prodigy, Underworld, Fatboy Slim… *"Ça m'a permis de revenir à l'essentiel : une bonne mélodie sera toujours plus forte qu'un kick qui déchire."*

Effectivement, *Mydnight* porte bien son nom, une épopée nocturne en treize titres, avec en bonus les featurings cinq étoiles qui jalonnent l'album : Channel Tres, roi du revival house, Trueno, méga-star du trap argentin, Calcutta et sa variété italienne acidulée, ou Carlita et son electro taillée pour les dancefloors d'Ibiza.



Avec *Song for You* et sa house filtrée portée par un refrain entêtant, *The Wizard*, boucle hypnotique habillée de riffs afro, *All That Glitter Is Not Gold* et son post-reggae brûlant, ou *So High* et sa batucada échappée de la plage d'Ipanema, Myd confirme sa réputation de faiseur de tubes. Une place partagée avec les machines à danser que sont Jamie xx, Caribou, Fred Again ou Four Tet.

Avec cette capacité rare à mêler sensibilité underground, textures électroniques et culture club, *Mydnight* est une plongée euphorique, moite et mélancolique au cœur du dancefloor. Un trip nocturne accompagné de visuels et de vidéos signés Alice Moitié, fidèle collaboratrice, qui capturent l'esprit des photos numériques amateur des années 1990, avec ce grain si particulier qui faisait tout leur charme. Une manière de revenir à l'essence de la nuit, loin des images trop léchées qui saturent nos *feeds*. *"Un club, ça se défonce, ça sue, ça pue,* s'amuse Myd. *Je voulais revenir à ce que j'ai toujours aimé dans le clubbing : l'exutoire. Mon premier album, c'était moi à poil en vacances fantasmées ; celui-ci, c'est toujours moi… habillé et agité, mais en club. Back to reality!"*



Patrick Thévenin

Mydnight (Ed Banger Records/Because). Sortie le 29 août. En concert au Zénith Paris-La Villette, le 19 février 2026.

THE CLEARING de Wolf Alice

Le groupe de Londres enthousiasme par un rock plus pop que jamais, porté par des mélodies qui font mouche.

Il n'y a rien à faire, lorsqu'un groupe renonce à son indépendance pour signer en major, on fait un peu la grimace. Conséquence d'une sorte de scepticisme immédiat. Cette trajectoire de carrière, Wolf Alice a justement choisi de l'amorcer avec *The Clearing*, quatrième album qui marque son arrivée chez Columbia, après une petite dizaine d'années et trois disques sortis via Dirty Hit. Dans l'objectif de devenir *mainstream* ?

Si la formation londonienne change de calibre, Ellie Rowsell (chant, guitare) et ses comparses se sont visiblement saisi·es de cette mutation pour bénéficier d'une force de frappe plus puissante, histoire de secouer le rock anglais une bonne fois pour toutes et de dynamiter les clichés sexistes qui l'imprègnent depuis trop longtemps. Jusqu'à en propulser les cendres dans un territoire où une chanteuse peut lâcher sa gratte sans craindre de passer pour la potiche de la bande. *"Avant, j'avais l'impression que si je n'avais pas de guitare, les gens penseraient peut-être que je ne sais jouer d'aucun instrument"*, glisse Ellie Rowsell à ce propos.

Une insécurité balayée dans ce nouveau disque flamboyant. Wolf Alice y assume un rock plus pop que jamais, avec des pianos qui bondissent et des mélodies qui font mouche. Le tout emmaillé d'un propos féministe nécessaire : celui de balayer les injonctions à la maternité et de piétiner le *male gaze (Play It Out)*, de célébrer la sororité *(Just Two Girls)*, d'affirmer ses désirs sans rougir *(Bread Butter Tea Sugar)*. Wolf Alice n'invente rien, mais fait les choses bien.



Louise Lucas

The Clearing (Columbia/Sony Music). Sortie le 29 août. En concert au Zénith Paris-La Villette, le 25 novembre.

Alice Moitié/Ed Banger Records

STEREOLUX
PRÉSENTE



CULTURES ÉLECTRONIQUES
& ARTS NUMÉRIQUES

LIVE & DJ SETS
EXPOSITION
JEUNE PUBLIC
ATELIERS
& RENCONTRES PRO

17-21 SEPT.
2025

NANTES
SCOPITONE.ORG

Scopitone

Nantes agite la culture

Département de la Communication externe et de l'Information - 2024-04-1216 - © Tous droits réservés - Adaptation Duplijet

L-R-22-11305 / L-R-22-11286 / L-R-22-11285 - Imprimerie Atlas - © Services Généraux



RAINY SUNDAY AFTERNOON de The Divine Comedy

L'orfèvre nord-irlandais retrouve son panache orchestral sans renoncer à ses humeurs badines ou à ses touches de délicatesse.

Dimanche après-midi pluvieux : c'est avec ce titre d'album hautement évocateur et complètement en phase avec ses obsessions que The Divine Comedy fait son grand retour, six ans après un double album un peu étrange. Décortiquant l'aliénation dans le monde du travail, *Office Politics* (2019) s'était concentré sur les synthés et les pop songs façon jingles au détriment des envolées instrumentales sophistiquées qui ont fait la gloire de ce faux groupe – derrière ce pseudo règne Neil Hannon, seul maître à bord. Depuis, l'érudit nord-irlandais n'a pourtant pas chômé, entre la réédition de son impeccable catalogue, des concerts rétrospectifs recréant chacun de ses disques, un plantureux best of et la pimpante B.O. du film *Wonka* (2023).

On constate avec joie que ces multiples projets ne l'ont pas fait dévier de l'écriture de son treizième album, enregistré à Londres entre les murs mythiques des studios Abbey Road. Peaufinés à grand renfort de piano à queue et d'orchestrations aussi subtiles que les textes, les onze morceaux ici réunis montrent que ce dandy pop est toujours capable du songwriting le plus raffiné. Au lieu de se réfugier derrière des personnages fictifs, il s'appuie sur le réel : il évoque notamment les taquineries de son épouse qui lui dit qu'à force de rester assis il va finir par se transformer en fauteuil (le magnifique *The ManWho Turned Into a Chair*), le fil impalpable qui le relie à sa fille qui a quitté le nid familial (le délicat *Invisible Thread*), la confusion mentale de son propre père sur la fin de sa vie (le feutré *The Last Time I Saw the Old Man*) et même un célèbre loser facile à reconnaître (le doucement tropical *Mar-a-Lago by the Sea*).

D'humeur tout à tour badine ou plus sérieuse, le perspicace compositeur, parolier et chanteur captive en nous racontant ses dernières observations, sur son ton de crooner désabusé qui nous avait tant manqué. *"La vie n'est qu'un théâtre d'ombres"*, constate-t-il dans le poignant *The Heart Is a Lonely Hunter* – une mascarade beaucoup plus supportable quand ce gentleman-conteur se trouve dans les parages.



Noémie Lecoq

Rainy Sunday Afternoon (Divine Comedy Records/PIAS). Sortie le 19 septembre. En concert à la Salle Pleyel, Paris, les 2 et 3 mars 2026 ; au Bikini, Toulouse, le 4 ; au Rocher de Palmer, Bordeaux, le 11 ; à Stéréolux, Nantes, le 12 ; au MeM, Rennes, le 13 et à L'Aéronef, Lille le 25.

HISTORY OF SILENCE de Múm

Après douze années sans donner de nouvelles, les Islandais·es reviennent, toujours en apesanteur, toujours hanté·es.

Une si longue absence, mais toujours cette même capacité à chuchoter plus fort que la tempête. Douze ans après *Smilewound* (2013), Múm revient à pas feutrés avec le bien nommé *History of Silence*, fidèle à sa discrétion naturelle.

Né entre Reykjavík, Berlin, Athènes, Helsinki, New York et Prague, l'album explore les distances – géographiques, émotionnelles, temporelles – non pour s'y perdre, mais pour mieux les relier. Les Islandais·es n'ont pas changé de cap : leur musique flotte en apesanteur, se tord lentement dans l'espace, embrassant une electronica vaporeuse et des arrangements luxuriants mais discrets.

Dès l'ouverture, une rumeur de glitchs, un rebond métallique, une voix à peine humaine et cette sensation étrange : être ailleurs. Pas loin, mais pas ici non plus. C'est la force de Múm : créer des petits mondes sous cloche, habités de claviers cabossés, emplis de silences et de rythmes à l'agonie. Mention spéciale à *Avignon*, carte postale rêveuse sur laquelle des larmes sont venues danser. Ou à *Only Songbirds Have a Sweet Tooth*, berceuse pour androïdes rêvant de moutons électriques. Pas de révolution ici, mais un raffinement moins enfantin qu'à leurs débuts, plus texturé, presque hanté. Comme si la neige avait fondu, mais que le froid était resté. *History of Silence* ne cherche pas à séduire, il s'infiltre. Et rappelle qu'il existe une beauté fragile et poétique, loin des écrans et du tumulte du quotidien.



Arnaud Ducome

History of Silence (Morr Music/ Bigwax). Sortie le 19 septembre. En concert au Trabendo, Paris, le 19 novembre.

Kevin Westenberg/Divine Comedy Records

DOUBLE INFINITY de Big Thief

Complexe et chaleureux, le sixième album du trio semble bien placé pour figurer parmi les plus beaux disques de cette rentrée.

Le précédent Big Thief, *Dragon New Warm Mountain I Believe in You* (2022), faisait folk de tout bois. En transformant des pans entiers du grand livre indie en songbook américain vernaculaire, le groupe d'Adrianne Lenker et Buck Meek semblait avoir accompli son grand œuvre. S'ouvrant sur les belles rimes d'*Incomprehensible* (déjà joué en concert, et ici habillé de neuf), *Double Infinity* montre aujourd'hui que la formation n'a pas cessé ses réinventions. Aussi resserré que son prédécesseur était vaste, l'album agrège autour du trio Lenker/Meek/Krivchenia un aréopage de musicien·nes sous la houlette de Dom Monks (on lui doit le son du sublime solo *Idiot Prayer* de Nick Cave), fidèle collaborateur cette fois en pleine charge de la production. Joliment tordue, c'est cette dernière qui frappe d'abord, nimbant les chansons d'une complexe aura pop, exemplairement sur *Words*.

Par-delà ces atours plus modernistes, c'est pourtant toujours une atmosphère de feu de camp (jusqu'à la country de *How Could I Have Known*) qui se dégage de ce disque ouvert à la rencontre – notamment avec le multi-instrumentiste Laraaji. Avant d'atteindre le chaloupé du morceau-titre, les quatre premières pistes coulent comme des flots charriés par la voix de Lenker, utilisée à merveille sur des splendeurs telles que *All Night All Day*. *No Fear* diffuse une hypnose à bas bruit, avec ce goût de la répétition que l'on retrouve sur le plus pop *Happy with You*. Entre les deux, une autre prouesse : *Grandmother,* percussif et sensuel.



Chaleureux donc, comme l'ensemble de cet album qui pourrait reprendre à son compte le titre de leur coup d'essai de 2016 : *Masterpiece*. **Rémi Boiteux**

Double Infinity (4AD/Wagram). Sortie le 5 septembre.



Genesis Baez/4AD

JEHNNY BETH



DISPONIBLE LE 29 AOÛT



YOU, HEARTBREAKER YOU
EN VINYLE, CD & DIGITAL



EN CONCERT

OCT-11 TOURCOING
OCT-13 PARIS
OCT-17 LYON

FICTION

INTERNATIONAL de Saint Etienne

Le trio londonien tire sa révérence sur un disque magistral au parfum de dernier slow d'été : solaire, mélancolique, inoubliable.

Trente-cinq ans à marcher à contretemps, toujours avec grâce. *International*, treizième et ultime album de Saint Etienne, referme une parenthèse enchantée entamée en 1991 avec *Foxbase Alpha*, coup d'essai et coup de maître qui le propulsait directement au sommet des charts anglais. Une fin de partie maîtrisée et en douceur pour le trio formé par Sarah Cracknell, Bob Stanley et Pete Wiggs.

Pourtant, l'écoute d'*International* serre le cœur. Comment remet-on une pièce dans le flipper ? D'autant plus après la découverte de ces derniers morceaux lumineux, dansants, truffés de clins d'œil à leur parcours sinueux et trop souvent sous-estimé. Coproduit par Tim Powell (ex-Xenomania), *International* est un disque pop nourri à l'electro et à l'acid house, qui rassemble une myriade d'ami·es de longue date : Vince Clarke, Nick Heyward, Confidence Man, Erol Alkan, Orbital, Doves…

Le premier single, *Glad*, morceau d'ouverture cosigné avec Tom Rowlands (moitié de The Chemical Brothers), annonce que l'album ne sera pas un tombeau, mais bien un feu d'artifice : beats puissants, rythmique métronomique, nappes lumineuses. *Dancing Heart*, avec Tim Powell, condense tout Saint Etienne : une mélancolie solaire, des refrains accrocheurs et la voix de Sarah Cracknell, toujours sur le fil entre l'évidence et l'évanescence. Plus loin, *The Go Betweens*, magnifique duo avec Nick Heyward, touche à l'élégance pop à l'état pur. C'est un slow pour ados devenus adultes, c'est beau et triste à la fois. *Sweet Melodies*, en collaboration avec Erol Alkan, transforme le deuil en groove tendre, en souvenir qui danse. *Two Lovers*, composé avec Vince Clarke, fend l'armure.

On y devine une histoire d'amour impossible – thème récurrent chez Saint Etienne –, ici portée par des synthés délicats et une fragilité palpable. Le disque se clôt sur une épitaphe pleine d'ironie douce, *The Last Time* : *"On s'est tous inscrits sur Facebook vers 2008-2009 pour retrouver des amis de lycée.* […] *Et on a vite compris qu'on n'avait plus rien en commun. Nous avons vite réalisé que nous verrions des photos de leurs vacances jusqu'au jour de notre mort."* Saint Etienne tire sa révérence sans fracas, mais avec une classe internationale, comme on quitte une fête trop belle avant qu'elle ne s'étiole. Comme Sarah Cracknell le chante sur *Dancing Heart* : *"Moments like these, they don't last forever/ Turn them to memories."*

Arnaud Ducome



International (Heavenly/PIAS). Sortie le 5 septembre.

LUNGA de Sydney Minsky Sargeant

La tête pensante de Working Men's Club délaisse un temps la musique de danse pour une aventure folk en solitaire.

L'album solo aura bien lieu. *"J'y travaille depuis un certain temps maintenant. Il est presque terminé"*, affirmait déjà Sydney Minsky Sargeant au printemps 2022, avant même que ne soit publié le deuxième LP de Working Men's Club, *Fear Fear*, venu confirmer quelques mois plus tard l'insolent talent de cet Anglais d'à peine 20 ans.

Après avoir réussi à réunir dance music et rock indé comme aux grandes heures de l'Haçienda – et malgré son malin plaisir à laisser planer le doute sur la véracité de ses propos et l'éventualité de sortir de nouvelles compositions sous son propre nom –, il était clair que le jeune *lad* du nord de l'Angleterre finirait par prendre la tangente pour s'affirmer davantage et révéler ce qui semblait sommeiller dans l'ombre de ses machines.

Sur *Lunga*, Sydney Minsky Sargeant met donc le club entre parenthèses. Et si quelques touches d'électronique subsistent ici et là, les douze chansons bercées par la voix magnétique du garçon et un jeu de guitare folk pioché chez Bert Jansch optent plutôt pour l'épure et de vastes étendues sonores propices à l'introspection. De quoi ouvrir une fenêtre sur Todmorden, bourgade du Yorkshire de l'Ouest et ville d'enfance du musicien, et ses environs, où s'accumulent les souvenirs du passé et s'estompe la frénésie d'un présent agité. Un refuge à soi mais pour tous·tes. **Valentin Gény**



Lunga (Domino/Sony Music). Sortie le 12 septembre.

La playlist de la rentrée

←
Retrouvez ici
la playlist de la rentrée
disponible sur toutes
les plateformes.

01 David Byrne *Everybody Laughs*
(feat. Ghost Train Orchestra)
Extrait de l'album *Who Is the Sky?*
(Matador/Wagram)



→ David Byrne rassemble le meilleur des Talking Heads – donc, pour partie, de lui-même – dans un morceau multicolore et empli d'euphorie.

02 Blood Orange *The Field* (feat. Tariq Al-Sabir, Caroline Polachek, Daniel Caesar, The Durutti Column)
Extrait de l'album *Essex Honey*
(RCA/Sony Music)



→ Que du beau monde invité par Dev Hynes pour annoncer le retour de Blood Orange, sur un morceau electro boisé où la voix de Caroline Polachek fait (encore) merveille.

03 Nourished by Time *9 2 5*
Extrait de l'album *The Passionate Ones*
(XL Recordings/Wagram)



→ Depuis Baltimore, Marcus Brown, alias Nourished by Time, se replonge dans les Golden Eighties avec cette touche de modernité qui lui est propre et fait toujours mouche.

04 Myd *So High*
Extrait de l'album *Mydnight*
(Ed Banger Records/Because)



→ Des kicks qui montent directement à la tête, des percus qui traversent les neurones et un gimmick de synthés foufous. De quoi être "mydstifié" même après l'été.

05 Saint Etienne *Glad*
Extrait de l'album *International*
(Heavenly/PIAS)



→ En France, Saint-Étienne vient de descendre en Ligue 2. En Angleterre, Saint Etienne fait des adieux très heureux avec ce morceau galvanisant.

06 Parcels *Yougotmefeeling*
Extrait de l'album *Loved*
(Because)



→ C'est la rentrée et vous êtes morose ? Un seul conseil, l'écoute à haute dose de *Yougotmefeeling* pour vous filer un bon coup de boost et repartir du bon pied.

07 The Divine Comedy *Achilles*
Extrait de l'album *Rainy Sunday Afternoon*
(Divine Comedy Records/PIAS)



→ L'infatigable aède nord-irlandais passe par la mythologie grecque pour délivrer une nouvelle micro-odyssée pop tout en emphase maîtrisée.

08 Sydney Minsky Sargeant *I Don't Wanna*
Extrait de l'album *Lunga*
(Domino/Sony Music)



→ S'autorisant un bon de sortie du Working Men's Club, Sydney Minsky Sargeant se livre et se délivre en égrenant la litanie de tout ce dont il ne veut plus.

09 Keren Ann *Paris Amour*
Extrait de l'album *Paris Amour*
(Bring Back Music/Believe)



→ Une magnifique déclaration à la Ville Lumière, par la plus globe-trotteuse des chanteuses françaises depuis vingt-cinq ans.

10 Feu! Chatterton *Allons voir*
Extrait de l'album *Labyrinthe*
(Universo Em Fogo/Virgin Records France/Universal)



→ Sur *Allons voir*, les cinq de Feu! Chatterton prouvent qu'ils ont toujours la flamme et, dans une explosion de lyrisme, nous enjoignent à n'avoir peur de rien.

11 Catastrophe *Sans contact*
Extrait de l'album *La Proie et l'Ombre*
(Tricatel)



→ Le "sans contact" serait-il le drame de notre époque ? Catastrophe s'attaque à ce sujet épineux avec délicatesse et subtilité.

12 Baxter Dury *Allbarone*
Extrait de l'album *Allbarone*
(Heavenly/PIAS)



→ Baxter Dury se lance tardivement dans la house music, mais réussit son hold-up grâce à sa voix de Cockney désabusé qui permet toutes les audaces esthétiques.

13 Flora Fishbach *Comme Jean Reno*
(feat. Jean Reno)
Extrait de l'album *Val Synth*
(Créature/Idol)



→ On tient sans doute là le feat. le plus improbable de l'année, avec une Flora Fishbach qui vogue entre Bronski Beat et Julie Pietri, et, donc, Jean Reno.

14 Jehnny Beth *Obsession*
Extrait de l'album *You Heartbreaker, You* (Fiction/Virgin Records France/Universal)



→ Jehnny Beth peut être flippante et l'assumer pleinement. Son *Obsession* indus aux accents goth a des chances de vous hanter durablement, comme en d'autres temps Nine Inch Nails.

15 Shame *Cutthroat*
Extrait de l'album *Cutthroat*
(Dead Oceans/Modulor)



→ Shame feint de se foutre du monde, de nous, de tout, alors qu'en fait, non. Son détachement reste une illusion pour nous balancer à la gueule son envie d'en découdre.

16 Mac DeMarco *Home*
Extrait de l'album *Guitar*
(Mac's Record Label/Virgin Records France/Universal)



→ Voix méconnaissable, ou presque, et orchestrations liquides minimales, *Mac is back*, et il y a tout lieu de s'en réjouir.

Grand cru

LE FILM DU MOIS - LE FILM DU MOIS -

Dans *Sirāt*, l'apocalypse s'attend en dansant. Óliver Laxe signe un western nomade brutal, ponctué de séquences à couper le souffle.

"Ça fait longtemps que c'est la fin du monde", assène un des personnages de raveur·ses du quatrième film du cinéaste Óliver Laxe, récompensé du prix du jury au dernier Festival de Cannes et Palme de cœur de la rédaction des *Inrocks*.
De fait, le film se déploie dans un monde pré-apocalyptique incertain, sorte de chaînon manquant entre notre époque et celle de la saga *Mad Max*.
Alors que la radio donne les nouvelles d'une humanité à feu et à sang et que l'armée est sur le pied de guerre, on plonge dans le film aux côtés de milliers de teufeur·ses nomades s'étant donné rendez-vous dans le désert marocain pour danser la fin du monde dans une grande free party. Au milieu de cet attroupement à mi-chemin entre forain·es, punks à chiens et fêtard·es de Burning Man (interprété·es par de véritables raveur·ses), un père (Sergi López), accompagné de son jeune fils, tente de retrouver sa fille disparue depuis cinq mois.
Sirāt (terme du Coran qui renvoie au pont de l'enfer que chacun·e doit traverser le jour du Jugement dernier) débute par une première séquence de rave d'une beauté à couper le souffle. Mais tandis que les murs d'enceintes plantés dans le désert façon monolithe de *2001 : l'odyssée de l'espace* crachent des beats techno à vous faire entrer dans un état de transe, l'armée marocaine finit par intervenir. Pour échapper aux militaires, père et fils s'engagent dans le sillage des deux camions d'une bande de raveur·ses en route pour la prochaine free party, dans l'espoir d'y retrouver la jeune femme disparue.
En plus de ses allures de sublime western de fin des temps, le film convoque *Le Convoi de la peur* de William Friedkin (faire aller un camion d'un point A à un point B) et surtout *Freaks*.
Au cas où nous n'aurions pas compris la référence à la façon dont *Sirāt* met en scène ses acteur·rices atteint·es de handicaps physiques, l'un des personnages porte un T-shirt floqué d'une image et du titre du film de Tod Browning. Plus qu'un hommage, une même bizarrerie portée en étendard.
Aux deux tiers, et alors qu'il semblait lancé à toute allure sur la piste du chef-d'œuvre, Óliver Laxe prend un risque scénaristique assez fou (et qu'on se gardera de révéler) et fait basculer *Sirāt* vers une tout autre trajectoire. De convoi de l'espoir, on passe à une marche funèbre. C'est comme si le cinéaste avait voulu percer la bulle fêtarde et le début d'harmonie qui s'y formait. En prophète d'un monde crépusculaire (souvenons-nous du titre en forme de prédiction de son dernier film, *Viendra le feu*, 2019), Óliver Laxe entend-il montrer que l'Occident peut bien détourner les yeux, la tragédie finira par lui péter à la gueule ? Qu'à force de danser la fin du monde, on finit par en miner son dancefloor ?
C'est comme si le cinéaste avait voulu se frotter à une forme de monstruosité (*freaks*, on y revient), tant esthétique que philosophique. La cruauté inouïe qui fait basculer le film et lui donne aussi sa dernière séquence est en rupture



totale avec l'état hypnotique et l'amour envers ses personnages que *Sirāt* produit par ailleurs. À nous écarteler de la sorte, le cinéaste espagnol serait-il sadique ? Si le sens de la violence ainsi infligée aux spectateur·rices est opaque et que chacun·e est invité·e à le méditer, on remarque tout de même que, bien que la mort soit omniprésente, on ne croise aucun cadavre. Gardée hors champ ou alors faisant directement passer ses victimes de l'état de corps vivant à celui de charpie, la mort n'a pas de visage dans *Sirāt*. Comme s'il ne s'agissait pas d'un état figé, mais plutôt transitoire (le fameux pont).
Sans faire l'économie de la violence de la perte qu'expérimentent dans leur chair tant les personnages que les spectateur·rices (une scène en particulier entre au panthéon des morts traumatiques de cinéma, aux côtés des autres chutes que sont la mort de Jack dans *Titanic* et celle de Mufasa dans *Le Roi lion*), *Sirāt* est peut-être la proposition d'une réconciliation avec la perspective de la mort. Il y a deux films en *Sirāt* : un premier facilement aimable parce que sublime et exaltant et un second qui prend à rebrousse-poil, plombant et dépressif. Si le film nous semble si déchiré entre sa dimension solaire, euphorique et tendre et ses aspects plus cruels, sombres et violents, c'est qu'il nous laisse le soin de trouver le chemin qui réconcilierait ces deux pôles.
Invitation à accepter la souffrance au même titre que l'extase, *Sirāt* est un très grand film pour ce qu'il procure de plaisirs sensoriels et pour ses qualités de mise en scène, mais aussi pour sa dimension morale et le travail philosophique qu'il propose à son public, qui rappelle la sagesse stoïcienne des Grec·ques ou la pensée soufiste de l'islam ; la quête d'une élévation spirituelle, même face aux pertes les plus radicales. **Bruno Deruisseau**

Sirāt d'**Óliver Laxe**, avec **Sergi López**, **Bruno Núñez** (Esp., Fra., 2025, 1 h 55). En salle le 10 septembre.
Retrouvez notre rencontre avec Óliver Laxe p. 96.



Pyramide Distribution



VALEUR SENTIMENTALE de Joachim Trier

Dans une maison saturée de souvenirs, la cohabitation entre une comédienne et son père cinéaste se transforme en jeu de miroirs et de mémoire… Une méditation résolument bergmanienne sur les liens entre vie et art.

Nora Berg (Renate Reinsve, lumineuse et exsangue), comédienne de théâtre trentenaire, traverse une crise existentielle qui se manifeste, dans une première séquence brillamment exécutée, par une peur panique à l'idée de monter sur scène. Lorsque son père, célèbre réalisateur revenu d'entre les morts après des années d'absence (Stellan Skarsgård, impérial en démiurge tour à tour odieux, séducteur, pathétique), débarque dans la maison de famille à l'occasion des funérailles de son ex-femme, Nora est sur la défensive. Elle a raison : le vieux génie n'est pas venu les mains vides mais avec un scénario – écrit pour elle, rien que pour elle, insiste-t-il. Rôle de sa vie ou cadeau empoisonné ? L'intention est floue, le narcissisme, limpide.
Ce qui s'ouvre alors est un jeu de miroirs et de mémoire, un champ de bataille feutré où chacun·e rejoue, encore et encore, la même scène, perdu·e dans le labyrinthe de ses névroses.
Sixième long métrage de Joachim Trier, *Valeur sentimentale* prolonge la veine intime et mélancolique qui avait fait de *Julie (en 12 chapitres)* (2021) un succès mondial et générationnel. On y retrouve cette capacité à capturer les mouvements imperceptibles du cœur, les frictions entre les êtres, les silences saturés de souvenirs, le tout serti de folk, pop, soul et jazz seventies doucement spleenétique (Terry Callier, Labi Siffre, Yusef Lateef, Roxy Music).
Il y a là, à l'évidence et presque trop, quelque chose de bergmanien, avec cette figure de patriarche démiurge et cette méditation sur les liens entre art et vie. La référence à Ibsen (Nora, comme l'héroïne d'*Une maison de poupée*) accentue ce lignage scandinave du conflit familial comme théâtre mental. Mais *Valeur sentimentale* regarde aussi du côté d'Assayas et son *Sils Maria*, surtout lorsque entre en scène un personnage de jeune star hollywoodienne (Elle Fanning, excellente dans un rôle potentiellement ingrat) qui n'est pas sans rappeler celui de Chloë Grace Moretz auprès de Juliette Binoche (qui s'en est peut-être souvenue au moment de remettre le grand prix à Trier lors du dernier Festival de Cannes). On pense enfin à Mia Hansen-Løve, dans cette manière douce et elliptique de faire du cinéma un outil d'archéologie affective. D'abord un peu engoncé dans sa propre mémoire cinéphile, le film devient passionnant lorsqu'il cesse d'être une chronique vaporeuse du ressentiment filial pour devenir une réflexion sur la répétition. Presque tout se passe dans une vieille maison à Oslo, décor saturé de couches mémorielles : l'arrière-grand-père y est mort, les parents s'y sont déchirés, les enfants y ont grandi, et c'est là que le vieux cinéaste entend tourner la scène finale de son ultime film – une séquence d'une beauté désarmante, où trauma et transmission, amour et cruauté fusionnent dans une mise en abyme vertigineuse.
Le film s'achève sans résolution – comment pourrait-il en être autrement ? – mais avec un sentiment d'apaisement fragile. Ainsi, *Valeur sentimentale* n'est pas un film sur la réconciliation, encore moins sur le pardon, mais sur l'impossibilité de s'extraire de sa lignée, et la nécessité pourtant, malgré tout, de faire quelque chose avec ça. **Jacky Goldberg**

Valeur sentimentale de **Joachim Trier**, avec **Renate Reinsve**, **Stellan Skarsgård**, **Inga Ibsdotter Lilleaas** (Fra., Nor., All., Suè., Dan., 2025, 2h13). En salle le 20 août.
Retrouvez le portrait de Joachim Trier et Renate Reinsve p.22.

↑ Stellan Skarsgård et Elle Fanning.

Kasper Tuxen

BONJOUR LA LANGUE de Paul Vecchiali

L'ultime film du réalisateur disparu en 2023 est un petit chef-d'œuvre déchirant.

C'est le dernier long métrage de Paul Vecchiali (*Femmes femmes*, 1974, *En haut des marches*, 1983, *Once More*, 1988…). Il en a tourné les dernières scènes quelques semaines avant sa mort, en janvier 2023. *Bonjour la langue* est d'abord, à cause de son titre, une réponse, un petit pied de nez complice à *Adieu au langage*, le dernier film de Jean-Luc Godard, disparu le 23 septembre précédent. C'est le dernier cri d'amour pour le cinéma parlant d'un grand cinéaste. C'est déchirant. C'est un dialogue, apparemment improvisé, entre Vecchiali, alias Charles, *"92 ans et demi"*, et celui qui incarne son fils Jean-Luc (!), le comédien et réalisateur Pascal Cervo, qui joua dans sept des derniers films de Vecchiali, devenant son dernier acteur fétiche malgré leur différence d'âge (presque cinquante ans). Quand *Bonjour la langue* commence, Charles est assis dans son jardin. Arrive Jean-Luc. Sur un coup de tête, il est descendu du train à Draguignan afin d'aller voir son père, Charles, auquel il n'a pas donné de nouvelles depuis six ans. Les retrouvailles sont rudes – le fils ne s'est pas rendu aux obsèques de sa mère ni de sa sœur. Ils ont des comptes à régler et vont les régler une heure vingt durant, dans une langue superbe et des sentiments à vif. Dans une mise en scène minimaliste (des champs-contrechamps qui donnent une allure de duel à ces retrouvailles), les deux hommes se déchirent, se titillent, se démasquent, finissent par s'apprécier, se repoussent et s'aiment aussi. Roland Barthes, dans une page manuscrite du *Plaisir du texte* jamais publiée, écrivait : *"Tout récit ne se ramène-t-il pas à l'Œdipe ? Raconter, n'est-ce pas toujours chercher son origine, dire ses démêlés avec la loi, entrer dans la dialectique de l'attendrissement et de la haine, succomber à la peur, etc.?"* *Bonjour la langue* est l'histoire de cette dialectique. **Jean-Baptiste Morain**

Bonjour la langue de et avec **Paul Vecchiali**, **Pascal Cervo**, **Julien Lucq** (Fra., 2023, 1 h 20). En salle le 27 août.



200 QUAI DE VALMY 75010
la rentrée des basses
TVOD
LA SÉCURITÉ
RÊVES PARTY
ECCA VANDAL
JIM E. BROWN
ZANIAS
BC CAMPLIGHT
AGRICULTURE
ULTRA SUAVE
GOLDIE BOUTILIER
EUGÈNE
JUST MUSTARD
COWBOYY
...
POINT ÉPHÉMÈRE
200 QUAI DE VALMY 75010

LA TOUR DE GLACE de Lucile Hadžihalilović

Un conte cruel et plastiquement somptueux, inspiré par *La Reine des neiges* d'Andersen, qui échappe à tout effet de mode.

La Tour de glace a reçu l'Ours d'argent de la meilleure contribution artistique lors de la dernière Berlinale. Ce n'est pas un détail : le film de Lucile Hadžihalilović est très beau. Tout plan semble cadré, composé comme un tableau vivant pour produire une somptueuse image. Sans jamais tomber dans l'arty, ce qui est déjà un exploit en soi. La musique – on y entend quand même du Olivier Messiaen, ce qui n'est guère courant au cinéma – y est splendide, planante au possible, hallucinante au sens propre. Et nous faire halluciner, c'est bien la mission que semble s'être donnée la réalisatrice française. Il y a donc d'abord la beauté, qui, comme le disait l'ami Baudelaire, est bizarre. L'histoire, inspirée par le conte *La Reine des neiges* de Hans Christian Andersen – aucun rapport ou presque avec la version édulcorée qu'en a tirée Disney –, met en scène un duel entre le bien et le mal. L'action se déroule dans les années 1970 et raconte d'abord l'histoire de Jeanne, une orpheline vivant dans les montagnes, dans une famille d'accueil. Un jour, comme elle promettait depuis longtemps de le faire, elle fugue. Et se retrouve dans une ville tout aussi montagnarde (évidemment imaginaire) où l'on tourne en studio une version de *La Reine des neiges*. Jeanne commence à traîner derrière les décors, s'y installe un petit cocon, un havre de paix, un refuge pour elle, la SDF. La reine est interprétée par une star inquiétante, mystérieuse et sulfureuse, Cristina, au passé tragique un peu indéterminé – on ne comprend pas tout, parfois, sans doute parce que nos sens sont tourneboulés par la beauté de la mise en scène, mais on pressent tout. Elle est incarnée par Marion Cotillard (en photo), très hiératique, qui une fois de plus surprend par la diversité de ses choix de carrière. La jeune fille et la grande actrice se rencontrent un peu par hasard, l'ado est embauchée pour jouer dans le film, les deux femmes se rapprochent de plus en plus. Mais tout va vite se cristalliser autour d'un conflit impossible à résoudre : là où Jeanne cherchait une mère en Cristina, celle-ci cherche en Jeanne une maîtresse. Pour Jeanne, c'est l'horreur : elle voulait un amour maternel, une protection, elle se retrouve face à une situation incestueuse, qu'elle refuse évidemment. Cristina l'agresse sexuellement. Bien et mal vont s'affronter. À chaque scène, chaque plan, la cinéaste témoigne d'une imagination et d'une créativité étonnantes, nous plongeant non seulement dans un conte mais dans l'atmosphère d'un conte, à la fois très précis et vague, et d'une inspiration qui vient manifestement du cinéma muet plus que du parlant, tout étant ici très visuel. Un film qui échappe à tout effet de mode.

Jean-Baptiste Morain

La Tour de glace de **Lucile Hadžihalilović**, avec **Marion Cotillard, Clara Pacini, Gaspar Noé** (Fra., All., 2025, 1 h 58). En salle le 17 septembre.



Metropolitan Film Export



LEFT-HANDED GIRL de Shih-Ching Tsou

Entre rigueur et tendresse, cette proche de Sean Baker filme la survie d'une famille monoparentale à Taipei.

Premier long métrage en solo de Shih-Ching Tsou, *Left-Handed Girl* fait tardivement suite à un premier film coréalisé avec Sean Baker, *Take Out* (2004), un de ses plus secrets et plus beaux. D'où la forte attente générée par le retour derrière la caméra de cette proche collaboratrice du futur palmé-oscarisé, qui revient ici dans le Taipei de ses origines pour y filmer la vie – ou la survie – d'une petite cellule familiale formée d'une mère célibataire, Shu-Fen, et de ses deux filles, l'une adolescente revêche, l'autre fillette très dégourdie.

Sous l'influence probable des maestros locaux de la lumière – elle a manifestement bien potassé son Christopher Doyle (chef op de Wong Kar-wai) et son Mark Lee Ping Bin (chef op de Hou Hsiao-hsien) –, Tsou tire un profit certain des généreuses dispositions de la ville en matière visuelle, entre labyrinthes de ruelles, fumées de cuisine, néons et chatoiements des marchés nocturnes, comme celui où Shu-Fen vend ses soupes wonton jusqu'à épuisement. Mais sur le plan du récit, le film va moins chercher le sentiment du dédale, de la confusion moderniste qu'une forme de limpidité presque infantile et de clarté morale hollywoodienne, voire disneyenne, par sa façon de se surcharger de *cute* (une gamine à croquer, un furet domestique…).

Left-Handed Girl ne perd pour autant jamais de vue le malheur toujours voisin, la misère qui guette, les proches qui trahissent, la tristesse qui durera toujours. À l'instar déjà de *Take Out*, qui chroniquait la journée d'enfer d'un livreur cherchant à rembourser un gangster, le film est suspendu à la contraction d'une dette qui ne s'efface jamais ; la contrainte matérielle surdétermine tout le récit et ne lui est jamais épargnée par la baguette magique du scénario. Tsou s'impose à cet égard une rigueur qui compose avec sa tendresse un contraste saisissant, et forme peut-être sa signature.

Théo Ribeton

Left-Handed Girl de **Shih-Ching Tsou**, avec **Janel Tsai**, **Nina Ye**, **Shi-Yuan Ma** (Taïw., Fra., É.-U., G.-B., 2025, 1 h 48). En salle le 17 septembre.

Le Pacte

théâtre paris-villette

FESTIVAL SPOT #12

8/19 SEPT 2025

HÉRITAGES

TEMPS FORT DÉDIÉ AUX ÉQUIPES ET AUX FORMES NOUVELLES

8 → 9 sept
À sec
Marcos Caramés-Blanco
Sarah Delaby-Rochette

11 → 12 sept
Lucky Flash
Blanche Adilon-Lonardoni

15 → 16 sept
Mémoire courte
Benoît Delbecq
Marie Dompnier
Jan Peters

15 → 16 sept
Génération Mitterrand
HUIT ROIS, nos présidents
Léo Cohen-Paperman
Émilien Diard-Detoeuf

18 → 19 sept
Une histoire subjective du Proche-Orient mais néanmoins valide... je pense
Lauren Houda Hussein
Ido Shaked

18 → 19 sept
Mémoire de fille
d'Annie Ernaux
Pauline Ribat

+

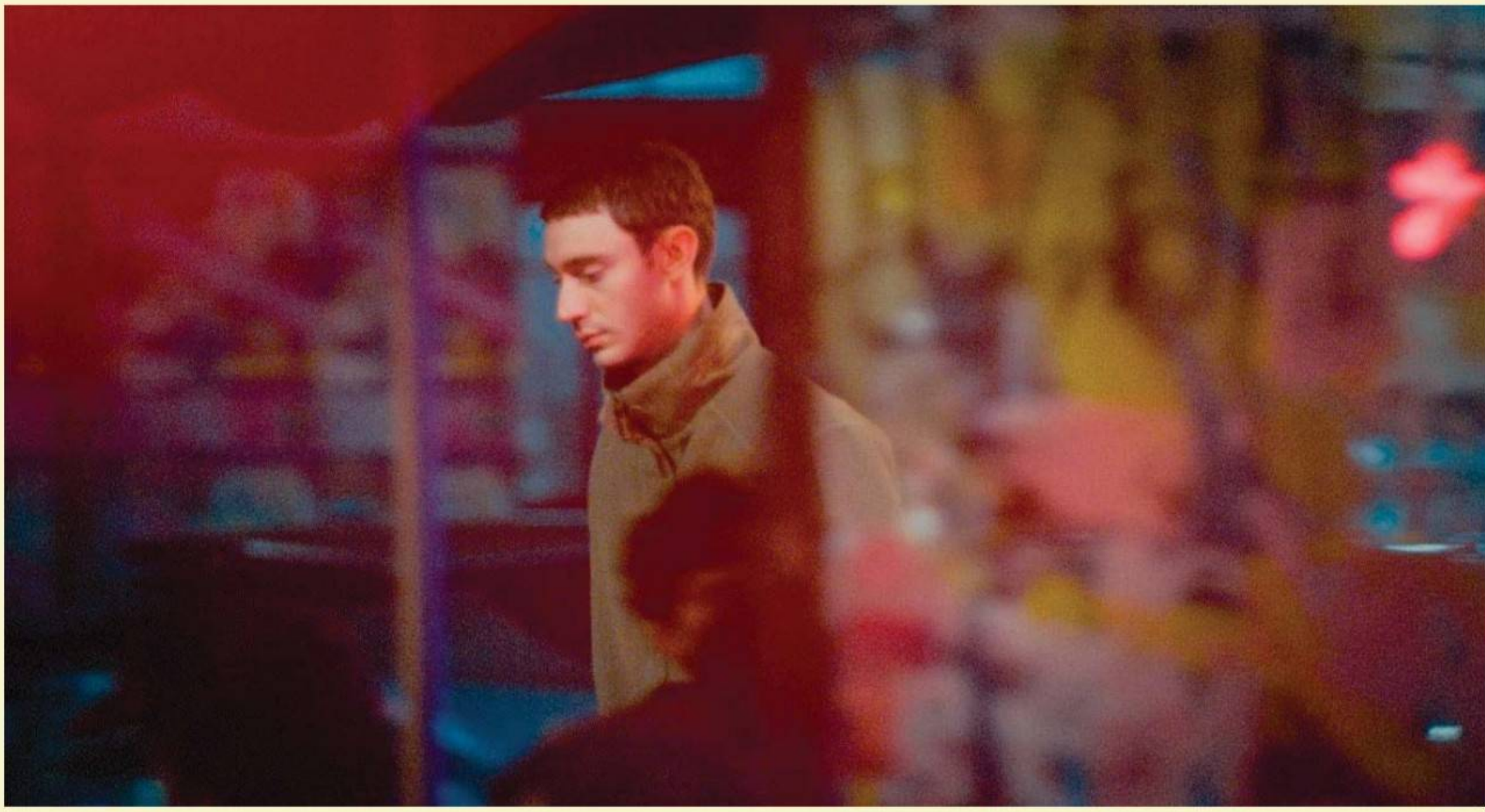
avant-scènes
coup de projecteur sur des créations en cours (étape de travail, lecture, extrait)
gratuit, sur réservation

Atelier Poste 4

programme détaillé sur theatre-paris-villette.fr

VILLE DE PARIS

Région îledeFrance



NINO de Pauline Loquès

Porté par un jeune acteur québécois à la sensibilité remarquable, ce premier long métrage tendu retrace l'errance parisienne de son protagoniste après l'annonce d'une maladie.

Lorsque Nino vient récupérer ses analyses de routine au secrétariat d'un hôpital parisien, il se voit redirigé vers un autre étage, pour un rendez-vous médical de dernière minute. Perplexe, le jeune homme insiste, incrédule, face à l'arrivée imminente d'un réarrangement du destin. S'ensuit l'annonce d'un papillomavirus, devenu un cancer de la gorge, au cours d'un échange médical bluffant de réalisme. À cela s'ajoute le risque d'infertilité causé par l'imminente chimio, qui oblige Nino à devoir congeler rapidement son sperme. Le jeune homme ressort donc avec un petit flacon en plastique vide, qu'il tiendra fermement en main jusqu'au bout.

Si l'on accepte tout de suite de suivre Nino, c'est aussi pour Théodore Pellerin, son interprète (*Chien de garde* de Sophie Dupuis, *La Dérive des continents (au sud)* de Lionel Baier), qui porte le film dans ce qu'il a de meilleur. Le jeune acteur québécois incarne son personnage avec une sensibilité remarquable, lui donnant un aspect presque aérien, comme en suspens quelque part. Hors-sol, et pourtant présent, Nino est peut-être seulement de passage : *"On aurait dit que tu voyais tout mais que tu ne regardais rien"*, lui dit sa mère à propos de son enfance. Comme pour un impossible retour, Nino perd ses clés et se voit contraint à errer dans Paris, ballotté par une suite de bizarreries du destin, plus ou moins tragiques, et qui se répondent en miroir dans le scénario. Il y a par exemple cette amie d'enfance perdue de vue (Salomé Dewaels) et son petit garçon, avec qui Nino fera famille le temps d'une soirée, qu'il rencontre en sortant des toilettes d'un bar, après une tentative désespérée et infructueuse de masturbation procréatrice. Il y a aussi le cadeau d'anniversaire de sa mère, un coussin avec la photo de son père décédé sur lequel il s'endort maladroitement, juste avant de rencontrer un sage inconnu aux traits étrangement familiers, incarné par Mathieu Amalric.

Autant d'incidents tragiques et drôles à la fois, fruits du hasard ou non, qui composent une vie et lui confèrent paradoxalement une certaine harmonie. Et puis il y a aussi sa mère (Jeanne Balibar), son ex (Camille Rutherford), son meilleur ami (William Lebghil), et tout un quotidien a priori inchangé, mais que l'on ressent vécu intimement par le protagoniste dans une tout autre temporalité. C'est en cela que *Nino* se distingue d'un énième film d'appartements et de flânerie parisienne, car il retranscrit habilement cette atmosphère suspendue qui enveloppe les étapes décisives d'une vie. Ici, l'annonce d'une maladie, qui, comme une fine membrane, vient se poser sur chaque événement, leur donnant une autre teinte, tout en les figeant dans une nouvelle forme d'instant. **Maud Tenda**

Nino de **Pauline Loquès**, avec **Théodore Pellerin, William Lebghil, Salomé Dewaels** (Fr., 1 h 37, 2025). En salle le 17 septembre.

Blue Monday Productions/France 2 Cinéma/Jour2Fête

FANTÔME UTILE de Ratchapoom Boonbunchachoke

L'histoire folle, et dotée d'une vision politique féroce, d'un homme amoureux d'un aspirateur hanté.

Certains films chérissent les fantômes quand d'autres les chassent, quitte à contredire l'essence même du cinéma, art fantôme par excellence. *Fantôme utile,* premier long de Ratchapoom Boonbunchachoke, met en scène ces deux versants selon une vision marxiste du monde. D'un côté, celles et ceux qui, issu·es d'une minorité (de genre, de classe), voudraient faire revenir les disparu·es comme des présences amies pour ne pas oublier le passé et sa violence. De l'autre, des bourgeois·es les soupçonnant de faire germer dans l'esprit de leurs proches des désirs d'insurrection.

C'est d'abord comme un mélodrame, un *Madame Muir* (Joseph Mankiewicz) incongru, que s'ouvre *Fantôme utile,* film boule de neige, poupée gigogne, fantasmagorique. Soit l'histoire d'un jeune veuf pris de passion pour un aspirateur dans lequel s'est réincarnée l'âme de sa femme, Nat. La relation est épiée avec réprobation par sa riche famille d'industriels, déjà hantée par la mort d'un ouvrier vengeur réclamant justice et réparation. Afin de vivre sereinement leur amour, Nat devient pour les puissants un petit soldat chargé de débusquer les fantômes malins et d'effacer leur souvenir.

Là, *Fantôme utile* convie alors d'autres fantômes de cinéma, celui du slasher, du film de possession dont il réinvente les règles (la possession est ici l'inverse d'une malédiction, c'est le gage d'un regard lucide), pour organiser la révolte de ces revenant·es en écho direct à celle qui agitait la Thaïlande en 2010.

"Les minorités ont toujours peur d'être effacées, à raison", déclarait récemment le sociologue et activiste queer Sam Bourcier à *Libération,* au sujet de l'ouverture prochaine d'un centre d'archives LGBTQI+ à Paris, alors qu'outre-Atlantique une vaste opération d'effacement de cette mémoire s'opère. À bien des égards, l'existence de ce *Fantôme utile* communie, avec fantaisie et férocité, goût du kitsch et du sublime, avec cette vieille fonction primaire du cinéma, de la photographie, et leur vocation d'immortalité. **Marilou Duponchel**

Fantôme utile de **Ratchapoom Boonbunchachoke**, avec **Mai Davika Hoorne, Witsarut Himmarat, Apasiri Nitibhon** (Thaï., Fra., Sin., All., 2025, 2h 10). En salle le 27 août.



JHR Films

DE ET MIS EN SCÈNE PAR OVIDIE

LA CHAIR EST TRISTE HÉLAS

AVEC ANNA MOUGLALIS

9 SEPT. — 25 OCT.

THÉÂTRE DE L'ATELIER

PLACE CHARLES DULLIN 75018 PARIS

Télérama Les Inrockuptibles radio nova téva

ANNIE ERNAUX

L'ÉVÉNEMENT

MIS EN SCÈNE & AVEC MARIANNE BASLER

12 SEPT. — 19 OCT.

THÉÂTRE DE L'ATELIER

PLACE CHARLES DULLIN 75018 PARIS

Télérama Les Inrockuptibles téva

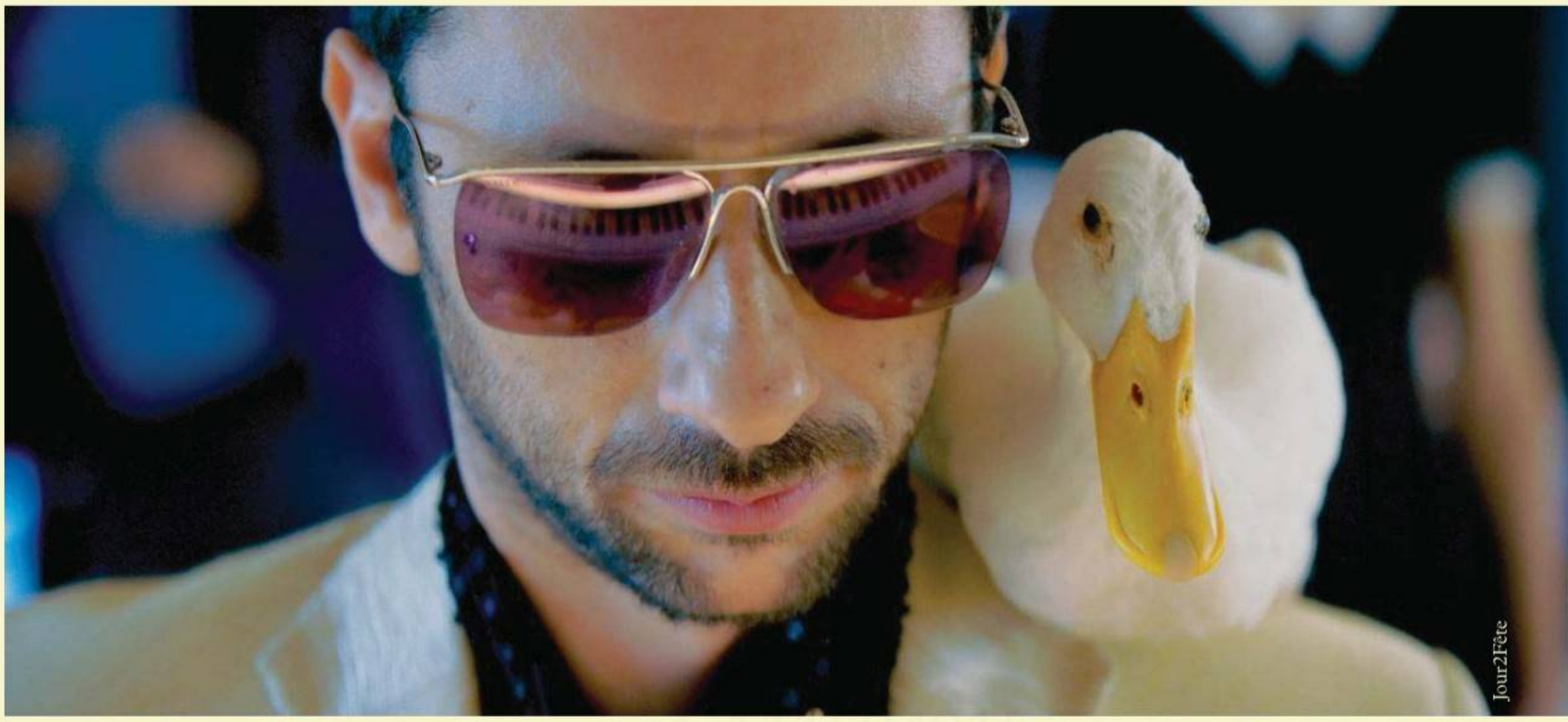
OUI de Nadav Lapid

Au lendemain du massacre du 7-Octobre, un musicien doit composer un nouvel hymne pour Israël. Une farce satirique incendiaire.

Depuis plusieurs années, un rêve hante Y, le personnage principal de *Oui*. Il doit enseigner à un jeune enfant une langue qui n'existe pas et qui n'existera jamais. Captivé, l'enfant poursuit studieusement son apprentissage de cette étrange langue, sans sens. Dans sa bouche se forment des mots qui ne veulent rien dire. Un jour, lorsque le ballon de l'enfant reste coincé dans un arbre, il appelle autour de lui. Personne ne lui répond. L'enfant s'en va, désabusé.
Comment appeler à l'aide lorsque personne ne vous comprend ? C'est l'une des terribles questions qui hantent le nouveau film de Nadav Lapid.
Y voudrait appeler à l'aide, mais il ne sait pas comment. Pour la première fois, le cinéaste israélien filme quelqu'un qui ne résiste pas, qui se résigne, qui dit "oui". Dandy amuseur de foule, mi-gigolo, mi-musicien, on ne lui a pas demandé de prendre les armes, mais de mettre en musique un nouvel hymne israélien appelant à l'extermination de Gaza et de ses habitant·es. Des bombes, ça s'achète, alors pourquoi pas une mélodie ?

Nous sommes au lendemain du massacre du 7-Octobre, à Tel-Aviv. Frappé·es par une longue gueule de bois dans la chaleur moite de la ville, Y et sa femme Jasmine enchaînent les garden-parties dans les hautes sphères. Pianiste de jazz et compositeur, Y utilise son art pour séduire celles et ceux que son épouse appelle *"des gens plus riches que Dieu"*. Le couple espère ainsi grimper l'échelle sociale et pouvoir offrir une meilleure vie à leur fils en partant pour l'Europe.
Entre les yachts et les rooftops, l'alcool et la poudre suintent de partout, mais déjà les premières notifications documentant le génocide à Gaza envahissent les smartphones. Y refuse d'y croire. *"Je crois à Tsahal"*, se répète-t-il en boucle. Lapid en fait un clown propulsé aux enfers, bloqué dans une after qui n'en finit plus. C'est le bouffon de la cour, celui qui se soumet aux puissant·es avec délectation. Il est la marionnette infatigable de cette comédie musicale orgiaque et hystérique où l'on ne sait plus très bien si son corps danse ou convulse. Y s'agite avec des acrobaties dignes d'un show de pantomime.
Son corps chute, se cogne autant par outrance qu'indifférence. Face à ce spectacle, l'image se met à avoir des spasmes. Bientôt l'overdose, puis le réveil au sommet d'une colline dans le désert, où Y fixe l'horizon d'une terre gazaouie à feu et à sang.
Le cinéaste plonge à corps perdu dans la vulgarité de cette grande farce décadente. Sa caméra se jette dans la boue et fait corps avec son personnage. La fête, l'exubérance et l'excès d'une nouvelle aristocratie de jet-setteur·ses, de riches entrepreneur·es et de membres de l'état-major sont saisis avec une férocité rare. Un carnaval que l'on croirait appartenir au champ de la fiction, jusqu'à ce que nous parviennent les images réelles d'un clip musical où apparaît une chorale d'enfants. Dans cet objet vidéo, qui singe la grammaire mielleuse d'une chanson caritative façon *We Are the World*, les enfants entonnent des paroles guerrières décrivant sans ambiguïté le projet génocidaire de Tsahal. C'est dans ces dédales d'images effroyables que Lapid synthétise comme rarement les nouvelles images du fascisme post-Trump, le nouvel âge décomplexé d'un capitalisme suprémaciste. **Ludovic Béot**

Oui de **Nadav Lapid**, avec **Ariel Bronz**, **Efrat Dor**, **Naama Preis** (Fra., All., Isr., Chy., 2025, 2 h 30). En salle le 17 septembre.


Jour2Fête

blue monday productions
présente

PRIX FONDATION LOUIS ROEDERER
DE LA RÉVÉLATION
64e SEMAINE DE LA CRITIQUE
CANNES 2025

PRIX D'ORNANO VALENTI 2025
PRIX DU MEILLEUR PREMIER FILM FRANÇAIS
AVEC LE SOUTIEN DU FONDS CULTUREL FRANCO-AMÉRICAIN
UN PARTENARIAT UNIQUE ENTRE DGA - MPA - SACEM - WGAW

« D'une immense finesse. Bouleversant ! »
France Inter

« Théodore Pellerin en état de grâce »
Télérama

« Une tendresse saisissante »
Le Monde

« Magnifique ! »
L'Humanité

théodore pellerin

nino

un film de **pauline loquès**
william lebghil **salomé dewaels**
avec la participation de **jeanne balibar**

au cinéma le 17 septembre

LE COUP DE CŒUR DES CINÉMAS

CINE+ OCS · Sofilm · Les Inrockuptibles · ALLOCINÉ LES INDÉS · jour2fête · LE FIGARO · Télérama · france•tv



MIROIRS NO.3 de Christian Petzold

Ce drame délicatement hanté consacre Paula Beer en muse du cinéaste allemand, qui signe sa plus belle réussite depuis *Barbara*.

Depuis *Barbara* (2012), film pour lequel il est récompensé de l'Ours d'argent du meilleur réalisateur à la Berlinale et qui le fait connaître hors d'Allemagne, Christian Petzold semble travailler par cycle de trois films. Si *Barbara* ouvre une trilogie pétrie des traumatismes de l'Allemagne nazie, qui se poursuit avec *Phoenix* (2014) et s'achève avec *Transit* (2018), la suivante se déploie sur un territoire plus insaisissable et sibyllin, mêlant mythologie païenne et vision pastorale de la nature. Elle est surtout dévolue à celle qui semble être une muse pour le cinéaste : Paula Beer, actrice principale de *Transit, Ondine* (2020), *Le Ciel rouge* (2023) et donc de ce *Miroirs No.3*. Paula Beer et son pouvoir d'envoûtement sont le sujet de ces trois derniers films-portraits – naïade tueuse dans *Ondine*, au centre du marivaudage du *Ciel rouge*. Ici rescapée miraculeuse, l'actrice déploie à nouveau un mélange assez unique d'énigmes (on ne sait jamais ce qui se trame derrière ses grands yeux bleus), de charme, mais aussi d'une forme de sauvagerie.

Présenté à la Quinzaine des cinéastes, ce nouveau film de l'Allemand est son meilleur depuis *Barbara*. Paula Beer y campe une jeune pianiste prise d'un mystérieux trouble, alors qu'elle est censée accompagner son conjoint dans une sortie en bateau avec des ami·es. Ce vertige la pousse à demander à son compagnon de la ramener à la gare. Sauf que sur ce trajet, le couple est victime d'un accident, mortel pour lui, tandis qu'elle y survit. Elle souhaite alors passer sa convalescence dans la maison de la femme (incroyable Barbara Auer) qui l'a secourue après l'accident. Après une sorte d'idylle quasi saphique entre les deux femmes, leur tandem est rattrapé par le secret de famille de la propriétaire d'une maison, dont on finit par comprendre qu'elle est hantée par une autre personne disparue.

Comment vivre avec les mort·es et leurs fantômes est une des grandes thématiques du cinéma de Petzold. Mais alors que certaines de ses précédentes réalisations souffraient d'un aspect parfois trop alambiqué ou d'une certaine lourdeur de trait, *Miroirs No.3* brille au contraire par une forme de dépouillement, d'élégant classicisme même. Le film a des airs de grand drame de l'âge d'or du cinéma d'auteur hollywoodien. On pense notamment beaucoup à *Rebecca* d'Hitchcock, tandis que Barbara Auer évoque l'Elizabeth Taylor recluse du *Chevalier des sables* de Vincente Minnelli. À la fois délicat et ample sur la circulation d'un mirage et d'une folie, *Miroirs No.3* est aussi sans cesse surprenant. On sent que le cinéaste y atteint un point d'équilibre longtemps recherché entre tragédie de la perte, apparition spectrale et simulacre de la réparation. C'est aussi son film le plus heureux, gracieux et solaire. Son dernier plan, qui réfléchit (dans les deux sens du terme) sur le deuil et la possibilité de s'en libérer, nous a foudroyé·es de beauté et d'intelligence. **Bruno Deruisseau**

Miroirs No.3 de **Christian Petzold**, avec **Paula Beer**, **Barbara Auer**, **Matthias Brandt** (All., 2025, 1 h 26). En salle le 27 août.

Schramm Film

L'INTÉRÊT D'ADAM de Laura Wandel

Une chronique hospitalière poignante dans laquelle brillent deux comédiennes formidables.

Après *Un monde* (2021), Laura Wandel témoigne à nouveau de son intérêt pour la maltraitance infantile dans une mécanique cette fois-ci plus proche du cinéma des frères Dardenne que de celui d'un Michael Haneke. Son point d'ancrage : Lucy (Léa Drucker), que la caméra ne quitte pas des yeux, calme olympien et visage faussement placide, virevoltant dans le chaos de l'hôpital et de ses chambres bondées. L'infirmière s'occupe d'Adam, 4 ans, admis pour malnutrition. Sa mère (Anamaria Vartolomei), désignée comme responsable, est autorisée à venir le voir sous haute surveillance et sous le regard inquiet du personnel soignant qui préférerait la priver de ses visites quand Lucy voudrait maintenir ce lien dans "l'intérêt d'Adam".
Mais quel est-il ? Le film établit des hypothèses, lance des pistes, laisse planer une multitude de questions (pourquoi jeter son dévolu sur cette femme plutôt que sur d'autres ?) pour mieux nous mettre face à nos propres jugements. À plusieurs reprises, la présence des forces de police est évoquée et le terme de collaboration, répété. La rébellion de Lucy et son obstination dépassent la lubie essentialisante qui voudrait que l'on protège les liens du sang quand la maternité, ici, affame. À travers Lucy, Laura Wandel nous donne à nouveau des nouvelles d'un monde empoisonné, le nôtre, dans lequel les refuges que sont les hôpitaux sont devenus des prisons et la parentalité, une pathologie contiguë d'une précarité mortifère. Dans *L'Intérêt d'Adam,* tout le monde paraît exsangue, carencé, à bout de forces. Sous ses airs de chronique sociale, le film invente un genre, un anti-film de zombie ou de vampire, un film de mort amputé de son "vivant" où plus personne ne se dévorerait mais se laisserait mourir de faim pour enfin disparaître. Face à ce désespoir et à la tentation d'un réflexe punitif, *L'Intérêt d'Adam* oppose le sauvetage permis par le *care* comme l'ultime préservation de l'humanité.

Marilou Duponchel

L'Intérêt d'Adam de **Laura Wandel**, avec **Léa Drucker**, **Anamaria Vartolomei** (Bel., Fra., 2025, 1 h 13). En salle le 10 septembre.



Maxence Dedry/Memento

FESTIVAL ROCKOMOTIVES 3-4 ÈME ÉDITION
DU 25 OCTOBRE AU 1ER NOVEMBRE 2025 - VENDÔME (41)
KOMPROMAT - YANN TIERSEN - piano solo + electronics performance
ODEZENNE - EMILY LOIZEAU - THE BOO RADLEYS (uk)
MOLECULE - live - ANIKA (de) - PROHIBITION - KEG (uk)
EN ATTENDANT ANA - PNEU - UGLY (uk) - GEYSIR
STUFFED FOXES - MONTGOMERY - CANDEUR CYCLONE
MOSSAÏ MOSSAÏ - KNIVES (uk) - BRYAN'S MAGIC TEARS
REYMOUR (ch) - COMMON INSIGHT - COALS (pl) - RANK-O
QUENTIN ROLLET & JERÔME LORICHON - NLF3 - FOUDRE!
MERMONTINE – sous les mers – jeune public - COUSINES LIKE SHIT (aut)
PATCHE (can) - PRIMEVERE - QUINQUIS - DOUBLE VITRAGE
TATIANA PARIS - PAR LE GAST - DIEZE (be) - MONTE MAI (ch)
ANNA - XAMELEON - ATOMIQUE FLAV - DIANE - LOUVENT
360° NORD - Carla Pallone VS Anita Conti - ciné-concert - TEENAGE BED x LEA MLK
JD BEAUVALLET – rencontre littéraire - PRIX LIBRE CATERING
DJ MDLN - MAGNETIC & FRIENDS
WWW.ROCKOMOTIVES.COM
www.FIGURESLIBRESRECORDS.fr (le label du festival)
figures libres
TERRITOIRES VENDÔMOIS
Photographie : SERVA (E. Louveau & S. Lallemand)
Graphisme : Sfek

Vaisseau spécial

LA SÉRIE DU MOIS - LA SÉRIE DU MOIS -

S.F. horrifique mâtinée de mélo, *Alien: Earth* semble vouloir convoquer l'imagerie de la saga initiée par Ridley Scott tout en affirmant son identité sérielle.



Sept films issus de l'univers *Alien* ont envoyé des sales bêtes sur nos écrans, ce qui situe la saga initiée par Ridley Scott dans la moyenne des franchises hollywoodiennes essorées par le capitalisme des images. La nouveauté de *Alien: Earth* se situe dans son canal de diffusion – le streaming, pour la première fois – mais aussi sa proximité temporelle avec l'original mythique de 1979, où la géniale Ellen Ripley (Sigourney Weaver) nous faisait découvrir un monde dangereux, claustrophobe et hanté par les mutations des corps. Les huit épisodes de cette première saison se déroulent deux ans avant l'irruption de l'héroïne qui a popularisé le terme *"badass"*. Nous sommes en 2120.
La sécheresse et le choc de l'original ne seront plus jamais au rendez-vous, ce que *Alien: Earth* semble comprendre en convoquant une imagerie référencée – couloirs de vaisseaux sombres, xénomorphes aux mâchoires flippantes – tout en affirmant son identité de pure série. Un processus de rapprochement et d'éloignement, pour résumer. Dans les quatre premiers épisodes que nous avons pu voir, le récit se déploie entre divers niveaux connectés/indépendants. Tout commence quand un vaisseau spatial américain s'écrase sur Terre dans la mégapole de Prodigy, avec à son bord une flopée de créatures prédatrices qui ne veulent du bien à personne. Elles suscitent les convoitises de plusieurs corporations – qui dirigent la Terre – et notamment l'une d'elles, propriété d'un milliardaire jeunot et forcément cruel, qui a décidé de faire joujou avec la nature, les corps et les cerveaux.
Noah Hawley, le créateur d'*Alien: Earth,* retrouve un univers de science-fiction métaphysique qu'il avait expérimenté une première fois avec la série Marvel *Legion* (2017-2019), une tentative ambitieuse et parfois pesante de représenter la schizophrénie et de réfléchir au libre arbitre en créant un monde visuel et sensoriel impressionnant. On le connaît aussi pour *Fargo,* qui a exploré l'Amérique profonde et ses folies durant cinq saisons. C'est un showrunner expérimenté, qui doit savoir exactement où il va, même si ce n'est pas forcément une évidence ici, tant nous sommes devant le prototype *old school* d'une série dite "à infusion lente", où le façonnage patient d'une mythologie importe plus que la tension immédiate des scènes. Cela donne une entrée en matière qui pourrait durer toute la saison, dans laquelle Hawley pose les fondations. Il est question d'I.A., de libéralisme sans limites et d'expériences sur le vivant symbolisées par le mélange entre les personnages humains, les hybrides (humanoïdes doté·es d'une conscience) et les synthétiques, 100 % fake. Quoique.

Là où *Alien: Earth* réussit plutôt son coup, c'est en n'oubliant pas les racines gore d'*Alien,* créant des scènes de violence subite assez tétanisantes, pensées comme des trouées fatales dans une mise en scène par ailleurs plutôt contemplative. Le contraste n'est pas désagréable, même si la série provoque une forme de frustration. Sa principale héroïne s'appelle Wendy (Sydney Chandler). Dans son corps de jeune adulte ont été transférés l'âme et les sentiments d'une enfant malade. C'est le twist d'*Alien: Earth,* qui montre un étrange laboratoire où de jeunes patient·es vivent dans le corps de personnes plus âgées, référence directe à Neverland et *Peter Pan* incluse. *"Les enfants ont accès à un monde d'imagination infinie",* entend-on dans l'épisode 3, comme pour souligner le programme implicite de la série, qui confronterait l'idée des monstres à celle de l'enfance.
Cela passe par les retrouvailles entre Wendy et son frère humain, qui la croit morte, un nœud émotionnel des premiers épisodes incapable de produire les effets escomptés. Sous la machinerie et les élans théoriques, des cœurs battent, semble vouloir nous crier Noah Hawley, sans parvenir encore à inscrire *Alien: Earth* dans une démarche véritablement hybride (ce serait à propos), où le mélodrame renforcerait la science-fiction horrifique. On espère que ces limites s'effaceront avec le temps.
Le temps de grandir. **Olivier Joyard**

Alien: Earth de **Noah Hawley**, avec **Sydney Chandler, Alex Lawther, Timothy Olyphant**. Sur Disney+.



Patrick Brown/FX/Disney+

← Sydney Chandler.



←
Michael C. Hall.

DEXTER: RESURRECTION de Clyde Phillips et Scott Reynolds

Après deux séries dérivées peu inspirées, cette nouvelle mouture parvient à éviter la redite et à réactualiser les enjeux d'un personnage toujours aussi troublant.

Ça n'aura échappé à personne : le plus célèbre tueur en série du petit écran a affûté sa lame pour faire son grand retour. Après *Dexter: New Blood* (2021), qui ramenait le personnage à son identité et à son habitus dans les forêts enneigées d'une petite ville de l'État de New York, où il avait décidé de refaire sa vie, et *Dexter: Original Sin* (2024), préquel vintage qui revenait maladroitement sur ses premiers pas dans la police de Miami, *Dexter: Resurrection* continue d'exploiter le filon.

Dans cette suite directe de *New Blood*, dont elle reprend l'équipe et la direction artistique – image scope stylisée et BO façon juke-box qui lorgnent discrètement vers les frères Coen –, on retrouve Dexter sur un lit d'hôpital, plongé dans le coma après que son fils Harrison lui a tiré dans le torse au fusil de chasse. Après une valse des fantômes permettant à quelques acteur·rices de la série originale de venir au chevet du personnage, cette nouvelle saison au titre performatif lui rouvre les yeux : il y a encore du pain sur la planche, ou plutôt des victimes sur la table métallique.

Pisté par son ancien collègue Batista qui a compris qu'il était le "Bay Harbor Butcher", Dexter s'installe à New York pour retrouver son fils, employé d'un grand hôtel et mêlé à une affaire de meurtre. Tentant de naviguer entre son rôle de père et ses pulsions, il attire l'attention d'un milliardaire passionné par les tueurs en série, qui le chapeaute en mécène.

Si *New Blood* et *Original Sin* se contentaient de rejouer leurs gammes et ne parvenaient pas à actualiser les enjeux hautement inflammables du personnage, le décor urbain et les invité·es prestigieux·ses (Uma Thurman, Peter Dinklage) de *Resurrection* lui offrent un nouveau souffle. Plutôt que de polir sagement le mythe, les épisodes le tordent pour le pousser dans ses retranchements. Et bien que l'on devine sans difficulté les motifs pécuniaires de cette "dexploitation", on prend un plaisir coupable à en disséquer les entrailles. Dexter est effectivement devenu une marque qui peut être reproduite à l'envi, jusqu'à échapper au contrôle de son dépositaire.

Affaibli par ses blessures, le personnage, qui choisit ironiquement un emploi de chauffeur VTC, est littéralement ubérisé : sous la coupe du milliardaire qui tente d'en faire sa créature, il se retrouve dépossédé de son pseudo (le "Dark Passenger") par un tueur en série local, tandis que son fils applique à son tour le "Code" transmis par son père adoptif. Cette dissolution s'avère féconde, car elle ouvre une brèche qui permet de questionner le personnage à l'aune des enjeux contemporains.

Dix ans constituent une éternité dans l'industrie des séries, qui a tant évolué depuis son troisième âge d'or et ses antihéros masculins torturés, dont Dexter Morgan apparaissait comme une cristallisation décadente. Plongé dans un cercle de tueurs où il repère ses proies tout en reconnaissant ses pairs, le personnage traverse une crise d'identité et la série se confronte à un paradoxe : comment dissiper les zones d'ombre d'un protagoniste dont la part maudite constitue la raison d'être ? Son monologue intérieur gorgé d'autojustification et son incapacité à assumer son rôle de père, d'amant et d'ami nous apparaissent alors dans leur entière nudité : loin de l'antihéros sympathique auquel on finissait par tout pardonner, Dexter Morgan, sa masculinité toxique et ses manières de *vigilante* sont une relique du passé, un produit télévisuel aujourd'hui périmé.

Alexandre Büyükodabas

Dexter: Resurrection de **Clyde Phillips** et **Scott Reynolds**, avec **Michael C. Hall, Jack Alcott, Peter Dinklage**. Sur Canal+.

Zach Dilgard/Showtime/Canal+

PLATONIC de Nick Stoller et Francesca Delbanco

Une deuxième saison où l'on retrouve avec plaisir cette série doudou sur l'amitié, qui sait aussi être touchante et profonde.

La joie de retrouver une série doudou n'est pas si fréquente à une époque saturée par les mégatonnes de contenus qui nous font de l'œil. Bouder notre plaisir devant *Platonic*, la création de Nick Stoller et Francesca Delbanco, n'aurait donc pas beaucoup de sens, tant cette parabole californienne sur les mérites comparés de l'amour et de l'amitié touche juste, vite et fort. En faveur de la seconde option. Depuis la première saison, mise en ligne en 2023, nous assistons au rapprochement irrésistible entre Will (Seth Rogen, toujours aussi génial après sa récente prestation dans *The Studio*) et Sylvia (Rose Byrne, qui incarne à elle seule l'humour quadra féminin hérité du début des années 2010). Il et elle sont bien décidé·es à ne pas coucher ensemble, se parlent tout le temps, rient aux mêmes blagues. Leur fluidité rend jaloux·ses leurs conjoint·es respectif·ves.

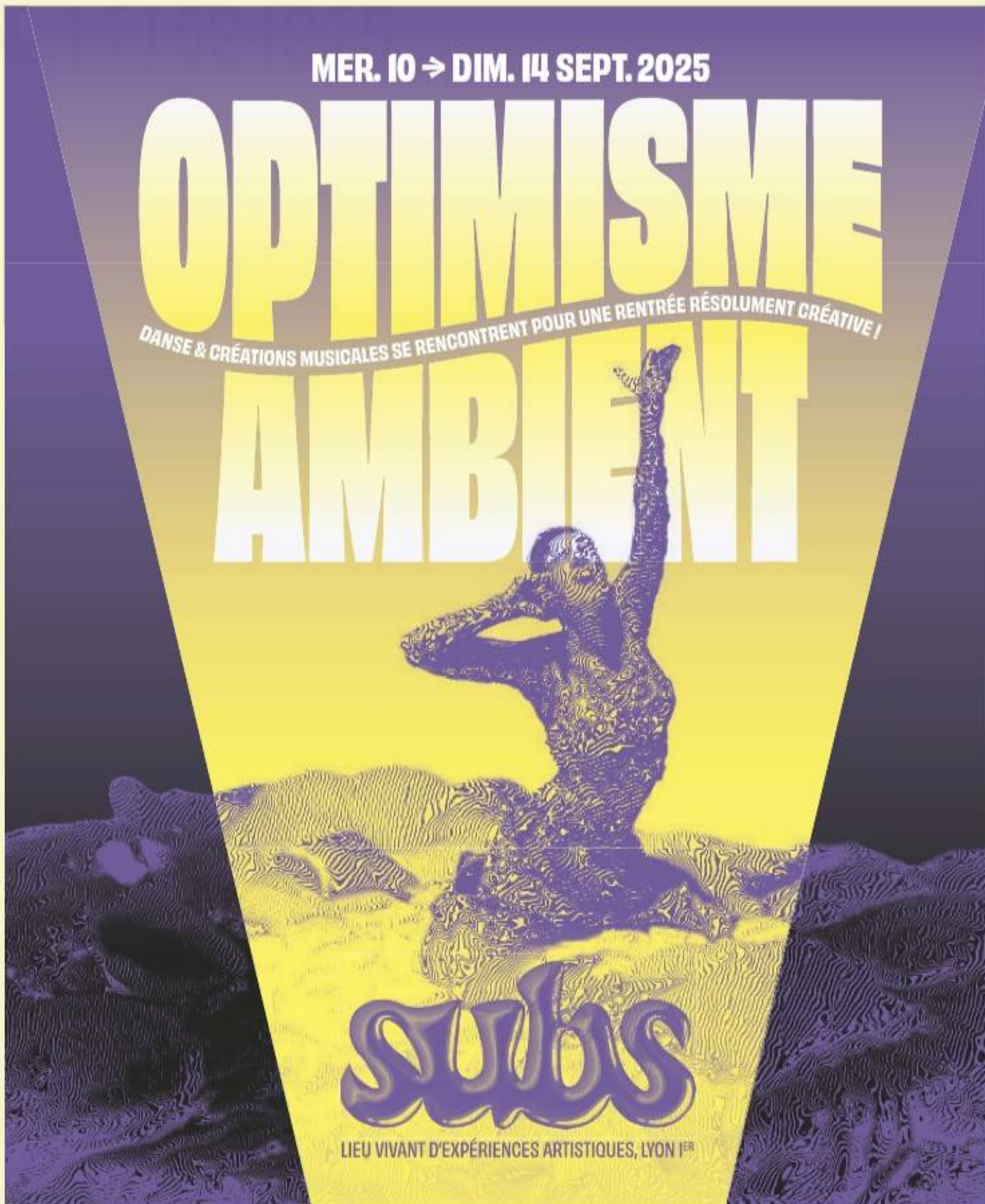
D'une musicalité saisissante, les nouveaux épisodes combleront les nostalgiques de la touche Judd Apatow, désormais réduite à (presque) néant – Stoller a réalisé notamment *Sans Sarah rien ne va* (2008), produit par l'homme derrière *40 ans, toujours puceau*. Ils mettent en scène le duo à un moment charnière de sa relation, alors que Will s'apprête à se marier. L'occasion pour les deux de comprendre à quel point l'attachement n'a rien d'une science exacte, tandis que les aléas du désir foutent le bordel dans ce qui paraît écrit à l'avance. Quand les empêchements deviennent immenses face à la vie que les personnages aimeraient mener, la série devient profonde. *Platonic* s'affirme de plus en plus comme l'exploration d'existences à la fois pleines et insuffisantes, interrogeant de façon assez cruelle les illusions que crée la religion contemporaine de la réussite professionnelle, amoureuse et donc amicale. Will et Sylvia sont toujours à la lisière de la "win", sans tout à fait y parvenir. Ce qui les rend foncièrement touchant·es. **Olivier Joyard**

Platonic saison 2 de **Nick Stoller** et **Francesca Delbanco**, avec **Seth Rogen**, **Rose Byrne**, **Luke Macfarlane**. Sur Apple TV+.



Katrina Marcinowski/Apple TV





UN HÉROS NINTENDO RESWITCHÉ

Kirby et le Monde oublié ressort dans une version embellie et augmentée pour la Switch 2, où la petite boule sur pattes vit une aventure inédite et sans limites.

On n'en a jamais fini avec Kirby. Depuis trois bonnes décennies qu'il a rejoint Mario, Link, Samus Aran ou Donkey Kong dans l'écurie bariolée des héros Nintendo, la petite boule sur pattes ne s'est jamais éclipsée bien longtemps. À un rythme soutenu s'enchaînent ainsi suites, remakes, spin-offs plus ou moins farfelus (dont le prochain, *Kirby Air Riders,* est attendu d'ici Noël) ou versions augmentées de ses aventures passées. Sa réapparition en cette fin d'été relève de la dernière catégorie car, en plus d'un lifting technique, l'édition Switch 2 de *Kirby et le Monde oublié* ajoute une nouvelle mini-aventure dans les mêmes décors, *Le Pays des étoiles filantes,* au jeu réjouissant paru en 2022 sur la première Switch, épisode le plus vendu à ce jour de la série (7,5 millions d'exemplaires).

Rendez-vous en terres (globalement) connues, alors ? Dans une certaine mesure oui, mais ce qui est notamment appréciable avec Kirby, c'est que quand les lieux traversés sont les mêmes, le voyage peut malgré tout se révéler différent car les visiteur·ses, elles et eux, ne le sont pas forcément. En plus de la capacité de flotter dans les airs (qui en fait le personnage de jeu de plateforme idéal pour les plus jeunes ou les angoissé·es de la chute dans le vide), le seul pouvoir de notre héros tout rond est de s'approprier ceux de ses ennemis, qu'il absorbe tel un aspirateur à personnalités. Et le voilà devenu chevalier, cow-boy ou ranger de l'espace, lançant des bombes, du feu, de la glace ou rectifiant joyeusement le monde à coups de marteau.

Entre un comédien façon Actors Studio qui vit ses rôles si fort que tout le monde y croit profondément, à commencer par lui-même, et une projection de l'amateur·rice de jeux vidéo qui se transforme successivement dans sa tête en toutes celles et ceux qu'il ou elle dirige à la manette, Kirby apparaît ainsi comme une figure instable et sans limites, un dandy de guimauve à l'identité clignotante dont les tours de piste faussement régressifs tiennent du défilé carnavalesque ou de la danse endiablée de bal costumé.

Retourner dans un jeu déjà pratiqué, un niveau connu ou, en tout cas, qui reprend des éléments familiers relève ainsi moins de la banale répétition (qui peut aussi avoir ses bons côtés) que de la reprise, au sens musical du terme. D'accord, on revient sur la plage, au centre commercial, au centre de l'oasis ou du manoir hanté, mais cette fois, c'est le Kirby-tornade ou le Kirby-dragon qui entonne la chanson, laquelle ne sonne alors plus tout à fait pareil. Mais c'est peut-être aussi au sens que lui donnait Søren Kierkegaard qu'il faut prendre cette idée de reprise, c'est-à-dire non comme une reproduction de ce qui a été, mais comme son renouvellement, sa re-création.

La proximité entre le nom de notre héros et celui du philosophe danois n'aura échappé à personne. "Kirby" ne serait-il pas un diminutif affectueux de Kierkegaard ? Notre analyse de *Kirby: Planet Robobot* ou de *Kirby's Dream Buffet* doit-elle être revue à l'aune d'*Ou bien.. ou bien* et de *Crainte et Tremblement* ? On n'en a décidément jamais fini avec Kirby.

Erwan Higuinen



Kirby et le Monde oublié – Nintendo Switch 2 Edition + Le Pays des étoiles filantes (HAL Laboratory/Nintendo), sur Switch 2, environ 80 €. Sortie le 28 août.



HAL Laboratory/Nintendo

festival international des arts
& des écritures contemporaines

marseille
le 13.09 et du 24.09 au 11.10

actoral[25]



Photographies Quentin Chalmer / Design Graphique Tristan Wenacker, Marie Lamy – Pronomade(s)

PRÉFET
DE LA RÉGION
PROVENCE-ALPES-
CÔTE D'AZUR
Liberté
Égalité
Fraternité

VILLE DE
MARSEILLE

RÉGION SUD PROVENCE ALPES CÔTE D'AZUR

DÉPARTEMENT
BOUCHES
DU RHÔNE

Les Inrockuptibles

MOUVEMENT

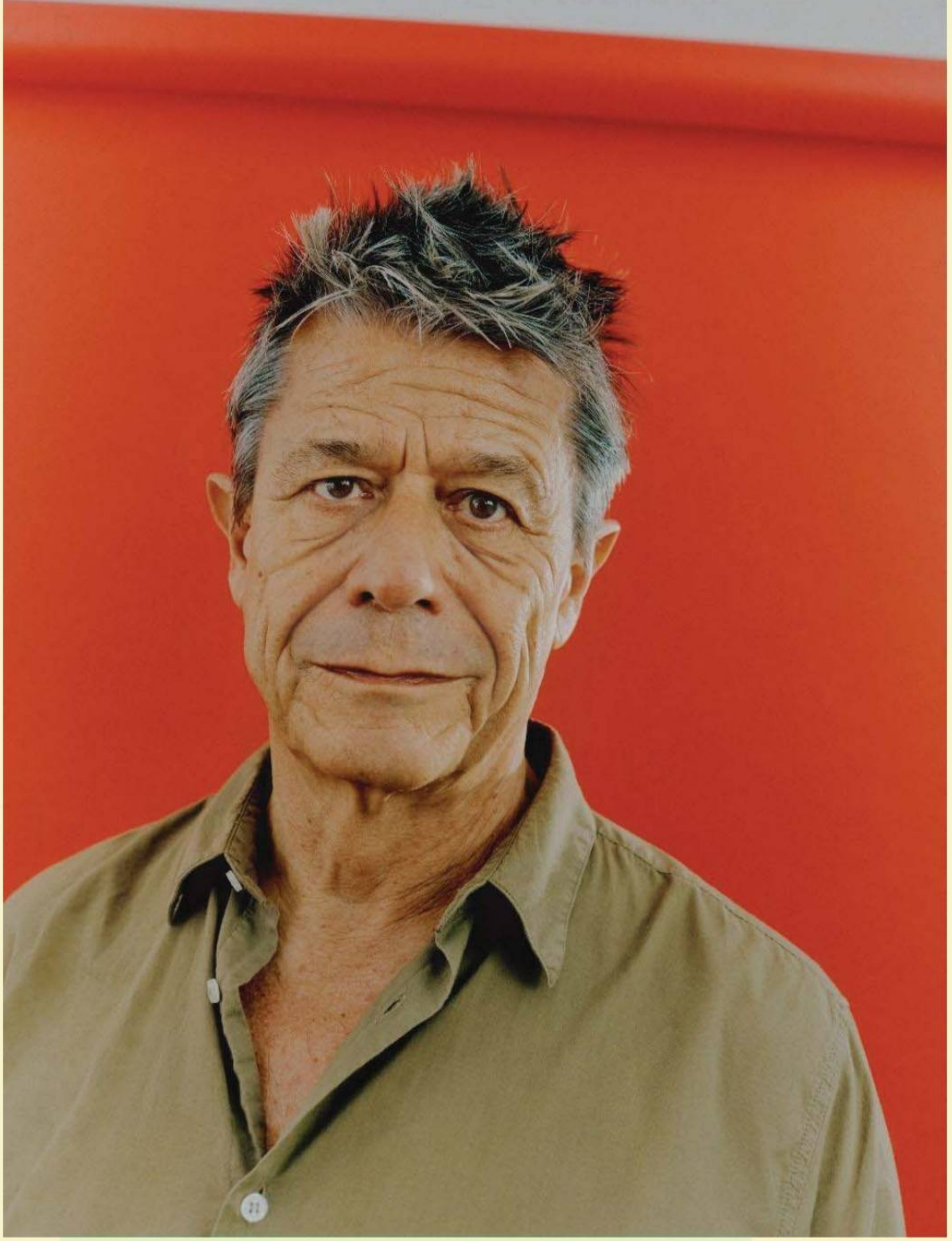
La Provence

ici Provence

MANIFESTO.XXI

RADIO Grenouille 88.8

ZBLN Journal Zébuline



Le livre de ma mère

Avec le très attendu *Kolkhoze*, Emmanuel Carrère retrace l'histoire de sa famille à travers le XXe siècle et les convulsions de la Russie, jusqu'à la guerre en Ukraine aujourd'hui. Un devoir de mémoire familiale apaisé.

Julien Lienard pour Les Inrockuptibles

LE LIVRE DU MOIS - LE LIVRE DU MOIS -

Emmanuel Carrère commence son livre avec l'enterrement en grande pompe de sa mère, l'historienne spécialiste de la Russie et académicienne Hélène Carrère d'Encausse – aux Invalides, avec discours d'Emmanuel Macron –, et s'achève sur son agonie, alors qu'elle est atteinte d'un cancer à 94 ans. Entre les deux, il nous aura fait traverser l'histoire de la Russie et de sa famille sur plusieurs générations. C'est donc l'histoire d'une famille aristocratique qui a dû fuir la Russie à la suite de la révolution de 1917 et s'installer en "Russes blancs" en France; l'histoire d'une enfant (sa mère) apatride et brillante, qui aura la réussite que l'on sait. Les deux cents premières pages du texte sont consacrées à ses arrière-grands-parents et à ses grands-parents, le tout écrit avec un tel désir de simplicité, quasi didactique, qu'il prend le risque de nous perdre quelque peu en cours de route – et, on l'avoue, de nous donner plutôt envie de relire, sur le sujet des aristocrates russes tué·es ou exilé·es, *Autres Rivages* de Vladimir Nabokov, et sur les soubresauts de la révolution et du communisme, et leurs traces sur une famille, le merveilleux *En mémoire de la mémoire* de Maria Stepanova (2022).

Kolkhoze n'est pas un roman aussi russe qu'*Un roman russe*, à notre sens le meilleur texte de Carrère. Ici, l'écrivain a évacué toute tension intérieure, celle qui travaille tous ses textes – reflétée en miroir chez Jean-Claude Romand dans *L'Adversaire*, dans la folie de *Limonov*, dans les déchirements et la souffrance de *Yoga*, son dernier livre paru en 2021. Si *Un roman russe* était habité par un mort sans sépulture – et Dieu sait que ces fantômes-là nous hantent sous la forme de névroses transgénérationnelles –, le père d'Hélène Carrère d'Encausse, sans doute collabo durant la Seconde Guerre mondiale et sans doute fusillé à la fin de celle-ci, *Kolkhoze* n'est pas un texte hanté : les ombres, Carrère semble avoir décidé de les dissiper et d'éviter l'angle à la mode, même si juste, du trauma.

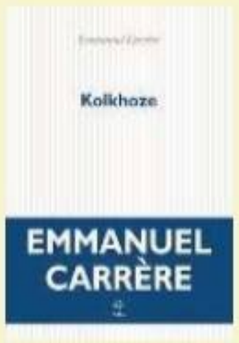
La tension n'est plus intérieure, donc, mais reléguée à l'extérieur – la Russie, le monde. Il faut se souvenir qu'Hélène Carrère d'Encausse en avait voulu à son fils d'avoir révélé au public la vérité collaborationniste sur son propre père, à tel point que mère et fils avaient cessé de se parler pendant plusieurs années. C'est ce rapport à la vérité qui conditionne ce livre calme. Les deux jeunes Russes, Hélène et son frère, se divisaient sur cette question : elle l'accusait d'être un menteur, alors que c'était elle qui travestissait les faits qui ne l'arrangeaient pas.

Cette division, Carrère en a hérité dans son travail d'écrivain, décidant un jour de ne plus écrire de romans (de fiction) mais de faire le récit d'événements réels. Ici se pose la question de dire des vies qu'on n'a non seulement pas vécues, celles de ses aïeux et aïeules, celles de ses parents, mais en plus d'avoir eu une vie confortable et française, à l'abri des révolutions, des guerres, des exils. Emmanuel Carrère semble avoir choisi une forme de neutralité dans son style – bref, de ne pas trop la ramener. L'enjeu de *Kolkhoze* est moins un acte de "piété filiale", comme lui suggère un ami, qu'un devoir de mémoire familiale, la volonté de retranscrire comment l'histoire familiale a été pétrie par les péripéties du siècle, au moment où il entre dans la vieillesse et où le monde bascule dans un chaos inauguré par l'attaque de l'Ukraine par la Russie.

Kolkhoze, ce n'est pas *Retour à Kotelnitch* mais retour dans le giron maternel – d'ailleurs sa mère, quand elle rassemblait ses enfants, petit·es, sur son lit, appelait cela *"faire Kolkhoze"* –, avec le regard aussi tendre que distancié, bref, adulte, que peut enfin poser sur ses parents un écrivain de 67 ans. Sa description de leur couple, faisant chambre à part depuis des décennies, est l'un des moments les plus réussis du livre. Le père toujours relégué dans la plus petite pièce de leur appartement – même celui du quai de Conti, logement de fonction dû au statut de secrétaire perpétuelle de l'Académie française d'Hélène Carrère d'Encausse –, en adoration aussi masochiste que sadique pour sa femme, brandissant l'arme du suicide pour l'empêcher de le quitter alors qu'elle tombe amoureuse d'un autre; la mère qui cède à ce chantage et sacrifie sa vie amoureuse, sombrant dans une discipline de fer, une rigidité de manière et de brushing blond.

Carrère dresse un portrait beau et un brin effrayant d'une femme à la rigueur aussi admirable – elle ne profitera jamais, contrairement à son prédécesseur Maurice Druon, raconte-t-il, des avantages en nature de son statut – que glaciale. Enfant, elle n'avait pas hésité à mettre le feu à la chevelure rousse d'une petite fille juste pour voir comment elle s'embraserait. Elle était aussi une historienne, de droite, qui s'est trompée sur Vladimir Poutine, le jugeant "rationnel". Le jour où la guerre en Ukraine éclate, l'écrivain est à Moscou et se retrouve coincé à l'aéroport, s'étonnant de voir tant de Russes se ruer pour fuir leur pays alors qu'il·elles ne sont pas attaqué·es – ce qu'ils et elles tentent de fuir, c'est la dictature que la Russie est en train de devenir. En reportage en Ukraine, affublé d'un gilet pare-balles, il a conscience des limites un peu absurdes de l'exercice, d'être ce Français en visite qui, contrairement aux Ukrainien·nes, reprendra un avion plus tard, puis un autre pour retrouver sa jeune épouse cinéaste en vacances en Grèce.

Alors, comment dire ce qui se joue sur la scène du monde? À un moment, Carrère se décrit comme "romancier" (ce qui nous étonne) et sur la page suivante, "journaliste". Le risque étant surtout, concernant la génération dont il est issu (occidentale, française, protégée de la précarité et des convulsions géopolitiques), de regarder les maux du reste du monde avec la distance et le calme inhérents à tout·e spectateur·rice qui sait ne pas risquer sa peau. À la fin, quand Carrère raconte une soirée en Ukraine où il admet parler russe à ses comparses, il rompt cette distance, assume sa langue maternelle, se la réapproprie en même temps que son histoire et redonne ainsi une voix à son père. *Kolkhoze* est le tombeau de ses parents.

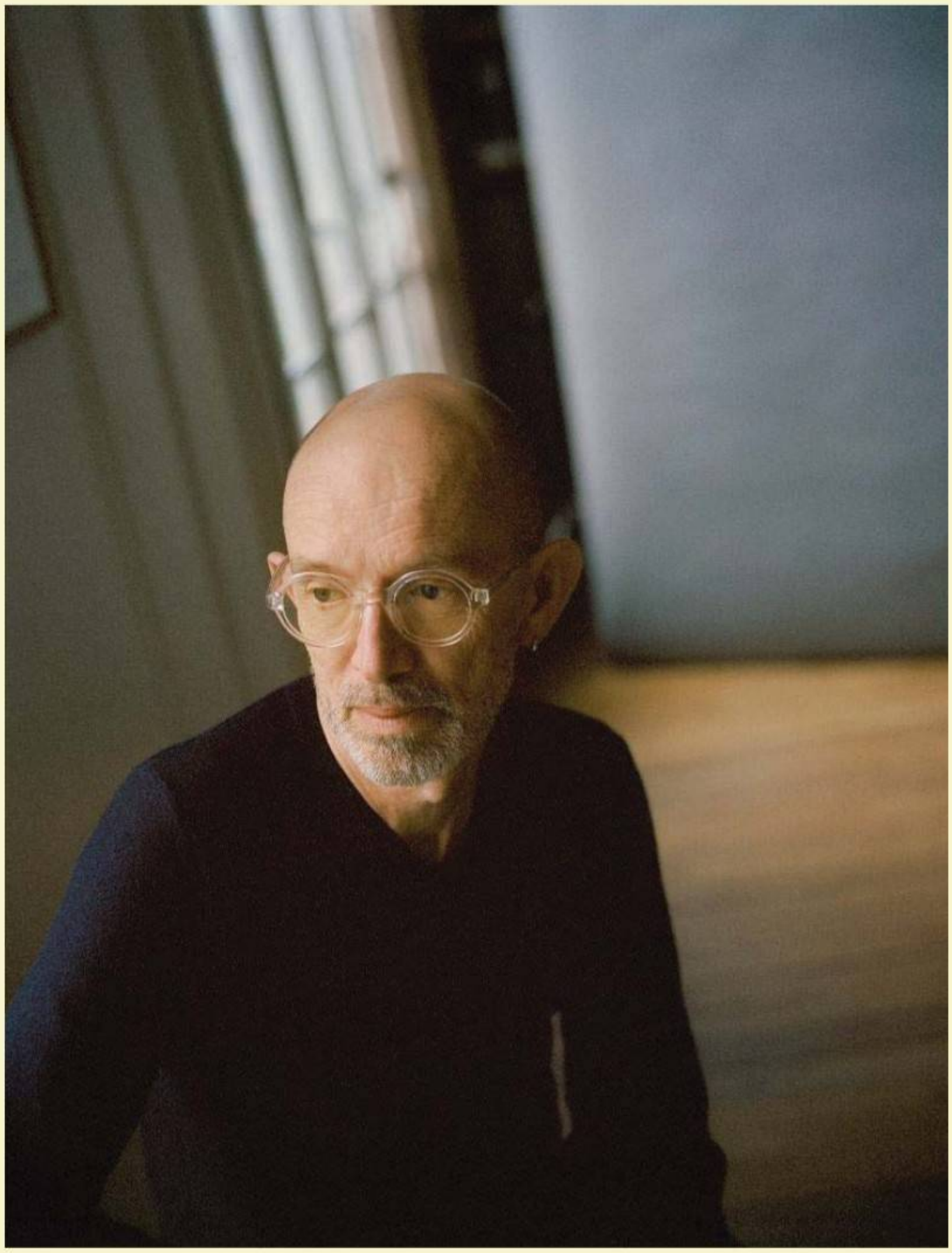


Nelly Kaprièlian

Kolkhoze d'**Emmanuel Carrère** (P.O.L), 560 p., 24 €. En librairie le 4 septembre.

LA MAISON VIDE de Laurent Mauvignier

L'écrivain reconstruit le passé d'une famille et signe l'un des plus beaux romans de la rentrée.



Il existe des textes très forts, de ceux qui vous saisissent et ne vous lâchent pas. C'est le cas du nouveau roman de Laurent Mauvignier, dont la construction allie la densité d'un thriller à la beauté d'une phrase. Ce qui en fait, sur 750 pages, une prouesse littéraire.

Un narrateur, seul dans sa maison familiale, se souvient de ce qu'on lui a dit de sa lignée paternelle et reconstruit peu à peu son histoire. Les habitué·es de l'œuvre de Mauvignier reconnaîtront le village de La Bassée, entre autres éléments issus du matériau autobiographique qui hante ses romans. Soit donc une traversée du XXe siècle aux côtés d'une famille. S'il aborde les figures de l'arrière-arrière-grand-père paysan, l'arrière-grand-père mort en héros à la guerre de 14, le grand-père prisonnier en Allemagne durant la dernière guerre mondiale, Mauvignier a choisi de s'attacher particulièrement au sort des femmes en les plaçant au centre de son récit. Particulièrement deux d'entre elles : Marie-Ernestine, l'arrière-grand-mère, empêchée par ses parents de devenir musicienne. Et Marguerite, sa fille mal aimée, rebelle, qui accumule les scandales – et les erreurs. Elles deviennent ici des héroïnes aux personnalités complexes, étrangement vivantes.

Depuis ses débuts, l'écrivain aime révéler les individualités qui composent un groupe. En 2006, avec *Dans la foule,* il isolait des protagonistes emportés dans le drame du Heysel. Il sait aussi observer comment les événements historiques modifient des trajectoires personnelles, comme les conséquences de la guerre d'Algérie dans une communauté villageoise avec *Des hommes* en 2009.

Plus généralement, il excelle à tirer de l'anonymat des vies en apparence banales, à élever au rang de sujet littéraire la petite classe moyenne semi-rurale où il a grandi. Comme dans *Histoires de la nuit* (2020), il parvient ici à décortiquer les différences de destins au sein d'un milieu social qui, de l'extérieur, pourrait paraître homogène. Ce texte hors norme s'inscrit dans la cohérence des précédents tout en les surpassant.

Le roman démarre sur un mystère, quelque chose que le narrateur sait mais ne dit pas : la raison pour laquelle, sur toutes les photos de famille, le visage de sa grand-mère Marguerite a été rageusement raturé. À partir de là, l'auteur construit un puzzle, regarde depuis l'intime et selon un point de vue féministe les bouleversements qui scandent l'histoire du pays, en abordant des thématiques extrêmement actuelles. Laurent Mauvignier parvient à montrer le passage des guerres et les traces des traumas collectifs sur les générations.

Alors que les drames s'annoncent et qu'on pressent le pire, il maintient une tension permanente, travaille une chronologie non linéaire, use d'ellipses temporelles et crée un récit ample, traversé de ruptures et de fulgurances. Aussi, la lecture de *La Maison vide* est une expérience en soi, une immersion hypnotique dans un texte qui ne ressemble à aucun autre. Mauvignier, dans cette rentrée, réinvente le grand roman à la française.

Sylvie Tanette



La Maison vide de **Laurent Mauvignier** (Les Éditions de Minuit), 752 p., 25 €. En librairie le 28 août.

Mathieu Zazzo/Les Éditions de Minuit

AU GRAND JAMAIS de Jakuta Alikavazovic

Dans son cinquième roman, fiction incandescente inspirée de sa propre vie, la romancière française explore toute la complexité d'une relation mère/fille. L'une des belles réussites de cette rentrée.

Depuis son *Corps volatils,* qui avait reçu le Goncourt du Premier roman en 2008, Jakuta Alikavazovic tisse une œuvre comme une toile d'araignée, pleine de détours, de portes dérobées et de passages secrets. Dans son précédent essai (*Comme un ciel en nous*, prix Médicis en 2021), qui explorait la figure de son père et l'histoire de son exil, elle écrivait être *"plus fragile qu'ailleurs"* à l'endroit *"de l'origine"*. Si *Au grand jamais,* lui, est une fiction, il continue ce travail autour de la mémoire, de l'endroit d'où l'on vient, qu'il soit géographique ou littéraire. La narratrice est, comme l'autrice, une écrivaine dont la mère poétesse a quitté son pays – l'ex-Yougoslavie – et l'écriture d'un même mouvement. Il ne s'agit pas pour autant d'une autofiction. La romancière le souligne dans les remerciements et dédie le livre, avec l'une de ces formules ambiguës dont elle a le secret, à une mère *"à jamais vivante"*.

Comme tous les romans d'Alikavazovic, *Au grand jamais* contient de nombreuses portes d'entrée, toutes liées à la disparition. C'est l'histoire du deuil de cette mère, une femme *"qui se tait"*, qui a fui son pays pour la France et a sombré dans cette domesticité sage qui est la prison des femmes. C'est l'histoire d'une autrice qui devient mère à son tour et cherche à comprendre ce qui peut pousser une personne à arrêter d'écrire. Le livre abrite aussi un dialogue entre plusieurs époques, qui permettent à Jakuta Alikavazovic de raconter l'évolution du militantisme écologiste, d'un idéalisme de la jeunesse, de la surveillance et du complotisme, de l'ex-Yougoslavie des années 1970 à la France de 2025. Mais *Au grand jamais* est aussi un ouvrage quasi philosophique sur la possibilité de faire émerger dans l'écriture un temps circulaire qui refuse la disparition et fait apparaître les mort·es comme autant de fantômes. C'est enfin un conte fantastique sur un don mystérieux qui se transmet de génération en génération.

Dans ce cinquième roman, l'écriture d'Alikavazovic atteint des sommets de poésie. Jamais elle n'a manié les motifs (une robe qui fond sur la peau, un livre pour enfant dont l'histoire se lit en miroir de l'intrigue principale, un jeune homme mystérieux) et la structure narrative avec autant d'intelligence. Les différentes parties se répondent, forment des boucles, comme pour conjurer le temps qui passe. *Au grand jamais* abrite des pages sublimes sur l'acte d'écrire, sur la littérature *("on grandit autant dans un pays, dans un foyer, que dans certaines histoires")* et sur les rapports mère/fille. Et c'est peut-être dans ce lien que se niche l'aspect le plus passionnant du roman : dans la manière dont cette figure maternelle refuse de devenir un personnage de fiction et de se laisser emprisonner une nouvelle fois. Cette lutte tantôt tendre, tantôt presque féroce entre une narratrice et sa mère, entre une romancière et son sujet, est particulièrement bouleversante.



Et parfois, les mots rendent les armes et Alikavazovic écrit simplement : *"Quelle chance j'ai eue, tout de même, de l'avoir elle pour mère, et pas une autre."*

Pauline Le Gall

Au grand jamais de **Jakuta Alikavazovic** (Gallimard/"Blanche"), 256 p., 20,50 €. En librairie le 21 août.

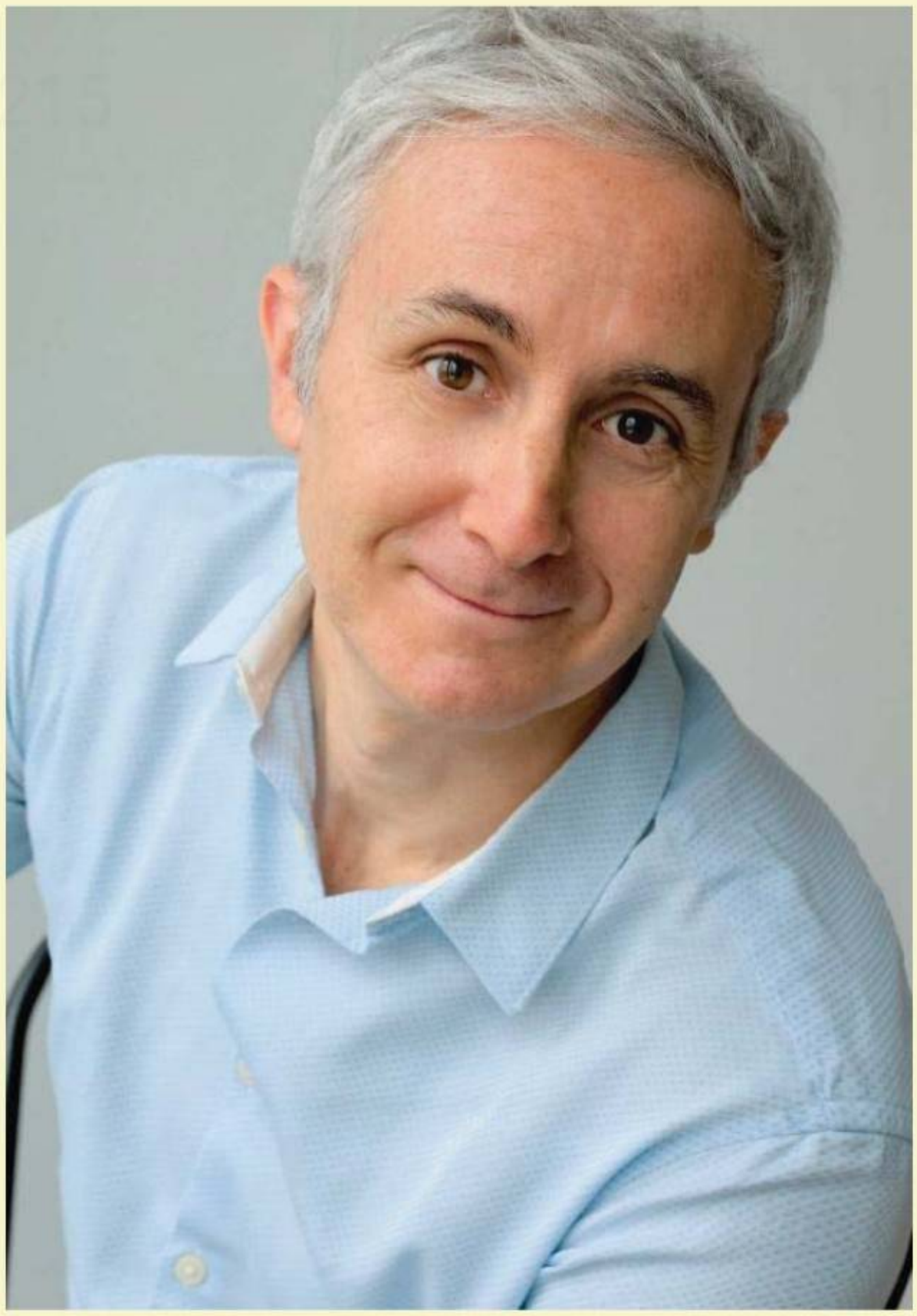


Francesca Mantovani/Gallimard

LA CULTURE DU FÉMINICIDE d'Ivan Jablonka

Contre une esthétisation du féminicide, un essai fouillé, brillant et nécessaire sur la place qu'occupe le spectacle des femmes tuées ou agressées dans les films, et dans la culture en général.

Plus de 80 000 femmes meurent chaque année dans le monde sous les coups de leur conjoint ou d'autres membres du foyer. Déjà documenté en 2022 par l'ouvrage collectif piloté par Christelle Taraud *Féminicides – Une histoire mondiale* (La Découverte), qui rappelait comment les violences sexuelles s'inscrivent dans un continuum (concept élaboré en 1987 par la sociologue Liz Kelly pour désigner le spectre d'agressions que les femmes subissent au quotidien), le féminicide est parmi nous, *"et depuis longtemps"*, confirme l'historien Ivan Jablonka dans son essai *La Culture du féminicide*. Mais, au-delà de ce constat, l'historien élargit la réflexion en posant une question : pourquoi tous les arts, de la Bible aux séries Netflix, mettent-ils en scène le massacre des femmes de manière obsessionnelle ? Nous serions selon lui *"culturellement drogués"* à cette violence. *"S'interroger sur la centralité culturelle du féminicide, c'est se demander pourquoi on est fasciné par le spectacle des femmes maltraitées, violées, torturées, démembrées, et pourquoi leur mise à mort est si souvent esthétisée"*, écrit l'auteur pour justifier l'horizon d'une enquête qui traverse des siècles d'images et de récits autour de femmes étripées.



Prolongeant une partie de son travail sur le sujet, déjà abordé en 2016 dans *Laëtitia ou la fin des hommes,* la réflexion de Jablonka s'attache à ce qu'il appelle *"la pensée gynocidaire"*, soit une *"structure de pensée"* qui consacre, jusqu'à son accomplissement mortifère, d'autres cultures connues, tels le *male gaze,* le viol et l'inceste. Comprendre la domination masculine dans toutes ses dimensions revient ainsi à identifier la pièce manquante d'un puzzle : cette culture du féminicide, caractérisée par un ensemble de représentations *"légitimantes"*. *"Étudier la culture du féminicide, c'est voir le féminicide derrière la culture"*, estime Jablonka, dont la perspective culturaliste s'ajuste à une histoire des formes esthétiques. Son anthologie des sévices donne, il est vrai, le tournis, tant les féminicides traversent les époques artistiques, jusqu'à devenir un *"divertissement de masse"* au XXe siècle, déjà ambiancé par le baroque pornogore ou la littérature de Sade.

De l'expressionnisme allemand des années 1920 (Dix, Grosz, Murnau…) à la révolution cinématographique des années 1960, marquée par les films de Bergman *(La Source)*, Powell *(Le Voyeur)*, Hitchcock *(Psychose)* et tous les Mario Bava et Dario Argento qui fixent la grammaire du cinéma gynocidaire, le motif du féminicide s'impose étrangement dans beaucoup de mouvements d'avant-garde. Tout en semblant s'en étonner, Jablonka n'accable pas moralement les artistes, suggérant que *"pervers en puissance"*, ils se contentent de sublimer un fantasme que les assassins, eux, concrétisent dans le sang. Mais au terme de sa traversée sanglante et cinglée au cœur d'une banque d'images infinie, l'historien estime nécessaire d'entretenir une *"contre-culture"* : une riposte qui ne ferait plus de la torture des femmes le carburant d'un geste créatif animé par des pulsions sadiques, celles-là mêmes qui parcourent dans ses marges les plus créatives l'histoire de l'art. **Jean-Marie Durand**



La Culture du féminicide d'**Ivan Jablonka** (Seuil/"Traverse"), 256 p., 22 €. En librairie le 29 août.

Rita Scaglia/Seuil

Complétez votre collection Les Inrockuptibles

Les hors-séries

Hors-série
Best of Musique 2024
~~11,90€~~ → 10,90€ sans CD

Hors-série
Pedro Almodóvar
11,90€

Hors-série
David Lynch
11,90€

Hors-série
French Touch
11,90€



Les mensuels



N°36 · 12,90 € **N°39** · 12,90 € **N°40** · 12,90 € **N°42** · 12,90 € **N°41** · 12,90 € **N°38** · 12,90 € **N°37** · 12,90 €

Les Inrockuptibles Bulletin de commande :

Je complète et renvoie ce formulaire accompagné d'un chèque à l'ordre de" Les Éditions indépendantes" à l'adresse suivante : Service Abonnements Les Inrockuptibles - 60643 CHANTILLY CEDEX

☐ Madame ☐ Monsieur VADMAG43

Nom .....

Prénom .....

Adresse .....

Ville ..... Code postal .....

Pays ..... Date de naissance ...../...../.....

Email .....@.....

Téléphone fixe ..... Mobile .....

J'accepte de recevoir par email des offres privilégiées des Inrockuptibles et de ses partenaires ☐ OUI / ☐ NON

Une question ? Appelez-nous au 03 44 62 52 35 ou écrivez-nous à support@lesinrockuptibles.fr

Retrouvez tous les numéros et hors-séries des Inrockuptibles en scannant le QR code
Paiement CB rapide et sécurisé

Je coche le(s) numéro(s) souhaité(s)

Je commande les HORS-SÉRIES

☐ HORS-SÉRIE Best of Musique 2024 (10,90 €)
☐ HORS-SÉRIE Pedro Almodóvar (11,90 €)
☐ HORS-SÉRIE David Lynch (11,90 €)
☐ HORS-SÉRIE French Touch (11,90 €)

Hors-série / *Soit :* ..... *€*

Et/ou je commande les MENSUELS

☐ N°36 ☐ N°37 ☐ N°38 ☐ N°39 ☐ N°40 ☐ N°41 ☐ N°42

prix d'un mensuel 12,90 € / *Soit :* ..... *€*

Total de la commande : ..... *€*

Offre valable 2 mois, réservée à la France Métropolitaine. Tarifs DROM-COM et étranger : consulter le service client par mail à support@lesinrockuptibles.fr. Après enregistrement de votre règlement, réception du/des numéros commandés dans un délai de 4 semaines maximum. Vous disposez d'un délai de rétractation de 14 jours à réception du premier numéro (frais de retour à votre charge). Vos données personnelles sont collectées et traitées par LES EDITIONS INDEPENDANTES (10-12 rue Maurice-Grimaud – RCS Paris 428 787 188) aux fins de gestion de votre commande. Elles sont transmises à nos prestataires de gestion et sont conservées pendant 5 ans à compter de votre commande. Vous pouvez exercer vos droits d'accès, de rectification, de limitation, de portabilité, d'opposition, d'effacement de vos données et définir vos directives post-mortem auprès du Service Abonnements Les Inrockuptibles -60643 CHANTILLY CEDEX ou par mail à support@lesinrockuptibles.fr.

4_111524215

NOTRE AFFAIRE sous la direction de Louise Colcombet et Mathieu Palain

Cette BD-somme et collective revient sur le procès de Mazan en multipliant intelligemment les points de vue, en analysant et en se projetant.



Le visage dessiné de Gisèle Pelicot est seul en couverture. Mais dans ses lunettes se reflètent une foule de gens, celles et ceux présent·es au procès qui s'est déroulé à la cour criminelle du Vaucluse. On peut aussi voir dans ce rassemblement de visages minuscules toutes les personnes qui ont été bouleversées par les viols de Mazan. *Notre affaire* revient sur le procès, sur le courage de Gisèle Pelicot s'opposant au huis clos pour que *"la honte change de camp"*, sur la défense de son ex-mari et le déni des autres accusés.

Le récit précis de l'audience, que l'on doit à la chroniqueuse judiciaire Louise Colcombet et au dessinateur Hippolyte, sert de fil rouge à cette bande dessinée documentaire. Mais comme son titre le martèle, *Notre affaire* reste une œuvre collective. Dirigé par Louise Colcombet et l'écrivain Mathieu Palain, qui partagent ici les rôles de journalistes-scénaristes, ce rassemblement de talents et de spécialistes veut aller au-delà de la sidération collective pour déconstruire, expliquer, commenter, établir des connexions. L'autrice argentine Sole Otero revient ainsi sur l'écho produit par le procès Pelicot dans son pays présidé par le fasciste Javier Milei, tandis que Nine Antico signe des planches douces-amères sur sa réception dans l'Amérique de Trump. La dessinatrice de presse Coco raille, elle, la non-réaction des hommes politiques français.

D'autres chapitres mettant en scène des expert·es donnent des coups de projecteur bienvenus sur les violences subies par une quinzaine d'accusés, sur la soumission chimique, le manque de moyens de la justice, l'évolution du traitement des violences sexuelles dans les médias ou l'inceste – Léa Hybre met en images cette dernière séquence avec beaucoup de délicatesse. Des dessinateurs ont aussi été conviés, comme Sylvain Bordesoules, qui, avec son utilisation impressionniste des couleurs, s'attaque au mythe de la virilité, tandis que Quentin Zuttion passe notamment par la mythologie grecque et Zeus pour illustrer la culture du viol. Bobika, lui, montre son vertige quand, venu découvrir le visage des accusés (et futurs coupables), il se rend compte qu'ils pourraient être n'importe qui… son frère, son père ou ses amis.

Si *Notre affaire* (ré)établit parfois des réalités glaçantes, son sous-titre reste *"une BD de combat et d'espoir"*. Sa dernière partie se consacre ainsi aux solutions, à ce qui a été entrepris pour soigner et reconstruire. Florence Dupré la Tour revient sur la création par Ghada Hatem, à Saint-Denis, de la Maison des femmes pour les victimes d'agressions sexuelles et de viols ; Kokopello réalise un pas de côté en nous emmenant en Suède, et ce détour instructif est symbolisé par Fifi Brindacier, personnage indépendant et féministe créé par la romancière Astrid Lindgren. Avec toute l'énergie graphique qui lui est propre, ses feutres de couleurs et une gouaille qui sent le vécu, Chloé Wary, habituée à signer des BD d'émancipation, nous transporte dans un collège pour un cours d'éducation sexuelle donné à des sixièmes… Sans naïveté, croyons en l'avenir. **Vincent Brunner**



Notre affaire – Une BD de combat et d'espoir sous la direction de **Louise Colcombet** et **Mathieu Palain** (L'Iconoclaste), 336 p., 32 €. En librairie le 28 août.

RANPO AMNESIA de Shintaro Kago et Ranpo Edogawa

En mettant en images plein de fantasmes absurdes, le mangaka rend hommage à un géant de la littérature japonaise.

Dans les rayons de la littérature japonaise, il y a un écrivain dont l'œuvre fantasque stimule de manière durable les mangakas attiré·es par le bizarre et les visions surréalistes. Inspiré lui-même par Edgar Allan Poe ou Arthur Conan Doyle, Ranpo Edogawa (1894-1965) a écrit beaucoup de romans policiers mettant en scène son détective à la Sherlock Holmes, Kogoro Akechi. Mais, avec certains de ses textes comme *La Chenille,* il a aussi impulsé le mouvement de l'ero guro, danse macabre entre érotisme et grotesque.

Avec son collègue Suehiro Maruo, Shintaro Kago *(Dementia 21)* est le mangaka qui a embrassé avec le plus de réussite l'esprit de transgression initié par Ranpo Edogawa. Il le prouve encore avec cette série hommage à l'écrivain, où il remixe de manière originale les références à l'œuvre souvent tordue de son aîné. On suit ici Mayumi, fille de "l'homme aux vingt visages", qui part justement à la recherche de son père, perdu entre ses multiples identités. Pour le dessinateur, ce point de départ sert de magnifique prétexte à une relecture des idées perverses et fascinantes de l'écrivain. Il y a ainsi cette ville divisée en castes où les gens d'en haut sont les voyeur·ses de ceux d'en bas, une autre où les humain·es éprouvent du plaisir à se transformer en chaises. Avec son trait d'une élégance folle, Shintaro Kago rend d'autant plus angoissant cet univers de fantasmes absurdes avec, en guise de feu d'artifice final… une pluie de cadavres. **Vincent Brunner**



Ranpo Amnesia, vol.1 de **Shintaro Kago** et **Ranpo Edogawa** (éditions IMHO), traduit du japonais par **Constant Voisin**, 212 p., 18€. En librairie le 2 septembre.



Shintaro Kago/éditions IMHO

SUPER !
PRÉSENTE

02 septembre 2025
MATT BERNINGER
L'Élysée Montmartre
Paris

13 septembre 2025
LORD HURON
L'Olympia
Paris

13 septembre 2025
GEORGE CLANTON
Petit Bain
Paris

22 septembre 2025
HAPPY MONDAYS
La Bellevilloise
Paris

03 octobre 2025
JOHN GLACIER
Trabendo
Paris

23 octobre 2025
DURAND BERNARR
Trabendo
Paris

27 octobre 2025
PAN AMSTERDAM
Petit Bain
Paris

28 octobre 2025
CURTIS HARDING
L'Olympia
Paris

12 novembre 2025
JADU HEART
La Bellevilloise
Paris

14 novembre 2025
NATION OF LANGUAGE
L'Élysée Montmartre
Paris

17 novembre 2025
FCUKERS
La Bellevilloise
Paris

24 novembre 2025
YUNG LEAN
Zénith Paris
La Villette

29 novembre 2025
WEVAL
CENTQUATRE-PARIS
Paris

01 décembre 2025
SUDAN ARCHIVES
Trianon
Paris

Réservations sur DICE

WWW.SUPERMONAMOUR.COM

Scènes



Messe pour le temps présent

SPECTACLE DU MOIS - SPECTACLE - SPECTACLE -

Avec neuf performeur·ses d'une technicité inouïe, Joris Lacoste crée un *Nexus de l'adoration* d'une drôlerie et d'une singularité réjouissantes, à la lisière du théâtre et de la musique.

Rendre compte d'un spectacle de Joris Lacoste est un véritable défi, car rien ne ressemble à ce qu'il fait. *Terra incognita*. On peut s'en remettre au discours de l'artiste sur son propre travail, mais son abstraction peut rebuter un public non averti, puisqu'il y est régulièrement question de *"la célébration de l'hétérogénéité"*, de *"la variation des régimes de parole"* ou encore de *"la coexistence des niveaux de réalité"*. On ne tiendra jamais rigueur à un·e créateur·rice d'entretenir une approche conceptuelle ou expérimentale, mais celle-ci ne rend pas compte de ce que l'on voit ni de ce que l'on ressent devant ces planches. Contentons-nous donc d'abord de décrire ce drôle d'objet qu'est *Nexus de l'adoration*.

Sur scène, on compte neuf performeur·ses, tout à la fois danseur·ses, comédien·nes et musicien·nes. Les costumes sont du genre extravagant. En justaucorps fluo, certain·es évoquent des profs d'aérobic tout droit sorti·es d'une émission de télé des années 1980. L'un est même en slip, chaussé de bottes cavalières en cuir, chemise ouverte, la barbe taillée au cordeau. Autour, il n'y a pas de décor, mais des instruments de musique : une batterie à cour et une ribambelle de synthés à jardin.

Les spectateurs et spectatrices qui prennent place dans les gradins peuvent les distinguer s'étirer dans l'obscurité, lentement, très lentement, comme des sportif·ves sous anxiolytiques. Des projecteurs aux couleurs bigarrées s'allument et une femme (Daphné Biiga Nwanak) prend la parole. Elle fait le robot (jamais a-t-on vu quelqu'un faire le robot comme elle). S'appropriant une dizaine de voix très différentes les unes des autres, elle s'explique : avec ses acolytes, elle forme une espèce de secte (Nexus de l'adoration) dont l'objectif consiste à célébrer toutes les choses du monde, dans le désordre. Toutes les choses du monde, ou plutôt toutes ces choses que l'on peut désigner par la parole, des objets, des idées, des trucs… Par exemple : *"MacBook Air 13 pouces M2"*, *"été caniculaire"*, *"forfait Sosh sans engagement"*, *"amanite tue-mouches"*. La tâche est sisyphéenne, mais qu'importe : ils et elles se donnent à fond, en chantant (souvent en chœur), en ondulant extatiques comme des teufeur·ses sous ecsta.

Au départ, on rigole. Et jusqu'au bout, d'ailleurs, on rigole. Certain·es racontent des anecdotes abracadabrantesques (une free party dans les thermes de Caracalla notamment, qui mènera à une séance d'*erotic tickling* – pratique BDSM qui consiste à chatouiller son ou sa partenaire). Ensuite, on est hypnotisé·e par la rigueur des performeur·ses : leur synchronicité et la justesse de leurs harmonies vocales. Et puis, au milieu du spectacle, la question que l'on se pose tous·tes est formulée par l'hurluberlu en slip avec une autodérision réjouissante : *"Est-ce que cela, au fond, est vraiment intéressant ?"* Le comédien génial n'aura pas l'inélégance de répondre. On le fera donc à sa place : oui. Mille fois oui. Parce que ces associations incongrues provoquent quelques vertiges existentiels. La quantité de nos inventions, absurdes et aberrantes, témoigne notamment de notre développement exponentiel et mortifère. Aussi prend-on conscience que le propre de notre espèce consiste à évaluer et hiérarchiser en permanence. Sans cela, notre monde se casse la figure, et plus rien n'a de sens. Pourtant, cesser de le faire, le temps d'un spectacle, fait un bien fou. Nous voilà libéré·es par cet ovni qu'est Joris Lacoste.

Igor Hansen-Løve

Nexus de l'adoration, conception, texte, musique, mise en scène et chorégraphie **Joris Lacoste**, avec **Daphné Biiga Nwanak**, **Camille Dagen**, **Flora Duverger**… Au Maillon-Théâtre de Strasbourg (dans le cadre du Festival Musica), les 25 et 26 septembre ; à la M93, Bobigny, du 4 au 7 décembre ; en tournée jusqu'en avril 2026.

Christophe Raynaud de Lage/Festival d'Avignon

HONDA ROMANCE de Vimala Pons

L'artiste pluridisciplinaire fusionne performance, voix et *"luttes joyeuses"* dans un space opera de notre temps, épaulée par neuf solistes chanteurs et chanteuses.

On avait quitté Vimala Pons un véhicule sur la tête. Deux ans après *Le Périmètre de Denver,* solo renversant, la voilà qui remet ça. Cette fois, un satellite semble l'avoir clouée au sol. Fidèle à son art funambule, elle est Atlaste, version féminisée d'Atlas, et entend réécrire les mythologies pour un siècle, le nôtre, en quête de sens. *Honda romance*, opus de saison, fusionne performance, voix, audace. *"Dans ma façon de faire, il y a des intuitions que je ne remets pas en question. Comme porter une voiture ou un rocher sur la tête,* lâche Vimala Pons, rencontrée à la Comédie de Genève en amont de la création. *Après, il y a un travail d'écriture où je vais affiner, trouver. Et à ce moment-là, je comprends le pourquoi de cette idée, comment j'y suis arrivée. Cet exercice au cours des répétitions permet de mettre en tension les intentions."*

De nos jours (notes on the circus) du collectif Ivan Mosjoukine avait des allures de carnet de notes, *Grande* flirtait avec l'idée du cabaret et ses numéros. *Honda romance* sera, qui sait, un *"chaos mental"*, pour reprendre les mots de sa créatrice. *"La romance du titre est un genre musical à part avec un aspect pop et simple. Je me suis rendu compte après coup que cela correspondait à ce nouveau projet."* Soit un opéra des corps pour neuf solistes chanteur·ses aux côtés de Vimala. Et une partition sur laquelle se sont penché·es Rebeka Warrior et le fidèle Tsirihaka Harrivel.
Leur apport donne au spectacle une tonalité inédite, pas si éloignée des grandes heures de la musique répétitive américaine. Pourtant, la partition de *Honda romance* ne ressemble à rien de connu dans l'univers de Vimala Pons. Fini le "bricolage", place aux harmonies ambitieuses, aux voix célestes. "Honda romance *est construit en trois temps : les deux premiers volets amènent au troisième, un chœur."* Se joue au plateau un ballet de gestes, les chanteur·ses ne cessant d'apparaître et de disparaître derrière les rideaux. Fidèle à son approche, *"les émotions en rupture"*, Vimala Pons les guide dans un parcours de solitudes. Colère, envie de gagner, peine, peur. *"Les émotions sont sans doute ce qui ne pourra jamais être mis en jeu par l'I.A. L'émotion est une épreuve physique. Elles sont pourtant au cœur de tout, on essaye de les monétiser sur les réseaux sociaux, les politiques ne cessent d'en jouer"*, reprend la créatrice. Sous nos yeux, les déplacements sont millimétrés, chaque interprète devant compter ses pas autant que ses notes. L'effet est hypnotique. Et n'est pas sans rappeler *Umwelt,* pièce majeure de Maguy Marin. Invité·e à observer une seconde fois, depuis les coulisses, cette chorégraphie, on ne s'en est toujours pas remis·e. Pour *Honda romance,* Vimala Pons a mené des recherches sur les réactions du cerveau. Sans oublier de jeter ses influences dans un grand mix, du documentaire *Paris Is Burning* à Adam Sandler ou Sénèque : *"Je ne suis pas dans la dénonciation. Je cherche à inventer des luttes joyeuses."*

Philippe Noisette



Vimala Pons

Honda romance de **Vimala Pons**, collaboration conception, mise en scène et composition musicale **Tsirihaka Harrivel**, composition musicale du chœur **Rebeka Warrior**, composition musicale du satellite **DMRA**.
À la Comédie de Genève, du 23 au 28 septembre ; à la MC2 Grenoble, les 2 et 3 octobre ; à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris, du 14 au 26 octobre ; en tournée jusqu'au 13 décembre.



MARIUS par Joël Pommerat

Un geste radical élaboré en prison, qui conjugue en une même vibration mélancolie, humour et amour fou.

On imagine ce qu'a pu avoir d'évocateur cet irrésistible appel vers un ailleurs lointain lorsque Joël Pommerat a répété et présenté pour la première fois *Marius* d'après Marcel Pagnol. C'était en 2017 entre les barreaux de la maison centrale d'Arles, joué par des détenus, dont Jean Ruimi, celui par qui toute l'aventure a commencé, et une actrice de la compagnie Louis Brouillard. Sans trahir l'œuvre-culte de Marcel Pagnol, la réécriture qu'en propose Joël Pommerat, forgée avec les comédiens, désormais libérés pour une partie d'entre eux, a quitté les murs de la prison et tourne dans les théâtres. De Jean Ruimi, impétueux dans le rôle de César, à Michel Galera, taciturne à souhait dans celui de Marius, et Ange Melenyk, impayable en Escartefigue, bête à cornes parmi les emplumés, la complicité est réelle, forgée dans le feu des improvisations. À leurs côtés, l'actrice Élise Douyère donne à Fanny une détermination farouche et fragile que seul l'amour peut soutenir et Bernard Traversa campe un Panisse épatant en nanti décomplexé et coureur invétéré. Toujours de passage et messagers du changement, Redwane Rajel (Piquoiseau, l'ami pourvoyeur de départs), Damien Baudry (en fada fort en gueule) et Ludovic Vélon (en douanier impavide) complètent avec bonheur cette troupe au sommet. **Fabienne Arvers**

Marius, une création théâtrale de **Joël Pommerat**, librement inspirée de la pièce de **Marcel Pagnol**, avec **Jean Ruimi**, **Michel Galera**, **Élise Douyère**… Au Théâtre du Rond-Point, Paris, du 18 au 28 septembre ; au Théâtre du Passage, Neuchâtel, les 22 et 23 octobre ; en tournée jusqu'en juin 2026.

Agathe Pommerat

Collections du macLYON et du MoCAB, Belgrade

Histoires personnelles Réalités politiques

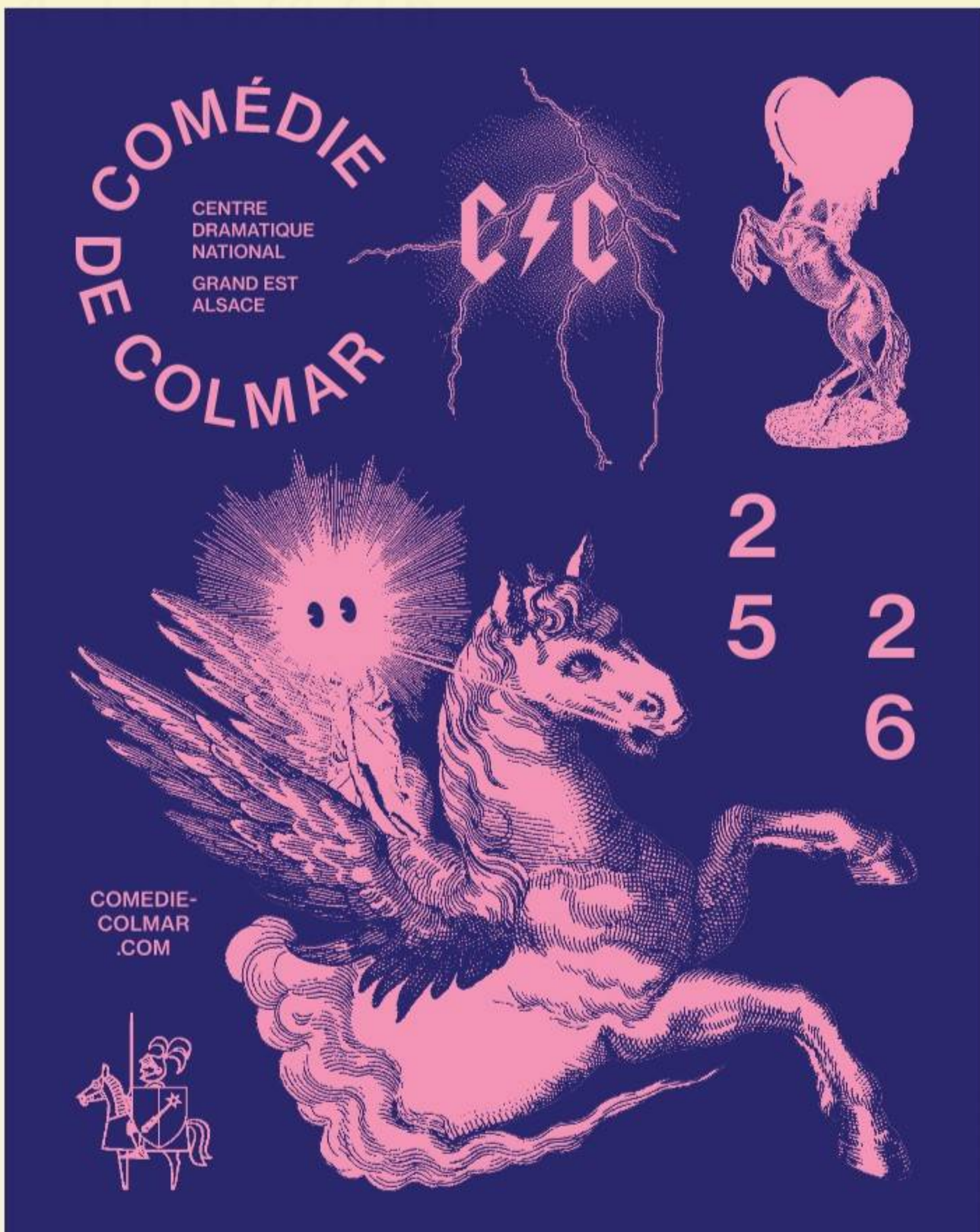


Du 19 septembre 2025 au 4 janvier 2026

macLYON

Tuomo Manninen, *Motorcycle Repair Shop Kathmandu*, 1995. Collection macLYON. Courtesy de l'artiste. Reproduction photographique : Blaise Adilon

VILLE DE LYON · MINISTÈRE DE LA CULTURE · Le Monde · Les Inrockuptibles · Télérama · BeauxArts · Cityz





Ainsi l'animal et nous

Le Fonds Leclerc de Landerneau met en lumière la sensibilité de l'histoire de l'art au monde animal, grâce à un parcours particulièrement riche et dense.

Marina Abramović © Adagp, Paris 2025



←
Portrait with Scorpion (Open Eyes) de Marina Abramović (2005).

Une mouche se pose sur le sein, puis sur le pied, puis sur la vulve d'une femme nue endormie : Yoko Ono filme en plan serré le vol de la mouche attirée par l'épiderme de ce corps alangui. Avec sa vidéo réalisée en 1970, *Fly*, l'artiste du mouvement Fluxus s'attache à une forme de rencontre, quasi sensuelle, entre l'animal et l'humain. Joseph Beuys, dans son mythique film *I Like America and America Likes Me* (1974), où il cohabite pendant trois jours avec un coyote, raconte lui aussi ce qui se joue entre eux et nous, pour reprendre le titre d'une autre célèbre installation d'Annette Messager, qui suspend à des fils des animaux naturalisés à tête de peluche, installés sur des miroirs (*Eux et nous, nous et eux*, 2000).
À deux pas de ces mouches, coyotes et peluches, un gorille apeuré se cache discrètement sous un bureau au cœur d'une installation troublante de Ryan Gander (*School of Languages,* 2023).
À la mesure de ces pièces saisissantes, entre effusion et effroi, la majorité des œuvres présentes dans l'exposition *Animal!?* au Fonds Leclerc à Landerneau, réunies par le commissaire Christian Alandete, plongent les visiteur·ses dans les plis et les gestes du monde animal pour mesurer combien l'histoire de l'art, depuis ses prémices avec l'art pariétal jusqu'aux avant-gardes de l'art contemporain, n'a cessé d'être obsédée par lui. *"Il y a fort à penser que l'art s'origine dans le désir de représenter l'animal"*, estime Alandete, qui propose ici de circuler entre les époques et entre les multiples façons qu'envisagent les artistes de représenter l'expérience de la rencontre animale, de la peinture animalière des XVIII[e] et XIX[e] siècles (Alexandre-François Desportes, Rosa Bonheur…) aux mythologies incarnées ici par la sublime toile de Paul Véronèse *Léda et le Cygne*, jusqu'aux œuvres contemporaines d'Ana Mendieta, Louise Bourgeois, Marina Abramović, Edi Dubien, Douglas Gordon, Charles Fréger, Huang Yong Ping, Birgit Jürgenssen ou Mika Rottenberg…
Le parcours, d'une densité impressionnante (130 artistes dont une majeure partie d'œuvres-clés, prêtées par des musées prestigieux comme le Louvre, la Tate Modern ou Orsay, dont *La Petite Danseuse de quatorze ans* de Degas, qualifiée de "guenon en tutu" par Joris-Karl Huysmans, est considérée comme la première sculpture moderne), souligne comment les révolutions esthétiques se greffent souvent à la question animale. Par exemple, le critique d'art Louis Vauxcelles dénonce en 1905 chez Matisse *"Donatello chez les fauves"*, soit un art de sauvage ; un stigmate que se réapproprie alors le peintre avec le courant fauviste, qui révolutionne l'art moderne.
Tirant plusieurs fils à la fois, tant son récit se veut ambitieux, le parcours pose des questions passionnantes au croisement de l'art et des idées, dans un contrepoint précieux à la révolution philosophique en cours depuis trente ans. D'Élisabeth de Fontenay à Donna Haraway, les penseur·ses contemporain·es ont mis fin à la grande séparation entre l'humain et l'animal et nous ont appris, avec de multiples nuances scientifiques, que le "propre" de l'homme n'est plus une évidence et qu'il nous faut renoncer à notre tradition anthropocentrique.
Or, si le monde de la pensée se penche de manière compulsive sur le règne animal et sur ce qu'il nous dit en miroir de l'espèce humaine, le monde de l'art n'a cessé, sans le proclamer haut et fort, de questionner ce partage par le langage formel. Les artistes contemporain·es n'ont pas attendu les philosophes pour jouer de la porosité et de l'ambivalence entre nous et les animaux au sein du monde vivant, pour admettre qu'ils sont des sujets au même titre que nous (*"l'animal que donc je suis"*, a écrit Derrida).
Certain·es artistes estiment même que l'animal est un artiste comme les autres, comme le peintre surréaliste Desmond Morris, qui a entraîné un chimpanzé, Congo, à réaliser des toiles abstraites convaincantes dans les années 1960.
À travers ce voyage stimulant dans l'histoire de la peinture, du cinéma (*L'Enfant sauvage* de Truffaut, *Elephant Man* de Lynch, *Peau d'Âne* de Demy…), de la photographie, de la sculpture et même de YouTube, dont la toute première vidéo *"Me at the zoo"* lança l'histoire des réseaux sociaux, le parcours illustre combien la sensibilité à la question animale, sinon à sa cause, a trouvé dans les formes esthétiques le lieu accompli d'une vitalité sans cesse renouvelée. **Jean-Marie Durand**

Animal!? au Fonds Hélène & Édouard Leclerc pour la Culture, Landerneau, jusqu'au 2 novembre.

SUR UN OS de Françoise Pétrovitch

Avec son art tendre et expressif, la plasticienne française met en scène les tourments adolescents pour mieux exorciser le désespoir du monde.

S'absenter, Verbe aimer – Verbe rompre… Les titres des expositions de Françoise Pétrovitch traduisent depuis des années les mouvements de vies fragmentées dont sa peinture se fait l'écho indicible. Il y a quelque chose qui cloche dans la vie et dans ses toiles qui la captent, comme on dit qu'il y a un os quand plus rien ne roule. Sa nouvelle exposition au Mo.Co, précisément intitulée *Sur un os*, démontre dans une amplitude de gestes et de médiums (peinture, vidéo, sculpture, dessin) combien son œuvre semble happée par le désir de saisir non pas l'origine, mais l'effet des moments troubles que traverse la jeunesse en proie aux doutes et aux rêves.

Sur les deux étages du musée, les vastes volumes des plateaux font honneur à la puissance de ses grandes toiles, mais aussi de ses premiers petits dessins, de ses sculptures en bronze et de ses céramiques, réalisées entre 1994 et aujourd'hui. Le parcours, non chronologique, révèle ici combien son travail, démarré dans les années 1990, se déploie dans une parfaite continuité sur la durée, tant on y devine une somme de télescopages et de correspondances depuis ses broderies sur toile, ses dessins, ses collages, ses cartes postales, où elle joue avec les mots, jusqu'à sa série de portraits désaturés d'adolescent·es androgynes au visage blanchi.

Répondant à l'invitation de Rahmouna Boutayeb et Numa Hambursin, la peintre s'attache à la question de la métamorphose, autant celle du papillon dans son installation vidéo sur cinq écrans en voilage que celle des adolescent·es qui peuplent de leurs secrets intérieurs les paysages de sa peinture expressive. Dans des variations chromatiques magistrales, entre tons vifs et gris colorés, entre bleu plein et jaune délavé, ses toiles saisissent le regard des visiteur·ses en les laissant en suspens quant à la compréhension de ce qui s'y joue vraiment (l'espérance, l'angoisse ?). La mélancolie apparente de ses visages et de ses corps abandonnés n'écrase jamais la douceur de ses traits esquissés et l'intensité de ses couleurs étincelantes.

Une forme de tendresse semble envelopper la violence du monde, comme si la peinture protégeait par elle-même du désespoir. Contempler une toile de Françoise Pétrovitch revient à s'égarer et penser en même temps, à saisir l'épaisseur des secrets cachés dans l'opacité des regards qui ne cessent de traverser ses scènes banales de vies d'adolescent·es évanescent·es, tête baissée, les yeux fermés, parfois ouverts, avec plus ou moins d'éclat. La répétition des scènes de jeunes allongé·es sur le sol, écrasé·es par la vie, suggère aussi l'idée d'une communauté d'affects partagés. Seul·es, oui, mais ensemble. C'est pourquoi rien n'est désespérant malgré les os ; d'ailleurs, la dernière salle, pleine de sculptures en bronze, dévoile une petite fille en équilibre sur un fémur d'ogre, comme le signe d'un renversement de la puissance. Les filles résistent aux ogres, comme les adolescent·es s'accrochent à leurs rêves. **Jean-Marie Durand**

Sur un os de **Françoise Pétrovitch** au Mo.Co, Montpellier, jusqu'au 2 novembre.



↓ *Sans titre* (2024).

Courtesy Semiose, Paris. Photo : Pauline Assathiany © Adagp, Paris, 2025



←
La Poêle des 17 de Manufrance
de la série *Objets de grève*
de Jean-Luc Moulène
(1999).

L'INVENTION DU QUOTIDIEN au Capc, Bordeaux

Trente artistes s'amusent à détourner les normes et les manières d'être au monde : un manifeste vibrant de la ruse et du bricolage.

Dans son texte publié en 1980, *L'Invention du quotidien,* le philosophe Michel de Certeau mobilisait des notions essentielles, comme la ruse, la dérive, le détournement, le piratage, souvent proches du situationnisme, pour défendre l'idée que l'homme ordinaire pouvait s'opposer à *"la Raison technicienne"* en s'appropriant le quotidien grâce aux arts de faire, à des tactiques malignes de résistance.
Marquée par cette lecture, Sandra Patron, directrice du Capc, a invité trente artistes à travailler autour de cette idée.
Invité·es à inventer, tous·tes ont facilement joué le jeu, tant, comme le souligne la commissaire, ils et elles *"s'intéressent à des objets et outils communs qu'ils détournent et se réapproprient, à des matériaux fragiles et instables, à des situations précaires, à des lieux en mutation, à des formes de travail sous-valorisé".*
Le parcours démontre la vélocité de gestes animés par la volonté de *"collecter, recycler, réemployer, transformer, collaborer, réparer, emprunter, pirater, enquêter".*
Adepte des gestes discrets et absurdes, Francis Alÿs, en poussant dans les rues de Mexico un bloc de glace fondant sous le soleil *(Paradox of Praxis 1),* suggère que *"parfois, faire quelque chose revient vraiment à ne rien faire"* et que, surtout, réenchanter le quotidien pousse à en subvertir les règles. Anri Sala, dans sa vidéo *Dammi i colori* (2003), plongée dans les rues de Tirana dont le maire a décidé de colorer les façades grises pour la réhabiliter, filme l'émergence d'une utopie urbaine incarnée par la couleur.
La présence de pièces emblématiques de ces trente dernières années se mêle à une somme d'œuvres d'aujourd'hui, qui cherchent à dérégler nos manières d'être au monde. La folle somme des gestes artistiques oscille ici entre le parasitage de l'architecture (le jardin de Wilfrid Almendra), la poésie performative (l'invitation à échapper aux normes des villes de Klara Lidén), l'écoute subversive (le jukebox de Ruth Ewan qui dévoile les chansons qui changent le monde), le bricolage (les incroyables sculptures de Yuko Mohri, qui s'inspire des ruses dans les stations de métro de Tokyo pour stopper les fuites d'eau et propose une version bordelaise de ses inventions pleine de seaux, bâches et parapluies)…
À ce florilège de rafistolages et de raccommodages, le parcours ajoute une dimension militante et utopiste bouleversante, à l'instar de la série d'images de l'artiste indienne Shilpa Gupta, qui propose à des passant·es de marcher dans la rue avec un ballon sur lequel est inscrit un rêve, *"je veux vivre sans peur"*, ou de la vidéo d'Oliver Hardt *(Protest|Architecture),* qui consigne des mouvements de protestation dans le monde entier, entre 1968 et 2023, visant à occuper des espaces publics, vivre dans des structures temporaires, résister aux expulsions…
Entre éruption et discrétion, entre soulèvements collectifs et micro-gestes ouvrant des brèches dans l'ordre normé des choses, *L'Invention du quotidien* soutient l'idée que l'art, lorsqu'il se rend attentif à l'inventivité et au renversement des normes sociales, a de l'énergie à revendre. Grâce à lui, l'invention des possibles nous tend les bras et nous capte les yeux. **Jean-Marie Durand**

L'Invention du quotidien au Capc, musée d'art contemporain de Bordeaux, jusqu'au 4 janvier.

Collection Frac Île-de-France © Adagp, Paris.

THE VIRGIN SUICIDES par Corinne Day

Sur le tournage du premier film de Sofia Coppola s'est jouée la renaissance de la sulfureuse photographe britannique.

Certains livres portent en eux une histoire secrète, un sous-texte invisible qui en fait le sel. Sous le calme des images, le tumulte de leur gestation. Ainsi du récent album des photos de tournage de *Virgin Suicides,* que Sofia Coppola a fait publier au début de l'été, vingt-cinq ans après la sortie de son premier film qui l'inscrivit durablement dans l'imaginaire de la pop culture.

La petite histoire veut que les négatifs originaux aient été oubliés dans les archives de la boîte de production. Ils n'étaient pas perdus, non : certaines images avaient même servi à produire un très chic faux magazine consacré au film, aujourd'hui introuvable. Mais depuis vingt-cinq ans, ils prenaient la poussière. En cherchant de la matière pour la ressortie du film, Sofia Coppola a voulu les faire renaître. Elle a eu raison : ce sont là des photos magnifiquement ordonnées, qui s'imposent comme le prolongement naturel de son œuvre. Des photos presque étrangement débarrassées du chaos du tournage pour ne garder qu'un parfum d'éternel.

Ces photos, pourtant, peuvent surprendre quand on sait qu'elles sont signées Corinne Day. Ce nom ne vous dit peut-être rien, mais la photographe, tout au long des années 1990, a révolutionné la presse mode anglaise. Ancienne mannequin, elle est à peine plus âgée que ses modèles quand elle se met à travailler pour *The Face*. Pour le numéro de juillet 1990, consacré au *"3rd Summer of Love"*, elle crée une série mode presque sans vêtements, en noir et blanc qui plus est (pour un numéro d'été !), shootée sur une plage glaciale d'Angleterre, avec pour mannequin une gamine de 15 ans dont aucune agence ne veut entendre parler : Kate Moss, qui va tout bousculer cet été-là.

La couverture du magazine changera l'esthétique de la photo de mode pour les cinq ou six ans à venir. Chaque mois, Day casse un peu plus les codes, jusqu'à signer des unes de *Vogue* : elle y invente l'esthétique héroïne chic, détournant en une version supposément glamour l'effondrement poudreux jusque-là réservé aux rockeurs, de Johnny Thunders à Spiritualized.

Pour la jeune Sofia Coppola, qui vit sa post-adolescence dans une ferme chic de Californie, les images de Corinne Day partagées depuis Londres ont une excitante odeur de soufre. En 1998, sur le plateau de *Virgin Suicides,* la cinéaste impose à la production de commander à la photographe, qu'elle n'a jamais rencontrée, des prises de vue sur quelques jours de tournage. Coppola ne sait pas dans quelle situation économique se trouve alors Day : depuis des mois, une campagne virulente exige que la mode en finisse avec la représentation valorisante de la drogue – même le président Clinton s'implique dans le débat. En une saison, Corinne Day ne travaille plus, son esthétique est honnie, elle est physiquement fragile et lutte elle aussi pour se désintoxiquer. On la disait difficile, irascible ; lorsqu'elle arrive sur le tournage, elle noue une amitié avec les héroïnes du film, jusqu'à se fondre parmi les sœurs Lisbon. Sofia Coppola raconte que les technicien·nes la confondaient avec les actrices. Le résultat est loin de ses images camées, sales, brutales ; là, tout n'est que douceur et évanescence.



On pourrait se dire que Corinne Day s'est effacée derrière la commande, derrière le film, sa lumière, ses lucioles, jusqu'à s'oublier. Mais c'est une erreur. Il y avait là un enjeu vital : recommencer. Revivre. Se refaire une virginité. **Philippe Azoury**

The Virgin Suicides par **Corinne Day** et **Sofia Coppola** (Mack/"Important Flowers"), 88 p., 45 €. En librairie.

↓
Therese, Mary et Lux Lisbon, trois des sœurs Lisbon de *Virgin Suicides* (Leslie Hayman, Andrea Joy Cook et Kirsten Dunst).



Corinne Day, from *The Virgin Suicides* (Mack, 2025) © Corinne Day Estate

MAC VAL

Forever young

Le musée où l'avenir a déjà commencé – Musée d'art contemporain du Val-de-Marne – 20 ANS MAC VAL 20 ANS

Exposition collective
14.06.25–04.01.26

MAC VAL – Musée d'art contemporain du Val-de-Marne – Vitry-sur-Seine

Val de Marne Le Département

MINISTÈRE DE LA CULTURE

radio nova

Les Inrockuptibles

PARIS PREMIÈRE

Slash

macval.fr

HISTOIRE SECRÈTE DE LA FRENCH TOUCH de Matthieu Culleron et Stéphane Jourdain

Largement réactivé lors des J.O. de Paris 2024, le mouvement électronique qui a submergé le monde musical en plusieurs vagues fait l'objet d'un riche documentaire, forcément sonore.

Pour les 30 ans de la sortie du single *Da Funk*, choisi par Matthieu Culleron et Stéphane Jourdain pour dater l'année zéro de la French Touch (mouvement électronique porté par Daft Punk, Justice ou Étienne de Crécy), le duo de journalistes consacre une passionnante série au courant qui a placé la France au centre du monde de la musique.

Pour une fois, l'accroche *"histoire secrète"* n'a rien de galvaudée. En douze épisodes, pour moitié consacrés à Daft Punk, le panel de témoins interrogés, la richesse des anecdotes et des archives ainsi que la restitution des ambiances des premières raves impressionnent.

On y entend ainsi Serge Nicolas, graphiste de la pochette du premier album de Daft Punk, le mythique *Homework*. Les auteurs du podcast ont même retrouvé le surveillant du lycée que fréquentaient Thomas Bangalter et Guy-Manuel de Homem-Christo, mais aussi le manager de leur premier groupe, le très rock Darlin', démonté en 1993 par un critique de *Melody Maker* qui le qualifiait de *"daft punky trash"*. Daft Punk était né.

Si la mémoire vivante de la French Touch, l'inusable Pedro Winter, déjà omniprésent dans *Made in France*, la super série consacrée à DJ Mehdi (toujours visible sur arte.tv), sert de fil rouge entre les épisodes, on y entend aussi beaucoup David Blot de Radio Nova et presque tous·tes les acteur·rices de l'époque. Car après le raz de marée mondial que constitue *Homework*, d'autres artistes français se jettent dans la brèche : Étienne de Crécy, Cassius, Bob Sinclar, Stardust, Kavinsky, Modjo, Philippe Zdar, Air, DJ Falcon, Demon, Alan Braxe et bien sûr Justice, groupe dont l'importance dans la French Touch est de notre point de vue minimisée dans le podcast. Sur les douze épisodes, qui s'étendent des débuts du mouvement à son héritage en passant par son apogée et son déclin, seule la moitié d'un s'intéresse à Justice, pourtant seul héritier crédible de Daft Punk – si ce n'est par son génie, du moins par sa popularité. Le travail du temps a fait que le duo, séparé en 2021, incarne le plus la French Touch. Comme le dit Pedro Winter en introduction du premier épisode : *"À la fin, c'est Daft Punk qui gagne."* **Bruno Deruisseau**



↗ Daft Punk à Paris, en 2001.

Histoire secrète de la French Touch de **Matthieu Culleron** et **Stéphane Jourdain**, réalisé par **Stéphane Le Guennec, Josepha Le Brun** et **Riyad Cairat**. Sur France Inter.

Les 5 autres pistes du mois

→ *Où sont passés les Invaders ?* sur RTS
Quentin Bohlen, journaliste fan de street art, enquête sur la disparition des célèbres mosaïques d'Invader à Genève. Vol, vandalisme, nettoyage par la ville ou vengeance personnelle ? Une affaire à suivre...

→ *Erik Satie, musicien du silence* sur la RTBF
Pour le centenaire de la mort du compositeur français, cette fiction écrite par Axelle Thiry raconte en 5 épisodes la vie et l'œuvre de l'auteur des *Gymnopédies*, cette musique qui *"vient se poser sur le silence comme des gouttes de lumière"*.

→ *La Fabrique du mensonge* sur France Télévisions
Dérivé du documentaire d'Elsa Guiol et Arnaud Lievin, ce podcast explore la façon dont les fake news se propagent via des agents secrets d'un nouveau genre, notamment à la solde de la Russie de Poutine.

→ *Le Procès Harelle* sur Nouvelles Écoutes
Une reconstitution immersive très réussie à partir des comptes rendus d'audience du procès de Florianne Harelle, accusée du meurtre de son concubin violent, et qui vous place dans la peau des juré·es. Intense.

→ *Coccinelle (1931-2006), reine des cabarets* sur France Culture
Spécialiste des histoires LGBTQIA+, Camille Desombre nous offre cette fois un portrait touchant et riche de Coccinelle, danseuse, actrice et pionnière des combats pour les droits des personnes trans en France dès les années 1950-1960.

Mick Hutson/Redferns/Getty Images

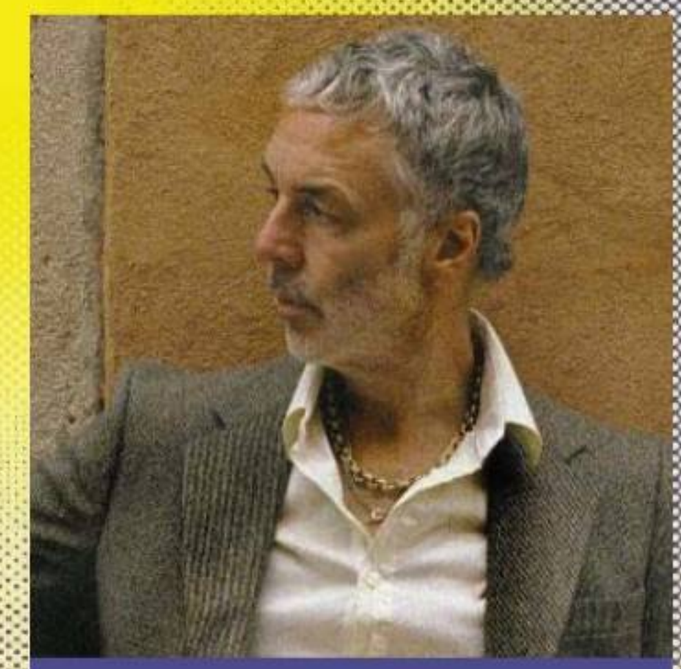
TALENTBOUTIQUE
Présente à Paris



BLACK COUNTRY, NEW ROAD
09 OCT 2025
CASINO DE PARIS*



KOKOROKO
07 NOV 2025
CIRQUE D'HIVER



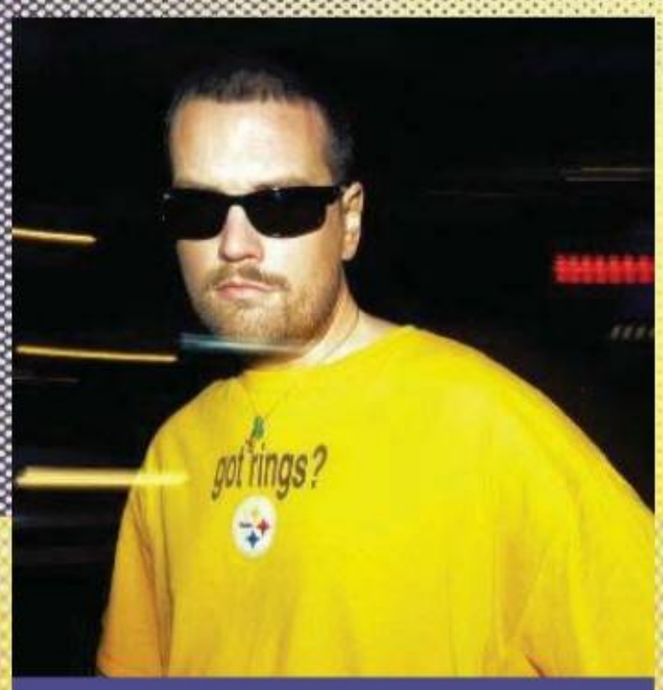
BAXTER DURY
04 DEC 2025
SALLE PLEYEL*



YOA
29 & 30 JANV 2026
SALLE PLEYEL*



MAGDALENA BAY
17 FEV 2026
SALLE PLEYEL



MYD LIVE
19 FEV 2026
ZÉNITH PARIS*

I AM ROZE
11 & 12 SEPT 2025 L'ARCHIPEL

MULATU ASTATKE
23 SEPT 2025 SALLE PLEYEL

LA MARCHE BLEUE
DU 08 AU 31 OCT 2025 LE 13E ART

BOLDEN.
09 OCT 2025 LE TRABENDO

DEKI ALEM
04 NOV 2025 LA MAROQUINERIE

DANIEL AVERY LIVE
06 NOV 2025 LA GAÎTÉ LYRIQUE

BENNY SINGS
26 NOV 2025 L'ALHAMBRA

YELLE 20TH ANNIVERSARY
28 NOV 2025 CENTQUATRE

FROST CHILDREN
11 DEC 2025 LE TRABENDO

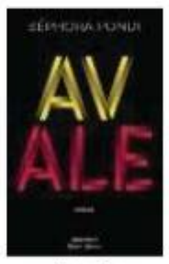
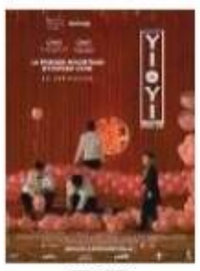
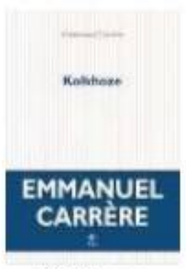
ARC DE SOLEIL
21 JANV 2026 LE BATACLAN

* EN TOURNÉE EN FRANCE

Infos et billetterie : Talentboutique.fr

CE QU'IL FAUT
ÉCOUTER, VOIR & LIRE
CE MOIS-CI.

LES INROCKS D'OR

	MUSIQUES	CINÉMAS	SÉRIES	LIVRES	SCÈNES	ARTS
1	 *Essex Honey* de Blood Orange	 *Valeur sentimentale* de Joachim Trier	 *Too Much* de Lena Dunham (Netflix)	 *Avale* de Séphora Pondi (Grasset)	 *Faustus in Africa!* de William Kentridge et Handspring Puppet Company, Théâtre de la Ville, Paris, du 11 au 19 septembre	 *Wolfgang Tillmans. Rien ne nous y préparait – Tout nous y préparait,* Centre Pompidou, Paris, jusqu'au 22 septembre
2	*Labyrinthe* de Feu ! Chatterton	 *Miroirs No.3* de Christian Petzold	 *Sandman,* saison 2 d'Allan Heinberg (Netflix)	 *Tu cherches quoi ?* d'Adrien Le Bot (Allia/"Petite Collection")	 *Affaires familiales* d'Émilie Rousset, Théâtre de la Bastille, Paris, du 19 septembre au 3 octobre	 *Clinamen* de Céleste Boursier-Mougenot, Bourse de Commerce, Paris, jusqu'au 21 septembre
3	 *Who Is the Sky?* de David Byrne	 *Le Rire et le Couteau* de Pedro Pinho	 *Alien: Earth* de Noah Hawley (Disney+)	 *La Collision* de Paul Gasnier (Gallimard)	 *Le Passé,* mise en scène Julien Gosselin, Odéon - Théâtre de l'Europe, Paris, du 13 septembre au 4 octobre	 *Vertigo,* Villa Carmignac, Porquerolles, jusqu'au 2 novembre
4	 *Paris amour* de Keren Ann	 *Sorry, Baby* d'Eva Victor	 *The Bear,* saison 4 de Christopher Storer et Joanna Calo (Disney+)	 *Au grand jamais* de Jakuta Alikavazovic (Gallimard/"Blanche")	 *Chœur des amants* de Tiago Rodrigues, Théâtre des Bouffes du Nord, Paris, du 23 au 27 septembre	 David Armstrong, LUMA Arles, Arles, jusqu'au 5 octobre
5	 *Loved* de Parcels	 *Yi Yi* d'Edward Yang	 *Dexter: Resurrection* de Clyde Phillips (Canal+)	 *Kolkhoze* d'Emmanuel Carrère (P.O.L)	 *La guerre n'a pas un visage de femme* de Julie Deliquet, Théâtre Gérard-Philipe, Saint-Denis, du 24 septembre au 17 octobre	 *Animal!?,* Fonds Hélène & Édouard Leclerc pour la Culture, Landerneau, jusqu'au 2 novembre

Ana Blumenkron/Netflix · Patrick Brown/FX · Ed Miller/Netflix · Martin Argyroglo

METRONUM

WOMEN
METRONUM ACADEMY FESTIVAL #5

26 — 28 sept 2025



26.09 DRACA - Ô Guerillères Avec LUCIE ANTUNES, ANNA MOUGLALIS, P.R2B, THÉODORA DELILEZ et NARUMI HERISSON + Générique Mardi 26.09 Clubbing WMA Avec BARBARA BUTCH + Belladonna + Dune 27.09 ANA TIJOUX invite LA CHICA & BIA FERREIRA + Julia Pertuy 28.09 NINA COERN invite ANGÉLIQUE KIDJO & LAURA CAHEN + Kelyboy

lemetronum.fr

LD-22-838L - SPL Le Metronum - RCS Toulouse - SIREN 907 828 933 - Mise en page : Marie-Pierre Ortner - Illustration et tirage : Aurélia Durand

L'ABÉCÉDAIRE DE SALOMÉ LAHOCHE

A

COMME "APPARTEMENT"

AFIN DE PARACHEVER MON DESTIN DE BOURGEOISE BOHÈME, J'AI EMMÉNAGÉ À PARIS IL Y A UN MOIS.

ENFIN, JE DIS "PARIS" PLUTÔT POUR ME FAIRE PLAISIR, PARCE QU'EN RÉALITÉ JE SUIS À BAGNOLET

QUAND ON CHERCHE UN APPARTEMENT, ON A QUELQUES CRITÈRES:

JE VOUDRAIS UNE BAIGNOIRE

DU PARQUET

IDÉALEMENT 6 OU 7 MÈTRES DE HAUTEUR SOUS PLAFOND

UN EXTÉRIEUR

PAS DE VIS À VIS

ET UN HÉLIPORT SUR LE TOIT.

HMM. ET QUEL EST VOTRE BUDGET?

DOUZE EUROS.

PAR MOIS?

PAR AN.

JE PEUX VOUS LOUER UNE FLAQUE D'EAU DANS LE 92.

ALORS, QUAND ON N'EST PAS ENFANT DE PROPRIÉTAIRE, BIEN SOUVENT, IL FAUT REVOIR SES AMBITIONS À LA BAISSE.

COMME VOUS LE VOYEZ, LA SALLE DE BAIN EST UN PEU ÉTROITE, IL FAUT SEULEMENT ESCALADER LE LAVABO POUR ALLER FAIRE PIPI.

L'APPARTEMENT EST EN CLASSE ÉNERGÉTIQUE "R", DONC IL FAUDRA COMPTER QUELQUE TROIS MILLE EUROS DE CHARGES POUR NE PAS ENTRAVER LA CROISSANCE DES CHAMPIGNONS QUI POUSSENT SUR LES MURS.

ÉGALEMENT, LE SALON EST SUR LE PALIER.

JE PRENDS!!

ENSUITE, IL FAUT LITTÉRALEMENT SUPPLIER DES GENS DONT LE SEUL MÉRITE DANS LA VIE EST QUE LEURS PARENTS ONT ACHETÉ DE L'IMMOBILIER POUR UNE BOUCHÉE DE PAIN DANS LES ANNÉES 60 DE BIEN VOULOIR NOUS LOUER LEUR TAUDIS À PRIX D'OR.

AH VOUS ÊTES "AUTRICE DE BD"? IL VA ME FALLOIR UNE QUARANTAINE DE GARANTS.

SVP! JE VOUS PAIERAI UN AN DE LOYER D'AVANCE! MES ANCÊTRES SONT FONCTIONNAIRES DEPUIS SIX GÉNÉRATIONS!

VRAIMENT LES RENTIERS, QUAND ON VIENDRA METTRE VOS TÊTES SUR DES PIQUES, JE REPRENDRAI DEUX FOIS DES NOUILLES.

OH NON LA TUILE

J'AVAIS MÊME PAS FINI DE RÉNOVER MA MAISON SUR L'ÎLE DE RÉ

CHEH!

POUR FINIR, UNE FOIS LE BAIL SIGNÉ, IL EST D'USAGE DE S'AUTOCONGRATULER D'AVOIR FAIT UNE TELLE AFFAIRE.

OMG JE N'EN CROIS PAS MA CHANCE!!!!

MOI PAR EXEMPLE, MON PLUS GROS FLEX, C'EST D'AVOIR TROUVÉ UN APPARTEMENT AVEC JARDIN.

UN EXTÉRIEUR! À PARIS!

C'EST TOUT BONNEMENT FABULEUX !!!

ET C'EST VRAI QUE J'AI DRÔLEMENT BIEN FAIT DE LE PRENDRE, CE PUTAIN DE JARDIN, CAR TOUS LES JOURS DEPUIS LORS:

RRRRDOLBM

KRAK

PUTAINGUE

J'AURAIS MIEUX FAIT D'ALLER À MARSEILLE



PARTEZ POUR UN VOYAGE LITTÉRAIRE ET SONORE SUR LES TERRES DES AUTEURS SOUTENUS PAR LE CENTRE NATIONAL DU LIVRE (CNL)

Son Livre se décline en deux formats avec *Pourparlers*, des émissions qui donnent la parole aux auteurs et à des personnalités concernées par les sujets des livres présentés, et *Mono*, des grands entretiens qui explorent les thèmes qui ont provoqué un choc chez l'auteur, si bien qu'il en a fait un livre, Son livre.

Le podcast du CNL est réalisé par Pauline Carayon (CNL), elle est accompagnée par les musiciens et compositeurs Romuald Boivin (*Mono*) et Laurent Bardainne (*Pourparlers*).

Le Centre national du livre (CNL) est un établissement public du ministère de la Culture chargé de soutenir le livre et la lecture en France. Il a pour mission d'encourager la création et la diffusion d'ouvrages de qualité à travers de nombreux dispositifs d'aide aux acteurs de la chaîne du livre (auteurs, éditeurs, libraires, bibliothèques, organisateurs de manifestations littéraires) et de favoriser le développement de la lecture, auprès de tous les publics.

MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité

www.centrenationaldulivre.fr

CNL CENTRE NATIONAL DU LIVRE

LA RAYNOLD

ELLE A TRAVERSÉ LES OCÉANS. MAINTENANT ELLE TRAVERSE LES GÉNÉRATIONS.

Héritière de la chaussure bateau
qui a fait le tour du monde en 1989,
aux pieds d'un navigateur légendaire.

TBS®

MARQUE FRANÇAISE DEPUIS 1978

tbs.fr*